L'Abbé G. Bouley
des Vosges

LE

JAPON D'AUJOURD'HUI

1re SÉRIE GRAND IN-8°

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lejapondaujourdh00brul

Un prêtre shintoïste, appelé en japonais *kammuchi*.

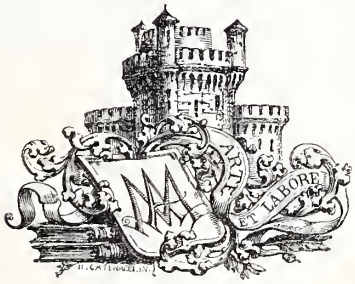
LE

JAPON D'AUJOURD'HUI

JOURNAL INTIME

D'UN MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

AU JAPON SEPTENTRIONAL



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCII

THE GETTY RESEARCH
INSTITUTE LIBRARY

INTRODUCTION

Ce journal intime ne devait point sortir de la famille, mais un intérêt supérieur me détermine à le publier.

La France doit connaître un pays des plus curieux, où l'attendent de précieuses sympathies.

Il faut aussi qu'elle voie à l'œuvre ceux qui la défendent au Japon.

L'implacable hostilité de nos ennemis de droite et de gauche nous a suivis là-bas. Leurs trop nombreux émissaires y luttent contre nous au nom du protestantisme, car chacun sait qu'en Orient toute conversion au catholicisme nous amène des alliés.

Les agissements de nos adversaires dévoilent leurs visées secrètes. La diffusion de la doctrine évangélique les préoccupe moins que leurs intérêts terrestres : notre devoir est donc de réagir.

Mais, dans cette lutte ardente, le dévouement de nos pauvres compatriotes, prêtres et religieuses, ne peut toujours suffire. Si nous ne les secourons à temps, notre influence aura bientôt disparu : déjà l'on cherche à empêcher la diffusion de notre langue, pour faire plus sûrement oublier notre patrie.

\+ *

Et cependant ce ne sont pas les élèves qui manquent à nos écoles, ni les malheureux à nos asiles : c'est même tout le contraire; mais pour rendre nos établissements suffisants il faudrait des secours.

La foule se presse inutilement à leurs portes : on devine ce que la charité nous ferait reconquérir.

A ceux qui, pour mieux servir Dieu et leur patrie, s'en vont, sous un ciel dévorant, vivre de privations et mourir obscurément, loin de tout ce qui leur était le plus cher, aucun homme de cœur ne peut refuser sa sympathie.

Leur récompense n'est point de ce monde, mais il dépend de la France de s'assurer les fruits terrestres de leur sublime abnégation.

Finira-t-on par le comprendre?

UN ANCIEN MAGISTRAT.

PRÉFACE

Avant de suivre notre missionnaire dans le Japon, quelques renseignements préliminaires sur ce pays ne seront pas inutiles au lecteur.

Si l'on jette les yeux sur la carte générale de l'Asie, on voit sur la côte orientale une longue chaîne d'îles, baignées à l'est par l'océan Pacifique, et disséminées depuis la presqu'île du Kamtchatka jusqu'à celle de Corée. C'est ce vaste archipel, formant une ligne d'environ sept cents lieues, qui compose l'*Empire du Japon,* appelé aussi l'*Empire du Soleil levant,* à cause de sa position par rapport au continent asiatique.

L'ensemble de ces îles, dont le chiffre dépasse le nombre de trois mille huit cents, peut se diviser en cinq groupes principaux :

1° Au nord, les *Kouriles;*

2° Au-dessous, la grande île de *Yéso,* avec quatre-vingts ou quatre-vingt-dix îles de moindre importance;

3° Plus bas, celle de *Nippon,* la plus considérable de tout l'archipel, et l'adjonction des deux grandes îles voisines de *Sikok* et de *Kiou-Siou,* plus au sud, dont la proximité forme une sorte de méditerranée nommée *mer Intérieure,* parsemée d'îlots couverts d'une végétation luxuriante, et réputée par tous les voyageurs le plus bel endroit du monde.

C'est dans l'île de Nippon, au cœur même du Japon, que va nous conduire notre missionnaire.

4° Tout au sud, les îles *Liou-Kiou.*

5° Enfin, dans l'Océanie, à plus de deux cents lieues, à l'est, le groupe des îles *Bonin.*

La superficie générale de l'empire est évaluée à environ trois cent quatre-vingt mille kilomètres carrés; le nombre de ses habitants, à près de quarante millions. Peu de pays d'Europe ont une population aussi dense.

Le sol est montagneux. La plupart des volcans qui l'ont formé sont aujourd'hui éteints. Les plus célèbres sont actuellement l'*Asama-yama,* redoutable par la fréquence et la violence de ses éruptions, et le *Fusi-yama,* la montagne sacrée, au repos depuis un certain nombre d'années. Son sommet atteint trois mille huit cents mètres; il est couvert de neiges éternelles et domine tout le pays.

Ces deux hautes montagnes sont situées dans le Nippon, non loin de Tokio, la capitale, qu'elles semblent garder.

Le Fusi-yama, objet d'une admiration justifiée par la régularité de sa forme et la fraîcheur de ses teintes, est reproduit à satiété sur toutes les porcelaines et sur toutes les laques du Japon.

Au fond de toutes les vallées coulent des torrents qui donnent à l'air une grande humidité. D'intelligentes irrigations procurent au sol une grande fertilité; aussi la végétation est-elle luxuriante. Les arbres verts et les chênes y atteignent des hauteurs prodigieuses; les camélias et les azalées y deviennent de grands arbres. Tous les habitants ont la passion des fleurs.

Le pain et le vin sont inconnus au Japon. Le riz y remplace le blé et forme la base de l'alimentation. Le thé est la boisson dont on fait usage, l'eau pure devenant souvent malsaine à cause de son séjour dans les rizières.

Les croyances religieuses des Japonais font obstacle à l'usage de la viande de bœuf et du lait de vache. Il est donc très difficile de se procurer ces aliments. Il n'en est pas de même pour le poisson, lequel est si abondant qu'on s'en sert pour fumer les terres.

On trouve aussi de mauvais légumes, mais peu de fruits, les habitants ayant l'habitude de convertir cerisiers, pruniers et pommiers en arbres à fleurs doubles. En résumé la nourriture est peu substantielle, et la maladie ordinaire est une anémie à

Récolte du thé au Japon.

laquelle les Européens peuvent difficilement se soustraire. Au surplus, l'abus des bains chauds, presque bouillants, aggrave le mal et fait que les Japonais ont une vieillesse précoce.

On ne trouve pas là-bas de grands carnassiers dangereux pour l'homme. L'ours seul abonde dans l'île de Yéso, mais n'y est point redoutable. Les serpents sont rares; une seule espèce est venimeuse : on la pourchasse afin d'en tirer certain médicament.

La température est variable, surtout humide. Elle diffère beaucoup avec les sites et les saisons. Sur la côte est et dans le sud du Nippon, le climat est celui du midi de la France et de l'Italie. Mais ailleurs le froid est aussi rigoureux en hiver que la chaleur est étouffante pendant l'été.

Dans aucun pays du monde il n'y a autant de tremblements de terre. A part quelques constructions européennes récentes, toutes les maisons sont formées d'un châssis de bois dans lequel s'encastrent des cloisons de papier en guise de murs. On les enlève le jour; et comme elles sont transparentes à la lumière et n'arrêtent pas le bruit, on peut dire que là-bas la vie intime des familles n'a rien de caché pour les étrangers. Ce genre de construction et l'habitude d'entretenir des braseros dans tous les appartements, pour l'usage des fumeurs, donnent aux incendies une fréquence et une gravité qui en font de véritables fléaux. La violence du vent multiplie les sinistres.

Des courants d'air réguliers, appelés *moussons,* soufflent six mois dans un sens et six mois dans la direction opposée. Quand ils changent et se heurtent, il s'ensuit de terribles tourbillons appelés *typhons,* auxquels rien ne résiste. On voit de grosses dalles de granit soulevées par la tempête et projetées au loin; les vagues de la mer, dans leur fureur, rejettent les jonques par-dessus les murs qui séparent les quais des propriétés riveraines. Rien en Europe ne peut donner une idée de la violence de ces ouragans.

Le fond du caractère des Japonais est la jovialité. D'une excessive politesse, ils ne tolèrent pas une injure et trouvent tôt ou tard moyen de se venger. Dans ce cas, comme tous les Orien-

taux, ils deviennent féroces. Ils ont aussi la prétention d'être très supérieurs à toutes les nations occidentales. Le bon accueil qu'ils font habituellement aux Européens provient du désir de leur emprunter leurs procédés industriels et leurs découvertes scientifiques. Quand ils se croient suffisamment instruits, ils se hâtent de les congédier. Ils font preuve d'ailleurs d'une merveilleuse faculté d'assimilation, si ce n'est cependant dans les choses morales, car c'est un ordre d'idées inconnu chez eux.

Ils sont de taille petite, mais vigoureusement charpentés, fort agiles, très adroits dans tous les exercices et d'une véritable bravoure. Il vaut donc mieux les avoir pour amis que pour ennemis.

Ils ont le génie des arts décoratifs. Très aptes à tous les genres de commerce et d'industrie, ils ont néanmoins laissé les Chinois s'emparer du monopole des affaires. Les Européens sont eux-mêmes obligés de subir l'ingérence de ces courtiers plus intelligents qu'honnêtes.

Jusqu'à la révolution de 1868, le régime intérieur du Japon a été assez semblable à notre organisation féodale au moyen âge. Aujourd'hui sa constitution se rapproche de celle des États les plus civilisés.

Ils s'ingénient d'ailleurs de toutes façons à copier les habitudes et jusqu'aux modes des Européens.

Pour leur malheur peut-être, ils ont adopté notre suffrage universel, même en le restreignant.

L'empereur du Japon, ou *mikado*, n'est donc plus le despote invisible que ses sujets adoraient comme un dieu. A l'exemple de nos souverains, il affecte de se montrer à son peuple. On conçoit que de tels changements ne se soient point produits sans convulsion.

Les *daïmios*, ou anciens seigneurs, et les *bonzes*, ou prêtres païens, dépossédés de leur influence et d'une grande partie de leurs avantages pécuniaires, ont résisté avec violence. Leur rivalité a fait le triomphe du parti progressiste, représenté par le gouvernement actuel. Mais beaucoup de sang a coulé, et les haines sont plutôt comprimées qu'éteintes. L'avenir est donc gros

de périls pour les Européens, dont le contact a amené tous ces changements.

Les Japonais, surtout dans les classes élevées, ne prennent plus guère au sérieux l'ancienne religion du pays. Le *shintoïsme,* ou culte des ancêtres, pas plus que le *bouddhisme,* ne leur suffisent plus. Ils en comprennent l'inanité et semblent hésiter dans le choix d'une religion nouvelle, qu'ils sont disposés à emprunter au christianisme, dont ils reconnaissent la supériorité et qu'ils approprieraient à leurs mœurs. Peut-être en arriveront-ils à adopter une religion d'État. S'il en est ainsi, les difficultés seront encore accrues pour les missionnaires catholiques. Il faut néanmoins reconnaître que nos mauvais livres ont fait aussi là-bas de grands ravages parmi les prétendus lettrés, dont beaucoup sont devenus rationalistes, pour ne pas dire athées.

En résumé, le catholicisme ne fait actuellement que peu de progrès, contrairement à ce qu'ont répandu certains journaux religieux trop disposés à prendre leurs espérances pour la réalité. On verra dans ce livre tous les obstacles auxquels se heurtent nos courageux missionnaires.

Il n'en était pas de même au XVIe siècle, au temps de l'apostolat de saint François Xavier au Japon. Les conversions furent même si rapides et si nombreuses à cette époque, que les empereurs du Japon s'en effrayèrent pour le maintien de leur puissance. Ils virent là le commencement d'une invasion européenne. La Hollande et l'Angleterre, nations protestantes, inquiètes pour leur influence des progrès des missionnaires catholiques espagnols et portugais, eurent soin d'accroître cette défiance injuste.

Il est triste d'avoir à constater que les persécutions qui vinrent ensanglanter le Japon eurent pour instigateurs des protestants européens, et pour origine une rivalité commerciale.

Au XVIIe siècle, les chrétiens y périrent par centaines de mille dans d'horribles supplices inconnus des anciens. Ils ne cessèrent qu'en 1858, époque où le gouvernement japonais dut, bon gré mal gré, entrer en relations avec les États-Unis d'abord, puis avec les puissances de l'Europe.

Mais le souvenir de ces épouvantables massacres, si récents,

et la crainte de les voir renaître accroissent les défiances rencontrées aujourd'hui par nos missionnaires.

On sent tous les dangers d'une restauration des anciens daïmios et des bonzes; la prétendue liberté des cultes insérée dans la constitution japonaise actuelle n'est pas faite pour rassurer pleinement les néophytes chrétiens.

Malgré le bon état actuel des relations de l'Europe avec le Japon, ce pays n'en est pas moins resté fermé aux étrangers.

Sept villes seulement leur ont été ouvertes sur le littoral. Ils ne peuvent s'en écarter à plus d'une douzaine de lieues.

Pour aller ailleurs, il faut une permission spéciale du pouvoir central. Le passeport qu'on peut obtenir est toujours limité pour le temps et pour l'espace, et il est impossible de s'en passer, tant les Occidentaux sont suspectés.

C'est dire que ces autorisations ne sont pas toujours une garantie suffisante, et qu'il faut souvent user d'audace et d'énergie.

Depuis quelques années, beaucoup d'ouvrages ont été publiés sur le Japon; mais ce pays est resté presque inconnu, parce que peu de personnes l'ont parcouru en dehors de nos missionnaires catholiques. Les pasteurs protestants n'ont point une vocation suffisante pour s'aventurer ainsi.

Le récit qui va suivre aura donc un intérêt réel. Puisse-t-il concilier à nos courageux missionnaires, qui là-bas sont tous Français, la sympathie à laquelle ils ont droit à tant de titres, et valoir à leurs œuvres si méritantes, mais si dénuées de secours, des bienfaits que Dieu saura récompenser, ainsi qu'il l'a promis.

B.

LE

JAPON D'AUJOURD'HUI

I

Départ de France. — La messe à bord. — Le mal de mer. — Le détroit de Messine. — La pleine mer. — Alexandrie. — Port-Saïd. — Le désert. — Rapacité arabe. — Le canal de Suez. — Misère des populations riveraines.

A bord du *Calédonien*.

C'est à la nuit que nous avons quitté Marseille, le dimanche 1er décembre 1889. Dès trois heures nous étions arrivés à bord du *Calédonien*. Les quais étaient remplis de curieux accourus pour assister au départ de deux grands paquebots : le nôtre et le *Sydney*. Avec peine nous pûmes atteindre la passerelle de notre bateau. Enfin, montés là-haut, nous arrivons à nos cabines pour y caser nos bagages, et du pont nous assistons au départ.

Bientôt la cloche sonne, et tous les étrangers regagnent la terre : nous étions seuls sur le gaillard d'arrière. A côté de nous frémissait le *Sydney*. Nous y apercevons Mgr Lamaze, le vicaire apostolique des îles Fidji[1], avec un autre

[1] Archipel de l'Océanie, dans le grand Océan équinoxial.

religieux mariste. Par signe, nous demandons la bénédiction de l'évêque, qui nous la donne aussitôt. Nous devions partir à quatre heures ; mais les dépêches s'étant fait attendre, nous ne démarrons qu'à cinq heures. La nuit commençait à venir : le soleil disparaissant dans la mer, la terre ne tarda pas à s'envelopper d'obscurité. Une dernière fois, tous ensemble, nous bénissons notre chère France et tous ceux que nous y laissons. Bientôt les phares de la côte nous signalèrent seuls le continent. Nous apercevions encore les feux du *Sydney,* qui nous suivait.

Dans la soirée, tandis que la plupart de nos confrères luttaient en vain contre le mal de mer, je me promenai sur le pont. La brise fraîchissait : vers neuf heures, je voulus rentrer dans ma cabine ; deux des nôtres (nous y sommes cinq) y étant malades, je remontai vite sur le pont.

Bien m'en prit, car j'y fis la connaissance de notre commandant, M. de Maubeuge, homme fort aimable, auquel j'avais été recommandé. Nous causâmes de mille choses. Il nous permit d'allumer des cierges pour célébrer à bord.

A minuit, l'air devenant trop frais, je descendis me coucher.

Lundi, 2 décembre. — Éveillé vers cinq heures, je grimpai sur le pont pour respirer l'air frais du matin.

On devinait à l'horizon les côtes de la Corse. Tout le monde levé, on prépare l'autel dans ma cabine ; sur la toilette on met des serviettes, des couvertures, la pierre sacrée, et par-dessus les nappes bénites. On suspend un christ à la muraille ; on place deux cierges, dont l'un sur la tête de mon lit, et voilà tout. Je bénis d'abord la cabine pour en faire une chapelle ; je m'habille et la messe commence. Notre-Seigneur allait descendre dans ce petit

réduit plus étroit, plus pauvre que Bethléhem. Tous mes confrères communièrent de mes mains. Nul, à bord, ne songeait à ce qui se passait au milieu de nous, et, de la côte, ceux qui apercevaient notre navire étaient loin de se douter que le *Calédonien* avait le bon Dieu lui-même pour passager.

Le soir, le tangage devint plus violent; nous étions sortis du détroit de Bonifacio[1], et à mesure que nous nous éloignions des rivages de la Corse et de la Sardaigne pour gagner la haute mer, le bâtiment se balançait davantage sur les flots. Le pont se vida rapidement, chacun fuyant de vilains spectacles.

A mon tour, je me sentis mal à l'aise; mais je voulus résister et je me mis à parcourir le pont à grands pas. La brise fraîchissant, je me disposais à descendre; mais, en approchant de l'escalier, une odeur d'huile chaude me monta au nez, autre chose me montait à la gorge : je regagnai le pont et j'atteignis en chancelant un fauteuil, sur lequel je m'étendis, fermant les yeux et surtout la bouche. Je fus vainqueur. Mes confrères râlaient à mes côtés, le pont était vide.

Le souper sonna à cinq heures et demie. Personne ne voulut s'y rendre; cependant l'administration avait eu la complaisance de nous préparer une table à part dans une salle particulière, où nous étions seuls, tous les onze, pour manger, servis par un domestique. Un de mes confrères vint me conjurer de lui tenir compagnie pendant le repas. Je me rendis à ses désirs; deux ou trois autres nous suivirent, et nous pûmes prendre quelque chose. Une tasse de thé fit passer le tout. Je remontai sur le pont, j'étais guéri.

A dix heures je me couchai et ne me réveillai qu'à six.

[1] Le détroit de Bonifacio sépare la Corse de la Sardaigne.

Mardi, 3 décembre. — Les îles de Lipari[1] apparaissent, et bientôt nous saluons à gauche le Stromboli, avec son cône de fumée.

Le *Sydney,* qui s'était attardé hier, nous devance et file devant nous, indiquant la route.

Les côtes de la Sicile se montrent à droite et celles de l'Italie à gauche. Après dîner nous entrons dans le détroit de Messine[2], vrai décor de théâtre avec des montagnes couronnées de neige, des pentes semées de rochers et de verdure; à la base, de ravissants petits villages. La mer est clémente, aussi tout le monde est sur le pont pour jouir de ce splendide panorama. Les Italiens ont soigneusement fortifié cette passe, et nous voyons, aux environs de Reggio, leurs batteries de canons assises sur les rochers, au-dessus de leurs usines de réglisse. Messine s'étend devant nous, au bas des montagnes.

Mais nous passons, quittant ces beaux rivages pour la pleine mer. Nous ne reverrons la terre qu'à Alexandrie.

Mercredi, 4 décembre. — Toujours le ciel et l'eau; à peine de temps en temps une voile à l'horizon.

Les distractions à bord sont peu nombreuses. Une des principales consiste, à midi, à aller voir l'heure indiquée et la latitude où l'on se trouve : c'est ce qu'on appelle aller voir le point. Chaque jour ce renseignement est indiqué à la porte du commandant, avec la distance parcourue et celle à parcourir encore.

Jeudi, 5 décembre. — Comme les jours précédents, notre journée commence par l'offrande du saint sacrifice. Mais, plus favorisés qu'hier, nous pouvons dire ce matin

[1] Archipel au nord de la Sicile.
[2] Entre la Sicile et l'Italie.

deux messes, le roulis n'existe plus. Nous pouvions à peine hier, à la même heure, nous tenir debout.

Le temps est couvert, et le vent qui souffle toujours a perdu sa fraîcheur des jours passés; on sent qu'on approche des déserts brûlants de l'Afrique. C'est bien beau le ciel et l'eau; mais quelle monotonie de ne voir, de n'entendre que les vagues! Pas un oiseau pour égayer le regard. Le *Sydney* lui-même a disparu : nous sommes seuls.

Enfin, demain matin, nous aborderons à Alexandrie. C'est de là que cette lettre partira pour vous porter à tous mes meilleurs souvenirs et mes plus tendres baisers. Aujourd'hui tout le monde écrit, car une affiche annonce qu'il faut que les lettres soient mises à la poste avant minuit.

Vendredi, 6 *décembre.* — Dès trois heures du matin nous étions en face d'Alexandrie [1]. La nuit nous empêche d'entrer dans le port; il faut que le jour nous amène un pilote égyptien. Il est environ huit heures lorsque nous jetons l'ancre. Aussitôt nous sommes assaillis par une flottille de barques indigènes venant s'arracher les passagers de notre bateau. C'est un spectacle indescriptible. Figurez-vous cependant une centaine d'embarcations aux mille couleurs, montées par des Arabes au teint basané, qui va du noir d'ébène au jaune olivâtre. Ils sont affublés de chemises de toutes nuances; ils se pressent, ils s'en-

[1] Alexandrie, ville de la Basse-Égypte, fondée par Alexandre; elle fut longtemps la capitale de l'Égypte. Elle était alors la principale ville du monde après Rome et comptait neuf cent mille habitants. Elle fut le théâtre de nombreux combats; les Français l'occupèrent de 1798 à 1801. Elle sert aujourd'hui d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Égypte, et n'a plus que deux cent cinquante mille habitants. Les Anglais s'en sont emparés il y a peu d'années, et la conservent frauduleusement. (*Note de l'éditeur.*)

tassent autour de la descente de notre paquebot et se disputent chacun des passagers qui paraît, afin de le fourrer, de gré ou de force, au fond de leur canot, au risque, cent fois, de le faire tomber à la mer. Il faut se servir de ses poings et de sa canne pour s'arracher à ces vampires, qui nous déchirent nos vêtements pour avoir l'honneur de nous conduire et de recevoir nos *roupies*.

Heureusement nous étions attendus : deux frères des écoles chrétiennes nous font signe de leur barque. Enfin, après avoir escaladé une multitude de canots, nous être assis ou avoir été assis dans je ne sais combien d'autres, et distribué un certain nombre de horions, nous nous retrouvons tous les onze ensemble, rendant grâces à Dieu d'avoir pu conserver nos soutanes à peu près intactes.

Il faut avoir vu ce peuple misérable, dégradé, pour sentir toute l'influence que l'Européen a sur lui par son simple regard. Insensibles aux injures, aux coups, pour un sou ils souffriraient tous les affronts.

Le policeman n'est pas armé, comme chez nous, d'un sabre ou d'une épée : il tient une cravache. C'est le seul argument compris, et encore est-il souvent insuffisant.

Débarqués sur le sol africain, nous passons à la douane; car l'un de nous, devant rester quinze jours à Alexandrie, était porteur d'un sac. Aussitôt une troupe de vautours humains s'abat sur lui, le tirant en tous sens; mais il était solide. Alors un indigène, donnant son bâton au frère, lui dit : « Tiens, Monsieur, tape, tape! » Ce que le frère s'empresse de faire, caressant quelque peu les mains des commissionnaires trop empressés. Tout cet acharnement pour gagner deux sous!

Vainqueurs, nous faisons enfin notre entrée dans cette vieille ville d'Alexandrie, si pleine de souvenirs chrétiens. De tout cela que reste-t-il aujourd'hui? Un peuple, puissant autrefois, maintenant corrompu, abaissé, misérable,

rendu esclave sous le joug infâme de l'islamisme. En perdant leur foi, si vivace au temps de saint Athanase, de saint Cyrille et des autres Pères, scellée d'ailleurs par le sang de tant de martyrs, ils sont devenus ces mendiants, drapés dans un lambeau d'étoffe, laissant apercevoir leur corps basané par le chaud soleil africain. Leurs pieds durcis marchent nus sur de larges pavés, sorte de dalles, d'un mètre carré, comme sur le tapis le plus moelleux.

A Alexandrie, comme dans toutes les villes en communication avec l'Europe, on distingue deux quartiers, l'européen et l'indigène, aussi intéressants l'un que l'autre. Dans l'un on voit copiés nos maisons, nos magasins, nos squares, nos boulevards, jusqu'à nos enseignes de boutique; on trouve rappelées les actualités de notre pays, comme la tour Eiffel. Cette partie de la ville se relève à peine des ruines accumulées par le bombardement des Anglais, en 1882. Notre consulat y fut détruit de fond en comble.

Le quartier indigène m'a bien plus intéressé. Vous avez vu la rue du Caire à l'Exposition; c'est tout à fait cela dans celles qui sont commerçantes, mais avec plus de longueur, d'indigènes et surtout beaucoup plus de mendiants. Ils sont seulement vêtus de vieux sacs à blé, venus de France; par deux trous passent les bras; des enfants tous nus courent çà et là, tantôt brûlés par le soleil, tantôt mouillés par la pluie.

Des charrettes traînées par des ânes, longues de deux mètres et larges de soixante centimètres, avec des roues oscillant au gré des cahots, vous font garer, par la crainte qu'elles ne s'échappent sur vous.

Quant aux rues pauvres, aucune description ne vous en donnerait même une idée : les ordures y sont répandues partout; point de dalles comme tout à l'heure, mais des trous, vrais cloaques, formant collines et vallées; des ba-

raques en bois où grouillent toutes sortes d'êtres humains : voilà les boutiques et les maisons.

Nous nous plaignons en France du nombre d'auberges et des marchands de tabac : ici, je crois que toutes les maisons sont des établissements de ce genre, ou peu s'en faut.

Les femmes ont sur la tête une grande bande d'étoffe, comme le voile de nos religieuses; une petite pince en bambou rattache au sommet de cette coiffe une sorte de dentelle noire qui couvre tout le bas du visage depuis le nez, ne laissant percer que les yeux. Grâce à ce voile la moralité est-elle plus grande? Hélas! tout ce que j'en dirais ne vous apprendrait rien.

Notons seulement un magnifique sérail construit par un grand prince musulman et qui domine la rade. Là sont prisonnières plusieurs centaines de victimes, aspirant sans doute au bonheur de la plus pauvre mendiante, qui, libre du moins, traîne sa misère à travers les rues de la ville.

Enfin nous arrivons à la maison des frères des Écoles chrétiennes, après avoir remarqué celle des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul et, en face, celle des pères lazaristes.

A côté des frères, à droite, se trouve la seule paroisse d'Alexandrie, Sainte-Catherine, desservie par les franciscains. J'y célèbre la sainte messe, assisté par un petit Égyptien, qui m'édifie profondément et qui me baise respectueusement la main quand, pour récompense, je lui laisse une médaille bénite de la sainte Vierge.

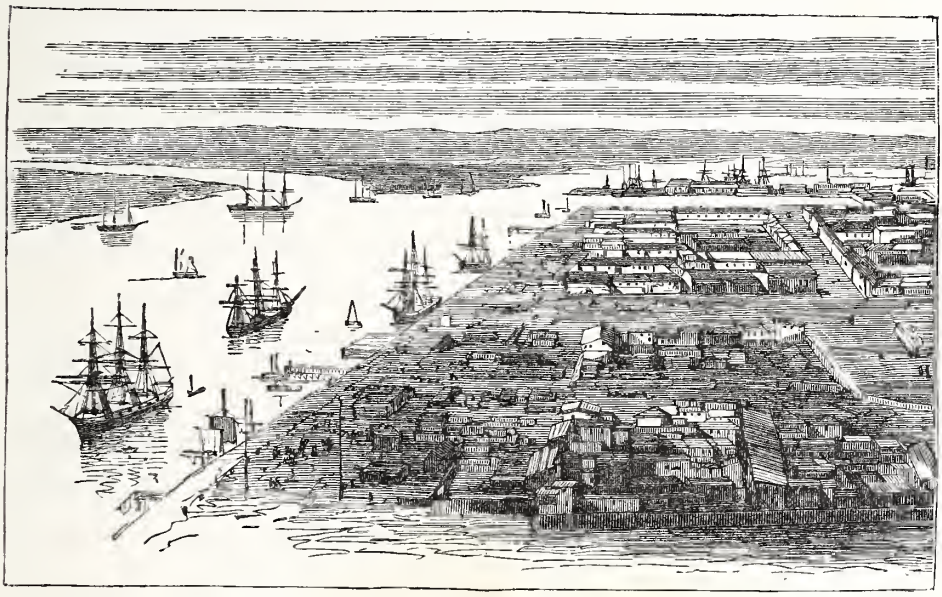
A gauche, nous apercevons l'église grecque schismatique, car dans ce pays se rencontrent toutes les religions.

Les bons frères nous avaient préparé un petit repas dans leur réfectoire. On nous servit de délicieuses petites mandarines, celles-là fraîches; et le tout fut arrosé par un grand bol de café turc, avec le marc.

Il nous fallut, trop vite, hélas! nous rembarquer, car

à dix heures et demie nous devions lever l'ancre et filer sur Port-Saïd [1].

En partant, un mot de politique : les Anglais, qui ont le protectorat égyptien, commencent tout doucement à s'emparer de ce pays, asservi déjà moralement. Dans les rues nous rencontrâmes une compagnie de soldats anglais ;



Port-Saïd.

dans le port, près du stationnaire égyptien, se balance, pavillon hissé, un gros navire de guerre anglais, tout prêt à rebombarder. Nos voisins d'outre-Manche savent l'importance du canal de Suez, trop français pour eux, et comme il appartient *territorialement* à l'Égypte, peuple à vendre, ils ont acheté ou volé, comme vous voudrez, ce pauvre pays tout entier. Quant à nous, comme d'habitude, nous avons tiré les marrons du feu, et ce sont les Anglais qui les mangent.

[1] Entrée du canal de Suez, lequel met en communication la Méditerranée et la mer Rouge.

Nous quittons à l'heure dite Alexandrie, longeant de loin, sans la voir, la côte jusqu'à Port-Saïd.

Samedi 7 décembre. — Dès une heure du matin nous sommes à Port-Saïd. Nous étant, le soir, couchés tout habillés, nous fûmes vite sur le pont, nous préparant à descendre à terre avec quelques passagers.

Au moment où nous allions mettre le pied sur une des nombreuses barques indigènes qui entouraient notre bateau, on me dit que quelqu'un m'attendait sur le pont. J'y remonte, et je vois un jeune homme, employé dans la compagnie, et qui, prévenu de mon passage par un télégramme envoyé de France, était venu fort à propos pour nous piloter dans notre excursion nocturne. Je le priai de régler notre nautonier, voulant éviter toute querelle au sujet du payement. Il le fit et donna vingt sous, conformément au tarif, car nous étions dix. Sur ce, cris épouvantables : on réclamait cette somme pour chacun de nous. Mais notre guide répondit avec calme : « Si tu n'es pas satisfait, vois-tu mon bâton? c'est lui qui achèvera notre compte. » Toute réclamation cessa instantanément.

Port-Saïd est un petit bourg sans grande importance : une ou deux grandes rues tirées au cordeau. De grands cafés-concerts s'allument comme par enchantement dès qu'on nous voit, le son de divers instruments s'en échappe. On espérait y attirer quelques Européens et les gruger à l'aise; mais nous ne nous y laissâmes pas prendre.

Après qu'on nous eut fait voir, au clair de la lune, la rue européenne, la rue grecque, et indiqué l'emplacement du quartier arabe, le désert, le lac Mensaleh, le couvent des pères franciscains, nous remerciâmes notre guide de son obligeance et prîmes congé de lui sur les deux heures et demie du matin.

Après avoir été au port voir notre bateau et un autre grand paquebot des Messageries qui retournait en France et qu'on chargeait de charbon, deux ou trois d'entre nous, fatigués, prirent à la porte d'un restaurant une tasse de café turc bouillant. Nous fûmes ensuite nous promener un peu dans le désert, sur les bords du lac Mensaleh. Là, nous rencontrons une sentinelle arabe, fusil sur l'épaule et enveloppée de son grand manteau. Nous voulons lui parler, mais sans résultat : nous avions oublié que le français n'est point la langue universelle.

Ah ! que c'est triste le désert ! Figurez-vous une grande plaine de sable s'étendant à perte de vue, comme la mer. Je suis heureux de l'avoir considéré de près, car cela donne une bien plus grande intelligence de nos saints Livres, où il en est si souvent question, à propos surtout des quarante années qu'y passèrent Moïse et les Hébreux. On comprend mieux ce qu'ils durent y souffrir, ne voyant que le ciel et cette immense mer sablonneuse, miroitant sous un soleil de plomb, et dont rien, en Europe, ne nous donne une idée. La nuit même, pas de repos. Chez nous du moins, même au plus fort de la canicule, quand le soleil a disparu, on respire un peu, à la fraîcheur du soir ; mais ici le sable, qui a emmagasiné tout le jour les rayons du soleil, échauffe le vent qui passe à sa surface et qui vous brûle de son haleine embrasée, desséchant tout ce qu'il rencontre.

Après avoir marché dans le désert, tous les dix nous nous hasardons dans le village indigène. Il était trois heures du matin, et les Arabes commençaient à se lever, pour jouir un peu du manque de soleil. Ce village n'a rien de particulier : une large route, de chaque côté de laquelle sont des baraques en bois ; au milieu s'élève une mosquée.

A quatre heures, quand sonne la cloche des moines franciscains, nous entrons dans le monastère pour y célé-

brer ; mais le nombre restreint des autels ne nous le permettant pas à tous, j'y communie seulement. Pauvre église, qu'elle est misérable! c'est la pauvreté de saint François, doublée de celle des missions.

A cinq heures, nous songeons à nous rembarquer ; mais là que d'événements nous attendent ! Avant de nous emmener, on veut nous faire payer nos places, et l'on nous demande vingt sous par tête pour faire vingt mètres : le navire n'était pas plus loin. Nous nous récrions inutilement. On nous dit que c'est le tarif. Nous voulons le voir, on nous y conduit, mais il faisait nuit ; impossible de lire. On va nous chercher du feu ; or au moment où nous allons constater le mensonge, la lumière s'éteint. Nous invoquons la police. Aussitôt un indigène nous dit :

« Voilà *le* police, Monsieur ! »

Et se retournant vers un individu un peu moins déguenillé :

« N'est-ce pas, que tu es *le* police, toi ? »

Et l'autre de répondre : « Oui, » et que c'est le tarif.

« Toi, tu serais le commissaire de police ? montre-nous ta plaque. »

Nous crions, nous tempêtons : tous nos arguments échouent, et le bateau allait partir. Ils savaient bien qu'ils étaient les maîtres.

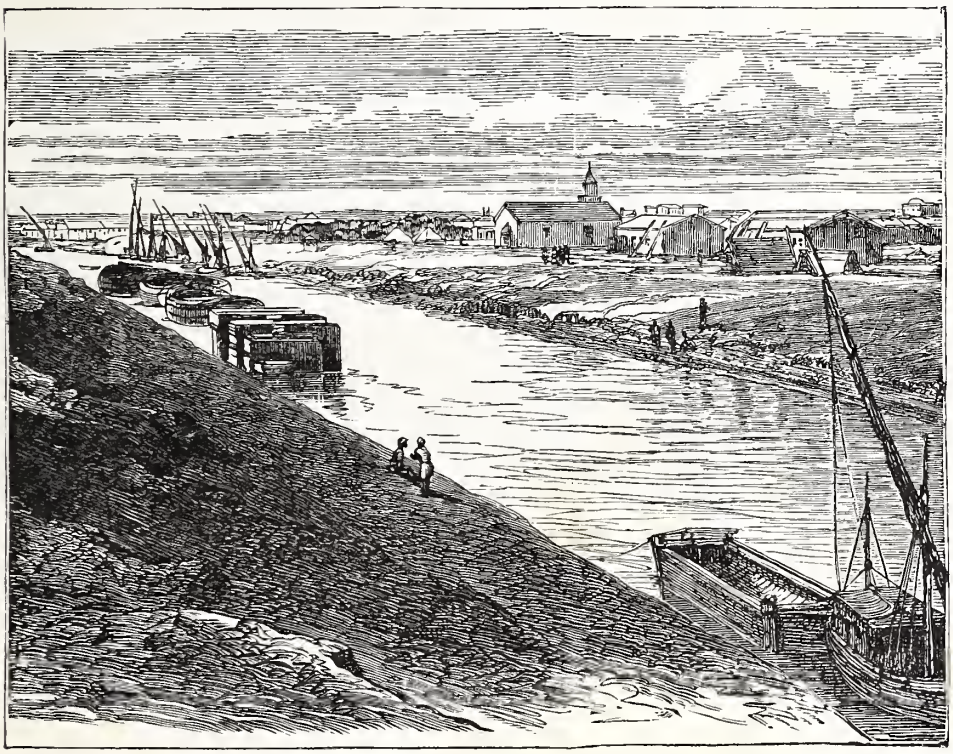
De guerre lasse, nous sautons en barque, et pour dix sous par tête nous rentrons à bord en deux coups d'aviron. Notre nautonier osa réclamer un pourboire.

Notre consolation fut d'apprendre que les autres passagers avaient été plus exploités que nous. Quelle race maudite !

Nous ne partons qu'à sept heures, le canal de Suez étant obstrué par un passage de bateaux.

Un mot maintenant sur ce fameux canal. Large d'environ cent mètres, le chenal est indiqué par des bouées entre

lesquelless nous devons naviguer. Il n'y a de place que pour un seul navire; aussi faut-il, de temps en temps, se garer pour laisser passer ceux qui viennent en sens inverse. Treize garages sont disposés à cet effet. Cette manœuvre, que nous avons répétée deux ou trois fois, demande trois quarts d'heure environ, car il faut mettre une chaloupe



Canal de Suez.

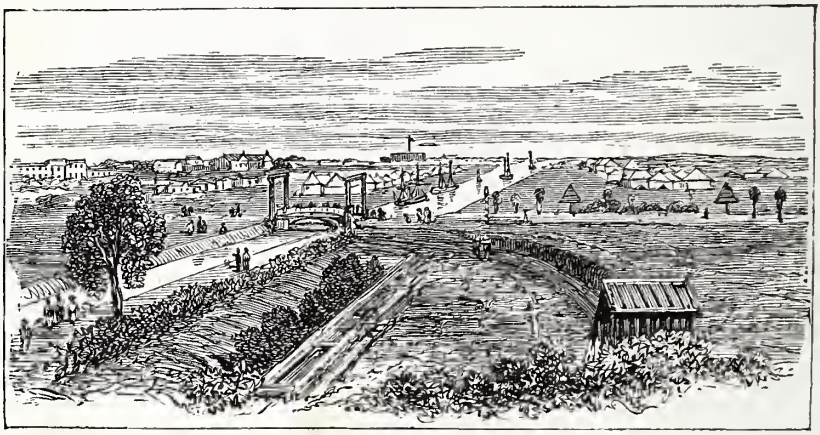
à la mer pour amarrer le navire à des poteaux placés dans ce but.

En sortant de Port-Saïd, où les vaisseaux sont toujours en assez grand nombre, et où l'on remarque encore une canonnière anglaise, on s'engage dans ce long canal. On n'avance que fort lentement, pour éviter tout ensablement, et c'est un pilote de la compagnie qui nous conduit.

De chaque côté le désert, l'immense désert, s'étend à perte de vue. On longe d'abord le lac Mensaleh, où

s'ébattent des nuées d'oiseaux, des flamants, des goélands gris, des ibis.

De petits bateaux, des chalands égyptiens, chargés de marchandises bien pauvres et traînés par des indigènes, nous côtoient. Parfois nous voyons passer de petites caravanes, ou un garde égyptien à cheval. Dans les gares poussent, à force d'eau, plusieurs arbres, un ou deux palmiers ou dattiers.



Ismaïlia.

Enfin nous arrivons à Ismaïlia, grand lac au milieu du canal. Là, nous changeons de pilote.

Quelques instants auparavant, nous voyons de très nombreuses escouades d'indigènes travaillant au canal. Des bandes de plus de quarante chameaux montent sur leur dos des sacs de sable extrait par les ouvriers. Tout cela, hommes et bêtes, est conduit avec le fouet, et je vous assure qu'on ne les épargne guère. Des coups vigoureux sont assénés sur leurs jambes nues, sans qu'ils semblent beaucoup s'en émouvoir.

Le long de la rive, des enfants, des gens de tout âge, depuis trois ans jusqu'à quarante, courent en suivant le bateau pour attraper les quelques objets que leur jettent les passagers. Pauvre population !

Quand nous quittons Ismaïlia, la nuit est venue. Le canal s'illumine à l'électricité. On met en tête de notre paquebot un réflecteur pour éclairer la route devant nous.

Le soir, nous traversons les lacs Amers, et avant le jour nous sommes à Suez, au nord de la mer Rouge, à la sortie du canal.

II

La mer Rouge. — Le passage de Moïse. — L'Arabie Pétrée. — La chaleur. — Détroit de Bab-el-Mandeb. — Aden. — Les citernes de Ptolémée. — La sécheresse. — Les indigènes. — Les missions catholiques. — Un souper à l'orphelinat catholique. — L'océan Indien. — Les poissons volants. — L'ennui à bord. — Un coucher de soleil sous les tropiques.

Dimanche, 8 décembre. — C'est aujourd'hui dimanche, fête de l'Immaculée-Conception. Nous avions espéré pouvoir descendre à terre, à Suez, pour y célébrer plus facilement et plus solennellement la fête de la sainte Vierge; mais nous ignorions que nous mouillerions loin du port, et que la petite chaloupe à vapeur faisant le service entre nous et la terre ne fait le trajet qu'une fois, pour amener les partants et emmener ceux qui débarquent. Nous dûmes donc dire la messe à bord, dans notre cabine.

La rade où nous sommes à l'ancre est magnifique. Au fond le désert, ayant d'un côté le canal avec le petit port de Suez et ses mille mâts; de l'autre, dans une oasis, la ville de Suez avec ses minarets, située à une petite heure du rivage. A gauche, l'Égypte; à droite, l'Arabie, avec leurs côtes taillées à pic, d'une couleur rouge noir : le soleil leur donne un aspect sinistre. Tout le jour nous

verrons ces hautes collines dont le pied trempe dans la mer, sans plage et d'une pente si abrupte, qu'elles défient toute escalade.

Vers sept heures du matin nous avançons dans la mer Rouge. Réunis tous (je parle des missionnaires) sur le gaillard d'arrière, nous lisons le fameux cantique de Moïse, qu'il chanta là, sur les collines de l'Arabie, après que les Hébreux eurent passé à pied sec la mer sur laquelle nous naviguons, et qui venait d'engloutir Pharaon, ses chars, ses guerriers, tous ceux qui poursuivaient le peuple de Dieu. Nous nous unissons au chantre sacré; et, nous servant de ses paroles, nous louons aussi le Tout-Puissant, qui sauve le juste et arrête le méchant.

Tout le jour nous voyons la côte à bâbord et à tribord (pour parler en marin); mais que ce spectacle est triste! pas un oiseau, pas un insecte, pas un animal : rien de l'homme ne se montre sur la terre; la vie semble être absente de ces parages, où la végétation même n'apparaît pas. C'est bien l'Arabie Pétrée!

Parfois cependant les collines s'abaissent au niveau de la mer, comme à l'endroit où Moïse passa avec son peuple fugitif.

Le soir nous admirons un splendide coucher de soleil, derrière les montagnes noires de la Basse-Égypte. Je n'essayerai pas de vous le décrire : aucun pinceau ne pourrait en reproduire les couleurs rouges, étincelant sur les bandes bleuâtres du ciel.

Lundi, 9 décembre. — La chaleur tropicale est venue, nous étouffons. Dès huit heures du matin, à l'ombre, sur le pont, il y a 30 degrés : il faut dire que nous avons passé le tropique. Il ne faut point se plaindre, car en juillet dernier il y avait 51 degrés dans les salons : tout l'équipage était malade.

C'est un four brûlant que cette mer Rouge. A peine le thermomètre baisse-t-il la nuit. Nous sommes jour et nuit en sueur, comme en France, lorsqu'un temps lourd et orageux empêche de respirer. Ici, aucun espoir de cette pluie bienfaisante qui d'ordinaire accompagne ailleurs les orages et vient rendre à chacun la vie, quand renaît la fraîcheur.

Voici que la terre même a disparu : on n'aperçoit plus que le soleil et la mer miroitante. Ce qui me frappe surtout, c'est la couleur foncée de l'eau : elle est certainement aussi bleue que celle préparée par nos blanchisseuses. De là, sans doute, son nom de mer *Rouge*. Pour me rafraîchir je vais à la salle de bain prendre une douche d'eau de mer.

Cela m'a remis. J'en userai encore.

Mardi, 10 *décembre.* — La chaleur augmente. Pendant les repas, des Chinois agitent des éventails mobiles suspendus sur nos têtes. Ils font la même chose pendant que je vous écris : nous ne respirerions pas sans cela.

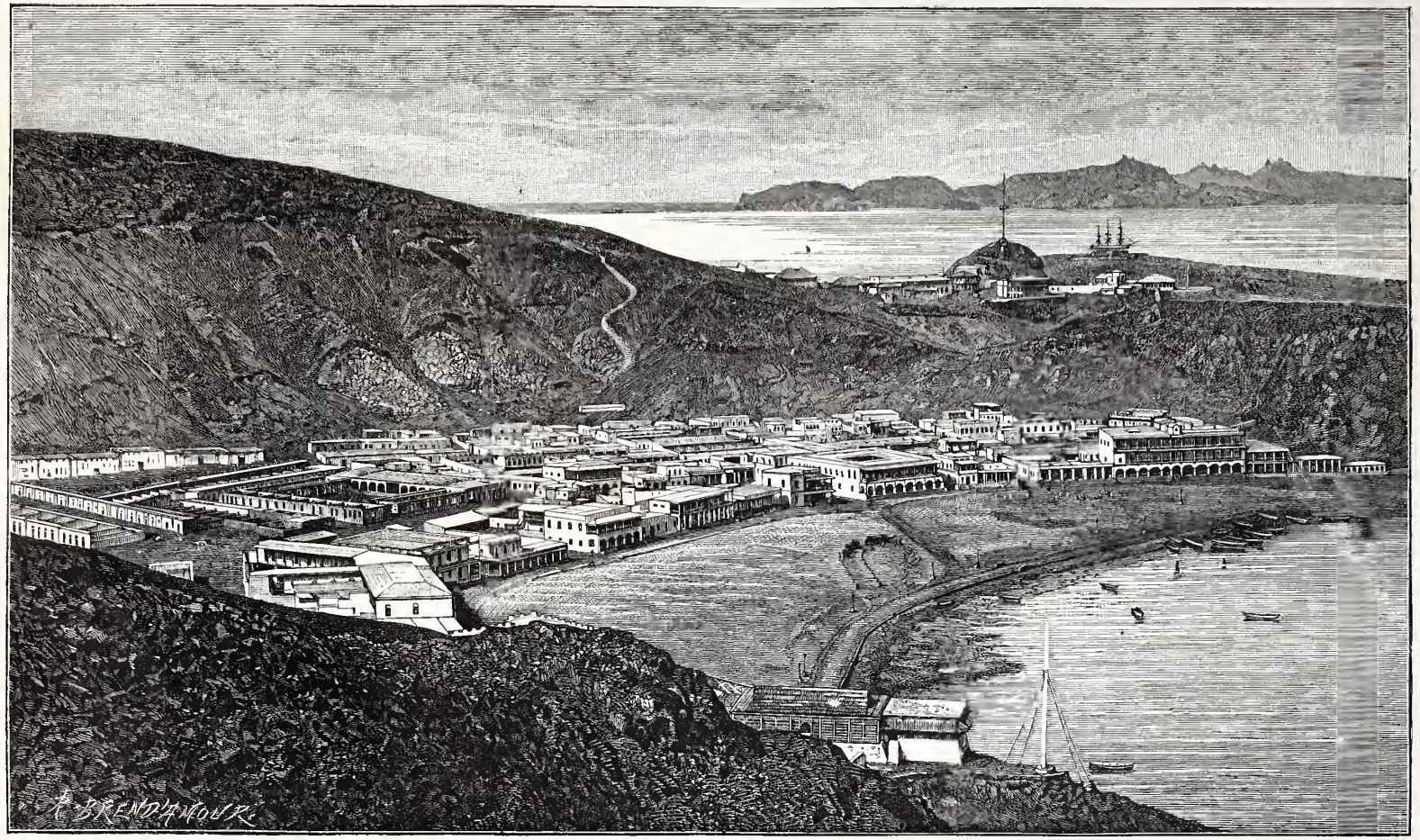
Nous apercevons quelques poissons volants.

Le soir, la mer est phosphorescente.

Mercredi, 11 *décembre.* — Toujours une mer brûlante. Le tangage est très violent : on sent qu'on approche du fameux cap Guardafui, si fécond en tempêtes. La mer y est toujours agitée. Quelques lames viennent balayer le pont. Aussi, peu de monde, ce matin, au repas. La plume me tremble entre les mains et c'est à peine si je puis écrire. Je n'ai pas le cœur très solide. Tous les sabords sont fermés à cause de la violence des vagues.

Je reste un des plus valides.

Jeudi, 12 *décembre.* — Pendant que la mer balaye le



Port d'Aden.

pont, nous passons le fameux détroit de Bab-el-Mandeb [1], si bien nommé le *détroit des Larmes*. C'est un véritable cimetière de navires, nous disait le commandant, tellement sont fréquents les naufrages dans ces parages. C'est là que se sont perdus, il y a deux ans, le *Renard* et l'*Augusta*, deux vaisseaux de guerre, l'un français, l'autre allemand, dont on n'a rien retrouvé.

Nous avions, durant la nuit, doublé l'île de Périm, qui commande l'entrée de la mer Rouge et qui, naturellement, appartient aux Anglais.

A midi, nous sommes dans la rade d'Aden [2]. Un pilote indigène monte à bord pour nous aider à franchir les passes difficiles. Près de nous émergent les trois mâts de l'*Anadyr*, paquebot des Messageries, qui coula bas dans cet endroit, l'an dernier, à la suite d'une rencontre avec l'*Oxus*, autre bateau de cette compagnie. Que de richesses y sont enfouies ! Notre séminaire a perdu à lui seul plus de quarante mille francs d'objets religieux, destinés aux missions.

On laisse tomber l'ancre à une demi-heure, en barque, de la jetée. Aussitôt une nuée de sauvages, aussi noirs que l'ébène, entourent notre navire avec leurs pirogues. Du pont, les passagers jettent à la mer quelques pièces de monnaie, et tous ces êtres, à peu près nus, de plonger, au risque de se faire dévorer par les crocodiles. Mais quels admirables nageurs !

Je change deux pièces de vingt francs à un changeur nègre pour avoir des roupies, la monnaie anglaise étant seule usitée ici. On appelle encore nos louis des *napoléons*.

Nous sautons huit dans une pirogue, conduite par quatre

[1] Situé entre l'Arabie et l'Abyssinie, à la sortie de la mer Rouge.
[2] Port d'Arabie, à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb.

sauvages saumalis, vigoureux rameurs. La côte est vite atteinte.

Ce ne sont plus ici les scènes de l'Égypte.

Les policemen anglais, armés de cravaches, sont nombreux. Les nautoniers sont payés suivant le tarif et en leur présence.

La ville d'Aden se trouve à six kilomètres du port, dans une vallée profonde. Nous prenons donc trois voitures pour nous dix, et nous voilà partis à fond de train, par monts et par vaux, sans mécanique. Il n'y a jamais d'accidents.

C'est un curieux spectacle que cette terre du sud de l'Arabie. Figurez-vous de hautes roches abruptes, brûlées, noirâtres, sans herbe : rien n'y pousse, jamais une goutte de pluie.

Nous passons sous les fortifications des Anglais. On ne peut se faire une idée des prodigieuses défenses qu'ils ont accumulées.

Bientôt on aperçoit Aden, au débouché d'un col. C'est une ville indigène de quarante-cinq mille habitants, entassés pêle-mêle dans de petites masures ruinées et toutes blanches pour se défendre un peu de la chaleur. Les toits sont plats pour permettre de venir, le soir, respirer un peu, car cette *ville est la plus chaude du monde.* On est actuellement en plein hiver, et cependant nous avons sur la tête nos mouchoirs, nos larges chapeaux, nos parapluies ouverts, mais sans pouvoir nous abriter contre les rayons qui tombent perpendiculairement. Le thermomètre Fahrenheit marque, à l'ombre, de 80 à 85 degrés (de 44 à 47 degrés centigrades). En été, il monte à cent, c'est-à-dire à 55 degrés centigrades.

Néanmoins dans ce moment nos nègres ont presque froid : ils sont obligés de se jeter sur les épaules un manteau de toile. Ils ne portent pas de chapeau, malgré cet

intolérable soleil, qui tuerait tout Européen qui s'y exposerait une minute. Pourtant ils n'ont, pour ainsi dire, point de cheveux. Ils sont bien faits et d'un très beau type; les enfants ont la figure ouverte et sont intelligents. En vieillissant ils s'abrutissent.

Nous arrivons aux citernes de Ptolémée, construites depuis plus de deux mille ans. C'est là que nous nous étions fait conduire. Mais en pleine ville indigène il n'y a plus de *policemen,* et nos cochers veulent nous gruger. Il faut donc prendre un air sévère et les envoyer promener, presque avec violence. Ils ne parlent que l'anglais, et nous ne pouvons nous entendre, n'en sachant pas un mot. Plus je vais, plus je vois l'utilité de cette langue en voyage : on l'emploie partout et seule. Faute d'elle, on se fait voler et on n'obtient rien. Tous les tarifs, tous les renseignements sont en anglais. Les interprètes ne connaissent que cette langue. Ne voyagez jamais hors d'Europe si vous ne la baragouinez un peu. Il en faut du reste bien peu pour se tirer d'affaire. Après l'anglais, c'est le français qu'on parle; l'allemand nulle part, ce qui est une consolation pour nous.

Débarrassés de nos chevaux, voitures, cochers, nous visitons les immenses citernes creusées au flanc de la montagne par le vieux roi d'Égypte, Ptolémée.

Elles peuvent contenir d'énormes quantités d'eau, mais, hélas! il n'en vient jamais. Depuis seize ans il a plu trois fois, et seulement pendant une heure. Aussi, pas un brin de verdure : tout le pays est grillé. C'est pour remédier à ce manque d'eau que Ptolémée avait fait creuser les immenses citernes, afin d'emmagasiner tout ce qui tomberait sur les montagnes. De tous les environs les rigoles s'y rendent. Dans ce moment il n'y a rien, et je crois que c'est l'état ordinaire.

De petits sauvages, qui dansent autour de nous, finissent

par nous comprendre quand nous leur demandons de nous conduire chez les pères catholiques, car il y a des capucins à Aden. Chez ces indigènes, comme chez tous ces peuples, le mot de *français* est synonyme de *catholique;* aussi nous sommes obligés d'employer le premier terme pour faire comprendre ce que nous cherchons. C'est d'ailleurs pour nous un honneur, et cela montre bien que notre pays doit sa grandeur au catholicisme plus qu'à tout le reste. On l'oublie trop en France. Les étrangers se souviennent mieux que nous de notre glorieux passé.

On nous mène donc chez les *Français.* Croyez-vous que nous y en trouvions? Le seul missionnaire est un *Espagnol.* Quant aux religieuses, la supérieure est *Bavaroise;* deux autres sont *Irlandaises;* une seule est Française. Cependant nous recevons partout un accueil tout français, je devrais dire tout catholique.

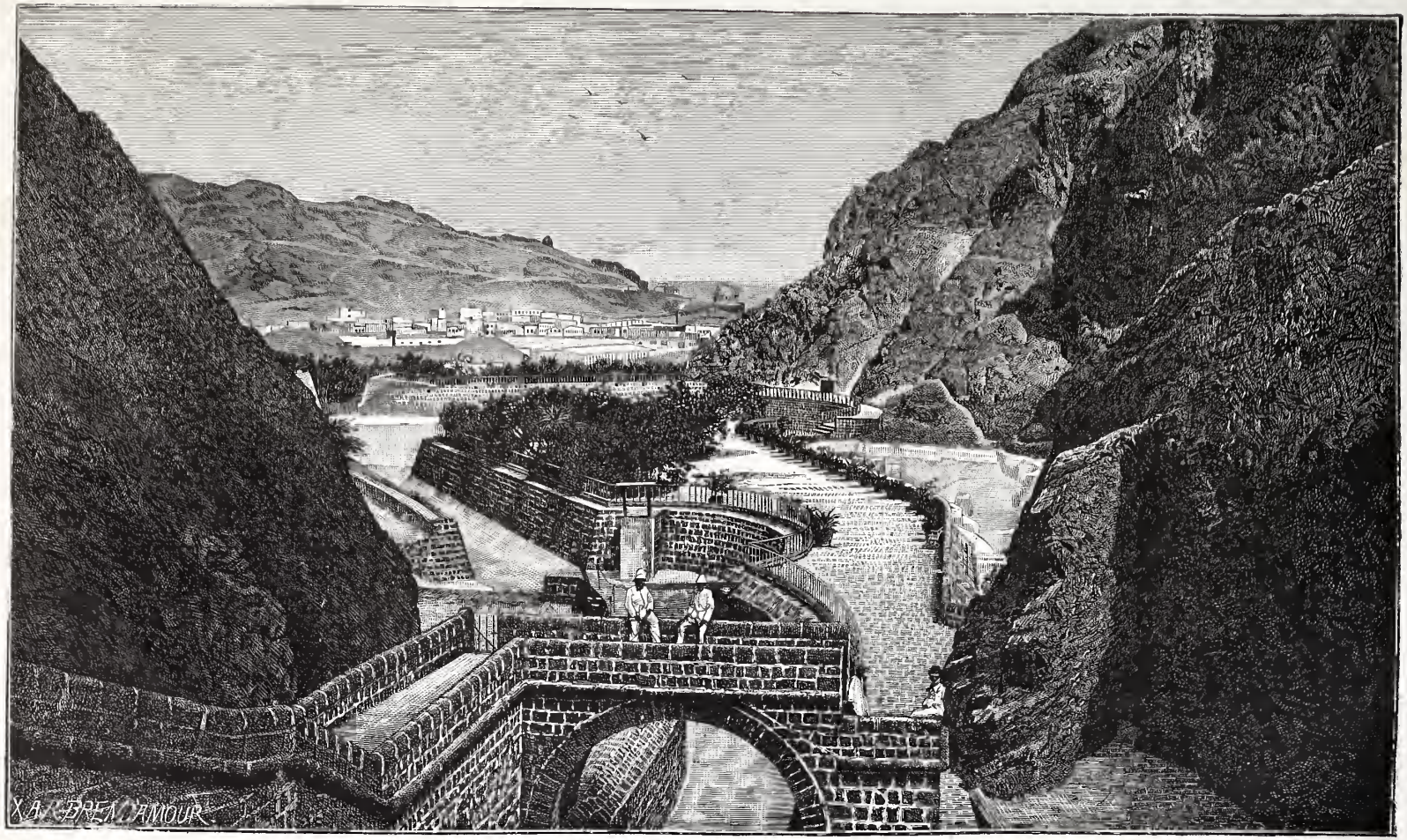
Le P. François nous fait visiter sa chapelle : elle tombe en ruine; son jardin est sans fleurs, sans verdure, sans eau. Il n'y pousse que des pierres brûlées par le soleil.

Nous entrons dans la grande salle : plus de carreaux aux fenêtres, je ne sais pas d'ailleurs s'il y en eut jamais. Pour nous faire asseoir, des négrillons apportent quelques restes de fauteuils, tous plus invalides les uns que les autres.

On causa du pays, et nous nous rafraîchîmes avec un peu de vin d'Europe, arrosé d'un peu d'eau; car les Anglais, plus pratiques que Ptolémée, ont établi une grande distillerie d'eau de mer, pour remplacer l'eau douce naturelle, absente.

Je vous ai décrit l'aspect de ce pays : voici maintenant, d'après le vieux missionnaire, l'état moral de cette pauvre mission d'Arabie.

Depuis seize ans, ce saint religieux est sur la brèche : il n'est revenu qu'une fois en Europe, cette année même,



Citernes de Ptolémée à Aden.

pour refaire sa santé délabrée par ce climat infernal. Eh bien! il n'a converti personne. Les quelques enfants musulmans recueillis par lui, baptisés, objet de tous ses soins, lui échappent à quatorze ans, l'oublient et retournent à l'islamisme.

Depuis seize ans un vieux sauvage le sert, et il est resté musulman : le pauvre père ne peut se fier à lui. Il y a quelques jours, l'église a été fracturée : on a volé la lunule en argent dans laquelle l'hostie était renfermée, et le père craint que le coupable ne soit son vieux serviteur.

Comme domestiques, il emploie aussi deux petits nègres, baptisés, eux, et charmants, montrant toujours leurs dents blanches qu'ils nettoient sans cesse, comme les autres indigènes, avec un cure-dent de bois. Ils parlent un peu le français. Le malheureux père nous disait qu'ils s'en iront aussi quand ils auront seize ans.

C'est pourquoi ce missionnaire n'ose plus baptiser, si ce n'est au moment de la mort, afin de ne pas être témoin de défections trop cruelles.

Près de sa maison se trouve un orphelinat où sont élevés de petits esclaves rachetés par la ligue anti-esclavagiste du cardinal Lavigerie.

Cet établissement procure plus de consolation. Ces pauvres enfants, grâce aux sœurs, chantent notre latin très bien et très juste, avec le petit timbre nasillard propre à tous les nègres.

Au salut, que je donnai le soir dans l'église de la mission, ces voix d'esclaves se mêlèrent au chant des prêtres venus leur apporter la liberté chrétienne. Nous entonnions la première strophe, que le chœur répétait, comme aux premiers siècles.

Dieu était loué, dans une même langue, par l'esclave et par l'homme le plus libre du monde : voilà le christianisme.

Comparez cela à tout ce que vous voudrez : je dis que c'est une des choses qui laissent dans l'âme un souvenir ineffaçable et qui font le mieux apprécier Jésus-Christ.

Quand le soleil fut un peu descendu derrière les montagnes, le père nous fit gravir un rocher d'où la vue embrassait toute la ville. On apercevait, sur la terrasse de la mosquée, des mahométans se prosternant devant le soleil couchant et faisant leurs ablutions pour se purifier des péchés de la journée.

Au retour, un repas sommaire fut organisé. Deux petites tables, bien différentes de hauteur et de largeur, furent rapprochées l'une de l'autre et recouvertes d'un beau drap de lit. Une assiette fut placée devant chaque convive, un mouchoir remplaça la serviette. La communauté fournit tout ce qu'elle possédait de fourchettes, de cuillers, de couteaux, en tout sept ou huit; l'un avait la fourchette, l'autre la cuiller. Les bonnes sœurs firent une omelette avec quelques petits œufs de *je ne sais quoi;* on acheta du fromage, quelques boîtes de sardines et du pain à la caserne anglaise. Comme dessert, nous eûmes quelques bananes acquises au marché arabe. Ce fut tout. La pauvreté de ce festin apostolique n'en a pas exclu la gaieté : nous étions tous enchantés de cette réception si simple et si cordiale.

La nuit vient vite sous les tropiques : il n'y a ni aurore ni crépuscule, car le soleil descend perpendiculairement à l'horizon. On avait apporté une chandelle fumeuse pour illuminer le festin.

Après le souper, nous disons adieu au capucin, aux religieuses, et, sous la conduite d'un nègre de la mission, nous reprîmes à pied, par la nuit, le chemin du rivage, pour rejoindre le paquebot qui partait à une heure du matin.

En arrivant au port, notre guide nous fit monter sur

une petite colline au sommet de laquelle est perché l'évêché. Nous tenions à saluer en passant Mgr Lasserre, un Français, vicaire apostolique de toute l'Arabie. Il nous fit un excellent accueil, et, après avoir causé quelque temps, nous regagnâmes le port.

C'est là que j'ai acheté les photographies que je vous envoie, d'un marchand turc tenant une sorte de bazar, et parlant dix langues, outre le français.

Sur des pirogues indigènes et par une nuit des plus noires, nous regagnâmes le *Calédonien,* non sans avoir failli heurter une embarcation venant en sens inverse, mais évitée grâce à la merveilleuse adresse de nos rameurs.

Toutes ces mers sont bien curieuses à cause de leur phosphorescence. Toutes les gouttes d'eau ressemblent à des diamants étincelants. Le soir, le vaisseau laisse derrière lui un sillage lumineux qui s'étend fort loin.

Vendredi, 13 *décembre.* — Aujourd'hui, c'est la vie du bord avec sa monotonie ordinaire. Je fais une conversation de plus de trois heures avec le commandant, qui se montre toujours rempli d'égards et de prévenances pour moi. Il me dit que nous resterons vingt heures à Colombo et dix-huit à Singapour. J'en suis enchanté, nous aurons peut-être le temps de visiter ces deux villes.

Samedi, 14 *décembre.* — L'océan Indien continue à se montrer clément. Personne n'est malade et la chaleur est supportable. On a, paraît-il, rarement un aussi beau temps.

On devine que la terre n'est pas loin, car nous voyons de temps en temps quelques oiseaux. Nous passons en effet près de Guardafui[1], où se trouvent les terribles sau-

[1] Cap que forme la pointe orientale de l'Afrique. C'est une haute montagne qu'on aperçoit de fort loin.

vages saumalis, et de l'île de Socotora. Puis, nous resterons longtemps sans voir la terre.

Dimanche, 15 *décembre.* — Toujours le ciel et l'eau. Cependant on voit passer quelques oiseaux blancs annonçant la terre. La mer est moins calme, nous dansons un peu. La mousson du nord-est nous prend en flanc et retarde notre marche.

Lundi, 16 *décembre.* — Ce matin apparaissent autour de notre bateau d'assez nombreux poissons volants. Ces animaux, longs de vingt centimètres environ, sont blancs et noirs. Leurs nageoires, très développées, les aident à sauter hors de l'eau comme le font en été, dans nos prairies, les sauterelles. Il peut arriver que le vent les pousse sur le pont. C'est, dit-on, un assez bon manger.

Mardi, 17 *décembre.* — Toujours la vie monotone du bord. On ne peut rien faire; on a chaud, on est mal à l'aise; on manque de ce qu'il faut pour travailler ou se distraire. Le temps se passe à calculer l'heure d'arrivée au prochain port et à dormir.

Mercredi, 18 *décembre.* — C'est jeûne aujourd'hui à cause des Quatre-Temps, mais nous sommes dispensés de toute abstinence. Du reste, nous n'aurions aucun mérite à jeûner, car nous nous rendons aux repas comme de véritables victimes.

Cette cuisine d'hôtel est devenue insupportable : on ne trouve plus rien de bon.

Dans la matinée, on aperçoit quelques gros poissons souffleurs, lançant des gerbes d'eau. A trois heures, nous côtoyons, au nord, les îles Maldives.

Jeudi, 19 *décembre.* — Journée très chaude : la côte de l'Hindoustan abrite de la mousson. Sur le pont, à l'ombre, 32 degrés centigrades. Doublé ce matin le cap Comorin [1] et aperçu la côte. Nous serons ce soir à Colombo, île de Ceylan.

Pour la première fois la pluie est venue nous rafraîchir un peu. Elle était annoncée par le magnifique coucher de soleil d'hier soir, le plus beau que j'aie vu.

Les plus chaudes et en même temps les plus douces couleurs teintaient les nuages : du rouge sang sur un bleu délicieux, faisant ressortir des nuages gris-perle, le tout semé de paillettes d'or. L'admiration était générale. Il faut venir sous les tropiques pour jouir de pareil spectacle, qui défie l'imagination de tous les décorateurs, aidés de la lumière électrique.

Il fait si chaud, que l'encre épaissit au point de nous empêcher d'écrire.

[1] Cap formé par la pointe méridionale de l'Indoustan.

III

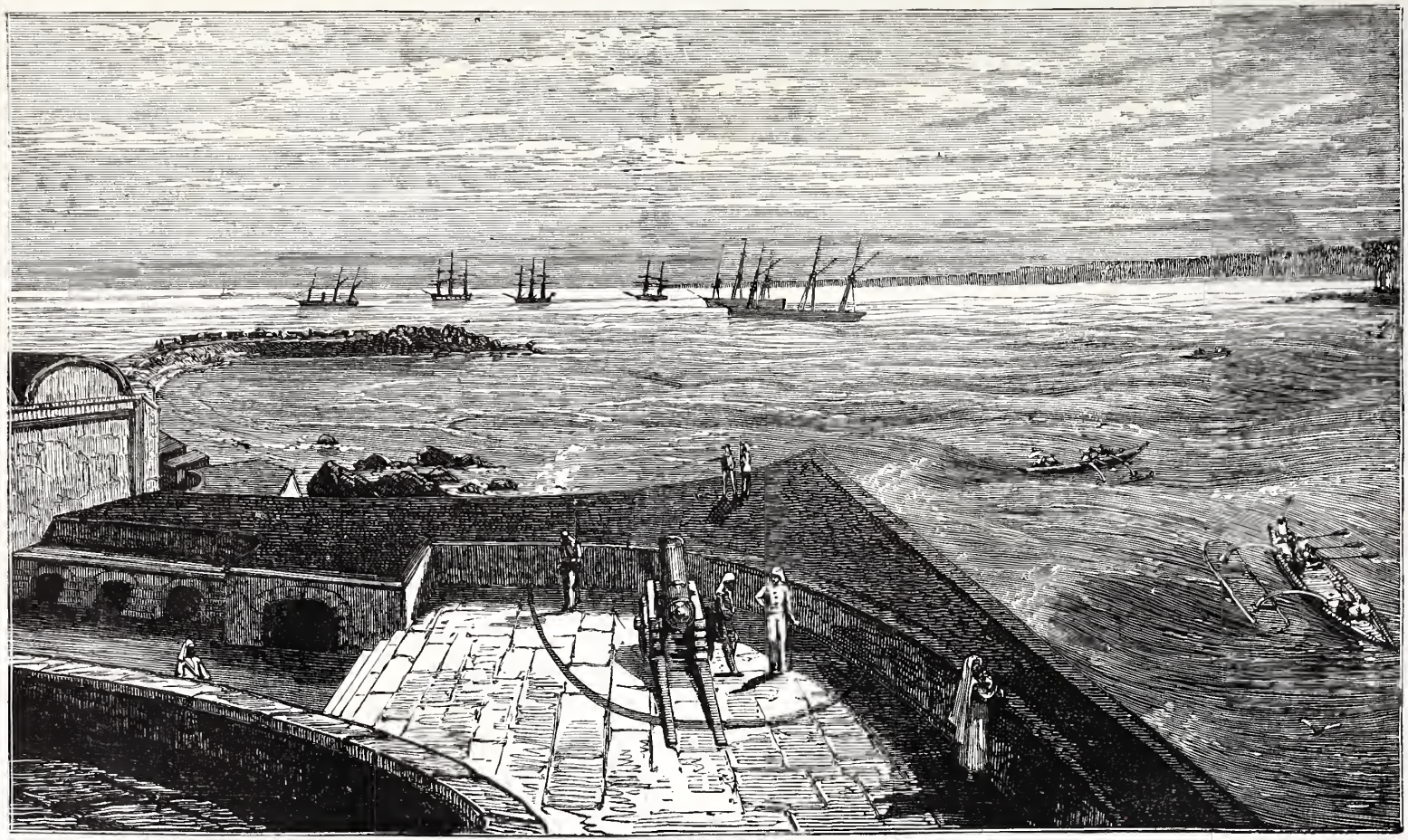
Colombo. — Un hôtel allemand. — Despotisme des Anglais. — Les missionnaires catholiques. — Les offices religieux. — Les frères des Écoles chrétiennes. — La végétation à Ceylan. — Les diverses sectes païennes. — Les pluies sous l'équateur. — Un coup de vent. — Le détroit de Malacca. — La fête de Noël à bord. — Singapour. — Le quartier chinois. — L'évêché. — Les offices. — La paroisse indienne. — Réjouissances des chrétiens chinois. — Souvenir de la patrie.

Vendredi, 20 *décembre.* — Nous sommes entrés hier soir, après souper, dans la rade de Colombo [1]. Il faisait nuit quand les baleinières cinghalaises accostèrent notre paquebot, offrant de nous transporter à terre.

Après quelques hésitations, provenant de la crainte d'avoir à passer la nuit à la belle étoile, huit d'entre nous descendirent. J'étais du nombre, et je devais en être, on m'a fait leur supérieur.

Un interprète, parlant français et que nous trouvâmes au débarqué, nous conduisit dans une sorte de restaurant où nous nous renseignâmes sur les différents endroits où l'on pourrait trouver un gîte pour la nuit. On nous indiqua un magnifique hôtel. Le maître parlait allemand. C'était

[1] Capitale de l'île de Ceylan, résidence du gouverneur anglais.



Entrée du port de Colombo.

la première fois que cette langue me servait. Le prix qu'il demanda pour la nuit était inabordable pour de pauvres missionnaires. Nous demandons une autre adresse, et nous voilà en route.

Des indigènes s'offrent pour nous conduire : c'était tout près, nous avait-on dit. Or, nous marchions depuis vingt minutes. Évidemment on nous menait ailleurs : nous étions en pleine ville indigène.

Nous plantons là notre guide et nous revenons sur nos pas. Cette fois on nous donne un indigène. Il conduit deux de nous seulement, les autres restent à attendre.

Comme je savais que le nouvel aubergiste était encore Allemand, j'emmenai avec moi un des nôtres, un Tyrolien, espérant que sa nationalité rendrait l'Allemand plus traitable. Je ne me trompais pas.

L'hôtel était plein ; un vaisseau de guerre brésilien était arrivé la veille, et les officiers logeaient là.

Enfin notre hôte consentit à fermer son cabaret et à y mettre huit matelas pour que nous puissions y passer la nuit.

Nos confrères nous ayant rejoints, nous prîmes possession de notre logis. En revenant de les chercher, j'avais été obligé d'arracher aux policemen anglais le pauvre Tamoul ou Cinghalais qui nous guidait, et qu'on avait empoigné parce qu'il était passé devant le palais du gouverneur, ce qui est, paraît-il, interdit la nuit aux indigènes. J'avais eu quelque peine à faire comprendre que ce pauvre Indien était notre conducteur. On l'entraînait déjà malgré ses cris. Voilà comment agissent les Anglais dans leurs colonies.

Nous n'espérions guère dormir sur notre lit de camp, sous cette sorte de hangar, exposés à tous les moustiques. Il en fut autrement, malgré le bruit du cabaret et de la rue.

Éveillés par les premières lueurs du jour, nous partons, nous étant débarbouillés de notre mieux, comme les indigènes, à la fontaine de la rue.

On amène deux voitures : nous donnons pour adresse la cathédrale de Colombo. Au lieu de partir, nos cochers commencent à discuter le prix. Comme nous ne savions pas la langue, nous les laissons crier, feignant de ne rien entendre et causant entre nous. Nous pensions bien que, fatigués de s'égosiller, ils se décideraient à fouetter leurs chevaux, et que les PP. oblats se chargeraient de les solder d'après le tarif. C'est ce qui arriva. Après une demi-heure de galop nous étions chez les pères, à la cathédrale.

Chez eux se trouvait un père de notre société, parti il y a trois ans pour le Maïssour [1]. Il était malade : un médecin lui avait prescrit de voyager sur mer pour se remettre. Il attendait notre bateau pour gagner Singapour. Nous l'avions un peu connu au séminaire ; aussi fut-ce une grande joie pour lui et pour nous que cette rencontre.

Il était encore de bonne heure, nous dîmes nos messes à la cathédrale. Les indigènes assistant au saint sacrifice m'édifièrent beaucoup. Il n'y a pas de chaises dans les églises, chacun apporte un petit mouchoir sur lequel il s'agenouille. Tous sont pieds nus.

Leur costume est bien simple : c'est tantôt un morceau de toile grand comme la main, retenu par une ficelle ; ou un morceau d'étoffe fixé sur les reins par une ceinture. Cet accoutrement est complété quelquefois par une draperie blanche rejetée sur l'épaule, un peu comme la toge des anciens Romains.

Les types sont variés par suite du nombre infini des castes : elles ne se mêlent jamais. Les uns, les Tamouls, se rasent la tête ; les autres, les Cinghalais, portent les cheveux

[1] Province de l'Inde anglaise.

longs, attachés sur la tête avec un grand peigne. A Ceylan, comme en Arabie, j'ai remarqué que les enfants sont bien plus intelligents, bien plus aimables que les gens âgés. Cela tient, je crois, à ce qu'ils ne sont pas encore abrutis par la débauche.

Nous déjeunons avec les PP. oblats. Presque tous sont Français : aussi vous devinez l'accueil qui nous est fait. On mange des gâteaux de riz, des bananes et dans notre café, mêlé au lait de je ne sais quel animal, un peu de pain grillé.

Les voitures nous attendaient, par économie, car la première heure seule est chère (une roupie); les autres ne coûtent que le quart.

Pour nous montrer un peu le pays, on nous mène à l'établissement des frères des Écoles chrétiennes. Ses jardins descendent jusqu'à la mer. Là, comme ailleurs, les hauts cocotiers trempent leurs racines dans l'eau. Ils couvrent une grande partie de l'île. C'est splendide.

Rien n'est beau comme la végétation de Ceylan. Les chemins sont remplis de verdure, de fleurs de toutes sortes, aux couleurs éclatantes; des arbres, des arbustes que nous ne voyons en France qu'en serre chaude, s'étalent ici au grand soleil. Chaque petite case indigène est enfouie sous les fleurs.

La population est fort nombreuse. Tout le long du chemin, nous rencontrons des charrettes couvertes de branches sèches et traînées par deux buffles, qu'accompagne nonchalamment le conducteur. Beaucoup de ces gens sont chrétiens. Ils s'inclinent devant nous en joignant les mains sur leur front, nous demandant ainsi de les bénir, ce que nous faisons de grand cœur. C'est bien là ce que nous avions pensé en rêvant à ces peuples lointains et à leur pays.

On prétend d'ailleurs que Ceylan est la plus belle

contrée du monde. La légende a placé là le paradis terrestre.

Quoi qu'il en soit, nous rentrons enchantés de notre promenade. Mais il est déjà tard, et nous rejoignons notre navire, qui va bientôt appareiller. Quelle différence entre cette luxuriante nature et les déserts de l'Égypte et de l'Arabie ! On ne retrouve plus ici cette maudite population musulmane. Ici toutes les religions se sont donné rendez-vous ; cependant le catholicisme est très florissant. Les conversions sont nombreuses chaque année, chez les Tamouls surtout. Les bouddhistes sont plus rebelles. Du reste, l'île de Ceylan est un des sanctuaires de leur religion, qui y possède un grand séminaire et beaucoup de prêtres.

Il s'y trouve une foule d'autres sectes païennes de toutes sortes. L'une d'entre elles porte sur le front d'ignobles tatouages. Ces gens, corrompus au delà de ce qu'on peut imaginer, ne se convertissent jamais. J'ai vu de ces pauvres êtres dégradés, assis à la porte d'un temple. De ma vie je n'ai contemplé tant de tristesse empreinte sur un visage humain. Et cependant ils obéissent à toutes leurs passions !

Ce que je vous dis de Ceylan se rencontre dans toute l'Inde. Rien n'est plus intéressant que la conversation du père du Maïssour. Il charme nos loisirs depuis que nous l'avons à bord.

Nous voguons vers l'Océanie. Tout le jour on longe la côte. Le soir on la perd de vue. Nous avons aperçu la Pointe de Galles, où relâchaient autrefois les navires avant la construction du port de Colombo, lequel est tout artificiel et fait de grands blocs immergés comme à Cherbourg.

Samedi, 21 décembre. — La houle est si forte que nous

sommes tous souffrants. J'ai passé une partie de la journée couché dans ma cabine, pour tromper mon malaise.

Le soir, la pluie tombe à torrents; on ne voit ces ondées que sous l'équateur. En quelques minutes le pont est désert, car les toiles servant d'abri sont traversées.

Dimanche, 22 décembre. — J'ai pu célébrer la sainte messe. Cependant la mer était aussi agitée qu'hier. Le roulis était si fort qu'on a dû mettre les *violons* sur les tables, pour empêcher verres et bouteilles de dégringoler. La journée a été bien triste.

Pendant la nuit, nous sommes tout à coup réveillés par un tapage infernal : un coup de vent inattendu ayant arraché les voiles, le foc en frappant notre sabord l'avait fait tomber avec fracas. Ne sachant d'abord ce que c'était, nous eûmes un peu peur. Je montai précipitamment sur le pont : l'eau tombait à torrents. On me dit ce qu'il y avait, et je m'empressai de redescendre.

Lundi, 23 décembre. — La mer s'est calmée, mais les averses sont fréquentes. Nous doublons dans la soirée le haut de Sumatra pour entrer dans le détroit de Malacca [1]. Le passage est difficile, on veut profiter du jour pour le franchir.

Toutes ces îles de l'Océanie sont pleines de sauvages farouches avec lesquels il faudrait combattre, ce qui ne sourit à personne. Nous apercevons une végétation splendide; tout est vert : ce sont des forêts vierges. Les naturels sont, je crois, anthropophages, du moins dans les îles Nicobar, un peu au nord. Nous ne découvrons pas trace de vie sur ces hautes montagnes.

[1] Entre la presqu'île de Malacca et l'île de Sumatra; fait communiquer le golfe du Bengale avec la mer de Chine.

Nous rencontrons un vaisseau de guerre hollandais croisant dans ces parages, car Sumatra est une colonie hollandaise.

La passe où nous nous trouvons est étroite et difficile; aussi avançons-nous fort lentement, afin d'éviter un banc de sable où les navires échouent souvent. Il est éclairé par un phare construit sur pilotis au milieu de la mer. Je ne voudrais pas être le gardien qui l'habite seul, chargé d'y entretenir les feux.

Mardi, 24 *décembre*. — Nous sommes au milieu du détroit de Malacca. C'est à bord que nous célébrerons la fête de Noël. Nous éprouvons tous un vrai chagrin d'être privés des belles cérémonies ordinaires. Nous dirons cependant la messe cette nuit dans nos cabines. Ce sera une consolation.

Mercredi, 25 *décembre*. — Voici donc Noël; le monde entier est en fête, et chacun de nous se prépare de son mieux à célébrer la naissance de Notre-Seigneur. A minuit, je suis monté le premier à l'autel. Nous avions organisé de notre mieux une cabine, transformée désormais en chapelle, car cinq d'entre nous devant s'arrêter demain à Singapour, une seule cabine suffit pour les autres.

Comme nous regrettions de n'être pas à terre pour assister aux touchantes cérémonies de nos églises catholiques! Les souvenirs se pressent en foule dans nos cœurs, nous rappelant tout un passé de Noëls, les premiers surtout, alors que, tout jeune encore, je célébrais avec vous, en famille, cette fête des petits enfants. Il n'est pas jusqu'au *bonhomme Noël* qui n'ait eu sa place dans ces évocations, autour de la crèche du petit Jésus.

Que ces rêves sont loin par le temps et par l'espace! Nous sommes seuls aujourd'hui à fêter Noël, entre le ciel

et l'eau : personne sur le bateau n'a demandé au commandant que la messe fût dite solennellement et publiquement.

Est-ce donc qu'aucun des passagers n'a conservé les souvenirs de son enfance?

Singapour.

Toute la nuit nous avons célébré la messe : la mer était calme comme un lac.

Nous entrons dans le beau port de Singapour [1], entouré de montagnes verdoyantes, couvertes d'arbres de toutes sortes, au milieu desquels apparaissent de jolies petites maisons. On débarque à quai.

[1] Ville de l'Inde anglaise dans l'île du même nom, entre la pointe de la presqu'île de Malacca et l'île de Sumatra. Environ quatre-vingt-dix mille habitants.

Dès qu'ils nous aperçoivent, sortent de la foule quatre pères avec leurs parasols et leurs grands chapeaux blancs. Ce sont tous les membres de la mission, venus à notre rencontre. Nous ne nous embrassons pas, car c'est contraire aux usages du pays.

Nous montons dans une voiture, sorte de cage traînée par un petit cheval que conduit un Indien. Nous nous dirigeons vers la ville, située à trois quarts d'heure du port.

Singapour est, vous le savez, une petite île, au sud de la presqu'île de Malacca. Nous traversons quelques terrains marécageux, envahis chaque jour par le flux et qui, participant à la végétation si active de ce pays, sont remplis d'arbres dont les branches et les troncs se baignent dans l'eau. On longe le cimetière chinois, vaste champ d'où émergent çà et là quelques pierres indiquant l'endroit où repose un habitant du *Céleste Empire*.

Singapour est le rendez-vous de tous les peuples de la terre ; on y parle toutes les langues : le chinois, l'indien, le malais, l'anglais, etc., etc. Chaque race a son quartier spécial. Nous traversons d'abord celui des Chinois. Ils y fourmillent. Ce sont eux qui font tous les travaux pénibles ; ils traînent les petits *pousse-pousse* que vous avez vus à l'Exposition et qui sont ici en nombre infini ; ils portent l'eau et des paquets de toutes sortes au moyen d'un long bois, en travers sur l'épaule, et aux bouts duquel pend la charge : c'est une vraie balance ambulante. Beaucoup sont nus, les coureurs par exemple.

Toutes les maisons chinoises sont peintes en bleu, la couleur du Céleste Empire. Là, dans des échoppes, grouille tout un monde. Ce qui frappe surtout est le nombre des barbiers, occupés à raser les cheveux et la barbe de leurs compatriotes à longue queue.

Cette différence de peuples, si tranchée, fait que personne n'apprend la langue du voisin. Chacun conserve la

sienne ; d'où grande difficulté pour nos missionnaires qui les doivent toutes apprendre, ou à peu près, puisqu'ils sont obligés de parler le français (c'est facile), l'anglais, le malais, l'indien *ou* le chinois. Je ne dis rien des différents dialectes qu'il faut aussi savoir.

Cette diversité de langues et de mœurs entraîne la multiplicité des églises. A Singapour nous avons quatre paroisses : celle des Chinois, celle des Indiens, celle des indigènes et celle des Européens et sangs mêlés, laquelle est la cathédrale.

Après avoir traversé la ville, nous arrivons chez l'évêque de Malacca, Mgr Gasnier, grand et bel homme, portant une barbe de soixante-quinze centimètres de long. Sa prestance est splendide. Il nous reçoit dans sa grande salle du premier étage, ouverte à tous les vents et par cela même assez fraîche. Il fait si chaud ici qu'on n'y vivrait pas avec des portes pleines et des carreaux aux fenêtres. Ce ne sont partout que persiennes et jalousies, pour arrêter les rayons du soleil et laisser passer l'air. Un proverbe dit que « jamais, sous les tropiques, un courant d'air n'a fait mal » (peut-être parce qu'il n'y en a pas).

Nous causons donc, et le *boy* chinois nous apporte du vin de messe et d'excellents cigares de la Havane, cadeau fait récemment à Monseigneur.

Après avoir fumé, bavardé, regretté de n'être pas arrivés la veille, pour les fêtes de la nuit, les offices pontificaux ayant été célébrés par l'évêque tout seul, avec deux prêtres, dont le curé de la cathédrale, tous assistés d'indigènes, on distribue à chacun sa fonction pour les offices du soir.

Nous quittons l'évêché pour visiter un peu la ville.

Nous allons d'abord chez le curé de la paroisse chinoise. Il veut nous montrer son logis et nous faire chanter à son salut. C'est à lui d'ailleurs qu'est destiné l'un des

jeunes missionnaires qui nous accompagne et qui doit lui rester comme vicaire.

La cour de l'église est ornée d'oriflammes, l'édifice enguirlandé de fleurs. Quelques branches d'arbres, d'essences tropicales, forment à elles seules une gracieuse décoration.

Comme il est curieux d'entendre tous ces Chinois à genoux, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, chanter en leur langue, à tue-tête, les louanges du Seigneur! Le prêtre est assisté par de gentils enfants de chœur chinois, portant soutane rouge et surplis, avec leur grande queue de cheveux. Cela fait très bon effet. De la tribune, où l'orgue est tenu par un gros Chinois, nous entonnons avec bonheur l'*Adeste fideles*. Et puis, à la fin, devinez quoi : le *Minuit, chrétiens,* ici, en pleine église chinoise! Quand le vieux missionnaire a entendu ce beau chant français, il n'a pu retenir ses larmes.

Après cette visite aux Chinois vint celle de la paroisse indienne. L'église, toute bâtie en fer, représente, au fond du chœur, la grotte de Notre-Dame de Lourdes, avec ses rochers. Encore là un souvenir de la patrie!

Mais avec la nationalité, la langue a changé, et les odeurs aussi. Le Chinois sent, plus ou moins (dans les quartiers propres), l'odeur que répandent les boîtes en laque faites par eux. L'Indien, au contraire, sent l'huile brûlée, odeur tout à fait caractéristique. On s'en aperçoit partout où ils sont agglomérés.

Enfin, nous nous rendons à cinq heures à la cathédrale, pour les vêpres pontificales et le salut. J'assiste, en chape, Monseigneur au trône, du haut duquel il fait un effet splendide. Nous devions être moins beaux que lui, car, peu habitués à la chaleur, nous ruisselions de sueur sous nos ornements; et tous les enfants de chœur, blancs, noirs, jaunes, nous regardaient avec de grands yeux.

Après les cérémonies, le curé des Chinois nous emmène aux halles chinoises, où les chrétiens, pour la Noël, offrent un dîner à leurs amis. C'est très curieux, mais quel vacarme, que de cris, quelle joie aussi de voir passer le père au milieu d'eux! Il dit un mot aimable à chacun.

Ce soir partiront des myriades de pétards, et la musique, jouera. Déjà, sur notre passage, elle se fait entendre en notre honneur. Cet ensemble de cymbales, de tams-tams rappelle beaucoup le théâtre annamite à l'Exposition. Jugez du vacarme.

Enfin, nous rentrons à la procure, où nous étions invités à dîner avec Monseigneur. Elle est très bien située, à l'entrée de la forêt. Trois Chinois nous servent un assez bon repas, notamment une oie bouillie dans sa graisse, avec des marrons et des carottes. Au dessert, on nous apporte des gâteaux du pays, assez bons, avec une crème au miel, que je n'ai pu avaler, malgré tous mes efforts. Je ne suis pas encore habitué à ces fumets orientaux. Cela viendra. Les fruits étaient excellents : de magnifiques oranges vertes de Saïgon, six fois plus grosses qu'une des nôtres.

Après souper on prit le thé, on fuma, puis nous regagnâmes le bateau qui appareillait le lendemain matin. Il n'eût pas été raisonnable de passer la nuit à terre, la procure étant trop loin du port. Des couchettes avaient pourtant été préparées. Elles sont en paille tressée, comme nos chaises, et à jour, afin de laisser circuler l'air. Le tout est recouvert d'un moustiquaire. On couche tout habillé.

Les missionnaires nous reconduisirent à bord, mais nous dîmes adieu à cinq des nôtres restant à Singapour, attendant là le moyen de gagner Siam et la Birmanie. Nous nous couchâmes fort tard ce soir-là : il est si bon de retrouver des pères de sa mission et de causer de la France!

En résumé, nous n'avons pas vu grand'chose de Singapour : c'était le jour de Noël, les boutiques étaient fermées, et notre assistance aux offices nous empêcha d'aller au jardin d'acclimatation, l'un des plus beaux du monde, autant par la variété de ses fleurs que par la multiplicité de ses animaux de toutes sortes. Là, paraît-il, les tigres sont magnifiques. Ils sont du reste chez eux, et leurs frères pourraient venir rôder autour de leurs cages.

Jeudi, 26 décembre. — Dès six heures du matin nous quittons la rive. Après avoir traversé la rade, pleine de gros bateaux, nous doublons le cap extrême de la presqu'île indo-chinoise.

Maintenant nous allons remonter chaque jour vers le Nord. Ce soir la mer devient houleuse, il faut fermer les sabords. Quelques lames embarquent sur le pont.

Vendredi, 27 décembre. — Le golfe de Siam, à l'extrémité duquel nous passons, est toujours un peu agité, à cause du mauvais voisinage de la mer de Chine. Aussi chacun est-il plus ou moins indisposé. Nous serons demain à Saïgon. Si la mer est haute, nous pourrons de suite entrer dans le fleuve qui conduit à la ville. Beaucoup de passagers s'y arrêteront. Nous ne serons plus que fort peu nombreux pour la fin de la traversée.

Ma pensée se reporte souvent vers vous tous, et j'aime à vivre de cœur où vous êtes.

IV

Le fleuve de Saïgon. — Les villages annamites. — Un village chrétien. — L'arrivée à Saïgon. — Disposition des habitations. — Les moustiques. — Le collège Taberd. — Le clergé annamite. — Le courrier de France. — L'office à la cathédrale. — L'hôpital militaire. — Les séminaires. — Une statue de Gambetta. — Le Carmel. — Les passagers chinois. — Le mauvais temps. — Deux religieuses de Saint-Paul de Chartres.

Samedi, 28 *décembre*. — La mer était forte quand nous nous sommes couchés. Dans ces parages elle est toujours dangereuse à cette époque. Vers quatre heures du matin nous roulions d'une façon insupportable d'un bord à l'autre de nos lits. Sur le pont, l'eau embarquait à chaque lame.

Le mauvais temps nous mit en retard. Au lieu d'arriver au cap Saint-Jacques, à l'entrée de la rivière de Saïgon, au moment de la haute marée, et d'en profiter, nous dûmes nous arrêter et jeter l'ancre dans la baie des Cocotiers, où nous restâmes jusqu'à deux heures de l'après-midi. Protégés du vent par une berge élevée, nous étions immobiles, exposés à un soleil ardent; il faisait si chaud que nous eûmes à peine le courage de regarder la côte couverte de broussailles où sont, en grand nombre, les tigres, les buffles sauvages et les serpents.

Un pilote arrive enfin et nous remontons le fleuve. La

marée aidant, nous mettons environ quatre heures à atteindre Saïgon, distant de plus de cinquante milles. Le fleuve fait je ne sais combien de méandres : ceux même de la Seine ne peuvent en donner une idée.

Les côtes, très plates et formées d'alluvions, sont couvertes d'une végétation luxuriante. L'arbre qui y domine est le palétuvier. On voit aussi quelques palmiers.

Nous apercevons, disséminés, des villages annamites. Ils se composent de piquets en bambous, sur lesquels reposent un toit et des murs en paille : c'est d'une malpropreté repoussante. Tout loge dans cette maison : hommes, femmes, enfants, chiens, volailles, cochons, et quels cochons ! d'affreux monstres tout noirs, sales, se vautrant perpétuellement dans la vase, ne se nettoyant jamais : rien que leur vue fait horreur.

Peu avant d'arriver à Saïgon[1] nous entrevoyons un village chrétien, avec son église au milieu. Le père qui l'habite n'est guère plus confortablement installé, mais la propreté règne.

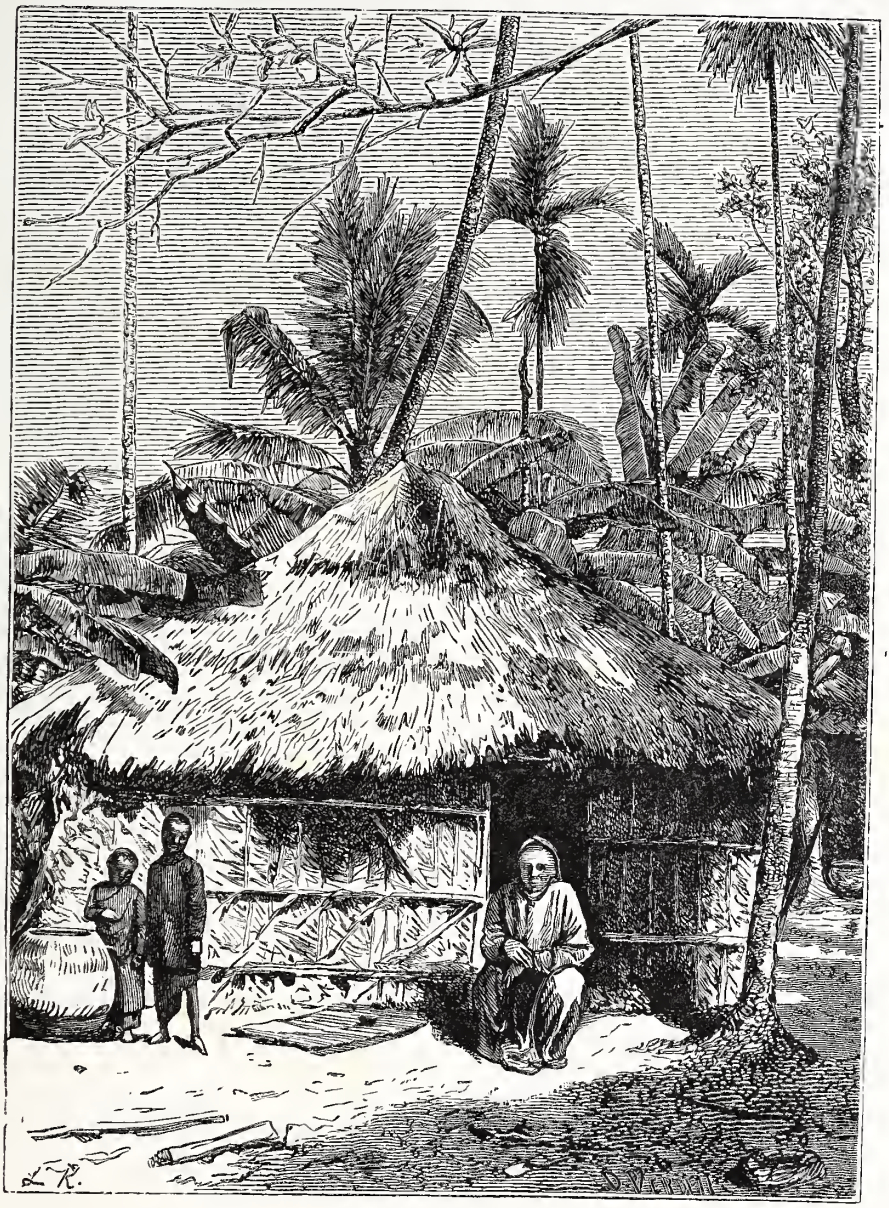
Le fleuve est sillonné de barques annamites avec leur petit dôme en bambou, sous lequel loge toute la famille.

Quelques minutes avant d'arriver, un coup de canon nous annonce à la ville. Chacun accourt au port pour avoir des nouvelles de France, puisque c'est le grand courrier français qui entre.

Le port contient plusieurs bâtiments de guerre, sans compter les paquebots des Messageries qui font le service du Tonkin. Au bout du port on aperçoit les restes de l'*Atalante*, ce cuirassé que nous avions ensemble visité à Lorient. Il a beaucoup souffert dans la dernière campagne et est venu finir là.

[1] Ville de soixante-dix mille habitants, chef-lieu de nos possessions en Cochinchine.

Le débarcadère est plein de monde. Dans la foule nous distinguons deux de nos pères que nous avions connus



Village annamite.

autrefois au séminaire. On s'embrasse, et nous montons en voiture pour aller les uns au grand séminaire, les autres chez le curé de la cathédrale, le P. Lemée, un Lavalois. C'est chez lui que je descends. Son presbytère est la plus

jolie habitation de Saïgon; elle est entourée d'un petit jardin. Toutes les maisons sont bâties à peu près sur le même modèle. Figurez-vous un grand bâtiment carré, dont le rez-de-chaussée est percé d'ouvertures sans portes. Il est élevé d'un ou deux mètres au-dessus du sol.

Au premier étage, les fenêtres sont fermées par des jalousies qu'on baisse le jour et qu'on ferme la nuit.

Dans le premier bâtiment est enclavé un second, de même forme et clos par des persiennes en bois, pour préserver des voleurs. La maison est donc entourée d'un grand couloir latéral où, l'air circulant toujours plus ou moins, on trouve à respirer un peu.

Dans l'intérieur, au premier, sont les chambres, au nombre de quatre.

Les lits sont formés de planches recouvertes d'une natte, avec un oreiller et une couverture légère, pour le cas où l'on aurait trop frais. On couche donc habillé, revêtu d'une chemise et d'un large pantalon de toile.

Le lit est entouré d'une moustiquaire en gaze blanche, qui n'est pas inutile. Avant de se coucher on allume une bougie dans la chambre, puis avec un éventail on chasse de ce *berceau* tous les moustiques, qui fuient, attirés par la lumière. Ce genre de lit est le seul pratique avec ce climat étouffant. Il serait impossible de supporter le moindre matelas.

Partout se trouvent des chaises-divans où l'on s'étend de son mieux; car l'usage, ici, le permet.

On se lève de très bonne heure et l'on se couche tard; de midi à deux heures, chacun fait la sieste.

C'est à Saïgon que j'ai eu le plus chaud depuis mon départ.

Quand, vers six heures et demie, nous arrivâmes à la cure, le P. Lemée était absent : il était au collège Taberd

à confesser les enfants; c'était samedi. Nous allons à sa rencontre.

Taberd est le seul collège de Saïgon. Nos pères l'ont tenu jusqu'à présent; mais le nombre des élèves augmentant, comme les besoins de la mission, nous y avons appelé les frères des Écoles chrétiennes. Ils y sont depuis une quinzaine, au grand bonheur des missionnaires, qui se lamentaient d'être réduits au métier de professeurs, quand ils ne rêvaient que le ministère des âmes.

Nous trouvons là quelques élèves, restés au collège pendant les vacances qui ont lieu en ce moment. Ils parlent tous le français, car tous les cours se font en notre langue. La plupart des enfants sont Annamites. Il n'y a que quelques Européens et métis chinois.

Avec le P. Lemée, grand et beau vieillard, venu en France il y a cinq ans, nous rentrons au presbytère, où nous soupons de bon appétit. Le vicaire est un prêtre annamite, car la mission possède une cinquantaine de ces prêtres qui rendent de grands services.

Après avoir causé dans la galerie du premier étage, nous nous couchons de bonne heure, fatigués du voyage.

Le P. Lemée et d'autres missionnaires venus chez lui pour le dépouillement du courrier de France, qu'on apporta vers neuf heures, se couchèrent très tard : ils étaient si avides de nouvelles de leur pays !

C'est là que j'ai appris par dépêche l'apparition de l'épidémie d'*influenza* qui sévit en Europe.

J'espère qu'aucun de vous n'a été atteint.

Dimanche, 29 décembre. — J'ai célébré la messe à sept heures à la cathédrale. A huit heures, Mgr Colombert, le vicaire apostolique, a dit la sienne pontificalement, comme tous les dimanches. Les jeunes séminaristes qui l'assistaient

et qui étaient Annamites m'ont édifié par leur piété autant que par leur science des cérémonies.

Les chants ont été très bien exécutés, particulièrement les cantiques français. La cathédrale est la paroisse française, aussi y avait-il beaucoup de monde. Chacun avait à la main son éventail pour chasser les moustiques et se procurer quelque fraîcheur.

A la porte stationnaient les équipages, des voitures à deux chevaux, délicieux petits animaux de race annamite, vites comme le vent.

Après le déjeuner, nous allons à l'évêché saluer Monseigneur, qui est aussi un Lavalois. Il nous reçoit comme vous pensez.

Puis, visite à l'hôpital militaire, très bien situé au milieu d'un grand jardin. Un de nos pères en est l'aumônier. L'hôpital est desservi par des sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Nous passons devant le Carmel, qui renferme deux religieuses françaises et une trentaine d'annamites. Nous apercevons la maison de la Sainte-Enfance, et nous arrivons au séminaire.

Le grand et le petit séminaire ont été réunis en un seul. La chapelle est grande, bien bâtie; les élèves sont nombreux. Tous les grands séminaristes ne sont pas là; car les minorés, avant de s'engager par les vœux définitifs du sous-diaconat, sont, comme épreuve, envoyés prêcher les païens pendant six ou sept ans. Ce n'est qu'après ce ministère qu'on les ordonne. Cette précaution est très sage.

Sentant la chaleur devenir accablante, il faut rentrer au plus vite : il était d'ailleurs onze heures, et nous allions bientôt dîner.

Saïgon est une grande ville, la plus européenne de l'extrême Orient. On ne se croirait pas si loin de France, en apercevant de grands boulevards tirés au cordeau et ornés

Palais du gouvernement, à Saïgon.

d'arbres. Mais les rues sont pleines d'Annamites aux longs habits de toutes couleurs, et de Chinois portant des ballots au moyen d'un long bois aux deux bouts duquel pendent leurs marchandises. Le croirait-on? la statue de Gambetta lui-même se trouve sur l'une des places! Personne n'a pu me dire pourquoi. Les Annamites ignorent quel est ce monsieur en redingote.

Nous comptions aller le soir au jardin public, curieux par ses animaux et ses plantes; mais une pluie torrentielle nous retint au logis jusqu'au souper, à notre grand déplaisir, car il fallait songer au rembarquement. Nous ne pouvions donc plus rien voir du pays d'Annam, où coula le sang de tant de nos missionnaires.

Lundi, 30 *décembre.* — Quelle ne fut pas notre surprise de trouver à bord deux religieuses de Saint-Paul de Chartres, quittant Saïgon pour aller à Hong-Kong[1]. A l'avant, le pont est plein de Chinois avec leurs paquets. Ils retournent à Hong-Kong et couchent là, sur le pont. Dans d'immenses paniers se trouvent leurs provisions pour toute la durée de la traversée.

A midi, nous retrouvons le cap Saint-Jacques et bientôt la pleine mer. Nous avons un peu peur d'être malades; car, à cette époque surtout, la mer de Chine est toujours très mauvaise. Peu importe, maintenant que nous avons trois cabines pour quatre personnes.

Mardi, 31 *décembre.* — Le temps a été affreux, tout le monde a eu le mal de mer. Pour la première fois, nous n'avons pu célébrer la sainte messe.

A peine le déjeuner pris, il a fallu le rendre aux poissons. C'est la première fois que cet accident m'est arrivé.

[1] Ile chinoise, cédée à l'Angleterre en 1842; elle est située dans la baie de Canton.

La journée a été très pénible, du reste le soleil n'a pas paru à l'horizon.

Nos pauvres religieuses, surtout, ont été fort souffrantes, et j'ai dû demander pour elles au médecin la permission de manger sur le pont, le soir.

V

Le premier janvier. — Les pêcheurs chinois. — Hong-Kong. — La procure. — Le sanatorium. — Les enterrements chinois. — Transport des matériaux. — La maison de retraite et l'imprimerie. — La température. — Le fleuve Bleu. — Shang-Haï. — Les concessions européennes. — La procure. — Un festin. — La ville chinoise. — La saleté des rues. — Une maison de thé. — Les boutiques. — Les mandarins. — Une école chinoise. — Un hospice chrétien. — Les prisonniers chinois. — Le quartier européen. — L'hôpital des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Mercredi, 1er *janvier* 1890. — Ce matin, alors que pour vous commençait à peine le 1er janvier, j'ai célébré la sainte messe. C'était le premier de l'an, et je voulais que Notre-Seigneur vous portât lui-même mes souhaits. Je vis de cœur avec vous : c'est une fête de famille, et vous savez que, même de loin, je suis toujours fidèle au rendez-vous.

Le temps est meilleur en ce moment; aussi arriverons-nous demain vers deux heures à Hong-Kong. Nous y resterons vingt-quatre heures pour nous reposer un peu.

Jeudi, 2 *janvier.* — La matinée a été très mauvaise, on a beaucoup *dansé.* Nous arrivons à Hong-Kong avec trois heures de retard, après avoir côtoyé de petits îlots fort élevés et tout ronds, assez pittoresques. Le plus curieux

a été le nombre infini de jonques chinoises que nous avons rencontrées, accouplées deux à deux et traînant un petit filet de pêche. Elles se risquent fort loin en pleine mer par tous les temps. Ces Chinois sont intrépides devant la mort.

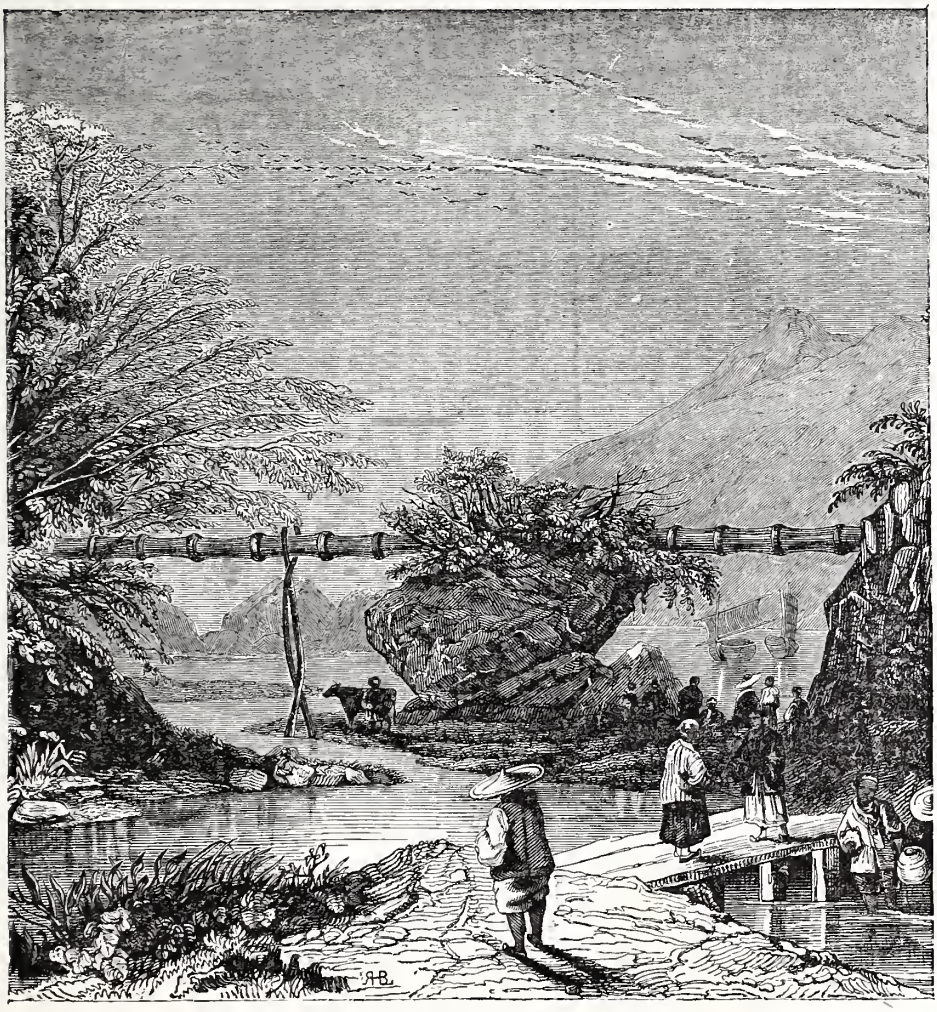
Nous avons traversé une flottille de plus de trois cents barques, et pourtant c'était loin de la côte. Je ne vous décris pas ces jonques, que vous connaissez par les gravures, avec leurs voiles se pliant horizontalement au lieu d'être ramenées, comme les nôtres, le long des mâts.

La rade de Hong-Kong est certainement une des plus belles qui existent. Elle est entourée d'une chaîne de hautes montagnes qui la protègent contre tous les vents.

La ville est belle; elle s'élève en amphithéâtre sur le penchant de la montagne. Les quartiers habités par les Chinois sont sales et sentent fort mauvais, comme tout ce qui approche de cet affreux peuple, qu'on déteste, je crois, au fur et à mesure qu'on le connaît mieux et qu'on le voit de plus près. Les autres quartiers sont beaucoup mieux. Notre procure est fort bien située : de la maison nous dominons tout le port, et l'on voit entrer et sortir tous les vaisseaux. Le procureur vient nous chercher à bord, il nous installe sur une jonque qui nous conduit à terre, où nous sommes heureux de prendre pied. Nous gagnons la procure en traversant des rues à pic comme des échelles et pleines de Chinois. Nous croisons des pousse-pousse, des chaises à porteurs suspendues sur de grands bambous et que deux ou quatre Chinois portent sur leurs épaules, au pas de course, et des coolies qui trimballent des bagages par les rues, toujours avec les bambous.

C'est avec bonheur qu'en arrivant nous passons quelques instants dans la chapelle où réside Notre-Seigneur. Ensuite, souper avec grand appétit. Après avoir fumé sur le balcon et causé de la chère France, nous allons faire la prière,

et chacun se retire dans sa chambre. Cette fois, sur les nattes sont des draps, et l'on se déshabille. Pour mon compte, j'en suis ravi.



Paysage près de Hong-Kong.

Vendredi, 3 janvier. — De bonne heure nous célébrons la messe dans la jolie chapelle de la procure. Après le déjeuner, on nous envoie, conduits par un petit Chinois, chercher notre dîner au sanatorium de Béthanie : c'est la maison de santé où se rétablissent les missionnaires malades. Elle est à six kilomètres de la ville.

La route est délicieuse; rien ne peut vous en donner une idée, pas même, en Provence, la Corniche si vantée. Nous suivons la mer, à mi-côte de la montagne, par un chemin planté d'arbres et bordé de temps à autre de bouquets de bambous. On passe sur des torrents descendant des sommets; de petits sapins couvrent les rampes abruptes. On rencontre des plantes magnifiques : nous ne les voyons qu'en serre chaude en France.

Le chemin serpente ainsi jusqu'à Béthanie, qui est bâti sur un promontoire et domine la mer. Il est abrité du vent par le sommet des collines.

Sur la côte nous apercevons le cimetière chinois, où chaque tombe est marquée d'une pierre. Les gens riches, seuls, se font faire, au ras de terre, une sorte de monument en fer à cheval. Leur cercueil est placé au milieu.

Nous avons, le long du chemin, rencontré plusieurs enterrements. Rien de plus singulier : le cercueil, composé de quatre planches, est suspendu à des bambous placés sur les épaules de quatre hommes qui vont tout le temps au pas de course. On les croirait pressés si, à chaque auberge, ils ne s'arrêtaient, déposant leur fardeau au milieu de la route. Puis, quand ils ont bu, ils repartent au trot. Le mot auberge n'est pas exact, car il n'y a là qu'une Chinoise installée en plein air, au coin d'un chemin; elle sert du thé ou autre chose dans d'affreux pots d'une saleté repoussante.

Arrivés au cimetière, ils font semblant de creuser une fosse, c'est-à-dire qu'ils grattent un peu la terre. Ils y mettent le mort, et c'est fini.

A Hong-Kong, les Anglais surveillent davantage ces sortes d'enfouissements; des *policiers* sont là, mesurant chaque fosse.

Les enterrements des riches se font tout différemment :

les bannières, les oriflammes, les pleureuses, etc., occupent plusieurs kilomètres.

Outre les porteurs de morts, nous croisâmes nombre de coolies, hommes, femmes, enfants, transportant qui des briques, qui des pierres, qui du sable, qui de l'eau pour des constructions. La main-d'œuvre n'est pas chère : chacun porte son petit fardeau, toujours avec un bambou formant balance. Leur façon de procéder est assez singulière. Afin de moins se fatiguer, ils divisent leur parcours et leur charge. Ils en portent une partie au quart du chemin, l'y laissent, et vont en chercher une autre, puis une troisième, et ainsi de suite. Quand tout est ainsi arrivé, ils recommencent leur transport jusqu'à la moitié du chemin, puis jusqu'aux trois quarts, puis jusqu'au bout. Ils se reposent donc ainsi pendant la moitié du temps.

Après avoir vu au sanatorium tous nos vieux confrères, nous nous mettons à table avec grand plaisir, car la terre ferme, la promenade et l'air frais nous ont creusé l'estomac.

Après le repas, nous allons à cinq cents mètres de là, à Nazareth, autre établissement de notre société; c'est une maison de retraite spirituelle, où les missionnaires, fatigués d'un long ministère, viennent, dans le recueillement, se refaire au moral et au physique. On y mène la vie religieuse, gardant un rigoureux silence; mais, chaque jour, on chante l'office. Comme on ne peut pas toujours prier, on travaille. Il y a là une imprimerie splendide, où l'on édite des ouvrages français, latins, chinois, japonais, birmans, etc. On vient de terminer le premier dictionnaire qui existe de la langue des sauvages Bah-Nahrs. Comme en cet endroit sont réunis des missionnaires de tous les pays, chacun d'eux corrige les ouvrages qui concernent le sien.

Non seulement on imprime à Nazareth, mais les pères fondent les caractères aidés de quelques ouvriers chinois

qu'ils dirigent. Voilà comment ils se rendent utiles, même dans leur retraite spirituelle. Après cette double visite nous rentrons à Hong-Kong, afin de rejoindre le *Calédonien*. La même jonque nous reconduit à bord.

A quatre heures nous quittons la rade et faisons route pour Shang-Haï, admirant une dernière fois au passage la splendeur de ce site, égayé par de petites maisons de campagne disséminées au sommet des montagnes et dans lesquelles, au moment des chaleurs, on vient humer l'air frais de la mer.

Nous avons laissé à Hong-Kong un de nos confrères se rendant au Kouang-Si, l'une des provinces de Chine les plus sauvages et les plus dangereuses. Le courrier chrétien, envoyé pour le conduire, l'attendait depuis plus de huit jours.

Ce pauvre Chinois vint nous faire ses salutations dès qu'il nous vit.

A Singapour les chrétiens chinois étaient venus, après l'office, nous baiser la main, un genou à terre : ici, l'usage est de se prosterner à deux genoux, car nous représentons pour eux le Maître du ciel et de la terre.

Samedi, 4 janvier. — La mer n'est pas bonne; on pouvait s'y attendre, car à cette époque règne la mousson contraire. Le froid est déjà très vif, il faut mettre nos manteaux. Hier on étouffait, maintenant on grelotte. Demain on gèlera, et à Shang-Haï il y aura 10° au-dessous de zéro. En trois jours nous aurons donc passé de l'été le plus chaud au plus froid hiver. Le commissaire du bord avait eu d'ailleurs l'amabilité de nous en prévenir, pour que nous pussions nous tenir sur nos gardes et nous couvrir en conséquence.

Dimanche, 5 janvier. — La nuit a été détestable. Nous

avons achevé de passer le détroit de Formose [1], où la mer est toujours mauvaise, même quand elle est belle. Aussi, quoique ce fût dimanche, nous n'avons pas eu la messe. Il ne s'est trouvé personne assez valide pour m'assister.

Lundi, 6 janvier. — Encore une grande fête que nous manquerons, celle de l'Épiphanie, puisque nous n'arriverons à Shang-Haï [2] que dans la journée. Nous le regrettons d'autant plus que c'est celle de notre séminaire.

Depuis ce matin nous remontons le Yang-tsé-Kiang, ou fleuve Bleu, qui est d'un jaune sale affreux. C'est un des grands cours d'eau de la Chine. Il sert de route à tout le commerce de l'intérieur.

Les rives sont si écartées, à l'embouchure, qu'on ne les distingue pas : on se croit encore en pleine mer. Peu à peu elles apparaissent d'un côté, laissant voir un pays plat, très laid, d'où émergent çà et là quelques arbres. Faute de temps, nous ne remontons pas avec notre gros navire jusqu'à Shang-Haï. Nous nous arrêtons à Woo-Sung, petit port à une heure et demie de la ville. Là nous montons sur un canot à vapeur sur lequel on embarque les dépêches, les caisses et les voyageurs. En arrivant à Shang-Haï nous trouvâmes les deux procureurs de notre société qui nous attendaient, accompagnés d'un père jésuite, curé de la paroisse européenne. Nous nous rendons à la procure, qui se trouve sur la concession française; car il faut vous dire que, Shang-Haï étant un des ports les plus commerçants du monde, les nations européennes ont chacune obtenu de la Chine, dans ces derniers temps, la concession d'un grand terrain pour y construire des habitations et les

[1] Il sépare le continent chinois de la grande île de Formose.

[2] Ville de Chine, dans la province de Kiang-Sou, sur le fleuve Bleu. Elle est ouverte aux Européens depuis 1842; cinq cent mille habitants.

docks nécessaires au commerce. Pour cela une redevance assez considérable est perçue par la Chine.

Afin de protéger ses nationaux, chaque pays entretient à Shang-Haï un vaisseau de guerre. Le stationnaire français est actuellement le *Villars*. Cette précaution n'est pas inutile, car la poignée d'Européens qui se trouve ici courrait à chaque instant le risque d'être massacrée par ces milliers de Chinois. Ils ne s'y risquent pas, craignant le bombardement qui, en quelques heures, détruirait leur ville.

Nous remarquons des jonques chinoises armées en guerre. Elles font un singulier effet auprès des magnifiques steamers français, anglais, américains, allemands, japonais même.

Dans chaque concession la police dépend de la nation qui en est propriétaire. La procure est près du port. Nous y arrivons après avoir coudoyé des milliers de coolies chinois portant leurs fardeaux en cadence, avec un cri singulier; puis des chaises à porteurs, des pousse-pousse, etc.

Nous nous reposons en attendant le dîner. Il est composé des reliefs du déjeuner, car ici, comme au séminaire de Paris, l'usage est de recevoir, le jour de l'Épiphanie, les supérieurs des divers ordres, avec le nonce. Il en est de même dans toutes les procures des missions.

L'évêque de Shang-Haï, qui est jésuite, était donc là, ainsi que les procureurs de quelques autres sociétés.

On servit beaucoup de gibier, ce qui n'était pas une grosse dépense, car un faisan coûte vingt sous et les lièvres en proportion; ils sont aussi bons que les nôtres. Dans les meilleurs morceaux, la viande de boucherie revient à six ou sept sous la livre. Vous voyez que la vie n'est pas chère en Chine.

Ayant pris le thé (lequel ne ressemble guère au nôtre) et causé, nous allons faire la prière devant le saint sacrement,

puis nous étendre sur nos nattes, lesquelles sont, ici encore, recouvertes de draps.

Mardi, 7 janvier. — Après la messe et le déjeuner, sortie avec un des procureurs, celui que nous avions connu au séminaire de Paris. Nous allons visiter le quartier chinois, derrière les concessions.

Les villes chinoises sont entourées de hauts remparts, sorte de cloison épaisse de quinze centimètres à peu près : jugez de leur solidité!

Tous les soirs on ferme les portes de l'enceinte protégée par un fossé, sorte d'égout infect. Tout ce que vous pouvez imaginer de nauséabond, de repoussant, d'immonde, ne peut donner une idée de ce que nous avons sous les yeux. On ne conçoit rien de semblable : des rues d'un mètre cinquante centimètres, où grouillent des milliers de Chinois, portant sur leur dos toutes sortes de paquets, même des immondices qui jaillissent sur les passants, lesquels d'ailleurs ne s'en émeuvent guère. Le long de la voie publique, quand ce n'est pas au beau milieu, on voit des Chinois accroupis faisant là, tranquillement, tout ce qu'ils ont à faire; on ne peut éviter de marcher dedans. On jette tout à la voirie, d'où l'on n'enlève rien. Dans ces ruelles on coudoie des mendiants couverts de plaies et de vermine, sans qu'on puisse s'en garer dans la crainte de gagner leurs puces et leurs poux. Aussi ne songions-nous qu'à sortir de là; mais on tenait à nous mener à l'endroit où les Chinois vont, les jours de fête, boire le thé et fumer l'opium.

C'est une baraque construite au milieu d'une mare croupissante, une sorte de fosse à purin. On y accède en passant sur un pont en zigzag. C'est dans ce prétendu *lac* que les Chinois font *tout;* mais cela ne les empêche pas d'y laver leur riz et leurs légumes.

Néanmoins je dois dire que certaines boutiques, quoique

très sales, sont dorées à l'intérieur et remplies de fort jolies choses, de porcelaines et d'images. Mais qui pourrait s'arrêter à admirer? Pour tout exprimer en un mot sur la ville chinoise (et Shang-Haï ressemble à toutes les autres, m'a dit un missionnaire qui a parcouru la Chine), le père procureur des lazaristes, qui est là depuis bien des années, n'a jamais pu y pénétrer sans être pris de vomissements.

Nous avons aussi visité une paroisse chinoise tenue par un père jésuite. C'est une ancienne pagode convertie en église. Une école se trouve auprès; nous y sommes entrés. Il est curieux d'*entendre* ces enfants travailler. Chacun d'eux crie à tue-tête, se balançant le corps. C'est un bruit infernal, car dans le même local on fait trois classes à la fois. Il faut être Chinois pour s'y reconnaître. Le père nous a montré aussi son hôpital, si l'on peut nommer ainsi le pauvre taudis où se meurent sept ou huit mendiants ramassés dans la rue et apportés là. Vite on les instruit de notre sainte religion, autant qu'on le peut, et, quand ils vont expirer, on les baptise.

Enfin, nous sortons de ce bouge infect, appelé ville, et nous longeons un mur, dit *mur d'incendie;* car si le feu prenait dans cette agglomération de baraques, où grouillent deux cent mille Chinois, tout serait détruit. Aussi a-t-on séparé les quartiers par des murs en maçonnerie.

Il y a bien là des mandarins, mais ils ne s'occupent point de la propreté des rues, à aucun point de vue. Ils ne sortent qu'en chaise à porteurs, escortés par une bande de satellites armés de bâtons et de tam-tam, afin de faire ranger tout le monde sur leur passage. De temps en temps, quand l'idée leur en vient, et sous prétexte que la rue est sale, ils font administrer une volée de coups de bâton aux passants qu'ils rencontrent et qui sont souvent des gens étrangers au quartier; mais qu'importe, la justice a passé!

Nous demandions à un père jésuite comment il se faisait qu'il n'y eût pas plus d'épidémies dans ces foyers de cor-

Types de Chinois.

ruption. Il nous répondit que les mauvaises odeurs tuent les microbes : je suis tenté de le croire.

Je suis sorti de là le cœur serré, et triste au delà de ce

qu'on peut dire, bénissant Dieu de ne m'avoir pas destiné à la Chine, admirant le dévouement des missionnaires qui s'enferment là, pour le bien et le salut des âmes, pendant des trentaines d'années !

La visite de quelques églises, particulièrement celle des dames Auxiliatrices, nous fit un peu oublier notre dégoût.

La sortie du soir était réservée au quartier européen, le long des quais. Là du moins, tout est bien tenu. Le Chinois qui s'y permettrait quelque incongruité serait vite arrêté.

Nous rencontrons une bande de prisonniers qu'on promène par les rues, la cangue au cou. C'est une planche d'un mètre carré, qu'ils portent sur leurs épaules et à travers laquelle passe la tête. Ils sont attachés avec des chaînes, et d'ailleurs ils ne pourraient guère s'enfuir avec ce lourd collier.

On nous fait visiter les squares et les jardins botaniques, qui contiennent quelques jolis spécimens de la flore chinoise. Mais, pour y conserver la propreté, on défend à tout Chinois d'y pénétrer.

Le musée d'histoire naturelle nous fut montré par un ingénieur français, grand amateur de papillons.

Enfin, nous sommes allés à l'hôpital tenu par les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, pour y voir sœur Joséphine, Mlle d'Argouges.

La Mère visiteuse, chargée de toutes les maisons d'Orient et dont la sœur Joséphine est secrétaire, la fit appeler, et je pus causer avec elle pendant tout le temps que dura la visite de l'hôpital.

Elle va très bien et semble s'acclimater. Elle est enchantée de tout. Une seule chose l'attriste : elle aurait voulu se dévouer aux soins des mendiants, tandis qu'au contraire elle passe son temps loin de l'hôpital, occupée à écrire et à faire le travail du secrétariat. Elle est allée

cette année avec la Mère visiteuse dans le nord de la Chine, jusqu'à Pékin.

A côté de l'hôpital européen, où l'on paye pour se faire soigner, les religieuses ont établi une salle pour recevoir, comme les pères de Shang-Haï, les mendiants mourants, afin de pouvoir les baptiser. Les médecins ne vont jamais les soigner; ce sont les sœurs qui s'en chargent. Du reste, les maladies varient peu : tous meurent de leurs excès et d'avoir fumé l'opium, à moins que ce ne soit de la fièvre typhoïde.

A côté de cette salle il y a un dispensaire, où les religieuses soignent les malades; ils s'y présentent en foule, matin et soir. Là, se voient des plaies et des choses qu'on ne rencontre nulle part en Europe. Ici encore, il faut avoir vu. C'est une fonction que la petite sœur a rempli quelque temps, et qu'elle ne cesse de regretter.

Enfin, nous quittons l'hôpital pour rentrer à la procure, dire notre bréviaire et souper.

La chaloupe à vapeur repart de Shang-Haï à dix heures : le *Calédonien* appareille à minuit.

L'eau qu'on boit dans cette ville est tellement insalubre que tous, pour en avoir pris avec notre vin, avons été purgés à fond.

Mercredi, 8 janvier. — Le soleil ne paraît pas, toute la journée a été triste. Le soir le commandant, au lit depuis trois jours, souffrant d'un refroidissement, m'a fait appeler pour causer et se distraire. Quand il a su que nous n'étions pas nous-mêmes très valides, il a fait appeler l'économe, afin de modifier à notre intention la composition du dîner. Cela ne se pouvant pas quant au potage, il nous a fait donner une partie du sien.

On ne peut pas être plus aimable.

VI

LE JAPON OUVERT

Le Japon. — La mer Intérieure. — Kobé. — Les pousse-pousse. — Les maisons japonaises. — Une réception. — Les conférences. — La lanterne magique. — Osaka. — Yokohama. — La douane. — Le pensionnat des sœurs de Saint-Maur. — Tokio. — L'évêché. — Le collège des marianites. — Le palais du mikado. — Les frères des Écoles chrétiennes. — L'orphelinat. — Le premier de l'an des Chinois.

Jeudi, 9 janvier. — Dans la matinée nous commençons à apercevoir les premières îles du Japon. Ce soir nous entrerons dans la fameuse mer Intérieure.

Ce qu'on en voit déjà est charmant. Les côtes n'ont pas l'aridité d'Aden : on découvre des coins de terre à travers la verdure. Cela ressemble presque à nos paysages français.

Sur les cinq heures, nous franchissons le détroit de Chimonoséki, entre le Nippon et Kiou-Siou, donnant accès à la mer Intérieure. Rien de plus séduisant : tout le monde est dans l'admiration. Sans contredit, c'est le plus beau paysage que nous ayons vu jusqu'ici.

Ce passage est fort resserré par les terres : à chaque instant nous apercevons un petit village japonais, d'une propreté remarquable. Les montagnes sont élevées, mais

point abruptes; il n'y a rien de dur dans leurs contours. Les arbres paraissent petits, avec des formes très différentes des nôtres.

Malheureusement la nuit est venue, et nous ne verrons pas la plus jolie partie de la mer Intérieure. Demain matin nous monterons de bonne heure sur le pont pour jouir de la vue.

Vendredi, 10 *janvier.* — Comme nous fûmes surpris, après notre déjeuner, d'arriver à Kobé[1]! Nous croyions n'y être qu'à midi, et il n'était que dix heures et demie.

Ici, l'on débarque à quai. En descendant, nous tombons dans les bras des confrères de la mission, accourus de bien loin à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue.

Nous avions déjà déjeuné, mais bon gré mal gré il fallut se remettre à table et feindre de manger, car tout le monde nous avait attendus pour cela. Nous étions dix; on nous fit parler tout le temps, car on était avide des nouvelles de France.

Après le repas, un des pères voulut nous mener visiter de suite son installation japonaise, dans le quartier japonais, et nous montrer en même temps la ville.

A Kobé, comme à Shang-Haï, il y a deux villes réunies, l'européenne et l'indigène. La première est grande, bien tenue, mais n'offre rien de particulier à signaler. L'autre ne ressemble guère aux affreux bouges chinois dont je vous ai parlé.

Les rues ici ne sont pas très larges, trois ou quatre mètres environ, c'est-à-dire le double de celles de Chine. Les maisons sont basses; l'étalage des magasins est placé à dix ou quinze centimètres du sol, mais tout y est rangé

[1] Port non loin d'Osaka, dans le Nippon.

avec soin, et sans un grain de poussière. Les rues, bien entretenues, sont sans cesse balayées, arrosées : les allées de nos jardins ne sont pas plus propres. Les Japonais ne s'y permettraient pas d'y déposer les ordures qu'on voit dans le Céleste Empire. La police est bien faite par de petits Japonais trapus, habillés à l'européenne, portant une sorte de képi minuscule beaucoup trop étroit pour leur grosse tête. Ils sont armés d'un grand sabre recourbé qu'ils manient des deux mains avec une rare habileté : d'un coup une tête roulerait.

Nous sommes donc partis de la mission européenne pour aller chez le père chargé des indigènes; nous étions en *curumaya,* autrement dit en pousse-pousse, chacun dans la nôtre. On va plus vite qu'en fiacre à Paris. Les coureurs japonais sont infatigables et ne s'essoufflent jamais.

Les rues sont pleines de ces voitures, toutes au galop, et qui jamais n'accrochent. Les obstacles sont tournés d'une façon vertigineuse. On lève les bras au ciel, se croyant lancé au milieu des légumes ou d'une boutique; mais on n'a pas quitté le fond du siège, la couverture rouge que votre cheval-cocher vous a déposée sur les genoux n'est pas même envolée.

Nous arrivons au logis du père. C'est une vraie maison japonaise. Tout le monde peut entrer : point de verrous, d'ailleurs la porte est en papier, comme les cloisons. On peut donc agrandir les appartements à volonté, il suffit de faire glisser les unes contre les autres de petites cloisons mobiles.

En gens polis, nous nous déchaussons avant d'entrer : voilà pourquoi le plancher des maisons, élevé à une vingtaine de centimètres du sol, est recouvert de belles nattes, toujours très propres. Dans les appartements, aucun siège : on s'assied sur ses talons, comme au Carmel.

Pousse-pousse.

Les tables n'ont qu'une quinzaine de centimètres de hauteur.

Pour un personnage de distinction on fait *avancer* non un fauteuil, mais un coussin sur lequel il se met à genoux, s'appuyant sur ses talons.

Cette cérémonie du déchaussement est très compliquée pour les Européens. Elle oblige à emporter dans sa poche un chausse-pied ou un tire-botte, comme en France on a ses lunettes et son mouchoir.

La chaussure du Japonais est double. Ce sont d'abord des espèces de gants, dans lesquels entre le pied. Ils sont toujours très blancs, montent haut et n'ont que deux doigts, dont l'un pour le gros orteil et l'autre pour tous les autres doigts réunis. Afin de ne pas salir ses gants en marchant dans la boue ou la poussière, on se met aux pieds de petits escabeaux en bois, sur lesquels on monte, et qui pour les Japonais remplacent nos sabots. On les retient par des ficelles, dont l'une passe entre le gros doigt du pied. Vous comprenez avec quelle facilité on quitte ces chaussures, c'est même parfois un inconvénient; aussi les hommes de peine et les coureurs préfèrent-ils porter des sandales en paille.

Après cette digression nécessaire je reprends mon récit.

Je m'étais donc déchaussé et je me tenais assis sur mes talons, ce qui est plus fatigant que d'être debout, mais ce qui a l'avantage de réchauffer vite les pieds (je m'y ferai).

Alors on apporta le feu pour se chauffer, c'est-à-dire une marmite pleine de cendres, où brûlaient cinq ou six petits morceaux de charbon de bois. Nous nous mettons autour de ce brasero sur lequel nous étendons les mains, et nous causons. On apporte du thé et du tabac.

C'est ainsi qu'on se reçoit au Japon et qu'on se chauffe.

Dans sa chambre particulière, le père possède un bureau et des fauteuils européens.

Son appartement principal ouvre directement sur la rue. Il n'a qu'à tirer de côté ses écrans en coulisse, et il peut de là faire ses conférences publiques pour révéler notre religion. Il illumine alors sa porte, et tout le monde entre.

L'autre jour, à propos des fêtes de Noël et du premier janvier, il a montré la lanterne magique. Autour de lui se trouvaient plus de six cents personnes regardant et écoutant, depuis huit heures du soir jusqu'à onze heures. Comme vous le pensez bien, il s'agissait là des principales scènes de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ; c'est le seul moyen qu'on ait ici de faire peu à peu connaître la religion. On profite ainsi de la curiosité des habitants, qui s'arrêtent nombreux. Ce spectacle les frappe, ils y reviennent et entendent ainsi une série de conférences destinées à prouver que la science n'est pas en désaccord avec la foi. Ils apprennent par ce moyen, sommairement, la morale et le dogme.

Ce que le missionnaire a fait chez lui, il le refait aux environs, dans les autres villes. Sa conférence est annoncée, il y vient toujours du monde.

Vous comprenez que ces déplacements quotidiens, que ces installations coûtent beaucoup d'argent et surtout de fatigue. Aussi nos pauvres missionnaires sont-ils exténués.

La visite terminée, nous frappons dans nos mains : c'est ainsi qu'on appelle les domestiques. Ils font avancer les curumayas, et nous allons prendre le train pour Osaka, résidence de l'évêque, lequel nous attend à souper. C'est à une heure en chemin de fer. Nous montons dans un train ressemblant aux nôtres, mais sans confortable et avec des courants d'air et de fortes secousses. Nous arrivons néanmoins. Là encore, nous prenons des curumayas, car

Monseigneur et sa cathédrale sont à une demi-heure de la gare.

Nous saluons d'abord le bon Dieu et, dans l'église comme ailleurs, nous admirons la propreté qui règne partout ici. Au lieu de chaises, des deux côtés de l'allée du milieu sont des nattes sur lesquelles se mettent les chrétiens. Nous pouvons admirer encore les restes des décorations de la *Christmas,* les colonnes enguirlandées de fleurs, et, dans de grandes potiches du Japon, de hautes branches de camélias, coupées pour la circonstance. Vous savez que cet arbre est très commun au Japon, s'il n'en est pas originaire. Cette plante est d'ailleurs de la famille du thé.

Nous voyons Mgr Midon, vicaire apostolique du Japon central. Il nous séduit tous par sa bonté et sa douce gaieté.

Le soir, après souper, nous traversons Osaka en curumayas, ornés cette fois de lanternes japonaises, et nous allons reprendre le train pour rentrer à Kobé, où nous nous étendons sur des nattes jusqu'au lendemain matin.

Samedi, 11 *janvier.* — Nous célébrons la messe dans l'église de Kobé : c'était la première fois que j'avais le bonheur d'offrir le saint sacrifice sur un sol illustré par tant de martyrs. Notre navire devait partir à neuf heures et demie pour sa dernière étape. Nous ne sommes plus que deux sur les onze missionnaires partis de France. Notre voyage aura duré quarante-sept jours, depuis Paris.

Dimanche, 12 *janvier.* — C'est à dix heures du matin que nous sommes arrivés à Yokohama[1], notre destination. La mer était grosse dans la rade, et personne ne venait nous chercher.

[1] Port à l'entrée du golfe de Tokio (ou Yédo).

Sur ces entrefaites, l'agent des Messageries maritimes, M. Blanc, auquel M. Béhic, son directeur, avait bien voulu me recommander, me fit demander chez le commandant. Avec la politesse la plus courtoise, il m'offrit de me prendre dans sa chaloupe, avec mon confrère et nos bagages, pour nous conduire à terre. Il craignait que l'état de la mer n'empêchât le père procureur de trouver une barque convenable. Nous acceptâmes avec empressement, et notre commandant, avec son amabilité habituelle, donna l'ordre à ses marins d'embarquer tout ce qui nous appartenait. A propos du commandant, je ne vous ai pas dit que ce matin il m'a mené sur la passerelle pour me montrer tous ses instruments de navigation et la façon de gouverner le navire, ce qui m'a beaucoup intéressé.

Nous débarquons, et pendant qu'on mène nos bagages à la douane, le père provicaire (autrement dit le vicaire général) arrive et s'occupe de nous. Il nous emmène à la mission, où nous trouvons deux autres pères, également en résidence à Yokohama. Puis nous allons à la douane retirer nos bagages. On s'y montre fort poli; on laisse passer nos malles sans les ouvrir; seules, les caisses en bois le furent.

Comme c'était dimanche et qu'il faisait beau, le père provicaire nous conduisit chez les sœurs de Saint-Maur. Elles ont un beau pensionnat, fort bien situé, et d'où l'on domine toute la rade et toute la ville. J'y donnai le salut du saint sacrement; puis nous visitâmes l'établissement. La fatigue du voyage nous fit coucher de bonne heure.

Lundi, 13 janvier. — Pressés de voir notre évêque, nous partons dès le matin pour Tokio, la capitale, conduits par le provicaire. Le vent était violent et glacial. Il soulevait nos camails, nos chapeaux, entrait à droite, à gauche : nous ne savions comment nous préserver.

Enfin, après vingt minutes de marche à pied et une heure de chemin de fer, nous arrivions à l'évêché, à la cathédrale, aux séminaires (petit et grand), car tout cela est réuni. Figurez-vous une cour; au fond une église en bois et de chaque côté de la cour une maison à deux étages. A droite, sont les séminaires, renfermant en tout six élèves; à gauche, est l'évêché. Monseigneur se montre, comme toujours, d'une amabilité charmante : c'est un saint, doublé d'un savant en tout genre. Non seulement il administre fort bien son immense vicariat, mais il donne lui-même les plans de tout ce qui se construit dans la mission, écoles, presbytères, églises. Après déjeuner nous retournons voir Monseigneur, seuls cette fois, mon compagnon et moi, afin de connaître notre destination.

Mon confrère reçoit une collocation provisoire; il reste dans l'immense district de Tokio. Moi, je suis envoyé avec le P. Clément en plein Japon, tout à l'intérieur, à *Matsoumoto,* au milieu des montagnes. Je suis ravi; c'est un district grand comme six ou sept de nos départements, où il n'y a encore que deux cent trente chrétiens en tout. Cette année nous construisons un presbytère et une église, car il n'y a rien.

De ce côté passe un chemin de fer, et pour arriver à notre résidence nous n'aurons plus que douze lieues à faire à pied, car il faut gravir des montagnes difficiles. Somme toute, c'est à environ quatre-vingts lieues de Tokio, et il ne faut que vingt-quatre heures pour s'y rendre. Après être resté là un ou deux ans, je serai probablement envoyé ailleurs.

Si vous voulez trouver mon poste sur la petite carte que je vous ai donnée, tirez une ligne horizontale partant de Tokio, et quand vous serez arrivés au milieu du Japon, montez un peu et vous verrez écrit : *Matsemoto.* C'est là. Quand irai-je? Je n'en sais rien encore; peut-être dans huit

jours, peut-être seulement au mois d'avril. Le P. Clément doit arriver ces jours-ci : il réglera cela avec Monseigneur.

Le soir, un père, professeur de français à l'université de Tokio, nous mena chez M. Bertin, un Français, ingénieur des constructions navales à Tokio. Nous ne l'avons pas rencontré, mais, en rentrant à l'évêché, nous trouvons déjà sa femme et sa fille, avides des nouvelles que j'apportais du fils.

Je remets à une autre fois la description de Tokio.

Mardi, 14 janvier. — Dans la matinée, nous allons visiter le collège des marianites, le petit Stanislas de l'endroit. C'est au bout de la ville, par rapport à nous. Nous apercevons, en passant, les trois murailles du palais du mikado, composées d'énormes blocs de pierre. Elles forment trois enceintes, dont les deux premières sont habitées par des fonctionnaires et autres gens. Dans les douves se baignent des nuées de canards sauvages.

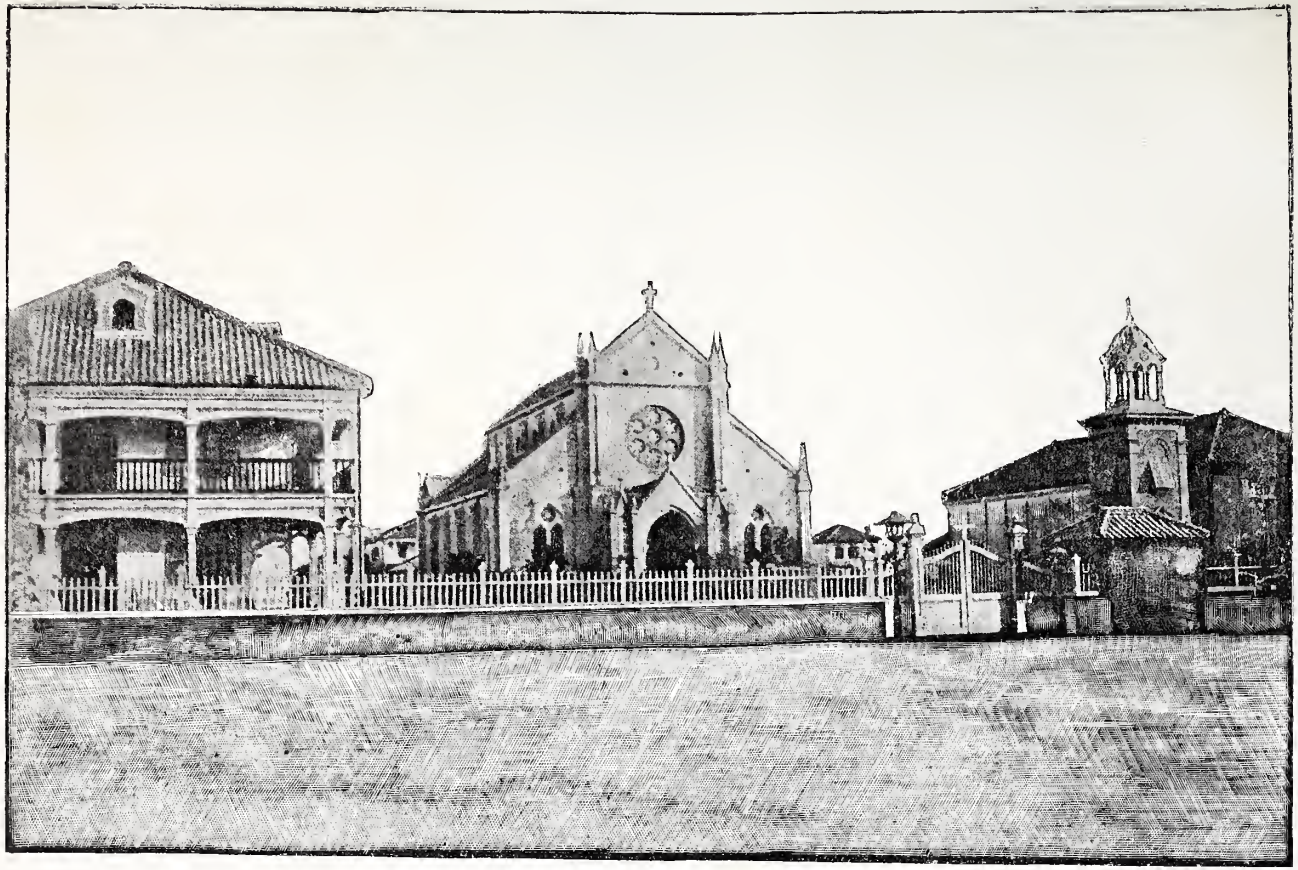
La maison des frères est bien petite : c'est une maison japonaise, et pas autre chose; mais c'est propre et bien organisé. Ils refusent des élèves et attendent impatiemment de pouvoir acheter un autre terrain pour s'y établir.

Le soir, nous visitons de fond en comble la maison des religieuses. Elle comprend un orphelinat et une pension payante pour les jeunes filles riches.

La première est d'organisation toute japonaise; l'autre est européenne. Nous sommes dans l'admiration des broderies que font toutes ces petites filles : celles même qui ont six et sept ans brodent, c'est une curiosité.

Le soir, nous soupons dans une paroisse au bout de Tokio. Elle est la plus belle église de la ville et la mieux organisée. Il y a une école.

Mercredi, 15 janvier. — Dès le matin nous retournons



Évêché et cathédrale de Tokio.

à Yokohama pour retirer des grandes douanes les marchandises qui n'avaient pu aller aux bagages. Il y avait une caisse de livres, celle des vases sacrés et des ornements. Je tremblais qu'on ne tripotât tout cela, comme ils le font si souvent. Grâce à Dieu, il n'en fut rien. Après un coup d'œil, on fixa en bloc un droit à payer. Toute notre journée fut employée à cette ennuyeuse occupation. Le soir, nous eûmes la visite d'un jeune prêtre du diocèse de Lyon, voyageant au Japon, et qui loge chez nous.

Jeudi, 16 *janvier.* — Nous restons encore à Yokohama aujourd'hui. Je ne sors que pour aller dire la messe chez les sœurs. Le reste du temps est employé à arranger nos caisses : celles qui doivent aller à Tokio, celles qui doivent rester ici, et celles qui iront à *Matsumoto* (prononcez *Matsoumoto*). Je n'ai encore le temps d'écrire à personne. Dès que j'aurai un instant, je le ferai. Qu'on prenne patience.

Vendredi, 17 *janvier.* — Dans la journée nous irons à Tokio. J'apprends que le P. Clément est arrivé : j'ai hâte de savoir quand je partirai pour l'intérieur...

Eh bien! je reste ici jusqu'au printemps, c'est-à-dire jusqu'à la fin de mars. Il fait actuellement trop froid dans les montagnes. D'ailleurs, le P. Clément est obligé de s'absenter : il ne veut pas me laisser seul à Matsumoto, dans mon ignorance de la langue.

Je vois le P. Drouart de Lézey, de retour à Tokio. Il m'invite à l'aller visiter dans sa paroisse. Je retrouve aussi un autre missionnaire que j'ai connu au séminaire et qui change de poste. Il part pour le Nord.

J'ai reçu hier votre première lettre, partie le 5 décembre.

Samedi, 18 *janvier.* — Aujourd'hui nous sommes allés

visiter près de Tokio un orphelinat fondé et tenu par un de nos pères. J'ai été ravi de cette visite. On apprend là toutes sortes de métiers à ces pauvres enfants abandonnés. En les rendant bons chrétiens, on leur fournit en même temps le moyen de gagner honorablement leur vie.

Parmi eux sont des tailleurs, des boulangers; bientôt il y aura des cordonniers, etc. On travaille d'abord pour l'entretien des habitants de la maison, ensuite pour le public. On se procure ainsi quelques ressources.

On construit actuellement, et chacun des enfants fournit son contingent. Les plus jeunes portent de la terre dans une corbeille.

Nous avons déjeuné avec le père et fait chanter tous ces enfants. Ils m'ont étonné, tant ils ont l'oreille musicale. Ce qui m'a fait le plus de plaisir a été d'entendre des paroles et des airs français dans ces bouches japonaises. Comme on reconnaît bien là le missionnaire français, emportant en tout lieu l'amour de son pays!

Le soir, dans la paroisse du P. Drouart de Lézey, visite à l'orphelinat tenu par les religieuses de Saint-Paul de Chartres.

Dimanche, 19 *janvier.* — Après vêpres et le salut, je suis allé dîner dans la famille Bertin, dont je vous ai déjà parlé. J'avais vu le fils à Stanislas avant mon départ. On m'avait invité avec le curé de la cathédrale, lequel m'a amené. Nous croyions trouver M. Bertin, mais il avait dû s'absenter subitement le soir même. On nous a fait un accueil charmant. Malheureusement ces aimables gens retournent en France dans un mois pour ne plus revenir.

Lundi, 20 *janvier.* — Le missionnaire auquel Monseigneur m'a associé pour évangéliser l'immense district de Matsumoto, allant passer quelques jours à Yokohama,

m'emmène avec lui. En route, le P. Clément me parle beaucoup de mon nouveau district. Nous ne partirons qu'au commencement d'avril, car l'hiver y est très rigoureux, et les chemins, couverts de neige, sont des plus difficiles. Dès que nous serons à Matsumoto, nous nous mettrons à élever une église. Elle coûtera environ trois mille francs, car on ne construit ici qu'en bois, à cause des tremblements de terre et des typhons.

Dans la journée, nous allons chez les marchands japonais pour connaître le prix des ustensiles de ménage nécessaires à notre installation et savoir s'il ne vaut pas mieux tout faire faire là-bas, car les frais de transport sont assez chers, tout se portant à dos de mulet ou de cheval dans la montagne.

Je crois que nous ne trouverons pas de poêles convenables. S'il en est ainsi, vous aurez le temps de m'en envoyer un avant le mois de décembre prochain. Comme on est, à Matsumoto, entouré de forêts, on ne s'y chauffe qu'au bois. Cependant, comme je ne suis pas destiné à demeurer toujours dans ce poste, il faudra que ce poêle puisse aussi se chauffer au charbon. Nous en reparlerons.

Il est probable que d'ici deux ans je voyagerai peu. Mais ensuite, sur douze mois, les trois quarts seront employés à courir à droite et à gauche pour l'administration; car je fais partie de ce que nous appelons les missionnaires ambulants, lesquels n'ont pas, pour ainsi dire, de poste fixe. C'est très fatigant, mais c'est vraiment la vie apostolique.

Au commencement, c'est-à-dire d'ici dix-huit mois, je tiendrai le poste de Matsumoto, pendant que le P. Clément ira de côté et d'autre. Je dirai la messe aux chrétiens, je confesserai, et j'irai donner les derniers sacrements quand on viendra me chercher. Ce sera le seul motif qui pourra me faire voyager de temps en temps, si vous y

ajoutez encore le sacrement de confirmation à donner aux chrétiens en danger de mort, quand ils ne l'auront pas déjà reçu.

Somme toute, ma grande besogne sera d'apprendre le japonais et probablement l'anglais.

Mardi, 21 janvier. — C'est aujourd'hui le premier de l'an chinois. Vous savez que, pour eux, c'est l'occasion de fêtes interminables. A cette époque la vie est fort difficile en Chine, car tout est fermé. Il faut faire ses provisions pour huit jours. C'est un vacarme affreux : on tire des pétards de tous côtés; on ne s'arrête ni jour ni nuit.

Ici, à Yokohama, nous en avons un écho, les Chinois y étant en assez grand nombre. Depuis hier nous n'entendons que pétards. Cet assourdissant tapage n'a pas cessé de la nuit. Je ne sais comment ils font pour y résister. A cinq heures, ce matin, ils faisaient autant de bruit qu'hier soir à dix heures, et qu'à midi aujourd'hui. Ils réunissent autour d'un mât, à la porte de leurs maisons, un nombre énorme de pétards reliés entre eux par des mèches, puis ils y mettent le feu. D'où, pendant quelques minutes, un bruit infernal. Ce joli plaisir dure trois jours et trois nuits. Jugez de l'humeur massacrante des voisins (quand ils ne sont pas Chinois) pendant cette réjouissance!

Pourtant nous ne sommes pas trop à plaindre ici, car la police japonaise met de temps en temps une sourdine à ce concert.

Dans la matinée, je suis allé me faire inscrire au consulat de France, à Yokohama. J'ai vu le consul, qui a été très aimable.

A mon retour à Tokio, j'irai porter ma lettre de recommandation au ministre plénipotentiaire de France. Ce personnage et sa femme sont en excellents termes avec nous.

Le reste du jour s'est passé à aider le père procureur dans ses comptes. Il faut bien se rendre utile.

Mercredi, 22 janvier. — Encore des pétards chinois! C'est assourdissant; quand donc finiront-ils?

Quelle vilaine race!

Je passe ma journée à faire des comptes.

J'apprends qu'une malle américaine part demain pour les îles Vancouver, et j'en profite pour glisser cette lettre dans une autre que notre procureur adresse à son collègue de Marseille. Elle vous arrivera plus vite par cette voie.

Jeudi, 23 janvier. — Aujourd'hui nous quittons Yokohama pour Tokio, mais il est probable que j'y reviendrai; car on a besoin de moi ici, et je crois que le provicaire va demander à Monseigneur de me laisser à Yokohama jusqu'à mon départ de Matsumoto. J'en serai enchanté, car à Yokohama les deux pères parlent parfaitement l'anglais, et j'en profiterai pour apprendre cette langue en même temps que le japonais.

Vendredi, 24 janvier. — Ce matin je suis allé à la légation française, à Tokio, voir le ministre de France et lui porter ma lettre de recommandation. L'accueil qui m'a été fait a été des plus gracieux.

En quittant la légation, j'ai été dîner dans la paroisse du P. Drouart de Lézey. Nous avons beaucoup causé, et j'ai été heureux d'apprendre que, lui aussi, est d'une famille dont tous les membres ont eu l'honneur de la destitution au moment des décrets.

Comme je le pressentais, Monseigneur vient de me donner l'ordre de repartir dès ce soir pour Yokohama. Je recevais en même temps du ministre de France une lettre

m'invitant à déjeuner chez lui dimanche. Je retournerai donc à Tokio pour cela.

Samedi, 25 janvier. — Un bateau part demain. Il emportera cette lettre. Pour mieux vous faire connaître le Japon, je vous enverrai des photographies.

J'ai beaucoup de lettres à écrire.

On vient de tirer deux coups de canon : c'est une malle américaine qui entre dans le port. Celle de France est annoncée. J'aurai donc ce soir ou demain votre deuxième lettre.

VII

Un dîner à la légation française. — La langue japonaise. — Le district de Matsumoto. — L'eau bénite employée comme médicament. — Promenade autour de Yokohama. — Deux pénitents anglais. — Les réceptions à la mission catholique. — Le pantalon et le chapeau obligatoires. — Les veilleurs et les rondes de police. — Différence de l'heure. — Les incendies. — Comment on se chauffe. — Le lait. — Étude de la langue japonaise. — Les tremblements de terre. — Les chaussures. — Les lépreux. — Les passeports. — Les environs de Yokohama. — La chasse, la pêche, la nourriture. — Prononciation chinoise et japonaise.

Dimanche, 26 *janvier.* — Ce matin, après avoir dit la messe de paroisse à huit heures, je me suis embarqué pour Tokio, car je devais dîner à une heure chez le ministre de France, qui m'avait fait inviter sitôt après ma visite.

C'était un grand dîner : plats de toutes sortes et fort bien servis. Il n'y avait là que des Français, parmi lesquels un professeur de droit à l'université de Tokio. La conversation languissant, je suis parti peu après le repas. On a été fort aimable pour moi. Je reviendrai ces jours-ci faire visite.

Une petite voiture me conduisit chez M. Bertin, l'ingénieur des constructions navales. Je suis tombé dans un immense repas *japonais* qui finissait. C'était un dîner

d'adieu. Il y avait une douzaine d'officiers japonais en uniforme, avec foulards autour du cou. Ils sont loin encore de la tenue si correcte de nos officiers. Tout le monde parlait français.

Je passai par l'évêché et me hâtai de regagner la gare pour rentrer à Yokohama, où je me plais d'ailleurs beaucoup plus qu'à Tokio.

Lundi, 27 janvier. — Aujourd'hui le père procureur s'absente; je reste seul chargé de la maison, tant au matériel qu'au spirituel.

On m'avait donné de la besogne : les comptes du semestre, pour établir le bilan de la mission.

Mardi, 28 janvier. — Je prends ma première leçon de japonais. Jusqu'alors je n'avais fait que de la comptabilité; maintenant je mêlerai les deux choses.

Ah! quand on se plaint de la difficulté de nos langues européennes, *on ne sait pas ce qu'on dit :* toutes ne sont qu'un jeu auprès de ces affreuses langues orientales, et surtout du japonais. Il n'y a pas de règles fixes, rien que des exceptions, et une construction absolument à rebours de la nôtre. Voyez comme c'est commode de penser à l'envers! Enfin, ça viendra, Dieu aidant.

Mercredi, 29 janvier. — Comme promenade, je vais faire visite aux sœurs de Saint-Maur, sur la montagne. On m'invite à venir dire la messe le lendemain et à administrer le baptême à deux petites filles.

Jeudi, 30 janvier. — J'ai fait mes premiers baptêmes au Japon : j'espère que ce ne seront pas les derniers et qu'une foule d'autres m'attendent dans l'immense district qui nous est confié, au père Clément et à moi.

Monseigneur, profitant de mon arrivée, l'a encore augmenté par l'annexe d'une contrée qui n'a jamais été évangélisée; cela porte à quatre millions d'âmes le chiffre de nos paroissiens, dont seulement deux cent soixante chrétiens. Cela fait deux millions pour chacun de nous.

Dès que je saurai la langue suffisamment, je me mettrai à parcourir cet immense pays, allant à droite et à gauche. Je resterai jusque-là à Matsumoto, au centre, pour répondre aux besoins généraux pendant que mon confrère voyagera.

Matsumoto est une ville d'environ trente mille âmes.

Vendredi, 30 *janvier.* — Toujours les comptes et l'étude du japonais. Bien que peu variées, mes occupations m'empêchent de trouver le temps long, et je reconnais toujours que je n'ai pu rien faire.

Cette lettre partira demain par la malle anglaise. J'y joins quelques photographies qui vous feront plaisir : elles ne coûtent pas cher, douze centimes pièce.

J'écrirai régulièrement par la voie française et quelquefois par l'américaine pour gagner du temps, quand je connaîtrai les départs. Par là le voyage ne dure que trente jours.

Samedi, 1er *février.* — Figurez-vous qu'hier soir nous étions couchés, lorsque nous entendîmes frapper à coups redoublés à la porte du jardin. Vite le P. Peltier saute à bas de son lit et demande ce qu'il y a : nous pensions qu'on venait nous chercher pour un mourant. Il s'agissait, en effet, d'un malade : un chrétien avait un de ses enfants souffrant. Le pauvre homme venait demander un peu d'eau bénite pour lui en faire boire.

Cet exemple montre la foi de ces populations qui, avant les remèdes de la terre, pensent à ceux de Dieu.

Le père donna ce qu'on demandait, tout en faisant remarquer que l'heure était mal choisie pour venir faire pareille visite.

Ce matin je suis allé à la montagne dire la messe chez les sœurs de Saint-Maur. La journée est splendide. Si les matinées et les soirées sont fraîches ici, du moins, dès que le soleil paraît, nous jouissons du printemps de la France.

Qu'on me pardonne si je n'écris pas à tout le monde; je n'oublie personne.

Dimanche, 2 février. — Le temps est splendide, et comme nous n'avons pas d'offices ici le dimanche, en dehors de la messe, le P. Peltier et moi nous allons faire une grande promenade hors de Yokohama. Nous partons après le dîner par monts et par vaux, en vrais écoliers en vacances. Le soleil est radieux, et nous avons trop chaud avec nos manteaux.

En vérité, je ne sais comment vous dépeindre cette magnifique campagne des environs de Yokohama. Ce ne sont de tous côtés que petites collines arrondies et qui forment entre elles mille délicieuses petites vallées. A chaque détour on aperçoit, par une échappée vers la mer des sapins, des bambous, des camélias, des fusains dont les pieds trempent dans l'eau. Dans chaque anse est un petit village de pêcheurs, aux constructions légères en planches et en chaume; au milieu se dresse la pagode des dieux.

C'est ravissant; et quand je pense que bientôt tous ces camélias, ici véritables arbres, seront en fleur, qu'il y en aura de blancs, de rouges, de panachés, de simples, de doubles, je ne me figure plus ce que cela deviendra.

Le long du chemin les enfants nous offrent des branches de pruniers ou de cerisiers en fleur. De même, en France,

Une dame japonaise; son chibatchi ou petit réchaud, sa pipe à ses pieds.

on vend de petits bouquets de violettes. De loin, ces branches ressemblent fort à l'épine blanche de nos haies.

Au retour de notre longue promenade, nous trouvons à la mission un Anglais demandant le P. Peltier. Cet homme, un capitaine au long cours, avait assisté à la messe et entendu le sermon, en anglais, du père, qui prêche alternativement en français et en anglais. Il y avait été question du sacrement de pénitence. Le marin avait été touché, et il venait, tout simplement, demander à se confesser. Le soir, un autre vint faire de même. Tous les deux devaient se rembarquer le lendemain, et, avant de retourner dans leur pays, ils tenaient à déposer ici le fardeau d'une longue vie.

Voilà comment le bien se fait tout doucement, même sur les Européens. Le lendemain, tous les deux communiaient à ma messe, et j'avoue que leur émotion me toucha moi-même en les voyant si pieusement recevoir le corps de Notre-Seigneur.

Le soir, j'allai dans la ville japonaise pour aider à donner le salut du saint sacrement. Le père m'avait fait appeler; car, comme il y est seul et qu'il n'a pas de chantres, il ne peut tout faire.

Voici comment on donne le salut. Après leur souper, les chrétiens viennent à la mission, où se trouvent de grands parloirs dans lesquels ils peuvent se voir et causer. Le père passe de groupe en groupe, disant quelques mots à chacun, après force salutations de part et d'autre. Puis, l'heure venue, il monte à la chapelle, bien illuminée, où l'on récite le chapelet.

Le père avance alors une table et leur parle familièrement, pour les instruire en les édifiant. Les païens y viennent souvent, car les Japonais sont fort curieux: ils aiment beaucoup entendre converser. On donne ensuite le

salut; puis on fait la prière du soir, et l'on rentre dans les parloirs où l'on continue à causer.

Vous ne sauriez croire quel bien font ces petites réunions familières où tout le monde est admis, les hommes dans une chambre, les femmes dans une autre. Que de conversions commencent là!

Lundi, 3 *février*. — Nous célébrons aujourd'hui la fête de la Présentation; mais, hélas! sans solennité. Le soir, salut chez les sœurs de Saint-Maur.

Mardi, 4 *février*. — Il faut que je vous raconte un détail de mœurs assez amusant. Le gouvernement japonais promulgua dernièrement la défense de sortir sans vêtement. Cela concernait surtout ces hommes qui font le service de fiacres en traînant de petites voitures et qui, pour plus d'aisance, se dispensent l'été de mettre un vêtement. Cette ordonnance signifiait qu'on devait être au moins muni d'un pantalon. Mais comme on n'a ici aucune notion de la pudeur, on ne comprit pas; et l'on vit ces pauvres gens, les jours suivants, affublés qui d'un gilet, qui d'une veste, mais sans pantalon; car cette partie du vêtement était celle qui les gênait le plus pour courir. Aussi ce détail avait-il été négligé. On fut obligé d'expliquer l'ordonnance et de dire qu'on tenait au moins à un caleçon. Aujourd'hui cette prescription est exécutée dans les villes où règnent les policemen, mais non dans la campagne. Il n'est donc pas rare, à l'approche de Tokio et de Yokohama, de rencontrer un de ces pauvres courouma occupé à se vêtir.

Je vous ai raconté cela parce que, hier, paraissait un nouvel arrêté leur défendant de sortir sans chapeau. Cela peut sembler abusif. Hélas! il est fréquent de tomber d'un excès dans un autre. Rien de plus curieux, je vous assure,

que la coiffure de ces pauvres gens : tous les genres sont représentés, même les plus invraisemblables.

Au Japon, comme partout, il y a des vols, des incendies, et même un peu plus d'incendies qu'ailleurs, puisque, paraît-il, chaque maison y brûle en moyenne tous les cinq ans. Ce n'est pas surprenant, car elles sont en planches et en papier, et toutes se touchent. Il suffit d'une maladresse, d'un coup de vent, pour incendier soi et les voisins. Aussi, chaque nuit, un certain nombre de veilleurs circulent dans les rues. Chez nous, ces rondes se feraient sans tambour ni trompette. Ici c'est tout le contraire, et le veilleur passe en faisant le plus de bruit possible : il est muni d'instruments sonores qu'on entend une demi-heure avant son passage, et d'une magnifique lanterne dont l'éclat doit l'empêcher d'apercevoir un commencement d'incendie. On dirait une retraite en musique. On peut faire la même réflexion pour les agents de police : comme les voitures, ils ne sortent jamais, la nuit, sans lanterne allumée. Aussi ne sont-ce pas les voleurs qui sont le plus dérangés par ces veilleurs si vigilants, mais les gens paisibles qu'on prétend protéger. On est toutes les nuits réveillé par les gardiens nocturnes.

Mercredi, 5 *février.* — C'est aujourd'hui grande fête dans tout le Japon catholique, en mémoire des premiers martyrs de ce pays. Pie IX les a mis au nombre des saints en 1869. Ce soir, j'assisterai au salut chez les sœurs.

Jeudi, 6 *février.* — Je suis allé à Tokio chez les frères marianites, que je n'avais pas revus depuis mon arrivée. Je tenais à leur montrer que je m'intéressais vivement à leur œuvre.

Puis j'ai déjeuné chez les Bertin, qui vont partir. Je le leur avais promis. La veille, un prince japonais, pour adieux, leur avait donné une fête vraiment royale.

Ensuite, visite de digestion chez le ministre de France. C'était son jour de réception. Le salon était plein. Je n'ai fait que saluer et me suis retiré après une tasse de thé. J'étais pressé, ayant à voir Monseigneur avant de retourner à Yokohama.

En rentrant, j'ai rencontré M. Boissonade, légiste français très distingué, chargé par le gouvernement japonais de préparer un code de lois. Il m'a abordé, m'a demandé mon nom et m'a dit qu'on lui avait déjà parlé de moi. Nous nous retrouverons.

Vendredi, 7 février. — Encore une journée splendide. Au soleil il fait vraiment chaud et il faut s'abriter, car c'est en hiver surtout que le soleil est ici dangereux.

Samedi, 8 février. — Hier, ayant appris qu'un bateau américain partirait ce matin, je l'ai chargé pour vous d'une carte postale (*viâ* San-Francisco), afin que vous receviez plus vite de mes nouvelles.

Ne vous inquiétez pas si vous n'en avez que tous les quinze jours. Je crois même que les Messageries vont être trois semaines sans faire le service. Vous seriez prévenu par télégramme en cas de chose grave.

Une dépêche peut être déposée ici à six heures du soir pour la France, me disait un négociant, et le lendemain matin, c'est-à-dire en moins de vingt-quatre heures, la *réponse* arrive, car il faut remarquer que nous avons le jour quand vous avez la nuit. J'ai calculé, à ce propos, que disant la messe tous les matins, en ce moment, à six heures et demie, il est alors pour vous neuf heures ou neuf heures et demie du soir. Au reste, le calcul est facile : pour avoir notre heure à Yokohama, il faut ajouter à la vôtre neuf heures, neuf minutes, vingt et une secondes.

Nous attendons la malle française ce soir ou demain : j'aurai donc vos lettres.

Dimanche, 9 février. — Hier soir, nous allions souper, lorsque nous aperçûmes le ciel tout en feu : c'était un grand incendie. Vite, nous nous mettons en route pour offrir nos secours. Nous apprenons en chemin que l'incendie n'est pas à Yokohama, mais dans une petite ville voisine. Nous rentrâmes, regardant avec anxiété cette lueur sinistre. Nous sûmes le lendemain que plus de *deux cents* maisons avaient été dévorées par les flammes.

Les journaux nous apprirent qu'en même temps il y avait eu un incendie à Tokio, où seize maisons avaient brûlé, et qu'un autre sinistre du même genre avait éclaté à Hakodaté.

Vous savez sans doute la fréquence et la gravité des incendies au Japon. Cela tient à diverses causes, dont la principale, à mon sens, est la façon de se chauffer. Il n'y a pas de cheminées dans les maisons ; on met des charbons dans une grande cuve pleine de cendres ; on la dépose au milieu de l'appartement, lequel est couvert de nattes en paille, en guise de parquet. Quand il fait très froid, on se couche sous une couverture qui recouvre en même temps le brasero, nommé en japonais *chimbachi*. Il suffit alors d'un coup de vent pour que le feu se communique aux nattes et à la maison faite de papier et de bois : c'est l'affaire d'un instant. Tout le village peut brûler, et ce n'est pas rare.

Il y a encore une autre raison à ces incendies. Quand les charpentiers manquent d'ouvrage, ils s'en procurent en mettant le feu. Ils sont ainsi assurés de ne pas mourir de faim. Aussi doit-on redouter toujours, plus ou moins, les incendies. La maison que nous habitons a été détruite de cette façon il y a cinq ou six ans. Celle où je logerai à Matsumoto a été la proie des flammes l'année dernière.

Ce matin, dimanche, nous solennisions la fête de nos martyrs japonais. On m'a fait chanter la grand'messe. La journée est pluvieuse, nous ne sortons pas.

Lundi, 10 *février.* — Le temps est à la neige : le ciel est d'un gris affreux. Chacun reste chez soi, auprès du feu.

On nous apporte des lettres de France : j'en ai trois pour ma part, dont celle de mon père du 25 décembre.

Mardi, 11 *février.* — Pour la première fois de l'hiver la neige tombe ici. Elle reste sur la terre. Les Japonais en paraissent enchantés, parce que la récolte du riz en sera meilleure.

Malgré la neige, je vais faire visite à M. Blanc, l'agent des Messageries maritimes dont je vous ai déjà parlé à mon arrivée. Il était venu me voir l'autre jour. Je suis reçu fort gracieusement.

Mercredi, 12 *février.* — La neige fond, le ciel est radieux; il fait presque trop chaud au soleil. Je passe une partie de la journée les pieds ensoleillés, mais la tête à l'ombre.

Je suis resté seul de garde aujourd'hui à Yokohama; tous les pères sont à Tokio pour le conseil épiscopal.

Pour mon dîner, je me suis acheté pour neuf sous, comme régal, une bouteille de lait frais. J'en ai fait mon repas avec du pain. Cela ne m'a pas ruiné et m'a fait plaisir. Vous voyez que, sans manquer à la pauvreté apostolique, on peut parfois se donner un petit festin. Mais comme ce lait est loin de valoir celui de France! Je suis tenté de croire qu'on l'additionne d'eau de riz. En tout cas, ce ne serait pas malsain.

Jeudi, 13 *février.* — Hier soir, au retour des pères allés à Tokio, j'ai reçu vos lettres venues par la malle anglaise. Vous voyez qu'elle suit de bien près la française, puisque, trois jours après celle-ci, j'avais encore de vos nouvelles. Cela tient à ce que les Anglais ne s'arrêtent pas, comme nous, à Saïgon.

Je continue d'arrache-pied à étudier le japonais. Ce

n'est pas facile. Une des grandes difficultés de cette langue vient de ce qu'il n'y a qu'une façon de s'exprimer pour dire une chose, et que, pour telle ou telle idée, il y a une phrase convenue. Si vous vous servez de synonymes, on ne vous comprend plus.

Par exemple, pour dire : « Je suis heureux de vous rencontrer, » il n'y a qu'une façon de s'exprimer, et l'on dit : « Dans un bon endroit devant mes yeux vous êtes placé. » En japonais cela se prononce ainsi : « Yoï tokoro dé o mé ni kakarimacho. » Vous voyez que ces tournures-là ne s'inventent pas.

D'ailleurs elles diffèrent selon qu'on s'adresse à un inférieur, à un égal ou à un supérieur ; et comme chacun s'attend à ce que vous employiez la formule exigée, si vous vous servez d'une autre vous n'êtes pas compris.

Enfin, nouvelle difficulté : la construction logique est absolument à l'inverse de la nôtre. Nous plaçons, en français, le sujet, puis le verbe et l'attribut ; en japonais, on met d'abord les compléments les plus indirects, puis les directs, le sujet et enfin le verbe. Exemple, pour dire : « Il y a dans la maison des missionnaires beaucoup de livres de piété à l'usage des fidèles, » on dira : « A l'usage des fidèles, dans la maison des missionnaires, des livres de piété beaucoup il y a. » Ce n'est donc qu'à la fin de la phrase qu'on sait ce qu'on vous a dit.

Tout cela est compliqué par le nombre infini de mots employés pour s'exprimer ; car plus on veut être poli, plus on doit mettre de mots dans la phrase. Ainsi, pour dire : « Apportez-moi une assiette, » on dira : « Une assiette prenant, tenant, venez. » Et puis, dans les mots composés il faut se servir seulement de mots chinois. Je n'en finirais pas sur ce sujet. J'ajoute cependant que les contractions euphoniques sont à l'infini, et que pour tout cela il n'y a aucune règle fixe. L'usage fait la loi.

Vendredi, 14 février. — Le beau temps est revenu. Je suis donc sorti toute la journée avec un père de l'intérieur, un des plus proches voisins de Matsumoto et qui habite Nagoya, au sud de Matsumoto. Il est allé courir les revendeurs pour faire quelques achats : tout est d'un prix énorme.

Nous avons appris officieusement que Rome va diviser le vicariat du Japon septentrional en deux. Nous en sommes enchantés.

Samedi, 15 février. — Quand ce n'est pas de l'argent ou des valeurs qu'on m'envoie, c'est toujours à Yokohama, à la mission catholique, qu'il faut m'écrire.

L'autre jour, j'ai reçu ici une lettre avec cette seule indication jointe à mon nom : « Missionnaire, Japon. » Vous voyez que le service postal est bien fait. Chaque fois qu'arrive une lettre pour un missionnaire, sans autre mention, on l'apporte ici au procureur, lequel ajoute ce qui manque à la suscription.

Dimanche, 16 février. — Le temps est affreux et nous ne songeons pas à mettre le nez dehors. Notre journée se passe donc paisiblement, sans événement aucun à raconter.

Lundi, 17 février. — Je profite de la malle américaine pour Vancouver pour expédier des lettres en retard.

Mardi, 18 février. — On dit que c'est aujourd'hui le *mardi gras;* nous ne nous en apercevons guère, car nous n'avons pas à fêter le dernier jour gras, n'ayant point à faire carême. C'est bon pour vous qui jeûnez!...

Ce matin, vers cinq heures et demie, nous avons ressenti un petit tremblement de terre : c'est le second depuis mon arrivée au Japon. Tant qu'ils seront comme ceux-là, ce ne sera pas la peine d'en parler. Du reste, ils sont très fréquents à Yokohama et à Tokio : ce sont les endroits *du*

monde où il y en a le plus et où ils sont les plus forts. A Matsumoto, dans les montagnes, j'en aurai beaucoup moins.

J'ai reçu une lettre du P. Roussel, qui est installé dans le sud, à Fukuoka, île de Kiou-Siou. Il habite une maison japonaise. Voici ce qu'il me dit :

« Nous sommes tout à fait à la japonaise, c'est-à-dire que nous habitons une maison en papier, avec des nattes, peu ou pas de meubles, etc. Le *hibatchi* (le réchaud) traditionnel n'y manque pas, non plus que le vent qui entre dans les chambres comme chez lui; mais le froid n'étant pas, heureusement, très rigoureux, on peut vivre tant bien que mal. Cette organisation me procure le bonheur d'habiter la chambre voisine de la chapelle. Or voisin veut dire séparé par de simples châssis en papier et à coulisses. Je vis donc sous l'œil de Notre-Seigneur et en sa compagnie perpétuelle.

« Nous sortons peu, pour ne pas éveiller l'attention, car nous n'avons qu'un passeport de voyage et non de résidence. Ce poste a été fondé assez récemment et compte encore fort peu de chrétiens, trente ou quarante au plus. Le district a quinze cent mille habitants... »

J'espère être plus heureux que le P. Roussel, et, sans passeport de résidence, pouvoir néanmoins sortir; car vous devez savoir qu'il est absolument interdit au Japon, à tout étranger, de s'écarter à plus de douze lieues des villes concédées au commerce. Pour aller au delà, il faut une permission du gouvernement.

Voulez-vous me commander une paire de souliers découverts, pas à lacets, mais à élastiques; car pour entrer dans les maisons japonaises il faut toujours se déchausser, et quand on doit passer son temps à se lacer, c'est aussi incommode que ridicule aux yeux des Japonais. Vous y joindrez une autre paire de chaussures, à lacets, celle-là,

et montante : c'est pour voyager dans les montagnes. Il faut donc qu'elle soit très résistante. N'oubliez pas des lacets de rechange. Vous me les enverrez par le séminaire. Ce n'est pas pressé, car nous arrivons à l'été, et l'été nous sommes toujours pieds nus chez nous, sauf pour dire la sainte messe, moment où nous prenons toujours des chaussons.

C'est ici l'usage d'être pieds nus, et il est aussi impoli pour un Japonais d'être chaussé dans un appartement que, pour un Français, d'y avoir le chapeau sur la tête.

Mercredi, 19 *février*. — Ce matin, c'est moi qui ai béni les cendres et qui les ai distribuées aux nombreux fidèles de toutes nations venus à cette cérémonie.

Nous voilà donc en carême! Nous ne nous en apercevons guère, puisque le vendredi est notre seul jour de jeûne.

Jeudi, 20 *février*. — J'ai écrit à Mgr Cléret, votre nouvel évêque et qui est aussi le mien, car je suis resté son prêtre. Il connaît fort bien ce pays; et nos missionnaires, qui l'y ont vu, ont tous conservé de lui le meilleur souvenir. Il venait très souvent à Yokohama, quand il était aumônier de marine, dire la messe chez nous et y prendre ses repas.

Vendredi, 21 *février*. — Tous les daphnés blancs et roses de notre jardin sont en fleur. Ils répandent une délicieuse odeur. Il n'est donc pas exact de dire qu'au Japon toutes les fleurs sont sans parfum.

Par cette malle, je vous envoie deux lettres écrites par un de nos missionnaires à propos d'un hôpital de lépreux qu'il vient de fonder. J'ai pensé que cela pourrait vous intéresser.

Ces pauvres lépreux sont fort nombreux au Japon. Leur

vie est celle des mendiants : ils traînent le long des chemins, demandant l'aumône. On peut difficilement la leur refuser, quand on songe que Notre-Seigneur a tou-

Un mendiant japonais.

jours eu pour ces malheureux une commisération particulière.

Samedi, 22 février. — Ce matin tout mon temps a été pris par un baptême et l'enterrement d'un bon vieux chré-

tien. On a tenu à faire pour lui les choses plus solennellement, et je l'ai conduit jusqu'au cimetière, qui est fort loin.

Il ne me reste que le temps de vous embrasser avant de porter notre paquet de lettres chez le consul de France. La malle française arrive ce soir.

Dimanche, 23 *février.* — Nous passons tranquillement notre dimanche à la maison. Je ne sors que pour aller donner le salut chez les sœurs de Saint-Maur.

Lundi, 24 *février.* — Dans la nuit, encore un petit tremblement de terre. C'est chose si fréquente ici, que personne ne s'en occupe. Du reste, les maisons sont construites en conséquence. Celles des Japonais sont tout entières en bois et très basses; celles des Européens sont reliées par des tiges de fer.

Le soir, un jeune missionnaire vint nous surprendre. Il avait été avec moi à Issy pendant un an, et il est ici depuis l'année dernière, dans l'intérieur des terres, à Nagoya. Il a dû revenir précipitamment à Tokio, parce que son passeport expirait le soir même et que la police ne voulait pas le tolérer une heure de plus sans qu'il en eût un autre.

Nous ne pouvons pas trop nous plaindre, puisque le Japon est un pays fermé, sauf quelques villes, et qu'on pourrait nous refuser des passeports pour l'intérieur.

La police est actuellement si bien faite, que nous ne pourrions nous cacher sans être bientôt découverts et ramenés dans les villes concédées.

Mardi, 25 *février.* — Le P. Péri, devant aller à Tokio chercher son passeport, m'emmène avec lui. Nous avons dîné chez les frères marianites, qui nous ont reçus de leur mieux. Nous avons visité toutes les classes et j'ai fait passer un examen de physique, *en français,* à un petit

Japonais. J'ai été étonné qu'en si peu de temps il sût si bien son cours et s'exprimât avec tant d'aisance dans notre langue.

Mercredi, 26 *février.* — Le P. Langlois, un Manceau, qui est malade depuis plusieurs années, est venu ici, à Yokohama, en changement d'air. Les médecins lui ont ordonné de faire beaucoup d'exercice, et je sors pour l'accompagner.

Nous avons fait ensemble une charmante promenade sur les montagnes, au milieu des sapins et des camélias et aussi à travers les rizières, dans les vallées, au risque de nous embourber.

Nous rentrons apportant un bouquet de camélias et un immense appétit.

Jeudi, 27 *février.* — Nous recommençons aujourd'hui notre excursion, mais cette fois en suivant le rivage de la mer, marchant sur la grève et escaladant les rochers. Nous rentrons par la montagne, visitant en passant un temple païen où il n'y avait personne.

Nous avons, le père et moi, causé japonais pendant notre promenade afin de joindre l'utile à l'agréable. Quelle langue difficile! Les pauvres Japonais ne prononcent que la moitié des mots et suppriment même des membres de phrase entiers. Il faut donc surtout deviner, et l'usage seul peut apprendre tout cela.

Il est probable que je n'irai pas à Matsumoto avant le commencement de mai.

Vendredi, 28 *février.* — Aujourd'hui, pluie battante : nous restons au logis.

Samedi, 1er *mars.* — Même affreux temps. J'en profite pour vous écrire et vous donner les détails cynégétiques qui suivent et qui pourront peut-être tenter mon frère. Les

Européens chassent beaucoup autour de nous, notamment les faisans, qui sont nombreux dans les bois et dans les champs. Dans les forêts on rencontre de fort beaux singes dont la chair est, paraît-il, très délicate : je n'en ai pas encore goûté. Plus au nord se trouvent de nombreux ours à longues oreilles. Quant aux sangliers et surtout aux renards, on ne sait comment s'en débarrasser.

Ici les corbeaux sont gros comme des poules et assez méchants. Il n'est pas rare de les voir se battre avec les chats au sujet d'une proie qu'ils se disputent.

A Tokio, les milans couvrent les arbres des jardins. Ce sont eux qui nettoient les rues de la ville.

La pêche est surtout fructueuse, car les mers du Japon sont les plus poissonneuses du monde. Au surplus, les Japonais, ne mangeant pas de viande, se nourrissent exclusivement de poisson et de légumes : le riz et le thé restent la base de leur alimentation. Le poisson se mange *cru,* ou séché, ou bouilli, de toutes façons. Selon moi, la meilleure est de le faire griller sur des charbons ou bouillir dans de l'eau, et de le manger ensuite à l'huile et au vinaigre, quand on parvient à se procurer ces deux condiments. Tout cela dépend des goûts.

Dimanche, 2 *mars.* — Après une petite promenade faite aux environs de Yokohama, je reste avec le P. Langlois chez le père chargé de la ville japonaise pour y donner le soir la bénédiction du saint sacrement.

Lundi, 3 *mars.* — Tant que le P. Langlois, qui est malade depuis longtemps, restera à Yokohama, je sortirai tous les jours, car je suis chargé de l'accompagner dans les promenades que les médecins lui ordonnent. L'étude du japonais en souffrira, mais je profiterai d'une autre manière.

Mardi, 4 mars. — Comme la langue japonaise est difficile! Pour la savoir il faut connaître aussi la langue chinoise; car tous les mots composés, tous les termes

Un marchand de poisson.

nouveaux et beaucoup d'autres sont chinois. Voyez où cela entraîne : pour désigner une même chose il y a je ne sais combien de mots. Quand on parle, on emploie ceux qu'on sait; mais quand on vous parle, il faut les connaître presque tous pour comprendre. Aussi n'est-il pas rare de voir de

vieux missionnaires, possédant parfaitement la langue, arrêtés dans la conversation par un mot dont ils ignorent le sens. Après vingt ans de travail, il faut apprendre encore de nouveaux mots. C'est désespérant. Le plus singulier, c'est que les mots s'écrivent avec les mêmes caractères dans les deux langues, mais la prononciation est toute différente. Ainsi, en chinois, père se dit *pôu,* et en japonais le même mot se prononce *tchitchi,* bien qu'écrit avec les mêmes signes. Je m'arrête, parce que vous en sauriez bientôt autant que moi.

VIII

Délicatesse des sentiments chez les chrétiens japonais. — L'affection chez les païens. — Pouvoirs des missionnaires. — Les incendies, la misère. — L'apprêt d'un lièvre. — Changement de saison. — Les anciens chrétiens. — Une fête catholique. — Une prise de voile. — Les chaussures. — Les vidangeurs. — Les paysans. — Les boutiques. — Les cerisiers en fleur. — Dispense du jeûne. — Le dimanche des Rameaux. — Les serviettes. — Un sermon. — L'exposition de Tokio. — Assassinat d'un pasteur protestant. — Manœuvres militaires. — La famine. — Détresse des œuvres catholiques.

Mercredi, 5 *mars.* — Nous avons appris par la dernière malle française la mort du père de l'un de nos missionnaires. Suivant l'usage, tous les missionnaires qui ont pu quitter leur poste sont venus ici ce matin chanter un service solennel. Nous étions onze.

Le soir, nos domestiques japonais se sont réunis pour présenter au P. Peltier leurs compliments de condoléance et lui apporter les honoraires d'une messe qu'ils le priaient de dire pour le repos de l'âme de son père. Admirez cette délicatesse de sentiments : personne ne leur avait soufflé cela. Voilà ce que produit dans les hommes le catholicisme.

Combien en France, de nos meilleurs chrétiens, ne se

seraient pas imposé un sacrifice semblable pour essayer de consoler leur curé, car chacun d'eux apportait la valeur de plus d'un franc, ce qui équivaut à plus d'une journée de service.

L'an dernier le P. Testevuide perdait aussi son père. Eh bien ! tous ses chrétiens lui ont écrit de longues et belles lettres pour le consoler, et quelques-uns lui ont même adressé des lettres destinées à sa mère. Pauvre femme, elle n'aura pu les déchiffrer; mais comme c'est touchant !

D'autres chrétiens ont fait faire une boîte en laque, fort bien travaillée, pour que le père y ramassât les lettres de condoléance reçues dans cette circonstance.

Jeudi, 6 *mars*. — J'ai écrit plusieurs lettres en France. Je vous les enverrai pour les faire parvenir.

Vendredi, 7 *mars*. — Je ne sors que pour aller donner la bénédiction chez les sœurs. C'est le premier vendredi du mois.

Samedi, 8 *mars*. — Aujourd'hui c'est le courrier pour la France : aussi chacun écrit-il.

Pas plus que la distance, l'amour du bon Dieu n'émousse les sentiments du cœur. Au contraire, de même qu'on n'aime jamais tant les siens que lorsqu'on en est séparé, de même aussi notre sainte religion élève les affections terrestres à une hauteur où ne saurait atteindre l'âme livrée à elle-même.

Vivant au milieu de païens qui jamais encore n'ont ressenti les bienfaits de la doctrine évangélique, je constate que tous sont *sans affection*. On peut donc, de même qu'aux païens de la Rome antique, leur appliquer le mot de saint Paul : « Ils sont sans affection. »

Je ne parle pas seulement du sublime dévouement de la

charité chrétienne qui ne se trouve qu'au sein du catholicisme; mais je dis qu'on ne reconnaît même pas chez eux le sentiment, pourtant si naturel, de l'affection filiale.

A peine l'enfant a-t-il grandi, qu'il quitte le toit qui l'a vu naître. Il oublie ses parents, et jamais ils n'entendront parler les uns des autres.

On compte ceux qui conservent un peu plus longtemps ce bel amour de la famille, et on les cite comme des phénomènes.

Le païen n'aime que pour lui. S'il aime quelqu'un, c'est d'une façon *égoïste*, parce qu'il y trouve son avantage. Et, pour tout dire, dans cette affection c'est lui qu'il aime au fond. Le mariage n'est pas un acte sérieux; aussi les unions sont-elles peu durables. Il en est ainsi, plus ou moins, dans tout pays païen.

Seule, la religion chrétienne fonde les affections sur le sacrifice de soi-même, et c'est ce qui fait la sublimité de nos liens à nous chrétiens.

Notre sainte religion ne dessèche pas le cœur, quoi qu'on dise; et si quelques personnages d'un christianisme *original* font semblant de fouler aux pieds toutes les tendresses du cœur, ils se trompent eux-mêmes et sont en dehors du véritable chemin.

Le catholicisme réprouve l'amour égoïste, mais glorifie et met sur ses autels l'amour désintéressé, le véritable amour, quand il est poussé jusqu'à l'héroïsme, comme dans un saint François-Xavier, un saint Jean de Dieu, un saint Vincent de Paul. Pardonnez-moi cette digression.

Dimanche, 9 mars. — Ce matin le paquebot français est parti, emmenant beaucoup de personnes de connaissance, entre autres une religieuse de Saint-Maur, allant à Singapour, et la famille Bertin, qui rentre en France. C'est une grosse perte pour nous; car, outre ses nombreuses charités,

la situation élevée de M. Bertin servait les intérêts de nos missions au Japon. Depuis quatre ans il avait quitté la France, aussi avait-il hâte d'y retourner.

Lundi, 10 *mars.* — Je ne pourrai sans doute partir pour l'intérieur qu'au mois de mai. Je m'en afflige un peu, n'ayant pas à Yokohama les mêmes ressources pour apprendre le japonais. Entouré d'Européens, je manque d'occasions d'entendre parler les gens du pays.

Je sais pourtant que mon isolement sera bien plus grand, et qu'il faudra me faire à certains usages baroques.

Monseigneur m'a remis la feuille de mes pouvoirs extraordinaires. Il n'y a pas d'évêque en France à posséder tous ceux-ci. Il est des attributions que le pape se réserve habituellement. Mais, dans les missions, on est dans l'impossibilité de s'adresser à lui; il faut bien aussi prévoir, surtout dans les pays païens, le cas d'une persécution.

Vous voyez quelle responsabilité nous incombe, car nous aurons à rendre compte à Dieu de l'usage que nous ferons de ces autorisations.

Mardi, 11 *mars.* — Nous voilà presque à la chaleur, et déjà nous avons trop chaud. Les camélias sont en fleur. J'en ai un splendide sous ma fenêtre. Il est à pétales roses bordées de blanc.

Vers huit heures du soir, il y a eu un petit tremblement de terre.

Mercredi, 12 *mars.* — Ce matin, avant quatre heures, nous avons été réveillés par le tocsin. Notre portier sonnait la cloche de l'église à cause d'un incendie survenu dans le voisinage. Nous nous sommes précipités vers le balcon, car les incendies sont ici chose grave. Il n'y a eu heureusement qu'une maison ou deux à brûler.

Quelques jours auparavant, à Tokio, il y avait eu trois

incendies dans la même nuit. Dans le premier, mille quatre maisons ont été détruites; huit cent quatre-vingt-quinze dans le second, et à peu près autant dans le troisième. Ils sont dus, croit-on, à la malveillance; car le riz est cher en ce moment, et l'incendie procure de l'ouvrage. On profite d'un vent violent pour commettre ces crimes, afin que le ravage soit plus considérable. Mais combien de familles sont ainsi réduites à la misère !

Jeudi, 13 *mars.* — C'est aujourd'hui la mi-carême. Un Français, habitant Yokohama, voulant que nous la fêtions un peu, nous a apporté un lièvre. Hélas! il avait trop compté sur notre cuisinier. Ce brave homme, peu expert, arrangea le lièvre à sa façon. Après l'avoir coupé par le milieu, il le fit bouillir dans de l'eau, comme un morceau de bœuf, et nous le servit, le soir, triomphalement sous un monceau de pommes de terre bouillies de la même façon. Nous avons eu beau y ajouter huile et vinaigre, nous n'avons pu en avaler que bien peu. La morale de ceci est qu'il ne faut jamais forcer le talent des cuisiniers japonais.

Puissent-ils être plus heureux en politique avec leurs innovations!

Vendredi, 14 *mars.* — Je reçois vos lettres du 29 janvier parvenues *viâ Brindisi.* Le 18 mars, je dirai la messe pour notre vieille Augustine et tous nos anciens serviteurs.

Samedi, 15 *mars.* — J'emploie mon temps à vous écrire pour profiter du courrier.

Dimanche, 16 *mars.* — La petite saison des pluies a commencé; nous allons donc passer de l'hiver à l'été. Peut-être aurons-nous quelques typhons, car il y en a toujours au changement de la mousson. Cependant les grandes tempêtes ne se produisent généralement qu'au mois de septembre.

Lundi, 17 mars. — C'est une grande fête pour le Japon catholique. Nous célébrons aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire de la découverte des anciens chrétiens à Nagasaki par Mgr Petitjean. C'est à l'occasion de cet événement que se tient le concile actuel à Nagasaki [1].

Il y a vingt-cinq ans, alors que le culte chrétien était interdit ici sous les peines les plus terribles, nos missionnaires n'avaient d'églises que dans les terrains concédés aux Européens, et seulement pour l'usage de ces derniers.

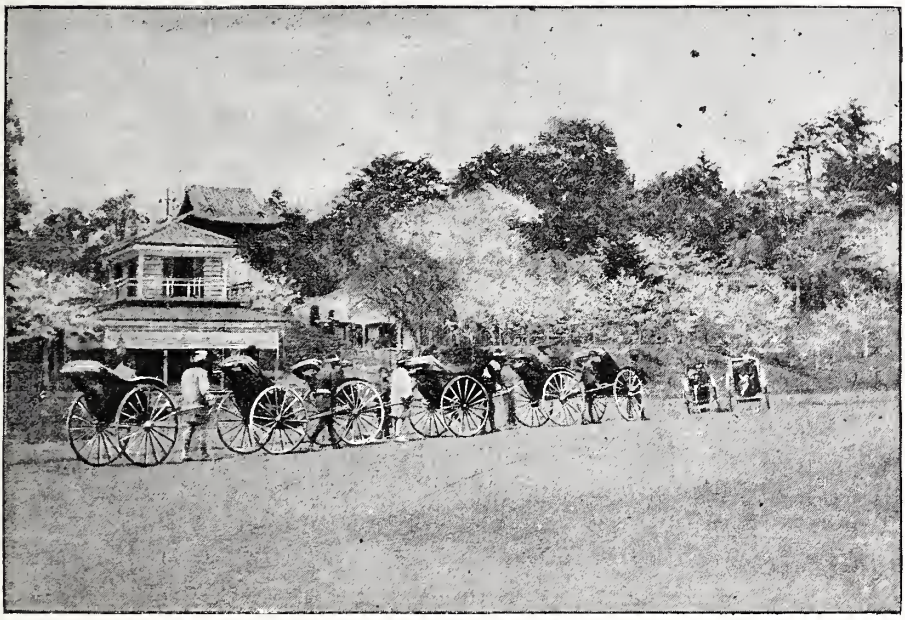
Or, le 17 mars 1865, Mgr Petitjean était en prières dans son église de Nagasaki, quand cinq ou six vieilles Japonaises entrèrent furtivement et lui dirent : « Nous avons la même religion que vous. » Monseigneur les presse de questions, et il apprend que, depuis près de trois cents ans, des milliers d'autres Japonais, sans prêtres, sans églises, avaient conservé leur foi en dépit des persécutions. Ils se baptisaient de père en fils, et l'on retrouva des vieillards qui, sans sacrement, avaient conservé leur innocence. Depuis trois cents ans, on attendait des prêtres pour remplacer ceux qui avaient été martyrisés, et que nous honorons aujourd'hui comme des saints. Jugez du bonheur de ces pauvres gens en apprenant l'arrivée de prêtres catholiques! Malheureusement nos missionnaires étaient surveillés de trop près pour pouvoir sortir des villes concédées et faire le moindre ministère. Il fallait se cacher; et pendant longtemps ils ne purent opérer que la nuit. Peu à peu on les toléra, et la nouvelle constitution, proclamée il y a un mois, autorisa tous les cultes, mais nous ne savons encore dans quelles limites.

Nous fêtons donc aujourd'hui l'anniversaire de l'« Invention des chrétiens ». On dit l'office et la messe de la

[1] Dans l'île de Ximo; fut longtemps la seule ouverte aux Européens.

sainte Vierge pour remercier Dieu de ce fait unique dans l'histoire de l'Église.

Mardi, 18 *mars.* — Nous allons souper ce soir chez le père qui réside dans la ville japonaise de Yokohama. Il s'appelle Joseph, et nous voulons le fêter. Pendant le repas, des chrétiens arrivent, apportant pour sa fête des



Pêchers en fleurs et station de pousse-pousse.

oranges, des œufs, des fagots de branches de pruniers et de pêchers en fleur. Tout cela entremêlé de longs discours débités avec force prostrations, avant et après. C'était d'une naïveté charmante, mais leur grand sérieux me donnait quelquefois envie de rire.

Mercredi, 19 *mars.* — Je vous ai envoyé une petite carte postale par la voie de Vancouver, espérant qu'elle arriverait à peu près pour la fête de mon père.

Le bateau devait partir cette nuit, mais je viens d'apprendre qu'il est retardé de six heures. J'aurais voulu vous

envoyer des fleurs; mais, hélas! elles arriveraient fanées. Elles représenteraient trop mal les sentiments d'affection que je vous garde, et qui ne seront flétris ni par le temps, ni par l'espace.

La photographie ci-jointe vous représente un marchand de fleurs : vous choisirez parmi celles-ci.

Ce soir j'accompagne le père provicaire chez les religieuses de Saint-Maur. C'est grande fête au couvent, car nous allons faire la cérémonie de la profession et de la prise d'habit pour trois jeunes Japonaises qui entrent dans l'ordre. Qui eût dit, il y a dix ans, que pareille chose se verrait au Japon!

Jeudi, 20 *mars.* — Voilà la première journée *très chaude* que nous ayons eue depuis mon arrivée. Cela va activer la végétation, puisqu'il faut pour cela de l'humidité et de la chaleur.

Vendredi, 21 *mars.* — Nous avons appris hier par des journaux anglais la nouvelle de la chute de votre ministère. La dépêche remonte, je crois, à une quinzaine de jours. Vous voyez qu'on sait vite ici les nouvelles d'Europe.

Samedi, 22 *mars.* — Je vous charge de toutes mes amitiés pour ceux qui vous parleront de moi. Je joins à cette lettre des photographies qui certainement vous feront plaisir, en vous faisant connaître les paysages qui m'entourent et les habitants de ce pays.

Dimanche, 23 *mars.* — Ce ne sont, depuis un certain temps, qu'alternatives de soleil et de pluies torrentielles. Aujourd'hui le ciel est beau, et nous en profitons tous pour sortir; car, chose remarquable ici, le sol est sec aussitôt après la pluie, et l'on peut se promener sans se crotter; mais aussi, dès qu'il pleut, les chemins deviennent impraticables. Je comprends donc l'usage des *guétas,* ces plan-

chettes de bois élevées d'un demi-pied au-dessus du sol portées par les Japonais, et qui pour eux remplacent nos sabots. Quand les chemins sont trop sales, ils vont pieds et jambes nus : il suffit de se les laver en rentrant, ce qu'ils font incessamment, comme nous pour les mains.

Il y a, à la porte, un petit baquet dans lequel ils puisent avec un vase l'eau qu'ils se versent sur les mains toutes les fois qu'ils ont fait certaine chose. Je veux croire que ce n'est là qu'un excès de propreté.

Pour épuiser ce sujet, je vous dirai que leurs fosses d'aisances sont des récipients mobiles, que l'on vide tous les jours. Les *messieurs,* ou plutôt les fonctionnaires qu'on a chargés de ce soin, circulent en ville soir et matin, portant sur l'épaule un long bois aux bouts duquel pendent deux seaux : ils vont de maison en maison chercher la *marchandise,* qu'autrefois ils achetaient, mais qu'aujourd'hui ils se font payer, les Anglais ayant trouvé cette vente inconvenante. On les sent d'assez loin pour qu'ils n'aient pas besoin d'annoncer autrement leur approche.

Comme c'est là l'engrais le plus répandu, surtout au printemps, l'odeur des champs est alors insupportable, et l'on ne peut plus se promener hors de la ville.

Je vous envoie la photographie de l'un de ces personnages.

Lundi, 24 *mars.* — Un vrai temps de typhon. De la pluie, du vent toute la journée. C'est l'annonce du prochain changement de la mousson.

Mardi, 25 *mars.* — Dans les photographies que je vous adresse, vous verrez sur le dos des paysans de grands manteaux de paille, comme une gerbe renversée. C'est ce qu'ils portent par la pluie, et cela les garantit fort bien. Je crois qu'on ne voit qu'au Japon ce singulier costume. Quant au chapeau, en forme de plat renversé, c'est la coiffure

officielle. Elle est fort commode contre le soleil et contre la pluie. Ce chapeau repose sur la tête comme un abat-jour sur une lampe, au moyen d'un support, ce qui permet à l'air de circuler et empêche l'excès de la chaleur pendant l'été.

Mercredi, 26 *mars*. — J'ai couru les boutiques japonaises avec un père, afin de vous envoyer différents souvenirs que vous vous distribuerez. Rassurez-vous, le tout ne dépasse pas quarante francs. En France, cela vaudrait plus de trois cents francs. Vous verrez comme c'est beau, mais faites bien attention en déballant.

Jeudi, 27 *mars*. — Nous sommes allés voir les cerisiers en fleur : c'est une grande fête dans tout le Japon. Aussi les promenades où se trouvent ces arbres sont-elles remplies de monde et de boutiques en plein air. C'est très joli; on n'aperçoit pas une feuille, les branches étant littéralement enveloppées de fleurs blanches légèrement rosées. De loin cela ressemble à du givre au soleil.

Vendredi, 28 *mars*. — La malle allemande emporte ma correspondance.

Samedi, 29 *mars*. — Je profite de la malle anglaise pour vous envoyer des photographies coloriées, fort bien réussies et qui vous intéresseront certainement.

Dimanche, 30 *mars*. — Voici *déjà* le dimanche des Rameaux. Je ne dirais peut-être pas déjà si j'avais jeûné tout mon carême. Au Japon, nous en sommes dispensés par le pape. Il sait bien qu'ici le jeûne est fréquent, alors même qu'on voudrait ne point faire abstinence.

J'ai officié à la messe et, pour la première fois, béni solennellement les rameaux. Aussi la pensée m'est-elle

venue de vous envoyer mon *premier* rameau. Je l'ai porté à la procession et durant la lecture de la Passion. Il est resté sur l'autel pendant toute ma messe. Vous le mettrez

Marchand de fleurs ambulant.

dans votre chambre : puisse-t-il la protéger et me rappeler plus souvent encore à votre souvenir, si cela est possible. C'est, je crois, une branche de sagouier. Elle était bien verte en partant, elle sera bien jaunie à l'arrivée. J'y ai joint une petite branche de camélia bénite; car ici, au

lieu de laurier, on porte des branches de camélia en fleur : c'est d'un charmant effet.

Lundi, 31 *mars.* — Nous voilà donc en pleine semaine sainte : j'aurai peu de temps à moi; car, outre les offices, j'ai à préparer le sermon du jour de Pâques. Je suis chargé de prêcher devant la colonie française de Yokohama, à la grand'messe.

Mardi, 1er *avril.* — Il pleuvait depuis dix jours, c'est la petite saison des pluies; mais nous avons aujourd'hui un temps superbe. J'en profite pour aller débiter mon sermon aux vagues du rivage.

Mercredi, 2 *avril.* — J'emballe les objets que je vous destine. Le même bâtiment emportera probablement cette lettre.

Jeudi, 3 *avril.* — Je joins à mon envoi une collection de serviettes du pays. Autrefois les Japonais ne s'en servaient jamais; mais, depuis qu'ils se donnent entre eux des repas dits à l'européenne, ils se sont crus obligés à cet usage. Comme les serviettes coûteraient trop cher en tissus, on les fait en papier. Tels sont d'ailleurs leurs mouchoirs, lesquels servent aussi à d'autres usages. Les Japonais en ont toujours leurs larges manches remplies. Ce papier est excellent.

Vendredi, 4 *avril.* — Beaucoup de monde aux offices. Ce matin, j'ai chanté la Passion avec deux autres pères.

Mgr Osouf est rentré du concile aujourd'hui. Nous sommes allés le chercher à la gare. Il passe avec nous la journée à Yokohama. Il m'a rapporté de bonnes nouvelles de mon ami le P. Roussel, qu'il a vu à Nagasaki, aux fêtes du concile.

Samedi, 5 *avril.* — Enfin, mon sermon est suffisamment

appris. Il sera d'ailleurs très simple : raconter les six apparitions de Notre-Seigneur en ce jour, en faisant voir la divine bonté qui suscite chacune d'elles. Je terminerai en rappelant aux fidèles que ce Seigneur, si bon, ne nous a pas quittés, et qu'il vit dans le tabernacle comme à Jérusalem, ce qui nous oblige à aller souvent à l'église lui rendre nos devoirs. Enfin j'inviterai ceux qui n'auraient pas encore rempli leur devoir pascal à s'en acquitter. Je mets dans la caisse que je vous destine une grosse livre de thé japonais, qui ne coûte ici que trois francs [1]. Je vous embrasse tous le plus tendrement possible, sans oublier personne.

Dimanche, 6 *avril.* — Nous voilà donc à Pâques. J'ai prêché ce matin à la grand'messe mon premier grand sermon. J'ai été étonné de ne pas éprouver plus d'émotion. Les auditeurs m'ont semblé très attentifs. Les pères ont été contents.

Lundi, 7 *avril.* — Pour me reposer de ma semaine, je vais à Tokio passer deux jours.

J'y ai vu l'exposition dans le parc de Huéno. Tout n'est pas encore terminé, aussi n'y suis-je resté qu'une heure. J'y ai vu de fort beaux échantillons de l'industrie japonaise, notamment de splendides vases en bronze, des porcelaines, des soieries, etc. Parmi les produits agricoles j'ai surtout remarqué les bois : une planche, épaisse de quinze centimètres, de quinze mètres de longueur sur deux de large. Elle est fort admirée. On l'estime deux mille francs.

Le reproche qu'on peut faire à cette exposition, qui n'est pas prête d'ailleurs, est la confusion, l'entassement. On ne peut circuler dans les galeries trop étroites et qui

[1] Par suite sans doute d'un emballage insuffisant, ce thé est arrivé en France sentant le foin.

sont encombrées de vitrines. L'air et la lumière manquent également, car les fenêtres sont petites et garnies de verre dépoli, pour arrêter le soleil. Les objets exposés perdent ainsi beaucoup de leur valeur. Il vaudrait mieux moins de choses et plus de place pour jouir de l'ensemble. Aussi ne peut-on établir aucune comparaison avec l'exposition de Paris.

Mardi, 8 avril. — Nous sommes allés faire une grande promenade dans la ville et dîner à Houjo, chez un de nos confrères, dans l'un des quartiers les plus éloignés.

Nous avons appris l'assassinat, à Tokio même, d'un pasteur protestant. Le mobile du crime était le vol. En ce moment la misère est très grande et le riz très cher, car certains personnages ont, dit-on, accaparé toutes les récoltes pour les revendre à bénéfice. C'est un procédé périlleux. Nous rentrons ce soir à Yokohama.

Mercredi, 9 avril. — De grandes manœuvres viennent d'avoir lieu à Nagoya : on dit qu'elles ont fort bien réussi. Le mikado y assistait. Quel changement dans les mœurs! Il y a quelques années ce prince, comme tous les monarques orientaux, ne sortait jamais de son palais, où il était l'objet d'une sorte d'adoration. Il est aujourd'hui obligé de se montrer à ses sujets, car les Japonais sont entrés dans le mouvement. Cette année ils nommeront des députés. J'ai bien peur qu'ils n'aillent trop vite dans la voie de la civilisation.

Une réaction est probable, leur caractère étant changeant comme le nôtre.

Jeudi, 10 avril. — Je reçois vos lettres me parlant de la famine qui, d'après les journaux, règne au Japon. Il faut s'entendre : le riz ne manque pas pour le moment, mais il est fort cher, par le fait des accapareurs. Aussi les

pauvres, très nombreux, et qui ne gagnent habituellement que ce qui leur est indispensable pour vivre, ne pouvant plus payer ces prix excessifs, il en résulte pour eux la

Un vidangeur avec son manteau de paille. Costume d'hiver.

famine. De là les nombreux vols, les incendies, etc. La situation me semble inquiétante pour le gouvernement.

L'augmentation du prix du riz entrave beaucoup le zèle de nos religieuses. Elles ont grand'peine à nourrir leurs petits orphelins; il leur devient impossible d'en prendre

de nouveaux. Nous ne pouvons nous-mêmes être aussi généreux que nous le désirerions. Mais ce moment difficile passera, et j'espère une baisse prochaine.

Vendredi, 11 *avril.* — Quand vous m'enverrez quelque chose, joignez-y des aubes françaises, des plus simples, en étoffe de rideaux, en guipure, je crois. C'est pour n'avoir pas à les plisser comme les aubes romaines pendant nos voyages.

Adressez de préférence vos lettres à Yokohama. Je puis être absent de Matsumoto, où vos lettres resteraient longtemps à m'attendre. Notre procureur de Yokohama saura toujours où me les faire parvenir.

De même pour les paquets.

Quand vous m'enverrez des caisses, joignez-y la nomenclature du contenu, pour empêcher les douaniers japonais de bouleverser tout. Vous savez que le tarif des Messageries maritimes est basé sur le volume des colis. N'envoyez donc pas de petits paquets isolément.

Samedi, 12 *avril.* — Je n'ai que le temps de clore cette lettre, dans laquelle je glisse la photographie de la cathédrale de Tokio. Je vais promener un père de Corée, venu pour le concile de Nagasaki, et qui va retourner chez lui.

Un de nos pères quitte le Japon pour aller quêter en France. Nous manquons d'argent pour nos œuvres.

Dimanche, 13 *avril.* — Il n'y a pas aujourd'hui, comme je le croyais, de départ par la malle anglaise. Vous serez donc quinze jours sans nouvelles.

Nous allons faire une splendide promenade à la campagne.

Lundi, 14 *avril.* — Nous ne pouvons avoir deux jours de beau temps : aussi pleut-il aujourd'hui.

IX

Arrivée d'un prince anglais. — Tremblements de terre. — Une exposition de fleurs. — Prévenances des chrétiens japonais. — Hiérarchie ecclésiastique. — Une cathédrale à Kioto. — La fête du poisson. — Le mois de Marie. — La misère. — Abandon des enfants. — Insuffisance des orphelinats. — Les pluies. — Un enterrement interrompu. — Le cortège impérial. — Élection d'un évêque. — Le passeport. — La torture. — Irascibilité des Japonais. — Fuite d'un pasteur. — Arrivée d'une sœur de Saint-Vincent-de-Paul de Chartres. — Traversée du *Calédonien*. — Préparatifs de départ.

Mardi, 15 *avril.* — Ce matin, vers dix heures, nous avons entendu tirer le canon : tous les vaisseaux de guerre en rade saluaient l'arrivée du duc de Connaught, un des fils de la reine d'Angleterre, lequel venait, avec sa femme, visiter le Japon.

Nous sommes allés sur le quai pour le voir débarquer. Lorsque le vaisseau portant le prince est passé devant notre vaisseau de guerre *le Villars*, les tambours ont battu aux champs et l'on a pavoisé. C'était splendide. Les vaisseaux anglais ont joué leur air national et l'on a crié trois fois le hourra traditionnel. Ce qui m'a le plus frappé c'est le spectacle de tous les matelots debout et immobiles sur les vergues, en signe d'honneur.

Le soir, en nous promenant sur la grève, nous avons

vu débarquer le commandant du *Villars,* qui est venu à nous en nous criant : « J'espère que ce matin nous avons canonné nos bons amis les Anglais ! On ne canonne ainsi que ceux qu'on aime. » Le vaisseau français repart dimanche pour Hong-Kong.

Mercredi, 16 *avril.* — Nous avons une chaleur humide, étouffante, c'est très pénible : on ne sait où se mettre.

Jeudi, 17 *avril.* — Hier soir, à neuf heures et demie, nous avons ressenti un fort tremblement de terre. Les oscillations ont duré, montre en main, cinquante secondes environ. Les cadres pendus au mur, les fenêtres, les portes, tout remuait. Cela cause une sensation fort singulière : j'ai cherché à m'en rendre compte, mais ce n'est pas facile. L'effet produit ressemble assez au *frémissement* d'une machine à vapeur surchauffée, lequel se communique à tout l'entourage.

Ce matin, trois autres petits tremblements de terre : c'est du reste l'époque. Tokio est la ville du monde où ils sont de beaucoup les plus fréquents.

Vendredi, 18 *avril.* — Encore un fort tremblement de terre hier soir à dix heures et demie. Je finirai par m'y habituer. Les Japonais ont remarqué qu'il y a presque toujours coïncidence entre la température et les tremblements de terre, lesquels se produisent toujours aux changements de temps, surtout lorsque la chaleur est lourde et humide. C'est en mai qu'il y en a le plus. Dans ce seul mois, on en a compté plus de cent à Yokohama, et huit quelquefois en un jour.

Samedi, 19 *avril.* — C'est aujourd'hui que le consul de France ferme sa valise. Il faut donc terminer nos lettres. Ce soir nous aurons des nouvelles, car la malle est annoncée.

Adieu, je vous embrasse tous bien tendrement, comme je vous aime.

Dimanche, 20 *avril*. — Le vent est si fort aujourd'hui et la chaleur si accablante, qu'aucun de nous ne peut sortir. Nous faisons tous la sieste.

Lundi, 21 *avril*. — Nous allons voir une exposition de fleurs chez un jardinier de Yokohama. Les pivoines sont les reines de la fête. Elles sont splendides, moins par la variété des couleurs que par la dimension des fleurs, qui sont grosses comme une tête d'homme. Chaque pied est dans un pot et ne porte que deux ou trois fleurs. Elles sentent fort bon.

J'ai remarqué également une belle collection d'azalées. Ce n'est pas ici un arbuste rare comme les camélias, on en trouve partout sur les montagnes. Les Japonais savent fort bien les disposer pour en faire de charmantes corbeilles; ils en plantent plusieurs dans le même pot.

J'ai vu aussi cultiver en pot de jolies petites glycines blanches et violettes.

Ce que les Japonais admirent surtout et ce qui les passionne, ce sont de tout petits arbres rabougris, âgés de plus de cent ans, tels que cèdres, sapins, etc., dont les branches sont retournées, tressées. Ils ont bien l'apparence de leur âge. On voit des cèdres de deux cents ans qui tiendraient dans une boîte à chapeau. C'est fort curieux, mais je ne puis trouver cela beau. Ces petits monstres artificiels étaient là en grand nombre, et les Japonais s'extasiaient à leur vue.

Mardi, 22 *avril*. — Je crois en vérité que vos bons anges ont soufflé dans les voiles du navire anglais m'apportant vos lettres de fête; car, la veille même de la Saint-Georges, à quatre heures du soir, je recevais vos chers souhaits.

Ils ne seraient pas arrivés plus à point si nous eussions habité à la porte les uns des autres. Il a fallu que le ciel s'en soit mêlé, puisque le vaisseau est arrivé en avance de deux jours.

Les Japonais, qui ont bien des défauts, ont du moins la qualité de savoir faire plaisir. Grande fut ma surprise, en entrant le soir dans la salle à manger, de la voir partout enguirlandée de lanternes du pays et, devant moi, de trouver une magnifique azalée rouge. Puis les chrétiens arrivèrent pour me fêter, tous vieux et vieilles, avec les petits enfants que leurs parents faisaient se prosterner : c'est le salut. Ils m'apportaient un magnifique bouquet des pivoines et des azalées que j'avais admirées la veille, et des grappes d'une charmante fleur blanche que je ne connaissais pas. On ne me fit pas de discours, parce que je n'y aurais rien compris. A tout cela j'ai répondu par un merci en japonais. C'était court; mais si ces pauvres gens avaient pu lire dans mon cœur, ils auraient vu que j'avais su le mettre tout entier en un seul mot.

Nous étions à table cinq missionnaires, avec un prêtre portugais de passage. Il se rend en Californie, dans sa mission.

Mercredi, 23 avril. — Ce matin, en disant la messe, je vous ai tous recommandés à mon puissant patron. Aucun de vous n'a été oublié. Puisse-t-il vous combler des bénédictions que je lui ai demandées !

Jeudi, 24 avril. — Quel affreux temps ! C'est un mélange incessant de pluie et de soleil brûlant, avec des tourbillons de vent. Ils vous enveloppent et vous font perdre la tête.

Monseigneur a reçu de Rome la nouvelle que la hiérarchie sera décrétée au Japon. Le pape agit de sa propre autorité, après entente préalable avec le gouvernement japonais.

Nous aurons donc ici quatre sièges épiscopaux, dont un archiépiscopal, savoir : Nagasaki, Kioto, Sendaï et Tokio, siège de l'archevêché. Comme je vous l'ai dit, je ferai partie de l'archidiocèse de Tokio. Cette année, la retraite se fera le 12 octobre, à Tokio.

Vendredi, 25 *avril.* — Le 1er mai, aura lieu la bénédiction solennelle de l'église de Kioto, la nouvelle cathédrale du Japon central.

Mgr Osouf et l'évêque du Sud se rendront à cette fête, très importante pour nous, Kioto étant l'ancienne ville sainte du Japon. C'est là que résidait autrefois le chef du pouvoir.

Samedi, 26 *avril.* — C'est encore une malle française qui part demain matin. Je lui confie cette lettre, qui vous portera à tous mes plus tendres baisers.

Dimanche, 27 *avril.* — Aujourd'hui, après avoir chanté la grand'messe, je suis tout surpris de voir arriver le P. de Noailles et le P. Lecomte, mon compatriote. Celui-ci a une sœur au Carmel de Laval. Ces deux Pères, qui appartiennent à notre mission du Nord, se rendent à Kioto pour la bénédiction de l'église, future cathédrale du centre.

Lundi, 28 *avril.* — Mgr Osouf, se rendant à cette fête de Kioto, s'est arrêté à Yokohama pour nous voir. Il a été, comme toujours, d'une bonté excessive, si l'on peut employer ce mot en cette matière. Il m'a parlé de notre nouvel évêque de Laval, son compatriote. Il l'a connu assez intimement à Hong-Kong.

Pendant l'absence de Monseigneur et de son vicaire général, le P. Lemaréchal, je suis chargé de la communauté des religieuses de Saint-Maur, des enfants et de leurs malades. On m'a donné le pouvoir de confirmer, en cas

de danger, tous ceux qui ne l'ont pas encore été. Il est probable que je vais donner ces jours-ci ce sacrement à une petite fille dont l'état inquiète.

Mardi, 29 avril. — Nous sommes à l'époque de la fête païenne du Poisson. Au bout de grands mâts, devant chaque maison, on attache un bouquet; puis, le long du mât, on fixe d'immenses poissons en papier ou en étoffe qu'on a peints. Ils se meuvent alors au gré du vent et, quand ils sont bien faits, on dirait, à voir leur queue et leurs nageoires s'agiter, que ce sont de vrais poissons nageant dans l'air. C'est fort joli. Il y en a de toutes couleurs.

Mercredi, 30 avril. — La fête du Poisson, qui a lieu le cinquième jour du cinquième mois, c'est-à-dire le 5 mai, est la fête de tous les garçons nés dans l'année; comme celle du troisième jour du troisième mois était celle des filles. Celle du premier jour du premier mois, ou premier de l'an, est celle de tout le monde.

A la fête du Poisson, les amis des familles où un garçon est né apportent de ces poissons de papier ou d'étoffe; ils sont en forme de sacs et ouverts aux deux bouts. Le vent s'y engouffre et les fait voltiger. C'est afin d'exprimer qu'on souhaite à l'enfant de *nager* parmi les événements de la vie aussi facilement que le poisson dans l'eau; d'être rempli de bonheur, comme l'animal offert est plein de *vent;* enfin, de devenir aussi grand que ce symbole, auquel on donne parfois les dimensions d'une baleine.

Voilà ce que j'ai appris par la fête du Poisson.

Jeudi, 1er mai. — Aujourd'hui commence le beau mois de Marie, qui va tant nous faire regretter nos belles fêtes de France à cette époque. Nous n'avons pas assez de chrétiens ici pour faire de même, et le peu que nous en

avons sont souvent trop pauvres pour louer un vêtement afin de se vêtir et de pouvoir aller chaque jour décemment à l'église. Ils le font le dimanche : on ne peut exiger davantage.

En France, on ne se figure pas ce qu'est ici la pauvreté. Pour en avoir une idée il faut venir en Orient, où la bourse du riche est fermée, alors que les familles sont si nombreuses. On n'y craint pas d'avoir des enfants, mais cela ne veut pas dire qu'on les aime. Ces pauvres gens ne cherchent qu'à s'en débarrasser : ils ne les vendent même pas, ils les donnent à qui veut les prendre.

Qu'il est triste de voir des humains, des pères et des mères, moins attachés à leurs enfants que des animaux à leurs petits ! C'est le paganisme dans toute sa laideur. Quand donc le christianisme aura-t-il assez pénétré toutes ces âmes pour qu'elles ressentent le véritable amour, les saintes affections qui font pour nous le bonheur ?

Nous ramassons le plus que nous pouvons de ces petits êtres abandonnés par leur mère; mais l'argent nous fait souvent défaut, je devrais dire toujours, et le nombre des places dans les orphelinats est fort limité. Nous ne choisissons, parmi ceux qu'on nous offre, que les plus déshérités, les plus malades, les plus laids. Nous les soignons de notre mieux; et si nous ne réussissons pas toujours à leur conserver la vie, nous en faisons du moins par le baptême des anges pour le ciel. Ils y prieront pour leur patrie et pour le bienfaiteur inconnu qui leur a donné son cœur ou son argent, dans l'espoir de les rendre heureux.

Vendredi, 2 mai. — C'était fête tous ces jours-ci à Yokohama à propos des courses de chevaux. Toute la colonie étrangère devait y être. Je suis resté tranquille à garder la paroisse.

Samedi, 3 mai. — Je n'ai reçu que ce matin votre lettre

du 20 mars. Ce retard tient peut-être à l'adresse, trop confuse pour les employés de ce pays, encore peu initiés à la lecture de nos caractères. Cependant on m'avait remis hier soir des lettres dont l'adresse était moins complète; elles portaient cette seule mention : « Missionnaire apostolique au Japon, » sans nom de ville. Un de nos pères en a reçu une autre avec cette unique désignation : « En Asie. »

Les lettres portant cette seule indication vont à Hong-Kong, où se trouvent inscrits les noms de tous les étrangers actuellement en Asie. Quant aux lettres adressées « Au Japon », et destinées aux missionnaires, on les apporte toutes ici, à la procure de Yokohama.

Dimanche, 4 mai. — Nous avons la visite aujourd'hui des PP. de Noailles et Lecomte, revenant de la fête de Kioto. Elle a été splendide, paraît-il [1].

Voici aussi le P. Clément, qui doit m'emmener à Matsumoto. Nous fixons notre départ à une dizaine de jours, vers le 19 mai.

Lundi, 5 mai. — Le mauvais temps continue. J'ai été

[1] Les journaux du Japon ont raconté qu'outre plusieurs évêques français et vingt-sept de leurs prêtres, le ministre plénipotentiaire de France, celui d'Autriche-Hongrie et le vice-consul de France à Kobé ont assisté à cette imposante cérémonie. Étaient également présents, venus sur une invitation, le gouverneur de Kioto, accompagné de son secrétaire général, le préfet de police, les maires de deux arrondissements et les chefs de différentes administrations, le président du conseil général avec dix-huit conseillers, les directeurs des principales industries, ceux de plusieurs banques locales et de quatre journaux. Bon nombre de professeurs des écoles de la ville entouraient les autorités. Une quinzaine de dames, parmi lesquelles la femme du procureur impérial, accompagnaient quinze religieuses de la mission.

Une musique militaire, venue d'Osaka, prêta son concours, et des prières solennelles furent dites pour l'empereur du Japon et pour les fonctionnaires.

L'église n'avait pu contenir tous les curieux accourus pour voir la nouvelle église, où la foule se succéda toute la journée et tout le lendemain.

(*Note de l'éditeur.*)

néanmoins obligé d'aller deux fois à la montagne chez les sœurs, ce matin pour dire la messe, et ce soir pour un enterrement. Mais la pluie tombait si fort que nous n'avons pu aller jusqu'au cimetière japonais, situé assez loin de là. J'ai donc fait seulement la cérémonie ; le convoi a été remis au lendemain. On ne se figure pas en France ce que sont ici ces pluies diluviennes, tombant nuit et jour sans interruption, et transformant les chemins en torrents. Au surplus, on n'a pas souvenir ici d'une si longue série de mauvais jours.

Mardi, 6 mai. — Le temps est devenu meilleur, et je puis enterrer ce matin la pauvre jeune fille de dix-sept ans morte subitement chez les sœurs.

Nous avions été réveillés la nuit par un incendie peu éloigné. Il n'a pas été grave, heureusement.

Mercredi, 7 mai. — Tous les missionnaires présents à Tokio étaient invités à déjeuner aujourd'hui chez l'évêque, pour dire adieu à trois missionnaires partant pour le nord du Japon. Autre chose m'y attirait, c'était la préparation des caisses qui doivent me précéder vers Matsumoto, car le voyage est long à cause de la difficulté des chemins. Il n'y a pas encore de route carrossable, et tout doit être transporté à dos de chevaux.

Le P. Clément et moi partirons du 19 au 20 pour cet heureux pays. Je suis tout à la joie de ce voyage dans les montagnes, dans une belle contrée presque inconnue des Européens. Nous irons à petites journées.

Une circonstance fortuite m'a fait manquer le train que je devais prendre pour retourner à Yokohama.

L'empereur du Japon rentrait dans sa capitale, revenant de Nagoya et de Kioto, et toutes les troupes, les autorités, ses ministres, ses femmes, étaient venus au-devant de S. M. le Mikado. J'eus tant de peine à traverser ce cortège

avec ma petite voiture, qu'en entrant dans la gare je vis le train partir. Il fallait attendre une heure : je fus vite consolé, car j'allais voir le souverain du Japon. Il y a dix ans, il ne sortait jamais de son palais qu'en chaise fermée, chacun étant obligé de se prosterner sur son passage sans lever les yeux, en signe d'adoration.

Toute la cour était là; sur le quai, la musique se disposait à jouer l'air national, au moment de l'arrivée du train impérial.

Quelques instants auparavant, les curieux ayant été contraints d'évacuer la gare, je me mêlai aussitôt aux personnages officiels, espérant être pris pour l'un d'eux; ce qui eut lieu. Je pus donc jouir à l'aise du spectacle.

On annonce le train : l'impératrice, accompagnée de la mère du mikado, toutes deux habillées à la japonaise dans une grande robe de soie blanche brodée, s'avancent pour recevoir le souverain. Toute la cour les suit.

Le train est arrivé : le wagon de l'empereur est au milieu. Il est plus grand et plus élevé que les autres. La locomotive, en s'arrêtant, a laissé échapper un léger coup de sifflet, à peine perceptible, pour ne pas incommoder d'augustes oreilles.

La musique commence l'air national, monotone, lugubre, sans allure guerrière.

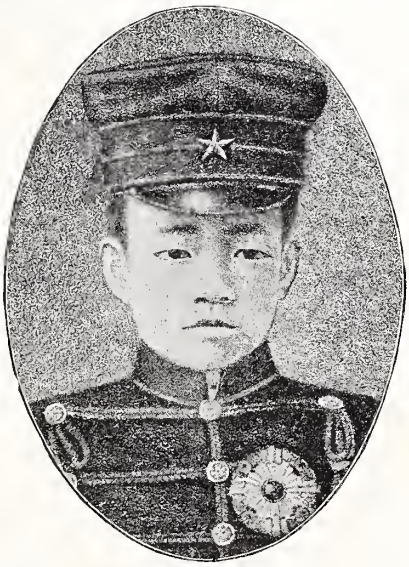
Le mikado paraît : il est grand, un peu voûté. Il a des moustaches noires, et porte un costume militaire assez semblable à celui d'un colonel d'infanterie française en petite tenue. Il marche lentement, le képi sur la tête, sans regarder autour de lui et sans répondre aux saluts, sans prêter attention aux prosternations de ses familiers. Devant et derrière marchent des porte-insignes et l'étendard impérial. Ce drapeau est rouge, avec un soleil d'or au milieu.

A vingt mètres en arrière s'avance le petit prince,

costumé en officier comme son père, et marchant aussi raide que lui. Il semble avoir huit ans.

L'empereur Mutsu-Hito (le mikado).

L'impératrice Haru-Ko.



Le prince impérial Haru.

La cour suit d'assez loin.

Leurs majestés montèrent au premier étage et revinrent prendre leurs carrosses, dans le même ordre : le père dans l'un, le fils dans l'autre, puis les ministres, etc., suivis des lanciers.

Les personnages officiels, les impératrices prirent place à leur tour. Pendant tout le défilé on a joué l'air national.

Rentré à Yokohama, j'ai trouvé le P. de Rotz, du Japon méridional. Il vient se reposer quelques jours dans notre mission du Nord. C'est un missionnaire d'un esprit original, mais d'une grande sainteté. Avec sa barbe blanche, il a l'air d'un vieux châtelain.

Jeudi, 8 mai. — Le temps se met au beau définitivement; nous l'espérons du moins, car les changements de temps sont notre principale distraction à Yokohama.

Vendredi, 9 mai. — Une dépêche du P. Delpech[1] donne l'ordre aux missionnaires du Nord, de la part du saint-siège, d'élire celui qu'ils désirent avoir pour évêque; car le suffrage universel existe dans notre société; mais pour voter il faut être parti pour les missions depuis trois ans. Aussi, dans le Nord, ne seront-ils que onze votants sur quatorze présents.

Samedi, 10 mai. — Nous envoyons aujourd'hui nos lettres par le consulat de France, afin de jouir de la franchise du ministère des affaires étrangères.

Dimanche, 11 mai. — J'adresse cette fois à mon père, au lieu de photographies, quelques renseignements que j'ai pu me procurer sur saint Prudent, le patron de notre famille. J'ai pensé que cela pouvait avoir de l'intérêt pour vous.

Lundi, 12 mai. — Je reçois aujourd'hui mon passeport du gouvernement japonais par l'intermédiaire de la légation de France. J'ai la permission, pendant six mois, de voyager dans une bonne partie des provinces centrales de Nippon. Presque toutes y sont spécifiées. Me voici donc en

[1] Directeur général du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

règle et je puis partir sans être inquiété par la police. Faute de passeport, je serais immédiatement ramené à Yokohama entre deux policiers, car le Japon est toujours fermé aux Européens. Ils ne peuvent y pénétrer sans une permission spéciale et toujours limitée quant au temps. Ils ne peuvent jamais y acquérir ni s'y établir. Il faut user de ruse pour le faire. Mais aussi, d'après les traités, nous ne pouvons pas être jugés par les tribunaux japonais. Si nous commettons quelque infraction, c'est notre consul seul qui a juridiction sur nous.

C'est fort heureux, car la justice est ici singulière. Quoi qu'on en dise, la torture n'est point abolie partout : en maints endroits on l'exerce pour obtenir des aveux.

A propos de mon passeport, vous ne devineriez jamais comment mon nom a été traduit par les Japonais du ministère. J'aurais bien le droit de ne pas répondre en m'entendant appeler du nom qu'ils me donnent.

Mardi, 13 *mai.* — Il vient de se passer à Tokio, près de l'évêché, sur la concession européenne, un fait à relever. Un révérend pasteur protestant, sortant en voiture de chez lui, rencontra l'impératrice mère, également en voiture, mais escortée de lanciers japonais. Il commit l'inconvenance de ne pas saluer. Aussitôt un lancier voulut le découvrir avec sa lance; mais, en visant le chapeau, il atteignit aussi la tête, peu gravement du reste. L'escorte passa et l'on crut que l'affaire en resterait là.

Mais le bruit s'en répandit, et une bande de Japonais vint assiéger la demeure du révérend pour la piller et faire un mauvais parti au propriétaire. On dut aller au plus vite chercher la police, qui à l'heure actuelle garde encore l'habitation. Quant au pasteur, il a filé sur Yokohama avec femme et enfants. Il attend le prochain bateau pour s'embarquer.

Si le fait se fût produit non pas dans la concession européenne, mais dans la ville japonaise, l'émeute n'eût pu être maîtrisée, et notre Anglais eût payé de sa vie son imprudence.

Le Japonais est doux, il montre une politesse exagérée, toute de formes; il n'est pas méchant, mais garde le souvenir d'une injure et se venge dès qu'il le peut. Sa tête se monte, comme chez les enfants; alors il ne calcule plus rien, et l'on voit apparaître des instincts de cruauté féroce. Messieurs les révérends devraient savoir cela et ne pas s'exposer à ces sortes d'aventures. Quand on vient moraliser un pays, il faut d'abord enseigner par son exemple le respect de l'autorité, quelle qu'elle soit; autrement on encourage l'insubordination, la révolte, la révolution.

Puisse la leçon de politesse infligée par le lancier japonais profiter aux autres pasteurs.

Mercredi, 14 mai. — Il est à peu près décidé que nous partirons pour l'intérieur mardi prochain. J'irai coucher à Tokio la veille, et le matin nous prendrons le train vers neuf heures. Nous arriverons le soir à quelques lieues de Matsushiro, au nord de Matsumoto, intervalle que nous franchirons à pied, ou en voiture, s'il s'en trouve. Nous coucherons à Matsushiro, où le P. Clément a quelques affaires à régler avec un de ses catéchistes. Ensuite nous descendrons vers Matsumoto.

Il me sera peut-être impossible de vous écrire par la prochaine malle française; ne vous tourmentez donc pas si vous êtes plus longtemps sans nouvelles.

Jeudi, 15 mai. — Nous fêtons aujourd'hui l'Ascension. Dans la soirée je reçois la visite de M. Blanc, l'agent des Messageries. Il m'annonce le courrier de France pour demain et me dit que le révérend Summers, qui a failli se faire écharper à Tokio, s'embarque dès demain avec toute

sa smala. Le pasteur prétend que ce n'est pas la peur qui le fait partir, que sa mission est terminée : il trouve peu de gens à le croire.

Vendredi, 16 *mai.* — La malle anglaise part demain

La principale rue de Tokio arrangée à l'européenne.

matin à sept heures et demie. Je mets donc ce soir à la poste cette lettre, qui vous portera mes dernières tendresses datées de Yokohama. Je vous écrirai la prochaine fois de Matsumoto.

Samedi, 17 *mai.* — Je vais chercher à bord de l'*Iraouaddy* une sœur de Saint-Paul de Chartres arrivant de Hong-

Kong pour augmenter le nombre de celles de notre communauté de Tokio, qui ne peuvent suffire aux nécessités.

Les officiers du bord m'apprennent que le chef mécanicien du *Calédonien,* excellent homme dont j'avais fait connaissance pendant ma traversée, est mort au retour, à Shang-Haï. Le commandant de Maubeuge, lui-même très fatigué de son dernier voyage, a dû prendre un congé. Ce n'est donc pas lui qui dans quinze jours amènera ici le *Calédonien.* Cela ne m'a pas surpris, car nous avions tous été plus ou moins éprouvés par les brusques changements de température que nous avions rencontrés, passant presque sans transition de l'hiver de France au climat des tropiques, pour retrouver bientôt un temps glacial.

Dimanche, 18 *mai.* — Je reçois un très aimable mot du ministre de France à Tokio. Il me fait passer une charmante lettre de M. Fournier, son ancien chef. J'irai le remercier demain et lui faire mes adieux.

Lundi, 19 *mai.* — J'ai rendu visite au ministre de France. Il voulait me retenir à déjeuner, mais je n'ai pu accepter. J'avais à faire mes derniers préparatifs de départ et à voir les missionnaires. Le temps est épouvantable. Espérons qu'il se remettra pour demain, car par la pluie mon voyage serait bien plus pénible.

Mardi, 20 *mai.* — A huit heures ce matin je me mets en route. Le chemin de fer nous mènera jusqu'à trois lieues de Matsushiro. Nous arriverons vers cinq heures du soir à l'endroit où le chemin de fer nous laissera. Nous espérons donc pouvoir nous reposer vers les neuf heures. Nous ne serons à Matsumoto que samedi. Aussi je confie ce petit mot à Monseigneur, qui vous l'enverra par la légation. Je vous embrasse bien tendrement. Je n'ai pas reçu vos lettres des deux dernières malles. Elles m'attendent sans doute à Matsumoto.

X

LE JAPON INCONNU

Départ de Tokio. — Le pays. — Un déjeuner japonais. — Le tramway. — Le froid. — Un volcan. — Le souper. — Les voitures. — Matsushiro. — Intérieur japonais. — La cuisine. — Le poisson cru. — Un ancien château. — Culture du mûrier. — La pisciculture. — Les voitures. — Les porteurs. — Trajet à travers les montagnes. — La poste. — Arrivée à Matsumoto. — Une fête païenne. — Le presbytère. — Première installation. — La nourriture. — Difficultés entre les païens et les chrétiens. — L'isolement. — La chaleur. — Les pluies. — La prison. — Les paysans. — Aspect des pins. — Usage superstitieux.

Mardi, 20 *mai.* — C'est aujourd'hui enfin que je me mets en route pour gagner, en passant par Matsushiro, le poste qui m'a été assigné en janvier dernier.

Après avoir célébré la sainte messe à la cathédrale de Tokio dès cinq heures et demie, et déjeuné aussi abondamment que le permettait l'heure matinale, nous montons, le P. Clément et moi, dans les petites voitures qui doivent nous conduire au chemin de fer, à l'autre bout de la ville. Nos bagages nous suivent.

Monseigneur et tous les pères sont venus nous embrasser et nous souhaiter un heureux voyage. Avant de prendre nos billets, nous exhibons nos passeports, et nous partons.

Dans sa première partie, la route n'offre rien de remarquable : ce sont des champs de thé, de mûriers, des blés, des rizières, un peu comme en France.

Vers midi nous avons faim : nous achetons à une station un déjeuner japonais. Dans un copeau de bois très mince, une vraie feuille de papier, nous trouvons des boulettes de riz froid cuit à l'eau. Elles contiennent au milieu des *côcô,* c'est-à-dire des morceaux d'une sorte de navet. Ils sont crus et fermentés, et exhalent une odeur nauséabonde. Nous mâchons néanmoins du bout des dents et nous parvenons à en avaler, malgré notre cœur qui se révolte.

Nous changeons bientôt de train. Alors commence un fort beau parcours à travers de profondes vallées. Les montagnes que nous longeons sont très découpées : ce ne sont que rochers, tantôt dénudés, tantôt verdoyants.

Au bout de la ligne du chemin de fer, une énorme montagne, qu'il va nous falloir escalader, barre la route.

Nos places retenues dans une affreuse voiture, nous essayons encore de déjeuner. Assis à terre, on nous présente une soupe de poisson, c'est-à-dire de l'eau dans laquelle a bouilli je ne sais quel animal séché, nageant au milieu d'herbes vertes.

Au Japon, on ne connaît pas la cuiller : le potage se boit, et l'on aspire les parties solides avec un bruit d'aussi bon ton là-bas qu'il serait déplacé chez nous. Les usages et les goûts varient avec les pays, sans qu'on puisse les discuter plus que les couleurs.

Après le potage vient l'inévitable riz, mais sans fourchette, bien entendu. Elle est remplacée par deux petits bâtons de bois qu'on nous présente. C'était la première fois que je me servais de pareil instrument. Il me fallait faire mon apprentissage. Au surplus, la nécessité est le meilleur maître. A la fin de ma tasse de riz, je me servais de mes petits bâtons sinon avec adresse, du moins de

façon à ne pas mourir de faim, comme maître renard chez la cigogne.

Je vais vous apprendre en passant comment on manœuvre ces bâtonnets. On les prend tous les deux de la main droite, et, les appuyant à la naissance du pouce et de l'index, on les fait jouer avec les autres doigts; c'est avec ces sortes de pincettes qu'il faut saisir

Repas japonais.

les aliments et les porter à sa bouche, sans en laisser tomber, car on n'a pas de serviette et le plat reste à terre, loin de vous.

Sur un même plateau on sert du riz accompagné de deux ou trois autres choses, dans de petites soucoupes. On prend alternativement une bouchée de poisson, deux bouchées de riz; une gorgée de soupe, deux bouchées de riz; une de *côcô,* deux de riz; une de radis, et ainsi de suite, avec des asperges à peu près crues. Le tout s'arrose de quelques tasses de thé vert, sans sucre.

Nous payons notre repas : l'addition montait à cinq sous

par tête. Ce n'était pas bien cher, et cependant nous n'avions pas mangé pour ce prix.

Il était deux heures quand nous montâmes dans une affreuse caisse en bois qualifiée pompeusement de tramway. Deux chevaux la traînaient sur des rails. Ce coffre ne pouvait contenir que huit personnes, et cependant nous nous y entassâmes douze, les uns sur les autres. J'étais sur les genoux d'un vieux bonze, qui a été poli avec nous, contrairement à l'habitude.

Cinq voitures comme la nôtre partent ensemble en caravane, et nous escaladons la montagne au trot de nos deux chevaux, changés toutes les lieues. Cette route, qui serpente au milieu d'arbres de toute sorte, porte le nom significatif de chemin des *cinq millions cinq cent mille détours*.

La voie est si étroite, que parfois on est à moins de cinquante centimètres d'un affreux précipice : de l'autre côté se dresse le rocher.

Un faux pas des chevaux, le moindre déraillement du véhicule auraient de terribles conséquences. Les détours sont brusques, et c'est là surtout qu'on pourrait verser. A cette époque, ce chemin est, somme toute, assez beau; mais il en est autrement par les temps de neige ou de verglas. De temps en temps nous trouvons des gares, où sont rassemblées de nombreuses petites charrettes chargées de caisses.

Autrefois, la nuit surtout, ce trajet était dangereux, car la montagne était infestée de voleurs prêts à détrousser les voyageurs attardés. Parmi ces malfaiteurs se trouvaient un prêtre shintoïste et son fils, gardiens l'un et l'autre d'un temple situé sur un pic des alentours, ce qui permet de supposer que leur *casuel* n'était pas suffisant.

A mesure que nous nous élevions, le froid devenait plus vif; nous avions le nez rouge et presque l'onglée aux doigts. En bas nous avions eu trop chaud; au sommet je

fus obligé de me revêtir de tous mes manteaux : c'est l'endroit le plus froid du Japon.

Là, nous prenons, à six heures du soir, un train qui nous mène à Yashiro, où nous arrivons vers huit heures. La route est fort belle; nous découvrons à notre droite l'*Asama-Yama,* volcan qui fume toujours, le plus célèbre après le Fuji, la montagne sainte.

Ayant débarqué et soupé avec du riz et des œufs à la coque, mangés sans pain et avec la seule aide de petits bâtons, ce qui peut vous étonner, nous partons pour Matsushiro, à quatre lieues de là. Nous louons trois hommes pour nous traîner, avec nos sacs de voyage, dans de petites voitures. Le chemin est affreux : des ornières, des pierres, des ponts à travers lesquels on aperçoit l'eau; des secousses qui nous font bondir sur notre siège comme sur le dos du cheval le plus dur. Enfin, vers dix heures du soir, nous arrivons à destination.

Nous avions besoin de repos : nous faisons nos lits dans la maison japonaise du catéchiste. L'opération n'était pas compliquée : il nous suffit d'étendre une couverture sur une natte et de la recouvrir avec un drap.

Quand on n'y est pas habitué, la première nuit ainsi passée favorise peu le sommeil, mais on se rattrape la seconde. Malheureusement encore, cette nuit-là, nous n'eûmes pas de chance. Un des enfants du catéchiste ne cessa pas de crier; et comme les cloisons dans ce pays sont de simples paravents en papier, nous partageâmes toute la joie du père de famille.

De même que les cloisons, les murs sont aussi en papier. Ils sont formés de simples châssis glissant les uns sur les autres, ce qui fait qu'on ne peut ni se renfermer convenablement, ni se défendre du froid, lequel entre partout, comme chez lui.

Quant aux cheminées, elles n'existent pas. On fait la

cuisine au milieu d'un appartement, dans un trou fait en terre et sur lequel on étend le bois. La fumée qui s'échappe noircit tout. Pour se chauffer dans les chambres, on apporte, comme je vous l'ai déjà dit, un vase de terre rempli de cendres et de charbon. Tel est le confort au Japon.

Mercredi, 21 mai. — Dans un coin de l'appartement nous préparons une table, faite de paravents, sur laquelle nous installons un autel pour célébrer la sainte messe. Bien des choses nous manquaient, mais nous ne pouvions mieux faire. Nous n'avions ni canons d'autel, ni pupitre, ni bourse pour mettre le corporal; comme pale, nous nous sommes servi d'un autre corporal.

Fatigués encore de la veille, nous nous sommes reposés toute la journée, assis à terre, comme les Japonais. Le P. Clément a causé avec son catéchiste, jusqu'à présent le seul chrétien de Matsushiro. Le soir, un riche marchand païen est venu causer avec nous. Espérons que bientôt il se fera chrétien, ainsi que plusieurs autres.

Jeudi, 22 mai. — Ce matin, après la sainte messe et le premier déjeuner fait avec du poisson *cru,* tout palpitant encore et trempé dans une sauce noire, afin de le rendre moins fade et moins rebutant, promenade avec le riche païen de la veille.

Il nous fit visiter ses propriétés, situées sur l'emplacement du château de l'ancien *daïmio* ou seigneur. On voit encore les fossés et les murs, formés d'énormes blocs ajustés à merveille les uns sur les autres, sans ciment et sans terre. Notre homme possède là de vastes champs de mûriers, dont il vend les feuilles pour la nourriture des vers à soie.

Les mûriers du Japon ont la feuille plus petite que les nôtres ; elle ressemble à celle de l'épine de nos

haies. Tous les ans ces mûriers sont coupés par le pied, et l'on cueille les feuilles des rejetons. On fait ici jusqu'à trois récoltes de vers à soie chaque année; il faut donc se pourvoir de trois récoltes de feuilles. Aussi les coupes sont-elles échelonnées dans chaque champ.

Après nous avoir montré la belle plaine de Matsushiro, enfermée dans une immense ceinture de montagnes, il nous conduisit chez un païen de ses amis, grand marchand de poissons. Celui-ci possède dans des bassins des milliers de carpes, dont beaucoup, âgées de plus de trente ans, pèsent une trentaine de livres.

Voilà comment on les montre.

L'homme chargé de les nourrir frappe du pied sur le bord : c'est le signal du repas. Quand toutes sont arrivées, il leur jette leur pâture, composée de chrysalides de vers à soie, résidu des cocons dévidés. Toutes ces bêtes se pressent alors les unes contre les autres ; on pourrait les prendre à la main, tellement elles sont peu craintives.

Le propriétaire pêcha celle qu'il voulut. Il suffit de lui tendre l'hameçon d'une ligne.

A l'époque du frai, on jette dans l'eau des herbes pour que les carpes y déposent leurs œufs. Puis on retire ces herbes, qu'on porte dans un autre bassin, afin que les petits poissons, à leur éclosion, ne soient pas dévorés par leurs parents.

En rentrant, nous fîmes rôtir notre carpe, étant peu désireux de la manger crue, comme le matin.

C'est un grand plaisir pour les Japonais d'apporter un gros poisson, le *taël,* par exemple, de le découper par tranches et de le manger encore palpitant. Nous l'avions fait à déjeuner, mais cela nous avait suffi pour la journée.

Vendredi, 23 *mai.* — Nous nous levons dès trois heures

du matin, car nous devions dire nos messes avant de partir pour Matsumoto.

A cinq heures, on nous fait grimper dans une affreuse voiture sans ressorts, toute vermoulue, attelée d'un cheval japonais que tout effrayait, si bien qu'il fallait toujours quelqu'un courant à ses côtés pour le saisir à la bride et l'empêcher de se jeter, et nous avec lui, dans les ravins et les rizières bordant la route.

Enfin, après avoir été bien secoués par les ornières, nous arrivons sur les sept heures à la gare de Yashiro, pour reprendre le train que nous avions quitté trois jours avant.

Une heure plus tard nous étions à *Uyéda*.

Désormais plus de chemin de fer ni de voiture : il faudra gagner Matsumoto à pied ou traînés par des hommes.

Nous en louons trois, qui nous tirent pendant six lieues, dans d'affreux chemins, jusqu'au pied de la montagne.

Là, dîné tant bien que mal, à peu près comme précédemment. Deux hommes chargent nos colis sur leur dos. Accompagnés d'un autre voyageur et de son porteur, nous gravissons une montagne assez abrupte. Pour nous garantir des ardeurs du soleil, nous mettons nos mouchoirs sur nos chapeaux, nous couvrant en outre de nos parapluies. Nous sommes ici sous la latitude de l'Égypte. Nous avions attaché notre soutane autour de la ceinture, afin de gravir plus aisément.

La montagne est aride : çà et là quelques pins, des polonias, des touffes d'azalées roses, des glycines violettes. Cela jette une note joyeuse sur ce sol trop dépourvu de verdure.

De distance en distance nous nous arrêtons pour faire reposer nos porteurs, qui prennent à peine le temps de fumer leur petite pipe et de prendre une tasse de thé. Nous faisons comme eux; et après nous être rafraîchis en nous lavant la figure et les mains dans l'eau tombant des rochers, nous prenons à l'auberge quelques gorgées de thé.

Nous croisons la poste : c'est un homme portant aux deux bouts d'un long bois des paquets de lettres. Il dégringole à toute vitesse la montagne; il la remontera comme il l'a descendue. On le relaye toutes les lieues.

Au sommet, l'aspect change : autant le versant que nous quittons était aride, autant celui du sud est luxuriant de végétation. Ce ne sont que forêts presque impénétrables.

Au bas, nous laissons nos porteurs pour prendre des voitures. On nous traîne jusqu'à la seconde montagne. Nous quittons alors nos véhicules pour recommencer notre ascension.

Ce qui me frappe le plus est de voir le bouleversement du sol : ce ne sont que vallons et montagnes. Afin de raccourcir un peu le chemin, on passe le sommet de la montagne sous un tunnel soutenu par des poutres, comme les galeries de nos mines. De là nous apercevons Matsumoto, au centre d'une immense vallée.

Au bas de la montagne nous prenons une nouvelle voiture. Enfin, à huit heures du soir, nous entrons dans cette ville de vingt mille habitants.

Tout y est en fête pour une cérémonie du culte shintoïste, religion dominante.

Les rues sont illuminées et ornées de fleurs. Nous croisons la procession et nous passons à côté du tabernacle, que portent une vingtaine d'hommes en blanc. Une foule d'insignes sont arborés en désordre. Le prêtre est monté sur un cheval. Des chars remplis d'enfants, que traînent d'autres enfants; des cris, du tapage, aucun recueillement : telle est cette fête.

Nous passons au galop de nos hommes et nous entrons dans notre petit presbytère.

Samedi, 24 mai. — La situation est magnifique; nous sommes entourés de tous côtés de montagnes. Çà et là

émergent leurs hautes cimes couvertes de neige : c'est splendide comme site.

Notre petit jardin est bordé par la digue et le fossé de l'ancien château. Nous sommes un peu isolés des autres maisons, de sorte que nous craignons moins les incendies.

La maison est japonaise en bas, européenne en haut, quant à l'intérieur. Dans la cuisine jaillit, dans un bassin de bois, une source dont l'eau va se perdre dans un petit étang, au bout de notre jardin. Pour puiser on se sert d'un vase en bois, qui est toujours là.

Je déballe mes caisses, et je reçois les chrétiens venus me saluer.

Le matin j'avais dit la messe dans ma chambre, car nous n'avons pas encore de chapelle.

Le soir, à huit heures, nous sommes effrayés par la cloche d'incendie : c'est heureusement loin de nous. Un temple shintoïste brûle, éclairant toute la ville.

Dimanche, 25 *mai.* — C'est aujourd'hui la Pentecôte : je dis la messe en bas, dans le parloir transformé en chapelle. Les chrétiens y assistent nombreux, et je donne la sainte communion à une dizaine d'entre eux.

Lundi, 26 *mai.* — Ma journée se passe à défaire mes caisses et à mettre tout en ordre, ce qui ne se fera qu'incomplètement, car tout mon mobilier n'est pas prêt.

Je me suis commandé un bureau composé de deux caisses, afin de pouvoir l'utiliser dans mes déplacements. Je pourrai bourrer les tiroirs de livres. Je le fais faire en bois de kaki, c'est le plus estimé des Japonais. Les Anglais l'appellent *persimmon*. J'ignore son nom en français.

Nous avons organisé un autel en bas, dans le parloir. Nous sommes encore sans le saint sacrement, mais j'espère que nous jouirons bientôt de ce bonheur si nécessaire au missionnaire.

Mardi, 27 *mai.* — C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma première communion. Comme le temps a couru vite depuis ce grand jour, en mémoire duquel je viens de dire la messe le mieux que j'ai pu !

Mercredi, 28 *mai.* — Je puis enfin reprendre l'étude du japonais, interrompue par un trop long voyage.

Préparation du repas.

Il nous est encore difficile de manger à l'européenne. On trouve peu de viande. On ne peut se procurer que du bœuf, de la vache ou du cheval. Le prix est de vingt sous la livre. Il y a quelques années on en manquait dans l'intérieur des terres.

Comme légumes, nous n'avons que de détestables pommes de terre japonaises, des haricots secs et des pousses de bambous. Quant au pain, nous le fabriquons nous-mêmes, en délayant de la farine dans de l'eau et en y mettant un peu de poudre-levain. Nous faisons cuire cette pâte dans notre fourneau de cuisine. En réalité, le riz est à peu près notre seule ressource, avec des œufs de poule et de cane.

Un petit œuf vaut un sou; le litre de lait, quinze; et un poulet gros comme le poing, vingt sous. Pardonnez-moi ces détails culinaires. Nous préparons nous-mêmes nos repas, car nos pauvres Japonais n'y entendent rien. Mais à la guerre comme à la guerre. Si nous étions malades, nous pourrions faire venir des conserves de Yokohama.

Jeudi, 29 *mai.* — Me voilà seul pour huit jours. Le P. Clément a été appelé subitement à Kofou, à vingt-cinq lieues d'ici : il n'y a point de chemin de fer; aussi n'arrivera-t-il que demain soir fort tard. Des difficultés ont surgi entre les païens et les chrétiens, qu'on veut obliger à contribuer aux frais d'une fête shintoïste. Ils s'y refusent. Le père est parti pour faire cesser cette vexation.

Le même fait s'est produit ici dans la partie sud de la ville, où les habitants sont de vrais sauvages. Grâce à l'intervention du père, nos chrétiens ont obtenu gain de cause.

Le P. Clément ne compte rentrer que dans huit jours. S'il survient des complications, il sera obligé d'aller à Tokio.

Je pourrai donc tout à l'aise me livrer pendant son absence à mes méditations, car je connais encore trop peu la langue pour converser ou me faire comprendre.

Je viens d'organiser ma chapelle, et je garderai demain le saint sacrement pour vaincre la tristesse.

Je vais employer ces huit jours à travailler et à penser à vous.

Vendredi, 30 *mai.* — Malgré le silence qui m'entoure, le temps passe assez vite. En vérité, la vie recluse, face à face avec Dieu, a bien ses charmes. J'ai déposé la sainte Eucharistie dans le tabernacle que j'ai préparé hier, et c'est là que je vais me reposer quand je suis fatigué de moi-même. Pour orner mon autel, j'ai fait deux bouquets

avec quelques branches vertes et des iris : notre enclos n'offre pas d'autres ressources.

Samedi, 31 *mai.* — Je reçois vos lettres; plusieurs ont éprouvé des retards inexplicables, elles m'ont cherché dans tout l'empire japonais. La première arrivée est celle de Mgr Cléret, que vous m'avez transmise.

Dimanche, 1er *juin.* — J'ai dit la messe à nos chers chrétiens, mais ils seront obligés de se passer longtemps encore de mes sermons.

Vers quatre heures je suis allé dans la montagne. J'espérais y trouver moins de chaleur. Mais que nos soleils de France, à l'époque la plus chaude, sont loin de ressembler à ceux-ci! Autrefois je les affrontais nu-tête. Il me faut ici mettre un mouchoir sous mon grand chapeau, et je vais être obligé d'y ajouter une ombrelle blanche, comme tous les autres missionnaires le font. Il ne faut pas oublier que nous sommes ici à la hauteur de l'Égypte, entre le Caire et Alexandrie. Que sera-ce en juillet, août, septembre, époque des grandes chaleurs!

Heureusement que les montagnes et notre grande altitude rafraîchiront un peu l'air. Et puis nous adoptons chez nous le costume des Japonais; leur robe, en étoffe mince, avec de larges manches, est très agréable à porter.

Les saisons sont ici en retard d'un mois sur celles de France : ainsi le mois de janvier, au Japon, correspond à votre mois de février. Autre différence : nous avons deux époques de pluies, une petite au printemps, mais une formidable du 15 juin au mois d'août, commencement des grandes chaleurs. Cette saison est très fatigante, car on vit comme dans une étuve. Alors tout moisit; en moins d'un jour chaussures et vêtements se couvrent d'une sorte de duvet. Peut-être en serons-nous préservés cette année,

car depuis la fin de février la pluie n'a pas été deux jours sans reparaître, et cela avec abondance et durée.

Dans la promenade que je viens de faire, je suis passé près du vieux château, ou plutôt de sa tour, la seule chose qui en reste : elle ressemble à une pagode chinoise à plusieurs étages. La prison est auprès. Des planches de trois mètres de hauteur en forment la clôture. A chaque coin sont de petites tours carrées, au haut desquelles veillent des sentinelles. Les détenus sont costumés en rouge.

Je voulais gagner la campagne. J'ai trouvé çà et là de charmants chemins couverts, mais les habitants n'étaient pas aussi riants. A mon aspect les enfants rentraient sous leur cabane de chaume, tremblant à la vue d'un étranger barbu. Les plus braves se décidaient à me suivre, comme le feraient en France nos paysans pour un Chinois apparaissant au milieu d'eux dans son costume national.

Matsumoto vient de *Matsu,* qui signifie *pin,* et de *moto,* qui veut dire *origine.* Le nom de cette ville signifie donc *origine des pins.* Ces arbres sont en effet nombreux dans la campagne; mais au Japon ils ont un aspect particulier. Vous les voyez d'ailleurs reproduits avec un peu d'exagération sur les objets peints ou sculptés dans ce pays.

D'un tronc tout de travers partent quelques branches en zigzag qui, après avoir semblé menacer le ciel, retournent vers la terre. On dirait une *hydre verdoyante.* Je n'ai pas encore vu leur aspect au clair de lune, mais ils doivent ressembler à des monstres. Je ne serais pas surpris que l'imagination en fût frappée, comme de ces apparitions fantastiques faites pour effrayer les petits enfants. Au surplus, au pied de ces arbres extraordinaires se trouve généralement une petite boîte, où la superstition des habitants suppose la résidence d'un dieu particulier. L'endroit est bien choisi pour impressionner.

Lundi, 2 juin. — On m'apporte de magnifiques pivoines pour remplacer auprès de Notre-Seigneur mes iris fanés. Elles sont fort jolies, très grosses, et d'un ton beaucoup plus vif que les nôtres. Le cœur est blanc et entouré de pétales rouges.

Mardi, 3 juin. — Je m'habitue à ma solitude, et le temps passe trop vite pour tout ce que je voudrais faire.

Mercredi, 4 juin. — Le père est de retour. Il revient satisfait de son voyage. Il a pu administrer deux malades. Il espère pouvoir se reposer quelques jours.

XI

La Fête-Dieu. — Besoins de la mission. — Utilité des écoles françaises. — Décroissance de notre influence. — La chaleur. — Plus de viande. — Un ancien château. — La vue d'un Européen. — Un repas à la française. — Une poule au pot. — Viande de chien et de cheval. — L'influenza. — Une visite japonaise. — Rivalité des habitants de Nagano et de Matsumoto. — La campagne. — Les bains chauds. — Les élections. — Les patrouilles contre les incendiaires. — Sollicitude des chrétiens pour leurs missionnaires. — Un néophyte. — Le baptême. — Construction de l'église. — Le blé noir. — La famine. — Charpentiers japonais. — Les cachets. — Un artiste. — Souvenir de la première messe.

Jeudi, 5 juin. — Qu'il est triste de célébrer la Fête-Dieu sans chants, sans procession, sans rien de ce qui fait la joie des vrais chrétiens !

Ici, deux messes, et c'est tout.

J'avais fait acheter des fleurs pour décorer l'autel, et j'ai revêtu mon bel ornement blanc.

Nous espérons pouvoir mieux faire l'an prochain.

Je songe à la *boule-de-neige* que vous aviez voulu lancer. Si elle avait réussi, ah ! que de belles choses nous pourrions faire pour loger le saint sacrement et nous-mêmes.

Mais d'ordinaire les missionnaires ne sont pas riches, ce serait contre la volonté de Dieu. Les Apôtres n'avaient

point d'or à leur disposition, et pourtant ils ont converti le monde. Néanmoins nous accepterions sans scrupule tout l'argent qui nous viendrait.

Comme chez vous, en France, nous nous occupons à Matsumoto de fonder une école. L'utilité en est bien plus grande au milieu de ce paganisme corrompu. Réussirons-nous? Les difficultés sont grandes : il faut d'abord obtenir la permission du gouvernement, et puis trouver un peu d'argent. Nous aurons toujours le mérite d'avoir essayé.

Notre intention, dans cette école où nous recevrons aussi les païens, afin de leur inculquer, avec de saines idées, la connaissance et l'affection de leur missionnaire, est d'enseigner un peu le français.

Du même coup nous remplirons deux buts : étendre la vraie religion et augmenter l'influence de notre patrie. On s'intéresse au pays dont on connaît la langue, et l'on finit par le préférer à tout autre. Ce résultat est *certain,* sans que je veuille analyser le sentiment qui l'occasionne. Il ne faut donc pas temporiser pour en arriver là. Tout missionnaire devrait avoir une école où chaque jour il consacrerait quelques heures à l'enseignement de sa langue. On finirait par la savoir, car ici les enfants suivent les classes pendant huit années. Les adultes viendraient se perfectionner au cours du soir.

L'espoir d'apprendre gratis une langue européenne nous attirerait les païens avec les chrétiens.

Quelques milliers de francs suffiraient annuellement, comme subvention du gouvernement français, pour faire prospérer cette œuvre éminemment patriotique. Pour notre école de Matsumoto il nous faudrait de quinze cents à deux mille francs. Trois mois après nous ouvririons un cours de français, avec certitude d'y réunir au moins cent élèves dès le début.

C'est là, je crois, le seul moyen de rendre à notre pays

son influence, qui diminue chaque jour au Japon, comme dans tout l'extrême Orient. Nous sommes supplantés par les Anglais, dont la langue est employée concurremment avec le japonais par toutes les administrations publiques et dans toutes les affiches. Les timbres-poste, le papier-monnaie sont anglais; et lorsqu'on écrit le japonais en caractères phonétiques, on se sert de la prononciation anglaise. Tous les journaux, toutes les revues sont écrites de la sorte. Ainsi, pour la syllabe *ou,* on met un *u;* notre son français *ch* s'écrit *sh,* et le *ch* se prononce *tch.* C'est là un fait acquis actuellement : les Français sont obligés de s'y soumettre. S'ils écrivaient autrement, ils ne seraient pas compris.

Les Allemands ont la vogue pour l'étude des sciences. Les médecins japonais parlent l'allemand, car c'est en Allemagne qu'ils vont étudier.

L'organisation militaire, commencée par la France, est en ce moment transformée par nos voisins d'outre-Rhin.

Toutefois l'allemand n'est encore parlé que par les savants. C'est l'anglais qu'on apprend dans les écoles.

L'enseignement du droit, grâce à M. Boissonnade, restait seul à la France; mais l'influence de ce savant jurisconsulte a disparu, et nous avons la suprême douleur d'assister à la destruction de son œuvre par un légiste allemand ou autrichien dont le nom m'échappe.

Hélas! nos gouvernants se préoccupent de tout autre chose que d'accroître l'influence française.

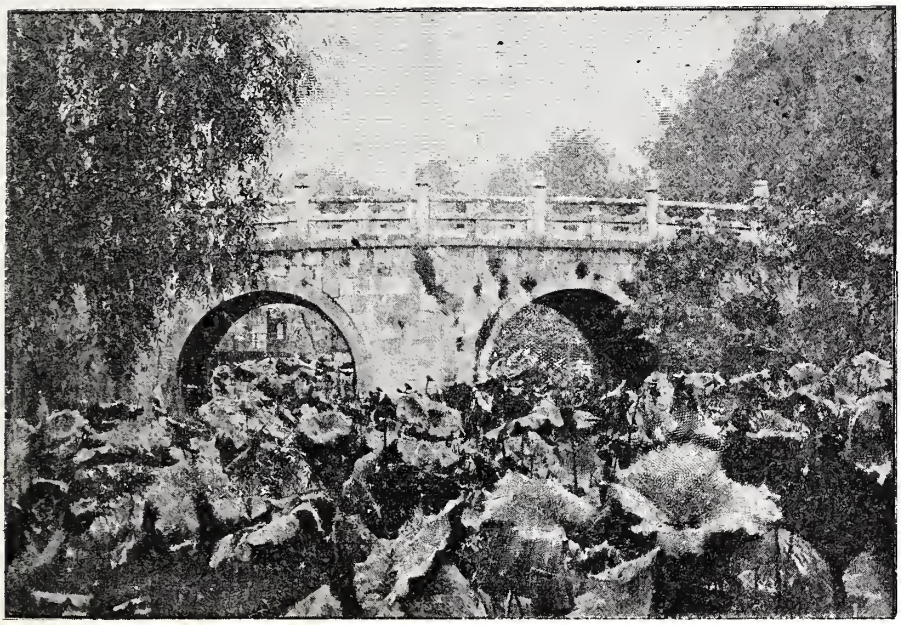
Vendredi, 6 *juin.* — Le ciel est couvert, le temps est lourd. Nous restons tranquilles chez nous dans l'attente des pluies qui vont recommencer.

Samedi, 7 *juin.* — Il pleut; une chaleur humide nous accable, n'y étant point habitués.

Depuis quelque temps déjà, l'unique boucherie de l'en-

droit n'a plus de viande, sans doute à cause de la température et de la détresse des habitants, qui peuvent à grand'peine aujourd'hui se procurer le riz indispensable.

La privation n'est pas grande pour nous, car la viande ici n'est jamais bonne. On ne tue guère que de vieilles bêtes impropres à tout autre usage. En été, les légumes



Nénuphars comestibles.

valent d'ailleurs toujours mieux. On nous sert quelques pommes de terre, des haricots secs, des tiges de bambous et des racines de *nénuphars,* dont les Japonais sont très friands. Cette plante, à en juger du moins par ce qu'on voit ici, ne semble pas avoir les propriétés sédatives qu'on lui attribue en France.

Voilà, avec le riz, avec le pain que nous faisons cuire dans la cendre, et quelques œufs de cane, la base de notre nourriture. Ce n'est pas recherché, mais cela nous suffit.

Dimanche, 8 *juin.* — Le beau temps est revenu, tempo-

rairement au moins. J'en profite pour aller visiter la tour du château de l'ancien *daïmio,* ou seigneur féodal, dont la forteresse a été rasée, il y a vingt-cinq ans environ, au moment de la révolution japonaise. Comme architecture, c'est très irrégulier : une grosse masse carrée, en pierre, sur laquelle est placée une tour en bois à plusieurs étages allant en se rétrécissant, et dont les toits forment saillie. Celui du sommet est en forme de selle à pommeau pointu. A chacune des autres extrémités est figuré un poisson, la queue relevée vers le ciel.

On y monte par une série d'escaliers difficiles à gravir et qui ne valent pas une simple échelle.

L'intérieur forme une vraie forêt de poutres et de poutrelles se croisant en tous sens. Les murs sont en torchis et formés d'une sorte de mortier de paille et de terre glaise, lancé dans des claies de bois. Cela tient très bien.

Les assises de la base sont en énormes blocs de pierre, juxtaposés sans ciment. Les toits sont en tuiles grisâtres, paraissant avoir été cuites au soleil. Il y a plusieurs enceintes dont les murs ont trois ou quatre mètres d'épaisseur. Elles sont séparées par de larges fossés. De là haut on a sur la plaine de Matsumoto une vue splendide. La cour intérieure est plantée de vernis du Japon; cet arbre est une vieille connaissance pour moi.

Dans notre promenade faite ensuite dans la ville, nous avons été l'objet d'une gênante curiosité.

Il est si rare de voir ici des Européens, surtout en robes noires, avec de grands chapeaux et des ombrelles blanches!

Lundi, 9 *juin.* — J'apprends la fonte prématurée de votre malheureuse *boule-de-neige.* Peut-être serez-vous plus heureux pour nous une autre fois.

Aujourd'hui cependant nous commençons notre église.

Elle coûtera environ trois mille francs. Vous voyez qu'elle ne sera guère luxueuse, mais nous ne pouvons mieux faire actuellement.

Mardi, 10 *juin.* — Une pluie torrentielle, sans interruption, n'empêche pas quelques-uns de nos chrétiens de venir de plus d'une lieue assister à notre messe.

Mercredi, 11 *juin.* — Voilà le beau temps. Cette température brusquement changeante est fort pénible. On passe dans un instant du froid au chaud : les étrangers ne peuvent s'y faire. Quant aux Japonais, ils semblent ne point s'en apercevoir, habitués à se passer de vêtements par tous les temps, ou du moins à ne porter qu'une petite veste décolletée et s'arrêtant où elle devrait commencer. Ils ignorent absolument la pudeur : nous cherchons un mot pour leur inculquer ce sentiment tout chrétien.

Jeudi, 12 *mai.* — Nous invitons deux Japonais à dîner à l'européenne. Nous nous amusons beaucoup à voir ces braves gens manger la soupe avec la fourchette et la cuiller et piquer le pain comme un morceau de viande. Ils manient le couteau du bout des doigts, comme leurs bâtonnets. Nous nous étions payé un *chamo* au pot. C'est une espèce de poule originaire de Siam : on dresse les coqs pour le combat. Notre prétendue poule était un de ces vieux coqs; il avait sans doute maintes fois triomphé avant d'avoir l'honneur de figurer sur notre table. On est obligé de dépouiller ces oiseaux, dont la peau défie les meilleures dents, et de les faire bouillir de longues heures.

Mais il fallait préalablement tuer l'animal, ce que défend la loi bouddhiste, sans doute à cause de la métempsychose; car l'on pourrait assassiner ainsi feu son aïeul ou feu sa belle-mère.

Bref, personne ne voulait porter sur notre *chamo* une *main homicide.* L'un s'excusait sur la vue du sang, qui lui

faisait mal; l'autre, sur son ignorance, etc. Quelqu'un pourtant, plus audacieux, offrit son concours, mais à la condition que le malheureux poulet aurait le cou tordu ou serait étouffé, à notre choix. Nous n'acceptâmes aucun de ces moyens, et nous prîmes le parti de saigner nous-mêmes le poulet, comme je l'avais vu faire en France, après l'avoir préalablement suspendu par les pattes.

La morale de tout ceci, c'est que nous ne pourrons pas souvent manger de la viande, non à cause de notre répugnance à saigner les poulets, mais par suite de l'insuffisance de notre bourse, que nous employons à des choses plus utiles; car c'est cher, pour des missionnaires, un coq de combat : soixante sous!

Nous ne pouvons pas compter davantage sur la viande de boucherie. L'autre jour, pour du bœuf nous avons eu du chien, et ce n'est pas bon. On nous avait offert du cheval, mais quel cheval! Nous avons essayé d'en manger, sans y parvenir. Il faudrait trouver un procédé plus efficace afin d'obtenir la cuisson, les moyens usités sont insuffisants pour rendre cette viande comestible. C'est donc pour nous un vrai plaisir de faire maigre, et nous ne nous en trouvons pas plus mal. Nous n'aurons pas ainsi à redouter l'obésité.

Vendredi, 13 *juin*. — Visité les chrétiens. Plusieurs sont atteints de l'*influenza*, qui a fait enfin son apparition au Japon. Elle l'a envahi tout entier. Jusqu'ici elle semble peu grave.

Rien n'est aussi drôle qu'une visite japonaise. On commence par se déchausser; puis, arrivé sur le seuil de la porte, on se met à genoux, les deux mains à terre, et l'on touche le sol avec le front trois ou quatre fois, selon le degré d'honneur qu'on veut rendre. Ensuite on entre et l'on s'assied sur ses talons. Aux personnages de distinc-

tion on offre habituellement, avec force politesses, un petit tapis. Alors les femmes arrivent, apportant l'une le *hibachi,* petit réchaud contenant du charbon incandescent pour allumer la pipe; une autre, une théière de fer remplie d'eau chaude; une autre, une petite théière renfermant des feuilles de thé; puis des tasses microscopiques; enfin des friandises dont on peut bien ne pas être très *friand,* telles que des *mochi,* ou pâte de riz cuite à la vapeur d'eau et contenant de la purée de pois; telles aussi que ces fameux *côcô,* raves fermentées dans la saumure; et des oignons crus confits dans du sucre, etc. Tout cela est servi sur de petits plateaux de laque qu'on dépose par terre après s'être agenouillé.

Alors le maître de la maison sert du thé, sans sucre. On prend la tasse des deux mains, on la porte à son front, en baissant la tête pour dire merci, et l'on boit en aspirant le plus bruyamment possible et dégustant de la même façon. Enfin on sert les prétendues friandises. Le maître de céans vous en met, à l'aide de ses deux petites baguettes, dans les deux mains, que vous tenez rapprochées. On le remercie avec les démonstrations déjà décrites. Il est d'usage, après avoir causé plus d'une heure, de vous dire, avec une politesse exagérée, qu'on espère bien que vous vous abaisserez jusqu'à revenir dans cette *sale* maison, si mal tenue, où l'on est si impoli, etc.; mais lorsque vous voulez partir, on vous supplie de rester encore. Il faut céder au moins deux fois, malgré la souffrance qu'on éprouve à se tenir à genoux, car il faut y être habitué.

Samedi, 14 juin. — Chaleur lourde, humide, étouffante. Nous passons la journée étendus sur une natte, sans pouvoir respirer. Tandis qu'à Singapour, sous l'équateur, la chaleur varie entre 28 et 30 degrés, il arrive ici d'avoir 40 degrés

à l'ombre. En revanche, pendant l'hiver, le froid est des plus rigoureux.

Dimanche, 15 *juin.* — Pour essayer de faire plus de bien dans notre chrétienté, nous réunissons tous les soirs les fidèles, à neuf heures. Nous ouvrons le tabernacle, et, devant le saint sacrement, on récite la prière du soir et le chapelet. Avant et après nous causons, pour tâcher de faire pénétrer autour de nous le véritable esprit chrétien.

Lundi, 16 *juin.* — Les élèves rentrent aujourd'hui dans les écoles de Matsumoto, licenciées à cause de l'influenza. L'épidémie est en décroissance. J'y ai échappé.

Mardi, 17 *juin.* — J'apprends l'arrivée des photographies que je vous ai expédiées. Vos nombreuses lettres me rendent bien heureux.

Jeudi, 19 *juin.* — Un événement assez grave s'est passé cette nuit. On a cherché à incendier la grande école, dans notre voisinage. On a mis le feu aux rideaux, préalablement enduits de pétrole. On a pu arrêter le feu et l'on s'est mis à la recherche des coupables, cachés, croyait-on, dans les broussailles du fossé du château, ou dans les hautes herbes du bord de l'eau. On a allumé de grands feux autour des endroits suspectés, mais les investigations ont été vaines. Les soupçons se portent sur quelques élèves.

Déjà, la veille, on avait essayé d'allumer l'incendie dans sept endroits de la ville en même temps, notamment à la sous-préfecture, à la police, etc. Nous n'étions donc pas très rassurés hier soir. Aussi le père, ayant vite endossé une vieille soutane, avait conduit ses chrétiens sur le lieu du sinistre et occupé les avant-postes. Dans ces circonstances il faut payer de sa personne. Mais comme on profite souvent de ces moments de trouble pour piller et incendier ailleurs, je restai à garder notre petite demeure, où se

trouve le saint sacrement. Les lumières éteintes et les portes fermées, je montai la garde dans le jardin. Voyant bientôt la foule augmenter, je fis fermer la petite grille d'entrée pour prévenir quelque fâcheux incident.

A onze heures tout était terminé. La prière faite, on se coucha.

Monté sur le toit, je vis s'éloigner toutes les lanternes des curieux : leur dispersion m'indiqua que je pouvais aller dormir.

Voici à quoi l'on attribue ces tentatives multipliées. Il est question de transférer la préfecture du *Ken* de Nagano à Matsumoto, où elle se trouvait autrefois. On l'a enlevée d'ici à la suite d'une émeute pendant laquelle elle avait été incendiée. Les habitants de Nagano veulent faire croire que ceux de Matsumoto sont aussi révolutionnaires qu'autrefois et que le préfet n'y serait pas en sûreté : c'est du moins le bruit qui court. Mais si le coupable est pris, il sera écharpé par la foule, sans qu'on puisse le sauver. Le Japonais est cruel à certains moments : il ne calcule plus alors la portée de ses actes. C'est un grand enfant en colère.

Vendredi, 20 *juin*. — Nous allons dès le matin faire une longue promenade dans les montagnes au nord de Matsumoto. Le site est fort pittoresque. Du haut d'une colline couverte de sapins et descendant à pic, on aperçoit à ses pieds une large vallée, aux vertes rizières, véritable prairie parsemée de bouquets d'arbres, au milieu desquels émergent les toits en chaume de nombreux villages.

Après avoir marché plusieurs heures, nous atteignons le village d'Asama, au nord-est. C'est une petite ville d'eau thermale. Chaque maison possède des bains qui sont la fortune de l'endroit. L'eau est très chaude et fortement

sulfureuse. Nous nous installons dans une de ces maisons, et nous nous disposons à nous baigner, le père et moi, chacun à notre tour, dans l'eau courante.

A ce propos, voici quelques détails concernant les bains au Japon. Les habitants seraient les êtres les plus malheureux du monde s'ils ne pouvaient prendre chaque soir leur bain *chaud*. Il est même si chaud, qu'on ne peut y entrer que progressivement. On en sort rouge comme une écrevisse cuite. Cet abus de bains bouillants occasionne, croit-on, le grand nombre de phtisies et d'anémies qu'on rencontre au Japon. Je me suis aperçu, par expérience, qu'une fois en passant ces bains ne peuvent nuire et qu'ils fouettent le sang; mais ils affaiblissent à la longue, car en sortant de là on se sent exténué.

Les maisons de bains s'appellent en japonais *youyou*. Au milieu d'une grande pièce est un baquet carré, de deux mètres de côté. Le feu est dessous en permanence pour échauffer l'eau. Tout le monde se baigne ensemble : hommes, femmes, enfants, malades même.

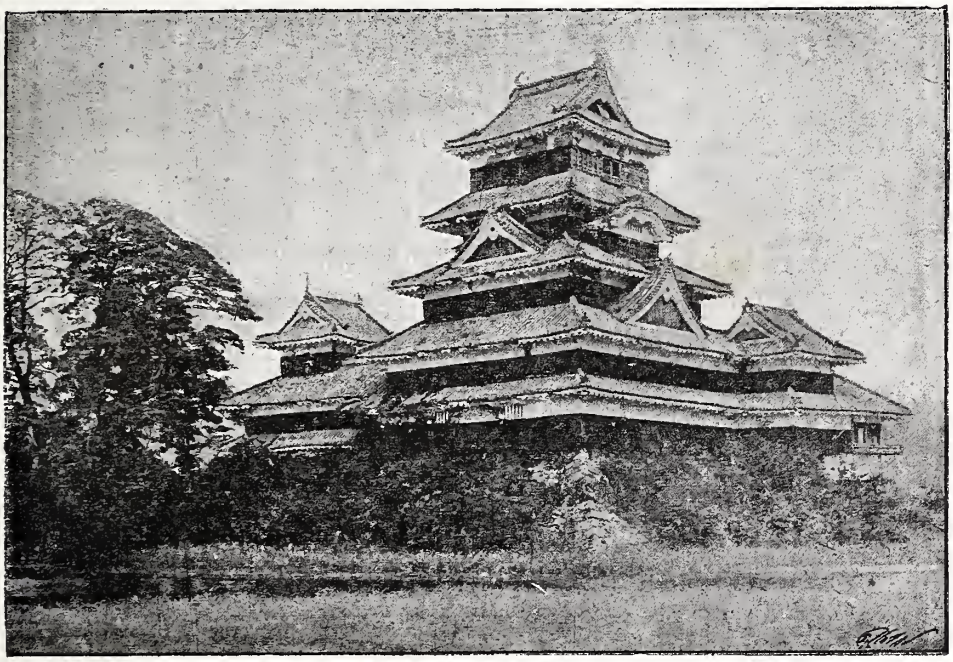
Vous supposez bien que ce n'est pas là que nous sommes allés. Nous avons eu un bain pour nous seuls, et dans de l'eau courante. Nous avons pris un bain le matin et un autre le soir, ce qui nous a fait grand bien. L'eau était si chaude que nous ne pouvions y tremper les pieds.

Nous sommes rentrés pour souper, enchantés de notre journée.

Les élections, les premières qui vont se faire au Japon, agitent beaucoup les esprits. Pourtant le suffrage est si restreint qu'il n'y a pas le quart de la population à pouvoir voter. Les bonzes se remuent beaucoup. La loi leur défendant de se présenter comme députés, un certain nombre défroquent pour pouvoir aspirer à l'honneur et surtout aux avantages d'un fauteuil à l'assemblée législative.

Il est curieux de voir les Japonais singer la vieille Europe et prendre souvent dans nos institutions ce qu'elles ont de plus mauvais.

Mais que va-t-il sortir de tout cela ? Ici les esprits sérieux sont inquiets. On redoute les conséquences du caractère léger, violent, sans orientation des Japonais.



Château de Matsumoto (Nagano-Ken).

Samedi, 21 *juin*. — Les incendies paraissent arrêtés momentanément. On est parvenu à mettre quatre fois de suite le feu à la même école, dans notre voisinage, et cependant tout le monde veillait. La première fois, c'était dans une salle où toutes les couvertures avaient été réunies. La seconde fois, on avait trempé les rideaux dans du pétrole avant de les allumer. La troisième, on avait jeté des allumettes enflammées sous l'escalier, dans l'endroit où l'on entasse les vieux papiers. Enfin on mit le feu aux matelas. On fait maintenant partout des rondes la nuit.

Hier il faisait du vent. Aussi ces patrouilles de cinq ou

six hommes, non contentes de frapper sur leurs instruments de bois, criaient à tue-tête, en japonais, le *garde à vous!* heurtant toutes les portes afin de mieux réveiller les habitants. Ceux-ci devaient s'assurer qu'il n'y avait point chez eux de commencement d'incendie. En effet, par ce vent, ce n'est pas seulement une maison qui eût brûlé, mais mille, dix mille peut-être. Cela mérite bien de rester éveillé et d'être inquiété par ces cris sauvages, qui, joints au bruit du vent, rendent l'obscurité sinistre. C'est un véritable cauchemar que le demi-sommeil de ces nuits.

Dimanche, 22 *juin*. — Peu de monde à la messe : l'influenza et la crainte du feu retiennent chez eux la plupart de nos fidèles.

Lundi, 23 *juin*. — Nos vases de fleurs, sur l'autel, sont faits de charmants iris poussés dans notre jardin, presque dans l'eau et sans culture. Il y en a de blancs, de violets, de presque bleus; d'autres sont fond blanc, bordés de violet ou rayés de violet pâle. Les pétales sont fort larges et courbés le long de la tige. L'effet en est très joli.

Mercredi, 25 *juin*. — Les travaux de notre église avancent lentement. Nous avons vingt ouvriers, dont le chef est chrétien, ce qui est une garantie pour nous.

Jeudi, 26 *juin*. — Le P. Clément, mon compagnon, vient d'être appelé par dépêche à *Kofou*, à deux journées d'ici. Il part cette nuit après avoir célébré la messe. De Kofou il s'en ira à *Kanazama*, sur la côte ouest, en passant par *Nagoya*. Il y restera un mois et reviendra par *Nagano*. Je vais donc encore une fois être seul. C'est la meilleure chose pour apprendre le japonais, car je serai bien obligé de me lancer un peu.

Vendredi, 27 juin. — J'ai ici comme domestique un vieux chrétien, le plus brave homme du monde et très dévoué. Je puis donc dormir sur les deux oreilles : il ne bougera pas de son poste.

Samedi, 28 juin. — Le père, en partant, a recommandé aux chrétiens d'avoir soin de moi : ils viennent de temps en temps savoir si je désire quelque chose.

J'ai reçu la visite d'un jeune homme baptisé, venant du nord du Japon. Il est âgé de dix-sept ans, et appartient à une famille noble. Le pauvre enfant venait ici espérant que nous le garderions à ne rien faire, mais nous n'en avons pas les moyens, et il a dû repartir le lendemain, à pied, presque sans le sou. C'est fort triste, et j'étais plus ému de son sort que lui-même. Je crois que jamais je n'ai si fortement senti cette paternité spirituelle que la grâce du sacerdoce crée dans les âmes. On aime ces pauvres âmes souffrantes plus qu'on ne peut le dire, et l'on voudrait faire l'impossible pour leur faire du bien. En cela on n'a pas grand mérite, car on suit les penchants de son cœur. Oh ! comme le baptême reçu dès l'enfance vous transforme. Parmi cent païens on reconnaît aisément un petit chrétien : personne ne s'y trompe, et nous en faisons quotidiennement l'expérience. Le corps n'est pas moins changé que l'âme par le baptême : la figure revêt je ne sais quoi de doux, de surnaturel, qui attire. Ce n'est point là de ma part un effet de l'imagination : tous ceux qui ont quelque peu vécu dans les missions ont pu constater ce phénomène.

Dimanche, 29 juin. — Pauvre fête de saint Pierre et de saint Paul ! Comme je la célèbre aujourd'hui peu solennellement : une messe basse, dite sans servant, puisque je n'en ai pas actuellement. Malgré cette absence de solennité, les chrétiens sont venus nombreux. Ces pauvres gens ont pris si complètement à la lettre la recommandation du

père de s'occuper de moi, que toute la journée j'ai eu des visites et que je n'ai pu souper qu'à huit heures du soir. Les derniers ne sont partis qu'à onze heures du soir.

J'en ai été vraiment fort touché, mais aussi très fatigué, car plusieurs sont revenus trois fois dans la même journée, bien qu'ils demeurassent au bout de la ville.

Lundi, 30 *juin.* — Hier, j'ai reçu douze lettres par la malle française, parmi lesquelles deux de vous. La malle de Brindisi m'en apporte aujourd'hui quatre autres datées du 22 mai. Vous voyez combien ma correspondance doit être active.

Mardi, 1er *juillet.* — J'ai posé et béni ce matin la première pierre de notre église. La cérémonie n'a pas été bien brillante : je n'étais assisté que de mon vieux domestique, il portait l'eau bénite. Point de discours.

La consécration aura lieu à la fin de septembre, et c'est alors que se fera la fête. Cette église est dédiée à l'apôtre saint Jean. Elle sera modeste, puisqu'elle ne coûtera que trois mille francs. Comme je vous l'ai déjà dit, nos ressources ne nous permettent pas de faire mieux.

Mercredi, 2 *juillet.* — C'est lundi prochain, 7 juillet, l'anniversaire de mon ordination sacerdotale, et, le lendemain, celui de ma première messe.

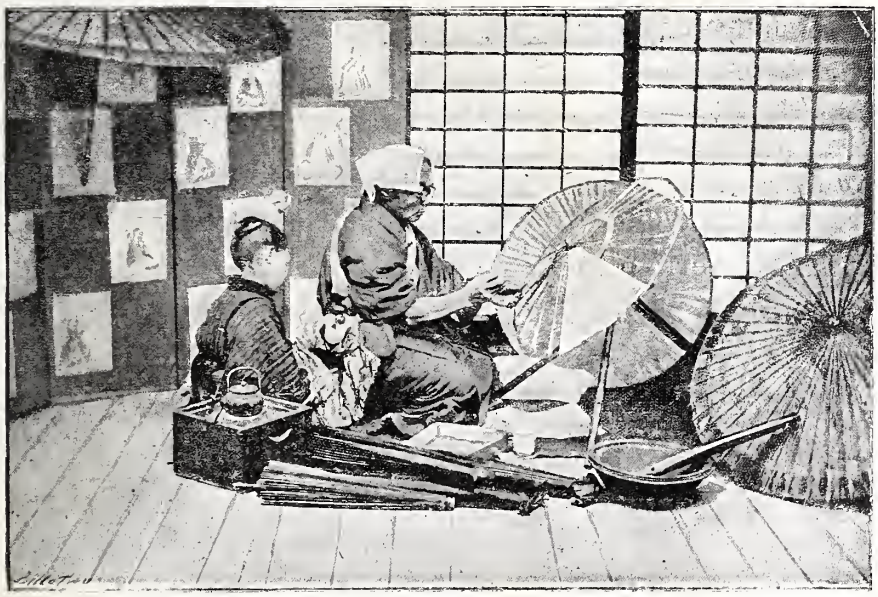
En célébrant, cette année, tout seul, la messe dans une petite chambre, ma pensée se reportera vers le passé et je prierai de nouveau pour vous tous, comme à pareille époque, l'an dernier, dans la chapelle de Nazareth.

Jeudi, 3 *juillet.* — La chaleur de ces derniers jours a cessé depuis quelque temps : nous respirons plus à l'aise. Il pleut et fait frais; personne ne s'en plaint.

Vendredi, 4 *juillet.* — Ma vie solitaire se poursuit fort tranquillement. J'ai à peine le temps de faire tout ce que

je voudrais. Les chrétiens me continuent leurs fréquentes visites.

Voilà bientôt trois semaines que je n'ai pas dit un mot de français. Je baragouine le japonais tant bien que mal : je me fais comprendre à peu près et je devine de même ce qu'on me raconte.



Fabricant de parapluies en papier huilé.

Ma santé se soutient très bien, malgré mon abstinence absolue de viande, car on n'en mange pas au Japon.

Puisque nous sommes sur le chapitre de la nourriture, j'ai découvert que le blé noir se cultive au Japon. On l'appelle *soba,* et la bouillie qu'on fait avec se nomme *kaïmotchi.* Bien qu'elle soit considérée comme un mets de pauvre, j'en mange néanmoins, mais sans la sauce japonaise, qui gâte tout. C'est la seule nourriture qui me rappelle ici notre chère Mayenne.

Le prix du riz continue à être fort élevé : un grand nombre de malheureux meurent littéralement de faim. Je ne sais si, comme on le prétend, cette cherté provient

d'accaparements; mais, s'il en est ainsi, les accapareurs pourront se reprocher la mort d'un grand nombre de leurs compatriotes. Voilà où peut conduire l'amour effréné du lucre.

Chacun attend impatiemment le résultat des élections qui, pour la première fois, ont lieu cette année au Japon. Il me semble même qu'on s'en préoccupe outre mesure, notamment ceux qui ne sont pas électeurs; aussi cela mérite attention.

Je continue à surveiller la construction de notre église, et j'admire autant l'agilité de ces petits ouvriers japonais que je m'effraye de leur imprudence. J'en éprouve à chaque instant de véritables terreurs.

Ils grimpent le long des poutrelles comme de vrais singes, avec les doigts de pied. Point d'échelles, ou du moins de très courtes. Tout ce monde court sur des poutres rondes, au-dessus du vide, frappant à droite et à gauche avec des maillets tenus des deux mains, et cela mieux que je ne le ferais à terre. Pour faire entrer l'un dans l'autre deux chevrons, ils se pendent par les mains au-dessus du vide, et en imprimant de petites saccades avec le poids de leur corps, ils font ainsi pénétrer les deux bois l'un dans l'autre. Ils sont effrayants dans cette opération.

Samedi, 5 juillet. — Je vous envoie l'empreinte de mon cachet, c'est-à-dire de mon *hon*, car l'usage est au Japon de ne pas signer à la main les différents papiers d'affaires. Quiconque possède quelque chose, quelques sous même, porte sur lui son *hon* ou cachet, avec lequel il apostille ce qu'il devrait signer. Je suppose que cette coutume a été introduite pour éviter un affront à ceux qui ne savent pas écrire. Peut-être cela vient-il simplement de la facilité d'imiter les caractères qui représentent la signification d'un nom, et qui ne supportent pas le paraphe, comme chez

nous. Quoi qu'il en soit, chacun porte son *hon* suspendu à son cou ou dans sa manche, qui, vous le savez, sert de poche aux Japonais.

L'imitation exacte de cette empreinte est presque impossible, et celui qui l'essayerait ou qui volerait un cachet serait puni par les tribunaux comme faussaire.

Les pauvres ont leur cachet gravé sur bois dur; les riches l'ont sur or, sur cristal de roche, sur verre ou sur ivoire ; mais les hommes seuls en possèdent.

Quand les femmes sont appelées à signer, elles font comme les gens très pauvres : elles trempent le bout de leur doigt dans l'encre et l'appliquent sur le papier. Elles prétendent pouvoir reconnaître toujours cette singulière signature.

Vous voilà édifiés sur le *hon* japonais. Bien que l'empreinte de mon cachet équivaille à ma signature, j'ajoute ordinairement celle-ci. On ferait ici la grimace si j'apposais ma signature seule.

Dimanche, 6 *juillet.* — C'est aujourd'hui la fête du précieux sang de Notre-Seigneur, où je fus ordonné prêtre l'an dernier. Un chrétien m'apporte comme cadeau un joli *kakimono* (paravent), peint par lui, dans le genre de ceux que je vous ai envoyés sur soie. Le sien est sur papier et représente une légende japonaise du Dieu de la guerre. Je vous l'enverrai par la prochaine occasion. Vous pourrez le montrer; et si vous ou d'autres en désirez, je lui en commanderai. Il pourrait vous faire toutes les légendes japonaises de la mythologie du pays. Du reste ce genre disparaît au Japon même, où la rage du nouveau s'introduit. Ce que font actuellement les artistes du littoral est plus européen que japonais. Sur papier, cela coûte environ deux francs le *kakimono,* et sur soie, quatre francs, le port en sus, ce qui est

peu de chose. La grandeur est celle de ceux que vous avez déjà, et qui ressemblent trop aux productions européennes.

Lundi, 7 juillet. — Voici l'anniversaire de mon ordination. C'est aussi la fête des deux cent cinq martyrs japonais. Comme nous étions loin de penser, il y a un an, que je serais envoyé dans le Japon septentrional !

Mardi, 8 juillet. — Quelle différence ! Ce matin, en célébrant l'anniversaire de ma première messe, j'avais les mêmes ornements et les mêmes choses ; mais ici personne, même pour me servir la messe ; comme assistants, mon vieux domestique japonais et un jeune homme, encore païen, catéchumène qui se prépare au baptême.

Si la chambre où je célébrais la sainte messe était vide, elle était peuplée néanmoins de mes chers et bien-aimés souvenirs : vous étiez tous présents à mes côtés, comme l'an dernier, et c'est pour vous que j'ai prié.

Mercredi, 9 juillet. — Comme l'an dernier à pareil jour, j'ai offert aussi ce matin le saint sacrifice de la messe pour tous les membres de notre famille qui ne sont plus.

Jeudi, 10 juillet. — Il a fait aujourd'hui un orage assez violent avec trombe d'eau. Cela me rappelait celui que nous avons eu ensemble, l'an dernier, à l'Exposition. C'était relativement à la même heure. Vous voyez que ces journées ont laissé de profonds souvenirs dans mon cœur. Il ne pouvait pas en être autrement.

XII

Les mœurs. — L'enfance. — Nécessité d'écoles chrétiennes. — Un temple shintoïste. — Les dieux. — Un lapin. — Deux pommes. — Visite d'un lettré. — Le code civil français traduit en japonais. — Concurrence des pasteurs protestants. — Absence de pudeur. — L'allaitement des enfants. — La chaleur. — Le costume. — Le culte shintoïste. — Construction de l'église. — La croix. — Une fête païenne. — Souvenirs de famille. — Le choléra. — Un baptême d'adulte. — La famine et les émeutes. — Résultat des premières élections. — La liberté religieuse d'après la constitution japonaise. — Mortalité des enfants. — Statistique des conversions.

Vendredi, 11 *juillet.* — Je voudrais aujourd'hui vous parler un peu de la moralité publique au Japon. Je vais tâcher de n'en pas trop dire.

La *modestie* est une vertu chrétienne, développée insensiblement chez nous, mais complètement inconnue ici.

En France, l'enfant sait qu'il faut être vêtu, et cela avant même de connaître pourquoi. Il apprend insensiblement qu'il est des choses *vilaines* que personne ne doit faire, et que d'ailleurs les gendarmes ne toléreraient point. C'est ainsi qu'il arrive au respect de lui-même et des autres.

Ici, rien de semblable, car l'idée de la modestie n'existe même pas. Il n'y a point de mot pour exprimer ce senti-

ment. Aussi nous éprouvons la plus grande peine à l'inculquer autour de nous.

Bien des causes nous en empêchent, comme l'habitude des habitants de se passer de costume à cause de l'extrême chaleur.

Ainsi l'ouvrier japonais, au travail, ne porte ordinairement qu'un simple langoutis retenu par des ficelles et posé autour des reins.

Cette absence presque complète de vêtement ne choquerait pas autant chez le noir ou le peau-rouge, qu'on est, pour ainsi dire, habitué à ne voir recouvert que de tatouages.

L'effet produit est ici tout différent, à cause de la couleur blanche des habitants, semblable à la nôtre, et parce qu'on les voit alternativement habillés et dévêtus.

Les pasteurs protestants ont bien essayé de réagir en distribuant des pantalons, mais personne ne se croit obligé de s'en servir.

Les missionnaires catholiques sont trop pauvres pour se permettre de semblables largesses.

Nos efforts tendent surtout à répandre le sentiment de la pudeur. On peut d'ailleurs remarquer que les chrétiens, et surtout les catholiques, n'ont jamais le déshabillé de leurs compatriotes païens. Ils ont fini par savoir en quoi consiste la modestie, mais sans trop comprendre encore quel mal il y aurait à en manquer. C'est un nouvel ordre d'idées à développer en eux.

Au surplus, l'absence de vêtement n'est point particulière aux hommes.

Dans nos promenades autour de la ville, nous voyons de nombreux exemples de ce sans-gêne général. Il dépasse souvent toute limite; mais la police ne s'en inquiète pas plus que les passants. Les parents sont les premiers à donner l'exemple de l'indifférence la plus absolue. Dans

la famille on n'a rien de caché pour les enfants. A peine s'occupe-t-on d'eux. Dès le plus bas âge on les confie à des gamins chargés d'en prendre soin. Ils les attachent sur leur dos et vaquent ainsi à tous leurs jeux, quelque temps qu'il fasse. On choisit toujours pour gardien celui qui prend le moins cher, peu importe l'âge ou le sexe. On devine tous les vices de cette indifférence.

Aussi beaucoup de ces petits êtres meurent-ils en bas âge. Ce ne sont point les mauvais traitements qui sont le plus à redouter.

En France, presque rien de tout cela ne pourrait se produire, parce que l'enfance est protégée contre elle-même et contre autrui. Le mal est donc ici, en quelque sorte, naturel : combien il est alors difficile à redresser! Dans ces conditions on voit quelle indulgence il faut avoir pour les nouveaux chrétiens.

Nous voudrions pouvoir isoler les enfants dans des établissements *à nous,* car la fréquentation des écoles païennes, toujours mixtes, est déplorable pour eux. Mais je ne veux pas insister sur ce sujet trop délicat.

Dimanche, 13 *juillet.* — Les chrétiens se montrent toujours très bons pour moi. L'un d'eux est venu me chercher tantôt, malgré une chaleur torride, pour faire une excursion dans les montagnes. Je suis parti avec lui, accompagné de mon domestique et muni de mon parapluie recouvert de blanc; j'étais en culotte courte, avec des chaussettes au lieu de bas, à cause de la température. Notre promenade a été délicieuse. Nous avons gravi en serpentant une fort jolie montagne, au sommet de laquelle se trouve un temple shintoïste très renommé. C'était le but de notre voyage.

De pieux pèlerins nous y avaient devancés. Nous les trouvons accroupis devant la divinité et frappant deux

petits bois l'un contre l'autre, essayant ainsi de se faire entendre d'elle. Il y avait aussi des gamins qui se tenaient fort mal.

Dans un coin du temple est suspendue une grosse cloche que l'on sonne quand le dieu n'entend pas l'appel des petits bâtons, ce qui arrive toujours. Aussi de nombreux polissons étaient-ils déjà suspendus à la cloche et faisaient-ils un affreux vacarme. Assurément le dieu était à plaindre; mais il a dû nous savoir gré de notre arrivée, car les carillonneurs ont abandonné leur cloche pour mieux contempler des hommes d'occident.

Ce plateau est situé dans une position admirable. Il est rempli de chapelles shintoïstes où se dressent d'horribles statues de *tous les dieux de la création*, avec des figures de couleurs variées. Le panorama est splendide : dans le bas coule une belle rivière vers laquelle on descend par un chemin sinueux dont les escarpements peuvent donner le vertige. La plaine s'étend au loin, couverte de vertes rizières. Elle est fermée par de sombres montagnes couronnées de blanches filières de neige.

Nous avons suivi ce chemin de chèvres, entretenu à l'aide des aumônes faites au temple. Nous marchions attristés par le souvenir des stupides adorations de ces hommes créés cependant à l'image du vrai Dieu. Ils prient avec foi leurs divinités, afin d'être aidés par elles dans l'assouvissement de leurs criminelles passions.

Lundi, 14 juillet. — L'anniversaire de votre fête nationale se passe silencieusement pour moi. Cependant, vers le soir, éclate un feu d'artifice produit par un splendide orage, mais sans tonnerre. Les éclairs sortaient d'un seul petit nuage blanc qui enveloppait un pic, à l'est, et lançaient des lueurs d'un effet bien supérieur à tout ce que pourront jamais produire les artificiers.

Mardi, 15 *juillet.* — La température continue à être torride, mais on sent un peu d'air et l'on souffre moins

Statue colossale de Bouddha.

que par les chaleurs moites de la saison des pluies. Je suis tout vêtu à la japonaise, avec un simple *hatabira* blanc, qui remplace notre étouffante soutane noire. Je ne la prends que pour la sainte messe.

Mercredi, 16 juillet. — Des chrétiens m'ont apporté un beau lapin blanc et noir, mais personne n'a su l'arranger. Prévoyant d'ailleurs la difficulté de le faire rôtir, n'ayant pour cela aucun instrument, j'ai déclaré que je n'en mangerais pas. Je ferais un mauvais cuisinier.

L'autre jour, j'ai voulu inventer une soupe, mais je n'ai pas réussi. J'avais fait bouillir, avec trois feuilles de choux, des carottes et des haricots secs. Je n'avais pas prévu que les haricots mettraient bien plus de temps à cuire que les autres légumes et que, par suite, ceux-ci seraient en bouillie avant que les premiers fussent à point. J'ai donc dû retirer mes pauvres haricots et les faire recuire pour le soir. Ils constituèrent mon souper.

On m'avait offert le matin deux belles pommes, chose rare ici. On a pensé qu'elles me feraient plaisir. Elles n'étaient pas mauvaises, et ressemblaient assez à nos pommes à cidre.

Vendredi, 18 juillet. — Toute ma journée a été prise par un lettré japonais, qui est venu me demander des explications sur le droit civil français.

On a traduit en japonais notre code, et comme les mots manquaient pour exprimer les idées, nouvelles pour eux, qui y sont exprimées, on a puisé dans le vocabulaire chinois et on a formé des mots composés, comme nous le faisons parfois en France avec le grec et le latin. Le langage chinois, greffé sur le japonais, se nomme le *kango* et est fort en honneur parmi les savants ou prétendus tels, lesquels l'emploient en toute circonstance; aussi ne sont-ils plus compris, même de leurs compatriotes. Mais ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que le mot chinois emprunté par les Japonais se prononce par ceux-ci tout différemment, si bien qu'aucun Chinois ne le reconnaît.

J'en reviens à mon lettré. Il m'a fait demander une

entrevue aussitôt après ma messe ; je l'ai reçu à huit heures. Il m'attendait depuis six heures. A midi il était encore là, et j'ai dû le congédier pour aller dîner. Cependant il n'est pas parti, il n'était que descendu, et, à deux heures, il est remonté pour ne me quitter qu'à cinq heures. Il en avait perdu le boire et le manger, le malheureux !

Je crois que nous avons parcouru ensemble tous les termes employés par le code civil, et certainement tous les titres des chapitres. J'avais heureusement un code dans ma bibliothèque ; sans cela je ne serais pas sorti de certaines expressions comme l'antichrèse, l'accession, et quelques autres mots que je voyais pour la première fois. J'ai expliqué tout cela, en japonais, le mieux que j'ai pu, à l'aide d'exemples, et j'ai donné par écrit le mot français. En revanche mon Chinois me l'a fourni en kango. Je l'ai écrit, espérant m'en servir plus que lui.

Je suppose qu'il était un peu venu pour me faire passer un examen, afin de s'assurer de ma force, car il avait l'appellation, en *kana,* du terme français. (Le kana est un alphabet japonais monosyllabique.) Ainsi il avait écrit *koushonoumoun* au lieu de cautionnement, et *anticourésou* pour antichrèse. Aussi était-il stupéfait des nouvelles expressions que je lui donnais à l'aide de mon code.

Voilà un exemple de la science, *toute en mots,* de certains Japonais. Je dis certains, car il y a déjà parmi eux des gens aussi instruits que nos savants d'Europe.

Pour me reposer, je suis allé contempler un splendide coucher du soleil, qui m'a rappelé ceux vus de la mer Rouge, mais avec l'immensité de la mer en moins et le rapprochement des montagnes en plus. C'étaient les mêmes lueurs éclatantes illuminant des nuages gris perle, rose, rouge vif, qui couraient sur un ciel bleu clair et vert d'eau. J'avais admiré déjà tout cela derrière les montagnes de la basse Égypte et de la Nubie.

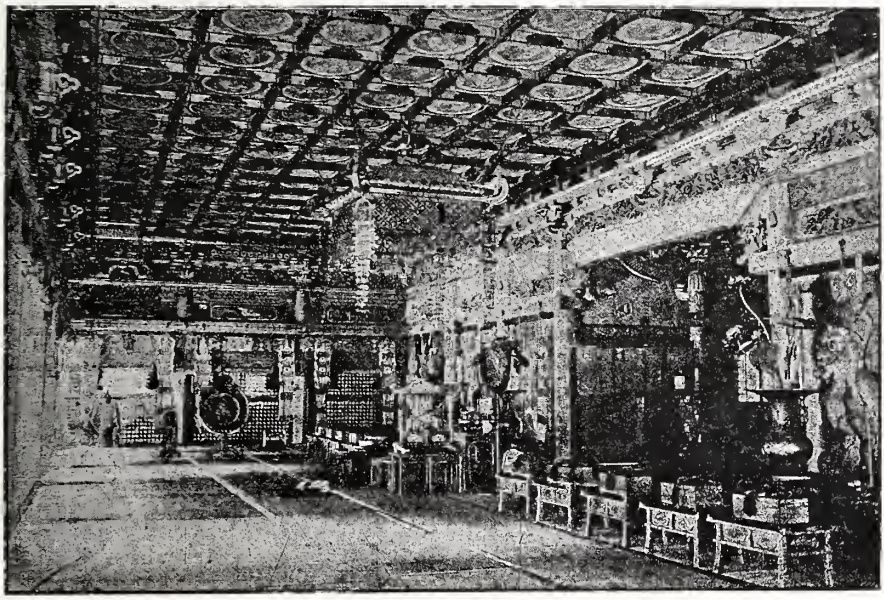
Samedi, 19 juillet. — On vient de me raconter que des protestants américains, dès le lendemain des travaux de construction de notre église, ont fait acheter un terrain à Matsumoto même, et qu'un pasteur protestant est venu *tapageusement* poser la première pierre d'un nouveau temple. Il est reparti dès le lendemain, mais il faut s'attendre à le voir bientôt revenir, car l'Amérique lutte partout ici avec acharnement contre l'influence que nous pouvons acquérir, et ce n'est pas seulement au point de vue religieux. Si nous ne nous pressons pas d'élever une école, ils auront ouvert avant nous une autre école de français, à laquelle ils auront bien soin d'annexer une école d'anglais, afin de nous supplanter; car la langue anglaise tend à remplacer de plus en plus la nôtre : nous serons venus trop tard et pour notre religion et pour notre patrie. Au point de vue purement national, comme notre gouvernement aurait bien mieux fait d'employer à nous venir en aide un peu des grosses sommes inutilement gaspillées en France pour l'édification de palais scolaires si souvent superflus!

Les journaux parlent souvent du Japon : c'est pour en dire mille sottises. A les entendre, on croirait que tout y est pour le mieux; que tout le peuple, le mikado en tête, comme Clovis, serait prêt à recevoir le baptême.

Hélas! nous qui voyons les choses de près, nous regrettons amèrement qu'il n'en soit ainsi que dans la tête des journalistes catholiques. Mais ce que nous constatons, c'est le progrès croissant du protestantisme sous toutes ses formes : ses *sectes* s'y disputent le terrain. Là où nous sommes deux, ils sont quatre-vingts pasteurs, sans compter les femmes, les bonnes et les enfants. En outre, ils ont beaucoup d'argent et mènent grand train; ils frappent les yeux et achètent les âmes. La principale cause de leur succès vient de leur nombre et de leur

opulence : sous ce rapport nous ne pouvons pas lutter avec eux.

Voici une autre explication de leur prédominance : les nations les plus considérées au Japon sont l'Angleterre et les États-Unis. Tous les gens aisés veulent donc apprendre l'anglais; et comme les pasteurs sont Anglais ou plus



Intérieur d'un temple.

souvent Américains; qu'ils sont très liés avec toutes les notabilités étrangères, leurs compatriotes, on croit ici qu'il est de bon ton d'être protestant. C'est aussi un moyen d'apprendre l'anglais auprès de ces pasteurs qui foisonnent et ne demandent pas mieux que d'enseigner leur langue.

Enfin, troisième motif de notre infériorité : les Japonais instruits connaissent depuis longtemps l'inanité des doctrines religieuses indigènes et sont persuadés de la vérité du christianisme. Mais comme ils le voient prêché par nous et par les protestants, ils croient pouvoir choisir, et nrturellement préfèrent les facilités offertes par le protes-

tantisme. Certains pasteurs ne craignent pas de se les attirer par une scandaleuse tolérance. Ils leur permettent de recevoir le baptême sans adopter une vie plus morale.

Voilà notre grand écueil, car nous ne pouvons nous prêter à cette coupable complaisance.

Encore si la France nous aidait de son influence ! Il s'en faut bien, et il y aurait beaucoup à dire sur le choix, dans certaines de nos chancelleries, d'agents subalternes japonais peu faits pour accroître la considération du gouvernement qui les emploie.

Ici les journaux ne manquent pas de raconter les tracasseries dont on poursuit en France notre religion. On y fait souvent allusion en insinuant devant nous que nous sommes venus ici parce qu'on nous a chassés de notre pays.

Vous comprenez combien la propagation du catholicisme nous est difficile. Nous parvenons cependant chaque année à gagner quelques âmes qui nous récompensent de nos peines.

Dimanche, 20 juillet. — Dans une visite, j'ai de nouveau constaté combien au Japon les usages diffèrent des nôtres.

On m'avait appelé chez une jeune malade, fille de l'un de nos meilleurs chrétiens. Le père et la mère, après s'être prosternés devant moi, suivant la coutume, s'empressèrent de m'apporter des coussins pour m'asseoir. Ils m'offrirent aussi une pipe et du tabac de Nagasaki, le meilleur. J'acceptai. Tout en causant et fumant dans la chambre du fond, la plus honorable, où se trouvait d'ailleurs la malade, la mère se mit à masser sa fille dévêtue, comme si je n'eusse pas été là. Cela semblait tout naturel.

J'entrai chez un autre chrétien : il me reçut avec les mêmes cérémonies. Cette fois la mère n'avait avec elle que

de petits enfants qui, après m'avoir salué, allèrent reprendre le sein de leur mère. Celle-ci ne songea même pas à se détourner. Au Japon, on n'y pense jamais. Même à l'église, à confesse et jusqu'à la sainte table, ne pouvant pas toujours laisser leurs enfants seuls à la maison, les mères les emmènent aux offices et, pour les empêcher de crier, elles leur donnent le sein. Il n'y a que pendant le baptême que nous ne tolérons pas cela : nous préférons laisser l'enfant crier, afin de n'avoir pas à l'arracher à chaque instant à sa mère pour accomplir chacune des cérémonies prescrites.

Pour terminer ce qui concerne l'allaitement, vous saurez qu'il est ici indéfini; il dure jusqu'à l'arrivée d'un autre enfant. Aussi voit-on souvent de grands garçons de sept ans, ayant toutes leurs dents et parlant comme père et mère, aller réclamer et prendre le sein de leur mère. Ce fait n'est pas particulier au Japon; il en est ainsi, plus ou moins, dans tout l'Orient, principalement à Siam.

La chaleur est actuellement accablante : nous avons aussi chaud qu'en Cochinchine, et plus qu'à Malacca, situé cependant sous l'équateur. Nos maisons en torchis sont de vrais fours, aussi brûlants l'été que glacials l'hiver. Aussi chacun prend-il en ce moment le costume le plus léger. En ce qui me concerne, je n'ai sur mon caleçon qu'un simple *hatabira* en fil blanc : c'est une sorte de grande robe japonaise que j'attache autour de mes reins avec une ceinture noire.

Les jours de fête j'en revêts une de soie noire rayée de blanc. C'est commode et très léger. C'est le costume que les Japonais portent dans les rues, du moins ceux qui prennent la peine de se vêtir. Dans les maisons et même sur le seuil des portes, les vêtements des hommes et des femmes sont bien plus incomplets; je parle des païens,

bien entendu. Les chrétiens habillés ne se contentent pas, comme nous le faisons, de se rafraîchir la figure avec un éventail : ils entr'ouvrent leur robe pour s'éventer la poitrine et le ventre. Ce spectacle est indicible.

On ne tarirait pas sur ce chapitre. On voit des gens vêtus à l'européenne, appartenant à la classe la plus élevée, possesseurs de chaussettes et de souliers, non seulement se déchausser en entrant (c'est d'obligation générale ici), mais retirer quelques instants après jusqu'à leurs bas et, tout en causant, les secouer, les plier, puis les mettre tranquillement dans leur poche ou dans leur manche afin de mieux se gratter les pieds. De même ils prennent triomphalement leurs puces.

Comme tous ces usages diffèrent de ceux d'Europe!

Tout cela ne serait rien, si l'on n'était pas obligé, comme je vous l'ai déjà dit, de manger pendant les visites d'exécrables friandises.

A la fin de ma promenade, je suis allé visiter deux grands temples shintoïstes, au sud de la ville. L'un d'eux s'élève derrière un grand torrent, en plaine, au milieu d'une oasis ombragée de grands pins. L'autre est dans la ville même.

Ils sont surtout remarquables par leur malpropreté, leur délabrement et leur désordre. Dans l'un le plancher a défoncé sous mes pas, et je me suis trouvé suspendu par les bras. Je ne me suis fait d'ailleurs aucun mal.

Dans le temple du dieu de la science on voit une série de tableaux fort drôles, représentant des dieux se battant et montés sur toutes sortes de bêtes d'un aspect aussi repoussant que celui de leurs divins cavaliers. Je me donne toujours le plaisir de demander, aux personnes que je trouve là, lequel des deux représente la divinité. Ils ne voient dans ma question aucune malice et me disent obligeamment que c'est le cavalier qui est le dieu.

Je leur réponds par un *sô deska* (ah, vraiment!) des plus naturels, en laissant voir la plus grande surprise.

Au surplus mon étonnement apparent n'a rien d'extraordinaire : dans la religion *shinto* tout est dieu, excepté Dieu lui-même, comme l'a dit Bossuet à propos de l'ancienne Égypte. C'est ainsi qu'on adore ici le dieu *soleil,*

Abords d'un temple japonais.

le dieu *lune* (il n'y a pas de genre en japonais), le dieu *montagne,* etc., et même un dieu que je ne veux pas nommer.

Cette religion *shinto* n'existe qu'au Japon. Je tiens ces renseignements de fervents shintoïstes.

Je lui préfère de beaucoup le bouddhisme, qui cependant ne vaut pas cher, ici du moins.

Ici tous les gens instruits sont de mon avis; aussi se font-ils catholiques ou protestants. Ils deviennent, hélas! bien plus souvent encore déistes ou matérialistes, grâce au poison de nos mauvais livres.

Lundi, 21 *juillet.* — La chaleur devient de plus en plus

accablante : on ne peut rien faire ; à peine parvient-on à respirer. J'ai aperçu hier soir, pour la première fois, des *tarans,* sorte de vers luisants ailés. L'effet en est fort joli, surtout quand on les voit voltiger au-dessus d'une eau miroitante.

Mardi, 22 *juillet.* — On sent un peu d'air ; tout reprend vie. Notre église se construit rapidement. En ce moment on fait les murs, simple amas de boue et de paille plaqué sur des claies en bambous. Vous voyez combien c'est pauvre.

Mercredi, 23 *juillet.* — Il est convenu entre nous que je ne vous cacherai rien, d'ailleurs vous le saurez bientôt par les journaux : le choléra est au Japon, comme tous les ans du reste. Il sévit à Nagasaki avec assez de violence. Jusqu'à présent, rien ou presque rien à Tokio et à Yokohama, où il n'y a eu encore qu'une forte épidémie de cholérine amenée par l'excès de chaleur. D'ailleurs Matsumoto, par sa position élevée et la difficulté des communications, a toujours été à l'abri de ce fléau.

Ne vous tourmentez donc pas inutilement.

Le grand nombre de victimes du choléra, dans ce pays-ci, provient de l'entassement de la population, qui vit souvent dans des endroits infects, privés d'air et de lumière. La misère y est aussi pour beaucoup, une infinité de gens ne se nourrissant que de saletés. Quant aux missionnaires, par un effet de la divine miséricorde, aucun n'est encore décédé de cette maladie, et pourtant ils ne se ménagent guère, passant leurs journées et leurs nuits au chevet des moribonds pour les instruire afin de pouvoir les baptiser et de leur faire gagner le ciel.

Quand cette lettre vous arrivera, tout sera sans doute terminé. Si quelque chose doit me survenir, une dépêche vous l'apprendra. Faites comme nous et bénissez Dieu, qui dans ce bas monde sait toujours tirer le bien du mal.

Jeudi, 24 juillet. — Voici une grande joie aujourd'hui pour le cœur d'un missionnaire : je viens de bénir solennellement, au nom de l'évêque, la grande croix qui surmonte notre église et qui domine toute la ville.

C'est la *première fois* que la croix est arborée dans l'immense district dont nous sommes chargés. Il y a vingt-cinq ans à peine, la croix était tracée sur la pierre où le voyageur descendait de son vaisseau sur le sol japonais, afin qu'il la foulât aux pieds en entrant, pour prouver à tous qu'il n'était pas chrétien, ou que du moins il renonçait à ce titre. Dans les prétoires elle était jetée sur le sol ; et quiconque était accusé d'être chrétien devait la fouler aux pieds sous peine de voir lui et sa famille dépossédés de tous biens, emprisonnés et mis à mort après les plus affreux tourments. Il y a dix ans, nos missionnaires ont lu, encore affiché à tous les coins de rue, l'édit qui proscrivait notre sainte religion comme infâme et attentatoire à la majesté impériale. Partout la croix était maudite. Et voilà qu'aujourd'hui elle domine toute une ville, surpassant tous les édifices, sans que personne réclame.

Aussi quelle joie pour nous que le triomphe de cette croix plantée sur un sol arrosé de tant de sang chrétien ! Ah! puisse-t-elle grandir encore et couvrir de son ombre tout l'empire japonais !

Notre église est loin d'être terminée, mais on tenait à y placer la croix le plus tôt possible.

Ce jour est doublement heureux, parce que ce sont les premières vêpres de l'apôtre saint Jacques, le frère de saint Jean, à qui notre église est dédiée, et parce que dans ce moment le monde païen agonisant célèbre à Matsumoto sa plus grande fête, celle du dieu de la science. Tout à l'heure nous entendrons les cris et les tambours de la populace qui suivra la procession du dieu : pendant ce temps, nous chrétiens nous regarderons notre chère

croix les dominant, et nous espérerons qu'un jour viendra où elle triomphera aussi dans les cœurs. Il faudra bien que le démon répète ce mot de Julien l'Apostat agonisant : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

C'est à trois heures, à l'instant où Notre-Seigneur expirant rachetait le monde, qu'elle a été placée. Les vieux chrétiens qui l'adorèrent si longtemps, cachée au fond de leur demeure, sont tout fiers de la voir à ce poste d'honneur, planant au-dessus des prisons où ils la confessèrent si noblement. Mais quand on regarde passer les vieux Japonais, élevés dans la haine contre elle, on reconnaît leurs sentiments ; ils pressent le pas, comme pour fuir plus vite un symbole qui leur rappelle leurs cruautés. S'ils restaient, ils verraient en descendre le pardon; et pour eux aussi le sang de leurs frères chrétiens deviendrait la semence de la résurrection bienheureuse. La croix permet à tous de l'obtenir.

Après cette cérémonie, j'ai tenu à me rendre dans la partie de la ville où l'on fêtait le dieu, afin d'encourager les chrétiens qui y demeurent et de les empêcher de contribuer à la fête par leur argent et par la décoration de leurs maisons. Je voulais montrer aux païens que j'étais là, prêt à intervenir au besoin.

En rentrant, je trouvai le P. Clément, revenu hâtivement depuis une heure, dans la même intention. Mais on a laissé nos chrétiens tranquilles.

Vendredi, 25 *juillet.* — Encore toute une journée de fête païenne. Sauf le tapage, qui vient jusqu'à nous, tout conserve la tranquillité d'hier.

Samedi, 26 *juillet.* — C'est la Sainte-Anne aujourd'hui. Mon intention de messe était donc tout indiquée, et c'est pour ma chère petite sœur que je l'ai offerte. Je devrais dire ma grande sœur, si l'affection n'avait coutume, pour

se traduire, de toujours diminuer ceux qu'elle embrasse. C'est étrange, quoique vrai. Notre-Seigneur a fait autre-

Deux pèlerins en route.

ment : il s'est abaissé et nous a grandis, transformant ses serviteurs en amis et en frères.

Dimanche, 27 juillet. — Je reçois la lettre de ma mère du 11 juin. Quelle bonne journée !

Mon frère a tort de regretter de ne pouvoir servir dans

la cavalerie. Il sera plus remarqué dans l'infanterie : nous pouvons avoir de l'ambition pour lui.

Je partage un peu, mais pour d'autres raisons, l'opinion accréditée dans l'armée, qu'il ne faut jamais changer son rang de combat et que cela porte malheur. Dieu a ses desseins, c'est lui qui conduit le monde, et l'on s'expose à se tromper en ne suivant pas la voie qu'il vous trace. Dites cela de ma part à notre jeune sous-lieutenant. Combien j'aimerais à être là, pour bénir son premier sabre et l'embrasser un des premiers dans son bel uniforme. Quelle qu'en soit la couleur, c'est celui de la France : il est toujours beau !

Lundi, 28 *juillet*. — On dit le choléra en décroissance à Nagasaki ; aucun cas n'est signalé à Tokio : nous ne l'aurons donc pas probablement ici cette année. Rassurez-vous.

Mardi, 29 *juillet*. — J'irai sans doute à Tokio pour la retraite d'octobre.

Il y a ce soir, comme hier, un très fort orage accompagné de pluie diluvienne. Le temps est rafraîchi.

Vendredi, 1er *août*. — Je viens de faire mon premier baptême d'adulte. C'était la femme d'un *homme de police* japonais. Il demeure assez loin de Matsumoto. Il a profité du seul jour de congé qu'il ait par an pour nous amener à baptiser sa femme, déjà catéchumène depuis six mois.

Les cérémonies du rituel pour les baptêmes d'adultes sont fort longues et assez compliquées, mais elles sont d'un symbolisme émouvant, quand on peut en saisir le sens.

Cette jeune femme, âgée de vingt et un ans seulement, a pris le nom de Marie Madeleine. Chose assez singulière, le mari avait été baptisé dans l'île de Sado par le P. de

Noailles. Pour lui aussi, c'était son premier baptême d'adulte.

Nous avons déjeuné avec ce policier. Il nous a dit qu'ils avaient reçu l'ordre de ne pas tracasser les Européens. En fait, depuis que nous sommes ici, nous n'avons eu à montrer notre passeport qu'une fois; et quoique nous n'ayons pas le droit de résidence, mais seulement celui de voyager dans six ou sept provinces du Japon, on ne nous inquiète pas, et surtout on ne nous *expulse* pas de *chez nous*. Je dis chez nous, je m'avance beaucoup, car nous n'avons pas le droit de posséder en dehors des cinq ou six villes ouvertes aux Européens. Aussi est-ce un chrétien qui est propriétaire apparent de la maison dont nous sommes censés locataires.

Samedi, 2 août. — Les statistiques officielles relèvent quatre-vingt-douze tremblements de terre dans le *seul mois de mai* 1890, ressentis au Japon. C'est, en moyenne, un par huit heures. Au reste le Japon est le pays du monde où ils sont le plus fréquents. Les points où les secousses sont les plus fortes et les plus fréquentes sont Tokio et Yokohama.

La moyenne de la longévité au Japon est juste moitié moindre qu'en France. Cela tient, je crois, à ces trois causes principales : 1° au nombre beaucoup plus considérable d'enfants dans chaque famille; or c'est dans le jeune âge que l'on meurt le plus; 2° au peu de soin dont on entoure ces pauvres petits êtres, qu'on confie à des gamins de cinq ou six ans. Ils n'y font aucune attention et les laissent exposés indifféremment au soleil le plus ardent comme à la pluie; 3° au choléra surtout et à la variole, qui font assez souvent de grands ravages. Les soins et l'hygiène faisant défaut, la proportion des décès dans les épidémies est de la moitié des malades. C'est

encore actuellement la moyenne à Nagasaki pour le choléra.

Dimanche, 3 août. — Comme le Journal des Missions vous le dira, la famine a produit au Japon des émeutes et des menaces de pillage. A Sado, le P. de Noailles a dû passer plusieurs nuits avec ses domestiques, afin de garder sa maison. Ici nous n'avons rien à craindre, jusqu'à présent du moins. Le riz augmente encore; il vaut actuellement plus du double de l'an dernier. Aussi avons-nous des chrétiens bien, bien malheureux. Pour nous, nous n'avons rien à craindre, ayant suffisamment d'argent pour parer à nos besoins, mais nos œuvres souffrent, ainsi que notre cœur de prêtre. Espérons que cela finira bientôt.

Lundi, 4 août. — La fameuse nuit du 4 août, si célèbre par les sacrifices qui furent faits à l'égalité politique, sacrifices auxquels notre famille ne fut pas étrangère, me rappelle les élections qui viennent d'avoir lieu au Japon. Tout a été calme : le parti qui l'a emporté est celui du gouvernement actuel; rien ne sera donc changé à notre égard. Reste à savoir comment sera interprété par la Chambre ce passage de la Constitution, art. XXIII, qui nous intéresse vivement : « Les sujets japonais jouiront de la liberté religieuse en tout ce qui n'est ni préjudiciable à la paix et au bon ordre, ni *contraire à leurs devoirs de sujets.* » Il y a dans cet article de quoi nous faire pendre, si l'on veut exagérer son application.

Quelques bonzes ont été élus : nous ne pouvons pas espérer les avoir pour protecteurs.

Cette fameuse Constitution, qui concède enfin la liberté religieuse après des siècles de sanglantes persécutions, n'a été promulguée que le 11 février 1890. Elle dote le pays du suffrage universel restreint : il faut payer un impôt

foncier d'environ vingt-cinq francs pour pouvoir élire un député. Aussi les électeurs ne sont-ils pas nombreux au Japon. Il y aura deux Chambres, comme en France; elles fonctionneront cette année.

Mardi, 5 août. — Le compte rendu des travaux de notre société des Missions étrangères a été publié à Paris, le 15 juin dernier. En 1889, nos vingt-six missions, qui renferment neuf cent trente-huit mille chrétiens, trente évêques et huit cents missionnaires, tous Français, ont obtenu :

31 761 baptêmes d'adultes;
843 conversions d'hérétiques;
180 259 baptêmes d'enfants de païens.

Voilà certainement un beau chiffre.

Actuellement, dans tout le Japon, nous avons près de cinquante mille catholiques.

XIII

Le culte du dieu de la force. — Les pèlerins. — Chaleur torride. — Les moustiques. — Une première communion. — Conférence religieuse. — Inondations. — Visite d'un médecin japonais. — La cascade du dieu de la force. — Les statues. — Un fou. — Le temple du dieu Renard. — Ascension dans la montagne. — Tremblement de terre. — Conspiration antichrétienne. — Les étudiants japonais. — Les nouveaux députés. — Danger des révolutions.

Mercredi, 6 *août.* — Dans la soirée, je suis allé me promener dans la campagne avec mon professeur de japonais. Le temps était un peu moins brûlant; car, lorsque le soleil est élevé, on *cuit* absolument, malgré chapeau et ombrelle doublée, blanche dessus, noire dessous. Ah! comme notre pauvre soleil de France diffère de celui-ci, même aux jours les plus chauds!

Jeudi, 7 *août.* — Je suis encore sorti ce soir. Le but de ma promenade était une excursion dans les montagnes, à l'est de Matsumoto. Je voulais voir une cascade célèbre. Elle est entourée de temples élevés au dieu de la *force physique.* Le site est ravissant : l'eau bondit de roche en roche dans une petite gorge boisée de sapins. Au bas se trouvent les tombeaux des *daïmios,* anciens seigneurs

féodaux du pays. Ces monuments de pierre sont assez simples et tous semblables.

J'aurais voulu remonter la cascade; mais, arrivé à moitié, je me suis trouvé au milieu de *pieux* pèlerins et pèlerines, debout sous la nappe d'eau et complètement nus. Les bras levés vers la chute d'eau, ils invoquaient le dieu en criant à tue-tête, soutenus et renforcés par des bonzes hurlant plus haut encore. Ma présence eût été déplacée dans ce milieu, et je suis redescendu, repassant sous le *tory* ou portique sacré du temple. A ce tory sont suspendues des sandales de paille, longues d'un mètre et offertes à la divinité du lieu, en sa qualité de dieu des voyageurs. Aux deux côtés du chemin sont de petits bouddhas en pierre, tous plus affreux les uns que les autres. De loin, nous entendons sortir du temple les grognements des bonzes, qu'accompagnent la cloche du dieu et son tambour, que des dévots font retentir, avec grand bruit, je vous assure. Il faut que le dieu soit bien sourd pour n'en être pas incommodé.

Dans ces parages, comme dans tout le Japon central, l'immoralité, surtout parmi les enfants, est à son comble. On rentre chez soi absolument dégoûté et navré de ce spectacle dégradant. Mais leur religion tolère toutes ces choses et ce sont les bonzes qui donnent le mauvais exemple. Jadis ils devaient garder le célibat; mais ils le faisaient d'une telle façon, qu'on dut les obliger à prendre femme. Voilà quels sont ici les ministres de la religion : on peut juger l'arbre à ses fruits.

Vendredi, 8 *août*. — Je reçois vos lettres avec le reste du courrier de France : voilà donc une bonne journée !

Samedi, 9 *août*. — La chaleur est redevenue accablante; de ma vie je n'ai eu aussi chaud. On ne peut comparer ni ce que nous avons supporté à Aden, à Ceylan, à Sin-

gapour et à Saïgon. On est ici en ébullition. Cependant les nuits sont tolérables, grâce à l'abondante rosée du soir, qui en quelques instants mouille tous les vêtements comme le ferait la pluie.

A Tokio et à Yokohama, ils n'ont pas comme ici, grâce à nos montagnes, le bénéfice de la fraîcheur nocturne. En revanche les moustiques abondent, ils nous dévorent. La nuit, quand nous sommes enfermés dans les moustiquaires qui nous protègent, nous nous croirions au milieu d'une ruche.

Dimanche, 10 *août.* — Nous avons soupé à cinq heures, le père et moi, afin de pouvoir faire une petite promenade en ville. La chaleur est excessive.

Lundi, 11 *août.* — Notre construction avance tout doucement; nous avons tous les jours quinze ouvriers. J'espère que dans un mois nous pourrons célébrer la messe dans notre chapelle.

Mardi, 12 *août.* — Je compte aller au mois d'octobre à la retraite à Tokio, comme je vous l'ai déjà dit. En m'y rendant je ferai un petit détour et passerai par Kofou. Au retour, j'irai peut-être à Kanazawa, sur la rive occidentale du Nippon, et de là, en bateau, à Nugata et à Sado, l'île du P. de Noailles; mais tout cela n'est encore qu'en projet.

Mercredi, 13 *août.* — J'ai reçu hier soir votre lettre du 2 juillet, annonçant votre prochain départ pour la Touraine. Vous craignez d'y avoir bien chaud : que serait-ce si vous étiez ici !

Jeudi, 14 *août.* — Demain nous fêtons la mi-août. C'est pour vous tous que je dirai la sainte messe, et pour ma tante en particulier. Je clos toutes mes lettres afin qu'elles

puissent partir pour Yokohama. Je vous embrasse tous le plus tendrement possible.

Bonzes japonais.

Vendredi, 15 *août.* — J'ai eu le bonheur, ce matin, de faire faire à ma messe une première communion. C'était celle de la jeune femme d'un *avocat* de Matsumoto. On l'avait remise à ce jour pour que la solennité de la fête de l'Assomption vînt rehausser un peu cette cérémonie,

si touchante en France, mais qui trop souvent ne peut se faire ici que bien simplement.

Pour la circonstance nous avions orné notre chapelle le mieux que nous avions pu, en faisant plus jolis nos vases de fleurs, et en allumant quelques bougies, afin de donner un petit air de fête à notre modeste chambre.

Le soir il y a eu conférence religieuse. Ces conférences sont un de nos principaux moyens d'évangélisation. Voici comment on procède. Nous faisons mettre dans les journaux et afficher en différents endroits que tel jour, à telle heure, un maître de religion étranger fera une conférence. Puis, le soir annoncé, on appose des lanternes japonaises à la porte de la maison où doit se faire cette conférence. Il y vient toujours du monde. Le catéchiste, un Japonais instruit dans la religion, prend le premier la parole. Un père lui succède pour expliquer et développer ce qui vient d'être dit, ou même pour aborder un autre sujet.

Le père est assis à une petite table; tous les assistants sont, dans la salle, accroupis à terre, autour de petits réchauds, afin de pouvoir allumer leur pipe et conserver chaude l'eau de leur thé. De temps en temps on pose des objections au père; il y répond.

Quand les choses se passent ainsi, c'est très heureux; car il arrive parfois qu'on écoute à peine et que certains étudiants (ils sont les mêmes partout!) viennent là pour faire du tapage. Il n'est même pas très rare qu'ils nous adressent des injures. Ainsi, au milieu d'une belle démonstration du père, un gamin crie derrière lui un mot dans le genre de celui-ci, l'un des plus fréquemment lancés, *kétôdjin !* ce qui signifie : homme barbu d'occident.

Dans leur intention c'est une injure; il faut donc l'accepter pour telle, quoique en réalité ce mot n'ait, au fond, rien d'outrageant. On aurait alors grande envie de se

lever et de courir après le petit polisson pour lui tirer les oreilles ; mais si l'orateur quittait brusquement la tribune, l'effet de son discours serait manqué.

Cette apostrophe s'est reproduite aujourd'hui pour le père, qui n'a pas eu l'air de l'entendre. S'il nous arrive par-ci par-là quelques accidents de ce genre, nous en sommes consolés par les délicates attentions de certains chrétiens. Ainsi, ce soir, la chaleur était accablante, et le père ne cessait de s'éponger. Voyant cela, un petit chrétien se glissa derrière lui et le rafraîchit de son éventail tout le reste de la soirée.

Dans ces conférences, qu'on appelle *scikyô,* on ne traite pas toujours un sujet religieux, on parle quelquefois de science, de *haute* politique, d'éducation, etc., afin d'attirer plus de monde. Nous profitons alors de l'occasion pour dire un mot sur la religion.

Voilà en quoi consiste en partie notre ministère dans tout le Japon septentrional, où les chrétiens sont encore peu nombreux.

Samedi, 16 *août.* — Nous avions beaucoup de monde hier soir à la conférence ; il y en a peu ce soir, la pluie ayant retenu beaucoup de gens chez eux.

Le père avait expliqué hier la nécessité d'un Rédempteur pour sauver le monde, et démontré que la religion qui l'annonce est la seule véritable. Or, comme la leur n'en dit rien , la conclusion était facile à saisir.

La suite, ce soir, a roulé sur la divinité de notre rédempteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dimanche, 17 *août.* — Ce soir, troisième conférence, destinée surtout à nos chrétiens. C'était une homélie sur un passage de l'Évangile.

Lundi, 18 *août.* — Nous projetons en ce moment, le

père et moi, l'ascension d'une des plus hautes montagnes environnantes, le Ariyaké. Malheureusement personne ici n'y est encore monté : nous ne pouvons donc obtenir de renseignements précis sur ce qu'il faut emporter.

Autant que nous pouvons en juger d'ici, les neiges sont fondues en ce moment; l'occasion est donc favorable. Nous comptons exécuter cette ascension la semaine prochaine et emmener un ou deux chrétiens, peut-être même un homme de police japonais et chrétien que nous ferons demander.

Mardi, 19 *août.* — Le P. Drouart de Lézey nous écrit pour nous dire qu'il tâchera de venir ici en octobre pour la bénédiction de notre église.

Mercredi, 20 *août.* — Nous apprenons le mariage de Mlle Boissonade, la fille du légiste français à Tokio, avec un agent des postes des Messageries maritimes. La bénédiction nuptiale sera donnée dans la cathédrale de cette capitale.

Jeudi, 21 *août.* — Comme vous le voyez, notre vie est assez monotone en ce moment; mais il fait une telle chaleur qu'on ne peut mettre sans inconvénient le nez dehors, les Français du moins. Nous restons donc chez nous à bouillir dans *notre jus,* passez-moi l'expression, elle est vraie.

Ce matin, fête de sainte Chantal, j'ai célébré la sainte messe pour ma mère. Le 16 juin dernier, j'ignorais encore l'existence d'une sainte Aline, et j'ai voulu réparer un oubli involontaire. Je ne pouvais mieux faire, en songeant à ma mère, que de choisir la chère sainte Chantal, ce modèle des mères et des épouses chrétiennes.

Vendredi, 22 *août.* — La chaleur est si forte, que nous sommes obligés, pour respirer un peu, de faire arroser le toit de nos chambres.

Samedi, 23 *août.* — Ce soir et demain le père continue ses conférences pour les païens. Il leur parlera des avantages de l'obligation du repos dominical pour le corps et pour l'âme. Il leur racontera les origines et les gloires de l'Église catholique au Japon, depuis saint François Xavier, et leur parlera de la découverte, il y a vingt-cinq ans, de leurs vieux chrétiens.

Dimanche, 24 *août.* — Je suis tout étonné de ne rien recevoir par la malle de France arrivée ces jours-ci, ni lettres ni journaux. Voilà, sans doute, tout un courrier égaré : c'est la seconde fois.

Lundi, 25 *août.* — On nous annonce de grandes inondations dans le sud de notre district, du côté de Kofou. Nous attendons de plus amples détails.

Mardi, 26 *août.* — Nous ne sommes pas les seuls à n'avoir pas reçu de courrier. Il n'est rien arrivé ici de Tokio depuis samedi soir. On ne sait pourquoi. Des inondations ont peut-être coupé les voies de communication. J'ignore même si cette lettre vous arrivera ; espérons-le, ce sera bon signe.

Mercredi, 27 *août.* — J'ai enfin reçu hier soir le courrier de France. Ce retard provient d'une trombe d'eau et d'un typhon qui, samedi soir, ont détruit en un instant toute la ligne du chemin de fer, ainsi que la route des montagnes.

Il paraît qu'il existe actuellement une véritable mer depuis la première montagne qu'on passe en venant de Tokio, au bas du volcan de l'Asama-Yama. On n'avait jamais vu pareille chose dans cet endroit. Des maisons, des gares ont été emportées. Pour un trajet qu'on faisait en trois heures il faudra mettre actuellement trois jours. Je m'empresse donc de clore cette lettre afin de la faire

porter dès ce matin à la poste, et qu'elle parte par le paquebot de dimanche. Encore arrivera-t-elle à temps?

Jeudi, 28 *août*. — Hier, après vous avoir écrit, j'ai dû me coucher pour soigner une angine, que j'avais attrapée je ne sais comment.

Le médecin japonais que le père fit chercher vint dans la journée et nous dit que ce n'était qu'une petite angine flegmoneuse.

C'est bien drôle une visite de médecin japonais, et surtout bien long. Pourtant ce n'était pas un de ces vieux médecins à la chinoise, lesquels ne soignent que par les simples : ce fut un *docteur* de nouvelle espèce, breveté à l'université de Tokio, qui vint me visiter. Il arriva dans ma chambre, son petit sac à la main, un peu comme les *affranchisseurs* de la Mayenne. Ce sac contenait ses instruments et ses drogues; il le déposa et me fit ses salutations.

Sans tarder, je lui dis que j'avais mal à la gorge, et je lui demandai de m'examiner.

Vous croyez peut-être qu'il va, comme en France, s'empresser de regarder le siège du mal? Ce serait bien peu connaître les médecins japonais.

Il me demande d'abord mon âge, me fait lever et veut savoir si je me trouve lourd ou léger.

« Très léger, répondis-je, et cela parce que je n'ai rien mangé. »

Il se met alors à me tâter le pouls au bras droit, tire sa montre, enveloppée dans un morceau de peau, la compare à la mienne, puis les écoute l'une et l'autre et les regarde pendant cinq minutes. Pour mieux s'assurer si j'ai la fièvre, il recommence au bras gauche pendant tout aussi longtemps. Je me préparais à lui montrer aussi mon pied quand, après avoir fait un calcul, il trouva que j'avais la fièvre. Il l'aurait su plus vite en me le demandant.

Je supposais qu'il allait enfin inspecter ma gorge, mais il voulut savoir si j'avais mal à la tête.

« Oui, répondis-je.

— De quel côté? à droite ou à gauche?

— Partout.

— Faites-vous bien?...

— Pas mal. »

J'ai été sur le point d'ajouter : « Et vous? » C'est là d'ailleurs une question usuelle au Japon; mais j'ai craint de rire.

« Recouchez-vous, me dit-il, je veux voir si la fièvre est la même quand vous êtes couché ou debout. »

Et il recommença son examen à droite et à gauche. Puis il en vint à la température du corps, et il me plaça son thermomètre sous le bras. Il l'y laissa certainement cinq fois plus de temps qu'il n'était nécessaire.

Nous ne sommes pas encore arrivés à la gorge. Il m'ausculte, me palpe, écoute avec des trompettes de bois, etc. J'allais lui rappeler que c'était à la gorge que j'avais mal, quand il me prévint et me dit :

« De quel côté de la gorge souffrez-vous?

— Du côté droit.

— Bien, tirez la langue et levez-vous pour venir au jour. »

Pendant que je m'approche de la lumière, il vide son sac et en retire tout un attirail. Il m'introduit alors dans la bouche non une cuiller, comme cela se fait ordinairement, mais un coupe-papier.

Après avoir longtemps regardé, il déclara que j'avais l'amygdale droite très enflée et que, pour éviter la formation d'un abcès, il allait m'ordonner des remèdes.

Il se mit à me badigeonner la gorge avec une drogue blanche, et sortit enfin. La visite était terminée, mais il n'était pas encore parti. Il rédigea son ordonnance et

recommanda bien de la faire exécuter chez son frère le pharmacien, probablement son associé. Au surplus, l'usage est ici que les médecins soient en même temps droguistes. Notre médecin a donc en cela réalisé un progrès, ce dont le père l'a félicité.

Pendant qu'on attendait chez le pharmacien les drogues prescrites, le docteur, installé dans la chambre du père, causait avec lui.

Au bout d'une heure les drogues arrivèrent. Je le vis alors rentrer chez moi. C'était pour exécuter lui-même son ordonnance et me dire enfin non pas adieu, mais au revoir. Puis, après être resté encore une heure à converser avec le père, il nous quitta. Il était six heures du soir. Sa visite avait duré quatre heures : il y avait bien là de quoi indisposer un homme bien portant.

Tels sont les médecins japonais.

Je garde aujourd'hui le lit pour me reposer. Mon docteur doit revenir demain.

Vendredi, 29 août. — Il reparaît avec son sac, mais aujourd'hui les préliminaires sont moins longs, et il arrive plus vite à la gorge.

L'abcès était formé et mûr : il me l'a très bien ouvert, sans me faire souffrir. Il me badigeonna encore une fois la gorge ; j'étais guéri.

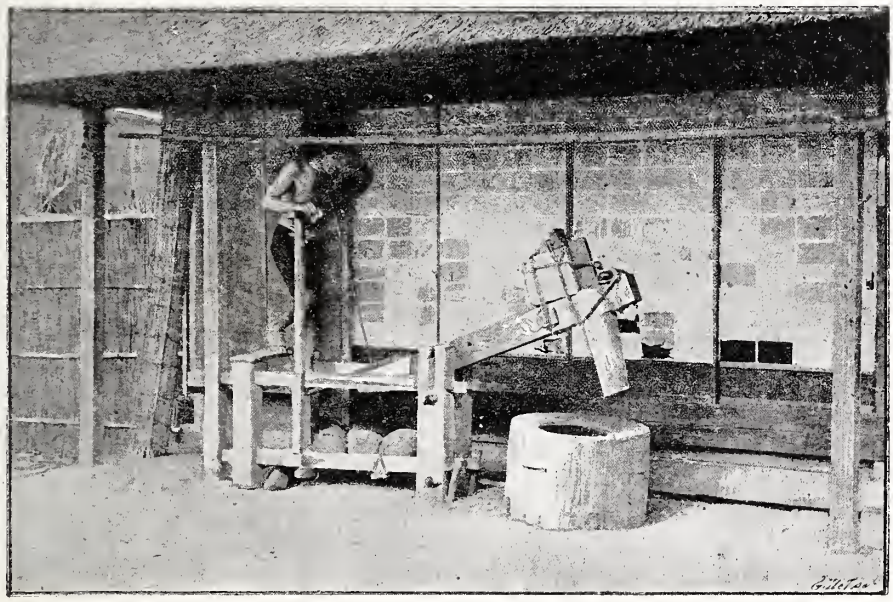
En somme, malgré toutes ses façons, il ne m'a pas trop mal soigné. On le dit d'ailleurs assez instruit. Il a passé, paraît-il, de bons examens.

Mais, comme avant-hier, il est resté un temps infini à la maison. Il ne nous a quittés qu'à sept heures moins un quart, à l'heure du souper. Il est probable qu'en ce moment ses clients ne sont pas nombreux.

Samedi, 30 août. — Rassurez-vous complètement sur mon état, qui a été plus douloureux que grave : j'ai repris

aujourd'hui mon train de vie ordinaire. Je n'ai été empêché qu'une seule fois de célébrer la sainte messe.

Dimanche, 31 *août.* — Nous venons d'apprendre que le P. Mutel, directeur au séminaire de Paris et notre procureur spécial pour le Japon, vient d'être nommé évêque de Corée. Mon père doit se rappeler l'avoir vu à Paris.



Décortication du riz.

Lundi, 1er *septembre.* — Le temps est à l'orage : des averses torrentielles arrivent à chaque instant. On ne peut se hasarder à sortir.

Mardi, 2 *septembre.* — La route de Matsumoto à Tokio est encore une fois détruite. Les lettres vont mettre un temps infini à parvenir. Cela va sembler augmenter encore l'énorme distance qui nous séparait déjà.

Mercredi 3 *septembre.* — Nous nous décidons à sortir, malgré les menaces du temps; nous allons voir, dans une propriété privée, un essai de culture de la vigne. Il s'agit d'un plant américain. Il pousse assez bien, mais

la culture est mauvaise et la taille défectueuse. Les Japonais cueillent ce raisin avant sa maturité. J'y ai goûté : le grain est charnu et la peau très dure.

Puis nous sommes allés nous promener dans la campagne. Les rizières sont splendides. Les épis, très chargés, font espérer une excellente récolte.

Dans notre province du Shin-Shu tout aura donc réussi, car on est très satisfait aussi des vers à soie, l'une des principales richesses du pays.

Jeudi, 4 septembre. — Je reçois une lettre du P. Roussel, qui me charge pour vous de son respectueux souvenir. Il arrivait à Nagasaki, pour la retraite. La nôtre n'aura lieu qu'en octobre. Il fera alors moins chaud.

Vendredi 5 septembre. — Je suis allé ce matin faire une longue promenade dans les montagnes de l'est. Je voulais revoir la cascade du dieu de la Force, que je n'avais pas visitée à l'aise l'autre jour, à cause du troupeau dénudé d'êtres humains recevant dévotement sur le dos l'eau sacrée. Comme il était de bonne heure et qu'il faisait presque frais, les pèlerins n'étaient point encore arrivés. J'ai donc pu visiter librement la cascade et tous ses dieux, Bouddha en tête, assis au milieu, sur ses talons, la tête dans un nimbe, l'air profondément ennuyé.

Le site est fort joli. Je commençais à y lire mon bréviaire quand je fus interrompu par l'arrivée d'un fou, accouru là pour demander au dieu sa guérison. Cet endroit est très fréquenté par les aliénés; on les y amène souvent.

Les douches sont d'ailleurs une excellente chose pour leur état, puisqu'on applique en France le même traitement à leurs pareils; mais il s'y joint ici une idée superstitieuse. Ayant échangé quelques mots de politesse avec le fou, je lui laissai place libre et je montai plus haut dans la montagne.

J'atteignis un petit temple dédié au dieu *Renard,* très en vogue au Japon, et auquel on attribue toutes les mauvaises farces. La vue s'étend de là sur toute la plaine de Matsumoto, véritable cirque entouré de hautes montagnes, comme d'immenses murailles. A mes pieds, les rochers descendaient presque à pic jusqu'au fond de la vallée. C'est là, assis dans la maison de maître Renard et lui tournant le dos, pour mieux admirer un horizon splendide, que j'achevai de louer l'Auteur de toutes ces merveilles, celui que le Japon ignore encore.

Mes prières achevées, je continuai mon ascension, m'aidant souvent de mes mains, jusqu'à un petit sentier aux mille détours pour diminuer la pente. Il me conduisit à des sapins où je pus respirer au frais les délicieuses senteurs que laissait évaporer la rosée du matin.

Quand j'eus assez gravi pour m'être assuré que par derrière se trouvaient d'autres montagnes encore plus élevées, et que je n'arriverais pas au sommet, je repris le chemin du retour, non sans avoir admiré de fort jolies fleurs au cornet violet-bleu, que je voyais pour la première fois.

Dans la vallée je cueillis d'autres fleurs, également inconnues de moi; elles ont deux petites oreilles d'un bleu indigo.

Samedi, 6 *septembre.* — Ce matin, à une heure moins un quart, nous avons été réveillés en sursaut par un assez violent tremblement de terre. Cependant l'oscillation n'a pas été de longue durée. Seuls nos cadres et nos crucifix ont continué à se balancer quelque temps le long des murs.

Les Japonais ont remarqué que les tremblements de terre sont habituellement l'annonce d'un changement de temps.

Le soir, je reçus une aimable lettre du P. Delpech,

mais les vôtres n'arriveront que demain, car les communications entre nous et la capitale ne sont pas encore tout à fait rétablies.

Sur la ligne du chemin de fer, il faut pour plus de quinze cent mille francs de travaux. Jugez de la force de cette trombe d'eau qui n'a duré que quelques heures!

Dimanche, 7 septembre. — Nous avons cherché tantôt à louer une maison pour notre catéchiste : nous n'en avons pas trouvé.

Il paraît que les habitants de Matsumoto ont, il y a quelque temps, signé la promesse de ne pas se faire chrétiens et de ne point nous prêter leurs maisons. Mais le bon Dieu saura bien triompher de leur entêtement. D'ailleurs ils ne nous sont pas hostiles, et dans nos courses nous n'avons rien à craindre. Le gouvernement a tout intérêt à nous protéger, et il a donné les ordres les plus sévères à ce sujet; or les Japonais savent que chez eux la justice ne badine pas. Vous savez que nous ne pouvons être jugés que par nos consuls.

Dans les cinq ou six villes ouvertes aux Européens, la police locale ne peut pas pénétrer dans leurs maisons sans leur assentiment, même pour y arrêter un assassin indigène. Ces traités ont froissé l'amour-propre des Japonais, et le gouvernement cherche à s'en affranchir. Il a donc grand intérêt à se montrer aimable et bon policier à propos des étrangers.

Lundi, 8 septembre. — Merci de vos bonnes lettres et de l'envoi des conférences du P. Monsabré. A ce sujet, quand vous m'enverrez des brochures, une simple bande ne suffit pas; elle se déchire souvent pendant le trajet. Ajoutez-y une ficelle et une couverture entière de papier un peu fort. Ne me faites point parvenir d'images, j'en

suis abondamment pourvu, ainsi que de médailles et de chapelets.

Mardi, 9 septembre. — Décidément la gent étudiante ne vaut pas mieux au Japon qu'ailleurs; elle est même pire.

Hier, deux de ces petits messieurs, plus remplis de pédanterie que de science, sont venus visiter nos constructions, mais sans se découvrir et sans saluer le père qui se trouvait là. Celui-ci, après les avoir vertement admonestés, les mit à la porte. Aujourd'hui ils sont revenus en bande, affectant une politesse insolente pour nous narguer, et faisant beaucoup de bruit. Nous finîmes par envoyer un domestique les prier de se retirer, ce qu'ils firent sans résistance. Mais dans la nuit, vers onze heures, ils sont revenus lancer des pierres dans notre porte. Nous ouvrîmes nos fenêtres, et ces gamins décampèrent au plus vite.

Tels sont ici les étudiants. Il faut d'ailleurs les voir, cherchant à se rendre intéressants par leurs ridicules manières, tortillant l'arrière-train en marchant, et tenant à la main leurs chapeaux américains, dans le fond desquels la mode est de porter une glace pour se mirer.

Je vous assure que rien n'est plus drôle que cette singerie de la vieille Europe, que cette adoption de ses défauts et de ses ridicules sans y prendre ce qu'il y a de bon.

Quant à nos futurs députés, ils vont achever de se ruiner en voulant mener trop grand train. Ils se mettent quatre pour louer un hôtel et une voiture, qui est non moins remarquable par sa vétusté que par son usure : elle semble avoir fait plusieurs fois le tour du monde. Mais c'est à la Chambre qu'on verra de curieuses choses! Pourtant le suffrage universel a fonctionné. Je crois le trône du mikado très menacé. Il est d'ailleurs toujours

dangereux de modifier brusquement une constitution séculaire. Quand on touche aux vieux édifices, on risque d'être enseveli sous leurs ruines. Notre pauvre France en sait quelque chose ; mais l'expérience des autres ne profite jamais.

Mercredi, 10 *septembre*. — C'est le jour du courrier. Partagez-vous les tendresses que je vous envoie pour tous.

XIV

L'armée française et les missions. — Une première église. — La grand'messe. — Chasse aux petits oiseaux. — Une promenade dans la montagne. — La station thermale d'Azama. — Un déjeuner japonais. — Physionomie du pays. — Un prêche bouddhiste. — Les chemins. — Un sermon sur la mort. — L'instruction publique au Japon. — Périls de la navigation sur les côtes du Japon. — La pêche. — La taille des arbres. — Bénédiction de la première église de la province. — Séances de projections photographiques.

Jeudi, 11 septembre. — Vous m'écriviez le 30 juillet que mon frère songeait à choisir l'infanterie de marine, et que vous vous en attristiez. J'espère qu'il n'en fera rien. Il a tout ce qu'il faut pour être heureux dans son pays : il prendra sa bonne part des fêtes de la haute société, dans laquelle il sera recherché et où il se plaira. Son avenir n'en souffrira pas, au contraire.

Ah! si la France était en danger au loin, s'il fallait que quelques-uns se sacrifiassent pour son honneur, je serais le premier à lui dire d'aller aux avant-postes. Mais rien de semblable actuellement, grâce à Dieu, et la place la plus importante à occuper est en France, où l'on tâche de désorganiser, de rabaisser l'armée en la déchristianisant. C'est là que les jeunes gens bien nés et chrétiens doivent user de leur influence pour garder intactes ses traditions

de devoir et d'honneur. Trop d'ambitieux sacrifient à leur intérêt personnel les choses les plus sacrées.

En ce qui me concerne, si j'ai choisi les avant-postes, c'est qu'il n'y avait personne pouvant y aller, et que là-bas les âmes se perdaient, faute de prêtres pour les instruire et pour les conduire dans la voie du salut. On y avait besoin de nous, Dieu a bien voulu me donner la force suffisante. En agissant comme je l'ai fait, je n'ai accompli que mon devoir.

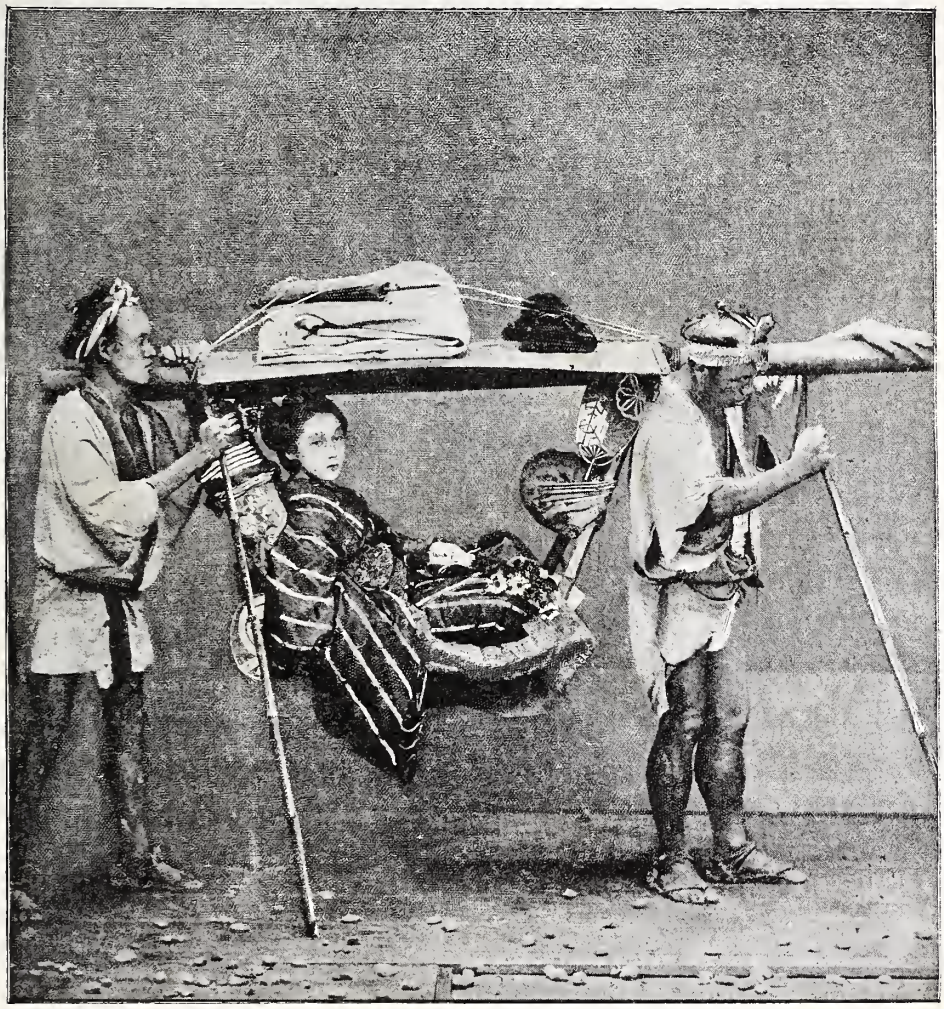
Que Charles attende encore et qu'il serve en France. Plus tard, si son désir persistait, il pourrait permuter. Ils sont nombreux ceux qui soupirent en songeant à leur patrie et qui, pour la revoir, accepteraient d'être enfermés dans une forteresse. Il peut m'en croire, car je sais les regrets de plus d'un de ces jeunes exilés militaires.

Samedi, 13 septembre. — Nous préparons aujourd'hui notre église pour y célébrer demain la messe pour la première fois, et donner enfin au saint sacrement un logement plus convenable que le pauvre petit réduit nous servant de chapelle. Il est si bas d'étage, que nous ne pouvons élever la sainte hostie ou le calice au-dessus de nos yeux sans risquer de heurter le plafond.

Dimanche, 14 septembre. — J'ai eu le bonheur de chanter la première grand'messe qui ait jamais été célébrée dans toute cette immense province. J'en ai été certainement bien plus heureux que nos chrétiens, qui pourtant ne pouvaient dissimuler leur joie à la vue des cérémonies de la sainte Église.

Le soir, nous leur réservions une autre surprise : le salut du saint sacrement. Tout cela était nouveau pour eux. Je me suis servi du superbe ostensoir que m'a donné ma grand'mère, il a été très admiré. Voilà donc une bonne journée, une des plus belles et des plus poétiques que

puisse rêver le cœur d'un missionnaire : rendre à Dieu, pour la première fois, un culte solennel, dans une contrée où il n'est pas connu et où cependant a coulé tant de sang



Une litière de voyage.

chrétien. Pauvre province de Shin-Shu, quand verrons-nous tes enfants venir demander à la foi catholique la sainte espérance qui adoucit toutes les souffrances et fait supporter tous les malheurs? Quelle affreuse chose, souffrir toujours sans espérer un terme! Telle est pourtant la situation de la plupart des pauvres qui nous entourent, auxquels un avenir meilleur semble interdit.

Lundi, 15 *septembre.* — Nous avons reçu ce matin un télégramme de Monseigneur nous annonçant la mort de l'un de nos missionnaires du nord. Il était au Japon depuis quatre ans, chargé du poste d'Akita. Nous ne savions pas même qu'il fût souffrant. Il était d'Angers, et n'avait que trente ans.

Mardi, 16 *septembre.* — J'ai vu aujourd'hui une chose fort curieuse, c'est la façon de prendre les petits oiseaux. Les Japonais en sont très friands et les vendent fort cher. Je ne sais pas à quelle sauce ils les mangent, mais voici comment ils s'en emparent. Dans un arbre on suspend une cage où sont prisonniers un certain nombre de ces petits êtres. Ils chantent, attirant ainsi leurs camarades encore libres. Mais au pied de l'arbre se tient un Japonais armé d'un long bambou, à l'extrémité duquel est fixée une boule de mochi (pâte de riz cuite à la vapeur d'eau), sorte de gluau avec lequel il touche ceux qui sont à sa portée. Les plumes des petits imprudents se collent sur cet engin, et ils vont rejoindre dans la fatale cage leurs frères ainsi capturés. Leurs ailes, encore étincelantes, iront orner les chapeaux des dames européennes.

Mercredi, 17 *septembre.* — Il y a quatre ans aujourd'hui que je suis entré au séminaire des missions étrangères : comme le temps a passé! Malgré la pluie, nous venons de faire une grande promenade dans les montagnes. Nous avons suivi de délicieuses vallées, longeant de petits torrents coulant au milieu des cailloux avec un bruit assourdissant. Nous avons trouvé de nombreux villages, aux maisons groupées autour d'un temple rustique. Ces maisonnettes, coquettement rangées autour de l'idole qu'abrite la montagne, m'ont rappelé les poétiques descriptions de Chateaubriand, dans ses *Martyrs,* à propos des villages païens d'autrefois.

Nous grimpons, nous étonnant une fois de plus de trouver tous les versants du nord et de l'ouest dénudés de verdure, tandis que ceux du sud et de l'est sont revêtus d'arbres verts. C'est au milieu des sapins que nous redescendons, et qu'après un long détour nous atteignons le village d'Asama, petite station thermale aux eaux sulfureuses. Nous y prenons un bain, car chaque maison possède sa baignoire, dont vivent les habitants. Nous déjeunons ensuite à la japonaise, c'est-à-dire avec les bâtonnets habituels, des tasses de riz et une carpe crue pêchée pour nous dans le vivier voisin, le tout arrosé de thé vert et d'une liqueur appelée saké, faite avec du riz fermenté.

Après cette longue promenade nous avons retrouvé avec plaisir notre demeure.

Chose digne de remarque, les sites que nous avons parcourus avaient tous un caractère uniforme : les paysages étaient bien japonais. Il en est au surplus de même pour les habitants d'une même contrée, qui sans se ressembler entre eux ont cependant une physionomie générale; ce qui fait qu'on distingue aussitôt un Chinois d'un Japonais, d'un Français ou d'un Anglais, et réciproquement. Ainsi, un voyageur ayant parcouru le monde reconnaîtra sans peine la photographie d'un paysage de la Suisse ou du Thibet. C'est pourquoi l'on ne peut confondre, à cause des dessins, les laques de Chine avec celles du Japon, car les monuments reproduits ont aussi leur similitude distinctive.

En un mot, le pays que nous venons de parcourir ressemble tout à fait à ceux que vous voyez sur les gravures ou les porcelaines japonaises.

Jeudi, 18 *septembre.* — Nous avons été prévenus dans la matinée qu'un crieur public, frappant sur une boîte de fer-blanc pour attirer l'attention, annonçait pour ce soir et

pour demain une conférence dont le sujet serait la destruction de la religion de Jésus. La ville est remplie d'affiches semblables. La conférence aura lieu au théâtre. Je suppose que cela vient de quelque bonze voulant attirer l'attention sur lui-même. Nous saurons ce qu'il dira.

Vendredi, 19 septembre. — Un de nos gens est allé hier soir écouter l'orateur. Il est bientôt revenu, nous disant que le discours de ce bonze, déguisé en laïque, était si bête, si ridicule, qu'il n'a pas eu le courage d'écouter plus longtemps.

En effet, ces pauvres bonzes sont presque toujours ivres quand ils pérorent; car, pour se donner des idées, ils ne cessent de boire, avant, pendant et après, une liqueur faite avec du riz fermenté. Ils savent rarement ce qu'ils disent, et en guise d'arguments lancent de tous côtés des invectives au public.

On raconte à ce sujet une plaisante aventure survenue l'an dernier à Kofu. Un jeune médecin assistait à l'une de ces conférences. Interpellé sans motif par le bonze, et obligé de répondre, il dut monter sur l'estrade. Il voit devant lui la tasse du bonze; présumant bien que ce n'était pas de l'eau qu'elle contenait, il commence par la vider. C'était en effet du saké, ce que chacun soupçonnait d'ailleurs. A son tour mis en verve par la liqueur, notre docteur se mit à raconter une foule d'anecdotes plus grivoises les unes que les autres, à la grande joie de l'auditoire. Il ne descendit que lorsqu'il eut absorbé tout ce que le bonze avait apporté pour se désaltérer.

Chacun s'égaya fort de la mésaventure du pauvre bonze, qui ne put répondre, n'ayant plus de quoi s'humecter le gosier.

Tel est un prêche bouddhiste au Japon.

Samedi, 20 septembre. — On nous dit que les chemins

sont restés impraticables entre nous et la capitale. Dans un endroit il y a pendant quatre lieues un tel amas de boue qu'on ne peut circuler qu'en *cago*, c'est-à-dire en

Un jardin japonais.

panier. Deux hommes nus le portent suspendu à un bambou. Il faut donc se résigner à y rester accroupi pendant plusieurs heures. Mais le plaisir est extrême quand on peut enfin se détirer les jambes.

Dimanche, 21 *septembre*. — Aujourd'hui encore j'ai chanté la messe dans notre église de Saint-Jean l'Évangéliste. C'est la seconde fois qu'a lieu pareille fête dans la

province de Shin-Shu. Le soir, nous avons eu salut du saint sacrement.

Les païens, l'ayant appris, étaient accourus en grand nombre afin d'assister à nos cérémonies. Ce spectacle était nouveau pour eux. Ils se sont très bien tenus. Le père en a profité pour leur faire un sermon sur la *mort*. Ils ont écouté en silence.

Lundi, 22 septembre. — Enfin j'ai reçu vos lettres du 7 août par la malle française.

Ce matin, nouveau plaisir; c'est la malle anglaise.

Je vois que mon père espère réunir l'argent nécessaire à notre école.

Ce résultat ne serait pas moins utile à l'influence française qu'à la religion, car dans nos classes nous recevons tout le monde, chrétiens et païens, et tous assistent au cours d'instruction religieuse. Si tous ne se convertissent pas, ils apprennent du moins ce qu'est notre religion et voient qu'elle n'a rien de commun avec les absurdités débitées par les bonzes. Ils connaissent bientôt ce qu'est le missionnaire et savent qu'ils n'ont rien à redouter de lui.

C'est déjà prendre pied chez eux pour plus tard.

Au point de vue philanthropique, c'est en outre un grand bien pour eux; car nous nous contentons d'une rétribution bien inférieure à celle que réclame le gouvernement, puisque nous ne cherchons qu'à faire le bien à nos dépens. Aussi donnons-nous l'instruction à beaucoup d'enfants que leur pauvreté éloignerait des autres écoles [1].

[1] Une brochure officielle, publiée en anglais à Tokio, en août 1890, sous ce titre : *Seizième rapport du ministre de l'Instruction publique,* contient d'intéressants détails sur l'enseignement au Japon. On s'étonnera moins que ce rapport soit écrit en anglais quand on saura que les collaborateurs étrangers employés là-bas au ministère sont au nombre de trente-huit, dont quatorze

Mercredi, 24 septembre. — C'est aujourd'hui le vingt-sixième anniversaire de ma naissance. Je fais un retour général sur le passé, ce qui me rapproche encore de vous.

Je serai le 11 octobre à Tokio pour la retraite, mais j'ignore encore ce que j'y resterai de temps, probablement une quinzaine, soit à Yokohama, soit à Tokio.

Je termine cette lettre en vous embrassant bien tendrement.

Jeudi, 25 septembre. — Nous apprenons la prochaine arrivée ici du P. Drouart de Lézey et d'un autre père. D'autres viendront plus tard. Aussi pousse-t-on les travaux avec activité, afin que tout soit prêt à temps.

Vendredi, 26 septembre. — Nous commençons à moins souffrir des variations de la température. Il nous fallait changer de vêtements trois fois par jour pour nous garantir de la fraîcheur le matin et le soir, et, dans l'après-midi, d'une chaleur étouffante. Ces brusques alternatives sont fort pénibles; maintenant l'équilibre se rétablit.

Samedi, 27 septembre. — Un vaisseau de guerre turc vient de se perdre corps et biens près de Yokohama. Sa machine, avariée par un typhon, ne pouvant plus fonc-

anglais, dix américains, dix allemands, deux français, un autrichien et un belge.

Au Japon, comme ailleurs, la langue anglaise sert d'avant-coureur aux marchandises et aux mœurs anglo-saxonnes.

L'enseignement public y est en pleine transformation et subit la plus vigoureuse impulsion.

A la fin de l'exercice 1888, d'après le rapport officiel, le nombre des écoles primaires était de 25953, dont 24295 écoles de l'État et 658 écoles libres.

Le chiffre total de la population scolaire s'élève à 2927868 élèves, dont 2873759 pour les écoles de l'État et 54109 pour les écoles libres. Ces chiffres sont destinés à s'accroître, car le total général des enfants en âge d'aller à l'école s'élevait à 6920345.

Le budget des recettes de l'Instruction publique s'élevait, en 1888, à près de 35000000 de francs. (*Note de l'éditeur.*)

tionner, il a été jeté sur les rochers de la redoutable île d'Oshima. Ces parages sont funestes aux navires : il y a quelques années, un paquebot des Messageries maritimes, *le Nil,* venant de Marseille, a sombré dans cet endroit.

Dans le dernier naufrage on compte cinq cents noyés. Soixante personnes ont été sauvées, parmi lesquelles cinq ou six seulement n'ont point eu de jambes ou de bras brisés.

Toutes les côtes du Japon sont d'ailleurs extrêmement dangereuses, il est providentiel que les missionnaires des deux vicariats du sud et du centre, obligés par les besoins de leur ministère de naviguer souvent, ne soient pas plus fréquemment victimes d'accidents, car ils perdent la terre de vue, malgré la fragilité des embarcations. Dans notre province nous avons peu à voyager sur mer.

Dimanche, 28 *septembre.* — Nous avions été invités à aller voir pêcher un étang à Matsumoto même : nous nous y sommes rendus. Cette opération s'y renouvelle chaque année, et c'est par milliers qu'on ramasse des carpes : les eaux de ce pays sont excessivement poissonneuses.

Il n'y a pas de mare qui soit sans poisson, et l'on ignore parfois comment il y est venu. Cette abondance explique que ce soit la nourriture presque exclusive des habitants.

Les côtes ne sont pas moins poissonneuses que les cours d'eau, et la qualité suit la quantité. Aussi la pêche est-elle la profession de presque tous les riverains.

Le saumon est fort abondant au nord du Japon : on le sale comme de vulgaires harengs. Une des causes de cette profusion vient des courants différents qui longent les côtes. Ceux qui sont froids charrient des détritus de toute

nature conservés dans les glaces hivernales d'où ils sortent au dégel. Ceux d'eau chaude retiennent le poisson en hiver, ainsi que toutes sortes d'insectes attirés par la différence de température.

Lundi, 29 septembre. — On taille nos arbres, les sapins surtout. Les artistes chargés de ce soin leur donnent exprès

Église de Saint-Jean-l'Évangéliste, paroisse de Matsumoto.

ces mille formes monstrueuses reproduites dans les dessins japonais. Plus l'arbre est vieux, rabougri, étrange, plus il est admiré. On coupe aux sapins la plupart de leurs branches, pour ne laisser à l'extrémité de celles que l'on conserve qu'un petit éventail de verdure. Ces exécutions automnales sont faites surtout, m'a dit un jardinier, pour empêcher le poids de la neige de briser les branches pendant l'hiver.

C'est sans doute pour procurer aux arbres une certaine distinction qu'on leur donne les formes bizarres dont s'étonne tout étranger. Ici personne n'en est surpris, parce

que tel est l'usage. L'habitude fait même trouver cela beau, paraît-il.

Mardi, 30 *septembre*. — Nous apprenons l'arrivée à la fin de septembre de deux nouveaux confrères. Ils seront les bienvenus, car on a grand besoin de monde ici. Deux autres iront dans le centre et un dans le sud.

Pendant que j'étais à voir un coin de la fête païenne célébrée en l'honneur du dieu de l'automne, — c'est la plus célèbre de toute la province, — les PP. Peltier et Drouart de Lézey sont arrivés pour la bénédiction de notre église.

Le P. Drouart loge dans ma chambre, et nous faisons ménage commun.

Mercredi, 1er *octobre*. — Notre journée s'est passée bien tranquillement à causer avec les pères arrivés hier soir.

Jeudi, 2 *octobre*. — Dans la soirée, le P. Drouart, qui avait apporté un appareil à projections, a montré dans une salle de Matsumoto des photographies astronomiques. Il a fait à cette occasion un petit discours sur l'existence de Dieu et sur la toute-puissance de l'Être qui a créé les mondes que nous admirions.

La séance s'est terminée par des vues du Japon et des principales villes qu'on rencontre de Yokokama à Port-Saïd, en passant par l'Égypte. Cela a fort intéressé les deux cent cinquante assistants.

Vendredi, 3 *octobre*. — Ce soir, nouvelle séance de projections. Au début, un peu de géologie pour démontrer que Moïse n'est pas contredit par la science moderne, et que quatre mille ans avant nos savants actuels il avait parlé de faits découverts seulement de nos jours. Il a été facile d'en tirer la preuve de l'inspiration divine et de la révélation.

On a terminé vers dix heures par des vues de Rome et de ses églises, et enfin par des photographies de Paris.

Samedi, 4 octobre. — Nous restons tous à la maison, occupés des préparatifs de la fête de demain et pour entendre les confessions des chrétiens.

Dimanche, 5 octobre. — Aujourd'hui c'était grande fête à Matsumoto à l'occasion de la bénédiction de la première église de la province.

Hier soir deux autres pères étaient arrivés de Niigata et de Sado. Nous étions donc six. Jamais on ne vit tant de missionnaires au milieu du Japon et perdus dans les terres.

Un grand honneur m'était réservé : c'était de faire, au nom de l'évêque, la bénédiction solennelle. Ensuite j'ai chanté la grand'messe avec diacre et sous-diacre. Nos chrétiens étaient ravis. Mais le temps nous a fort contrariés; il a fait toute la journée une pluie torrentielle qui a rendu le soir toute illumination impossible.

Le P. Drouart de Lézey a donné le salut solennel du saint sacrement.

Puis, avec son appareil à projections, il a montré aux chrétiens toute la vie de Notre-Seigneur. Jugez de la joie générale de tous ces braves gens, ayant si souvent entendu parler de Jérusalem et de la terre sainte sans en rien connaître.

Lundi, 6 octobre. — Nous devions partir ce soir pour *Kofu,* mais le temps affreux nous oblige à rester. Nous nous mettrons en route tous les six demain avant le jour, car il nous faut arriver à Tokio samedi soir.

Je fais partir cette lettre à l'avance, afin de ne pas manquer le courrier, ce qui vous inquiéterait.

Ma chambre ne désemplit point : on parle, on cause, on rit; je ne m'entends plus, et c'est tout au plus si je puis vous redire mon affection pour vous tous. Je ne puis me relire.

A vous de tout cœur.

XV

Départ pour Tokio. — Les *bonzesses*. — Le lac de Sewa. — Un autel à Kanagawa. — Voitures et chemins. — La traversée d'un torrent. — Kofu. — La science amusante. — La rivière de Fugi-Kawa. — Navigation périlleuse. — Arrivée à Tokio. — Le choléra. — Un nouveau poste. — Difficultés diplomatiques. — Statistique religieuse du vicariat septentrional.

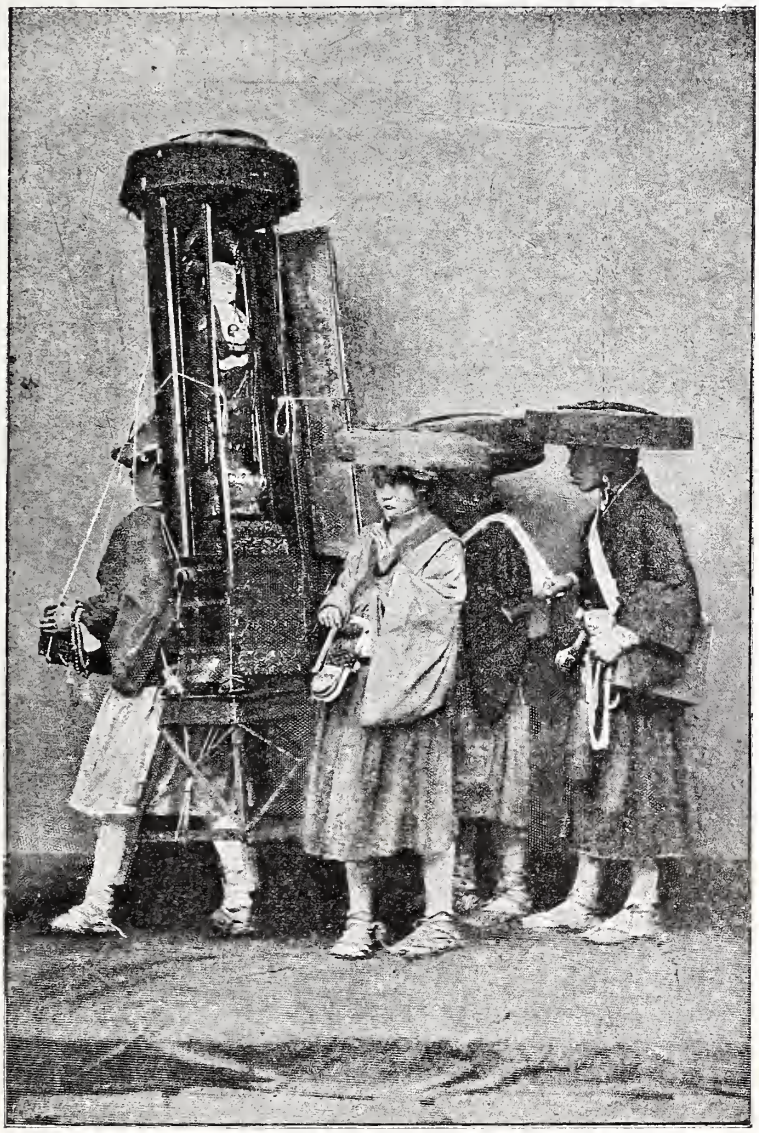
Mardi, 7 octobre. — Ce matin, dès quatre heures, nous étions sur pied, prêts à commencer notre voyage dans le Shinano et le Koshu.

Nous montons en jinrikisha (voiture traînée par un homme) et nous filons au trot de nos chevaux humains pour sortir de la longue plaine de Matsumoto, et gagner la première chaîne de montagnes limitant la vallée où s'étend le lac de Sewa.

Cette première partie du voyage, en plaine, n'offre rien d'extraordinaire. Çà et là un torrent grossi par les pluies les jours précédents et coulant à pleins bords, notamment le Shimano, à Sewa. C'est la plus grande rivière du Japon; elle roule avec fracas dans un lit sinueux, dont elle heurte à chaque instant les rives rocheuses.

Quelques villages avec leurs petits temples abrités sous de grands arbres forment l'aspect général.

Arrivés au bas de la montagne, nous mettons pied à terre, et, la soutane relevée et serrée à la ceinture, nous



Une divinité ambulante, suivie de trois bonzesses.

commençons à gravir. Nos bagages sont traînés par deux hommes; nous les aidons à tour de rôle.

Nous faisons route avec six *bonzesses* se rendant à je ne sais quel couvent et qui nous suivent longtemps, intriguées de notre rencontre. Pauvres femmes ! elles ont plus

l'air de mendiantes et de *traîneuses* que de femmes entraînées par leur vocation religieuse.

Un large chapeau plat en paille abrite leur tête. Elles portent sur un costume blanc une espèce de redingote en soie noire transparente, et des pantalons blancs leur serrant les jambes comme des molletières. J'ignore quel est leur genre de vie et ce qu'est leur conduite; mais, à en juger par les apparences, la modestie et le recueillement ne semblent par leur être habituels. Ce n'est pas surprenant.

Arrivés vers midi au sommet de la montagne, un splendide panorama se déroule à nos pieds : c'est la plaine où s'étend le lac de Sewa. Elle est entourée de montagnes ornées de jolis bouquets de sapins du plus charmant effet. Nous sommes dans l'admiration, et nos pensées s'élèvent de cette belle nature, de ces merveilles, vers leur auteur, encore inconnu dans ces contrées, où n'existe aucun chrétien.

Nous redescendons plus vite que nous étions montés et nous voici au bord du lac.

Nous faisons halte : il est une heure, et nous dînons.

Le lac de Sewa est très célèbre, sa réputation est d'ailleurs méritée. De là, quand le temps est clair, on aperçoit le sommet du Fuji-Yama, la montagne sainte du Japon. Les habitants disent poétiquement que chaque matin la montagne se lave la tête dans les eaux du lac.

Notre modeste repas achevé, nous repartons; mais il est impossible de trouver un autre moyen de transport que nos jambes : une fête païenne se célèbre dans une petite ville assise au bord du lac, toutes les voitures sont prises.

Nous partons à pied et nous longeons le lac dans toute son étendue, pendant trois heures environ. Nous pouvons donc l'admirer tout à l'aise.

Notre seul ennui a été d'être entourés par une centaine de Japonais nous suivant avec une grande curiosité, prenant notre allure et courant autour de nous pour ne pas être distancés quand nous pressions le pas afin de leur échapper. Nous dûmes donc nous résigner à subir cette escorte et à marcher dans le tourbillon de poussière qu'elle soulevait.

Parvenus à l'endroit de la fête, nous pûmes enfin trouver des voitures à hommes qui nous traînèrent trois lieues plus loin. Après quoi, nous dûmes prendre encore nos jambes pour escalader quelques collines. Vers six heures du soir nous arrivâmes enfin au village de Kanagawa, à environ quinze lieues de Matsumoto et à autant de Kofu. Nous étions à mi-chemin.

A l'hôtel, on nous donna pour nous six la grande chambre du fond. Nous commençâmes par nous laver dehors la tête, les mains et les pieds, à la mode japonaise, pour nous débarrasser de la poussière du chemin. Puis on nous servit un repas quelconque. Le plat le moins mauvais était un poisson séché au soleil et accommodé avec une sauce au sucre nommée *shôyu*. Nous avions si faim, que nous dînâmes copieusement, et que nous mangeâmes même les tiges vertes de raves confites dans la saumure.

Nous nous hâtâmes de finir pour nous coucher, car nous avions un besoin impérieux de sommeil. On nous apporta des *foutons*, sorte de matelas peu épais, en coton, que l'on étend par terre et entre lesquels on se couche, l'un d'eux formant couvre-pieds. Les Japonais s'y glissent tout nus; aussi ces matelas sont-ils comme imprégnés de graisse et d'une saleté repoussante. Cela explique la nécessité pour nous, quand nous voyageons, d'emporter une paire de draps pour les recouvrir, afin d'éviter tout contact en dessus et en dessous. Ce n'est pas seulement une question de propreté, mais surtout d'hygiène, car tout le monde a dormi là-dessus.

Après avoir ainsi disposé notre couche, nous nous lavâmes les mains, que nous avions toutes grasses d'avoir remué ces litières, et bientôt le sommeil s'empara de nous tous.

Mercredi, 8 octobre. — Dès deux heures du matin deux d'entre nous prirent les devants avec les bagages, car on nous attendait le soir même à Kofu pour faire une conférence religieuse. Il fallait arriver à temps pour tout préparer, et il nous restait quinze lieues à parcourir dans de mauvais chemins. Les autres ne partirent qu'à sept heures.

Quand nous nous mîmes en route, le soleil se levait et la chaleur commençait. Nous dûmes marcher plus de quatre lieues, chacun portant son sac sur son dos : nous n'avions trouvé personne pour nous venir en aide.

La route montait et descendait le long de jolies collines escarpées et boisées, d'où tombaient de hautes cascades venant nous éclabousser.

Nous atteignîmes enfin un grand village, où nous pûmes nous procurer une charrette munie de bancs. Nous la louâmes pour six lieues.

Il est assez difficile de décrire ce véhicule, tant il était misérable. C'était un coffre de bois vermoulu suspendu sur quatre lanières de cuir et monté sur quatre roues basses, retenues à l'essieu par des chevillettes en bois. Le cheval, plus maigre que celui de don Quichotte, était revêtu d'un harnais en cordes de paille.

Ces voitures, presque toutes semblables, se nomment *basha*. Les banquettes sont si étroites, qu'on ne peut s'y asseoir qu'à moitié.

Quant à la route, elle est remplie de cahots et d'ornières qui rendraient tout ressort inutile.

A peine montés, nous partons au triple galop de notre coursier par d'horribles chemins, passant parfois à un

centimètre d'affreux précipices dans lesquels la terre s'éboule derrière nous, ou sur les restes des ponts que le dernier typhon a emportés et qu'on a raccommodés avec de vieilles planches larges de dix centimètres, sur lesquelles s'engagent les roues. Le moindre mouvement à droite ou à gauche précipiterait dans le fond voiture et voyageurs. Mais les cochers japonais sont d'une telle habileté qu'on verse rarement et qu'on passe partout.

Cependant, presque au départ, en montant une côte, un accident se produit : un trait casse. Le conducteur, qui n'a point de ficelle, le rattache avec son fouet et bientôt nous repartons.

Un peu plus loin, dans un bois de sapins où le chemin tourne à angle droit et où les ornières sont profondes, nous versons aux trois quarts, mais un coup de bâton bien appliqué fait faire un bond à notre bête, et nous sortons de ce mauvais pas.

Quelquefois en voiture, mais plus souvent les pieds dans l'eau, nous traversons les torrents, car tous les ponts sont détruits. Enfin, à midi, nous atteignons un petit hameau où toutes les voitures sont obligées de s'arrêter, car le chemin est devenu impraticable depuis qu'il n'y a plus de pont. Nous entrons dans une mauvaise auberge, où l'on nous sert des choses répugnantes, et nous repartons le sac au dos.

Au bout d'une lieue nous nous apercevons que nous nous sommes trompés de sentier le long d'une montagne, et nous voici contraints de rétrograder et de traverser moitié à pied et moitié en bac un torrent des plus rapides. Le moyen pour le bac est des plus simples. Une corde est fixée à la rive opposée. Il suffit donc de le laisser aller à la dérive. Le courant vous fait passer en un clin d'œil.

Nous reprenons nos sacs, que nous portons encore pendant quatre lieues, marchant péniblement sur un

chemin nouvellement encaissé. Nous n'avions pu trouver d'autre moyen de transport que nos jambes.

Enfin, vers cinq heures, nous entrons dans un village important, où nous louons une autre basha, qui va nous conduire à Kofu.

Cette partie de route, moins accidentée, traverse un joli pays. A droite et à gauche sont des champs de riz, de tabac, de mûriers, de maïs, de sarrasin, de coton, d'aubergines; çà et là des kakis aux pommes rouges et des grenadiers.

Derrière est le sommet du *Mitake,* devant le *Fuji-Yama.* Ces deux hautes montagnes, semblables à notre mont Blanc, dominent toutes leurs voisines, et, comme deux géants, semblent se défier.

Il faisait presque nuit quand nous atteignîmes Kofu (Kofou), chef-lieu de la province, ville de quarante à cinquante mille habitants, l'une des plus jolies du Japon, mais une de celles où se rencontre le plus de turbulence.

Notre conférence religieuse était annoncée pour huit heures. Le P. Drouart de Lézey, afin d'intéresser le public, devait lui montrer ses projections scientifiques et géographiques.

Malgré quelque tapage au début, la séance réussit parfaitement.

A onze heures, nous nous couchâmes et n'eûmes point de peine à nous endormir, malgré le bruit de la rue, dont une simple cloison nous séparait au premier étage de notre maison.

Jeudi, 9 *octobre.* — A Kofu n'existe pas un seul chrétien, malgré tous nos efforts; mais à deux lieues de là, dans un hameau appelé *Yamaskiro,* nous avons une école et une chapelle, autour desquelles est groupée une chrétienté de cent cinquante âmes. Nous nous empressons d'aller

la visiter dans la matinée. Il était une heure quand nous rentrâmes à Kofu pour dîner.

Dans cette grande ville se trouve un restaurant qui se pique de servir à l'européenne. C'est là que nous allâmes : nous n'y fûmes pas mal. Seules les serviettes en papier sont un peu trop japonaises.

Vue du Fuji-Yama, la montagne sainte du Japon.

Dans la journée nous visitons la ville.

Du château ne restent plus que les ruines, avec de larges fossés, et des murs épais faits de grosses pierres juxtaposées sans ciment, comme à Tokio, à Matsumoto, à Nagoya.

Dans un quartier on a voulu imiter l'Europe, et les constructions ressemblent en effet un peu aux nôtres. L'ensemble est assez coquet. Le principal commerce est celui de la soie. C'est là d'ailleurs qu'elle est la plus renommée.

Le soir, nouvelle conférence, mais dans une plus grande salle, où s'entassent plus de six cents spectateurs,

en dépit du choléra, qui dans la journée a fait encore six victimes.

A notre entrée, on applaudit, ce qui n'a pas empêché cependant un certain tapage au commencement, comme la veille. Néanmoins on écouta fort bien. Il était onze heures quand nous rentrâmes chez nous.

Vendredi, 10 octobre. — A sept heures du matin nos bagages sont ficelés et nous repartons. Ce sera la plus belle partie de notre voyage : nous allons faire plus de cinquante lieues dans la journée. Nous voici en basha, et six lieues plus loin nous nous embarquons sur le Fuji-Kawa, la rivière la plus rapide et la plus dangereuse du Japon.

Pour gagner l'embarcadère le chemin est assez beau, sauf dans un endroit où deux ponts viennent d'être emportés. Nos bagages sont transbordés en bac; à midi nous étions arrivés.

Vite une barque est commandée et bientôt armée. Une petite tente y est dressée; on étend des nattes pour nous six : nous voilà partis.

Nous avons vingt lieues à faire sur cette rivière, qui contourne le volcan du Fuji au sud, avant d'arriver à la mer.

Il est difficile de vous raconter ce voyage, car le paysage est féerique. Le torrent coule à pleins bords dans une gorge profonde, au milieu des montagnes. Sa rapidité est vertigineuse : entraînés par le courant, nous faisons vingt lieues en quatre heures et demie!

Notre barque a douze mètres de long; quatre hommes forment l'équipage. Elle est formée de longues planches flexibles, élastiques comme du caoutchouc. A tout moment on croit qu'elle va se disloquer, mais elle est solide et faite pour bondir sur les récifs, dont le torrent est garni et qu'on

heurte souvent. Plus rigide, elle volerait en éclats. Le torrent est sinueux; parfois il faut tourner à angle droit, et souvent le lit n'a que trois mètres de large. De chaque côté s'avancent d'énormes roches pointues, redoutables éperons.

Dans ces défilés le courant acquiert une rapidité prodigieuse : on se croirait en chemin de fer. Au moment où l'on croit venir se briser sur une roche, en face de soi, à un mètre, un vigoureux coup de gouvernail fait pirouetter la barque.

Nombreux sont les méandres; à chaque instant ce sont de nouveaux rapides, véritables cascades où nous bondissons d'un mètre. Les flots sont agités comme en mer. Un père qui nous accompagnait nous affirmait qu'au Niagara, qu'il avait vu, le bouillonnement des eaux n'était pas plus terrible.

Notre voyage fut des plus heureux. Cependant une fausse manœuvre, la seule (elle ne dépendait pas tout à fait de nos bateliers, car de récentes pluies avaient gonflé le torrent), fit pirouetter notre barque en passant sur un gouffre. Après un tour complet nous reprîmes le courant.

L'habileté des Japonais est si grande que les accidents sont rares. Néanmoins, il y a quelques mois, trente personnes se noyèrent, leur barque s'étant brisée; nous avons vu l'endroit. D'ailleurs, sur ces rapides, il est inutile de savoir nager. On nous a montré également un rocher sur lequel un préfet, qui s'y trouva jeté, passa deux jours et deux nuits avant de pouvoir être secouru.

Le paysage est splendide et varié à l'infini. Ce sont souvent d'immenses roches descendant à pic dans l'eau, et tout le long des cascades et des torrents venant grossir la rivière.

Il n'est pas surprenant qu'on mette trois grands jours à remonter ce que nous avons descendu en quatre heures

et demie ; et cependant dix hommes hâlent alors l'embarcation le long de la rive.

Mais je reviens sur notre navigation. Notre bateau était pointu et relevé à l'avant. Là se tenait un batelier, toujours la gaffe de bambou à la main, afin d'amortir les chocs. A l'arrière, également surélevé, se tenait un autre homme muni d'une longue rame formant gouvernail. Sur le même côté droit, à l'avant, étaient deux autres bateliers agitant sans cesse leur unique aviron.

Le pilote de l'avant, sans dire un mot, commandait d'un geste. Parfois ce païen, frappé de terreur à l'aspect d'un immense gouffre aperçu à quelques mètres, récitait tout haut ses prières et se livrait à ses pratiques superstitieuses. Passera-t-on ou ne passera-t-on pas ; sera-t-on broyé par les roches?... Le danger est à peine passé qu'un autre se présente. Comme nous étions heureux alors de pouvoir compter sur la protection divine, sur l'assistance de notre bon ange, et de pouvoir répéter cette parole de nos saints livres : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !*

Bref, à quatre heures et demie nous étions arrivés au bord de la mer, à l'embouchure du Fuji-Kawa.

A six heures et demie, nous prenons le chemin de fer conduisant à Yokohama, où nous arrivons à onze heures du soir, après avoir traversé de nuit la presqu'île d'Idzu.

Samedi, 11 octobre. — Tout à l'heure part la malle. Je n'ai que le temps d'achever cette lettre écrite au galop et que je n'ai pu relire. Excusez-moi. A vous de cœur.

J'irai demain à Tokio.

Dimanche, 12 octobre. — C'est par hasard qu'hier soir, en jetant les yeux sur le journal anglais de Yokohama, j'ai vu que le *Calédonien* était en rade et devait repartir le lendemain. Vite je me rends à la jetée française, je loue

une barque et je me fais conduire à bord. Le commandant, M. de Maubeuge, a été des plus aimables et fort sensible à cette marque de bon souvenir. Je lui ai raconté ma navigation de la veille sur le Fuji-Kawa.

Décidément c'était une imprudence. Aussi un vieux missionnaire, qui a fait jadis cette descente, disait que nous n'eussions pas dû nous aventurer ainsi tous les six à la fois. Sachez, en effet, qu'à chaque instant, en glissant sur des rochers, notre embarcation se trouvait soulevée et qu'alors l'eau jaillissait à travers les interstices des planches : nous étions obligés d'arrêter l'eau avec de la filasse. Il n'est pas surprenant qu'à de semblables épreuves les barques durent peu.

Aujourd'hui, avant de partir pour la retraite, nous avons assisté à un spectacle émouvant. Un Anglais, monté dans une mongolfière, ayant atteint à une hauteur de mille mètres, a subitement abandonné son ballon pour descendre en parachute. L'expérience a réussi, mais l'angoisse de tous les spectateurs a été cruelle jusqu'à ce que l'engin se fût ouvert.

Lundi, 13 *octobre,* 14, 15, 16 et 17. — Nous voilà tous réunis à Tokio depuis hier soir pour les exercices de la retraite annuelle. Monseigneur la préside et nous donne l'exemple à tous.

Nos prières et nos repos ne sont interrompus que par le choléra, qui a envahi la maison des sœurs, en face de nous. Huit personnes ont été atteintes à la fois : elles sont mortes en quelques heures. Ses ravages ont continué toute la semaine. Il ne faut pas s'en étonner, car nos bonnes sœurs reçoivent dans leur orphelinat tous les pauvres petits que leurs parents ont rejetés, et qui étaient déjà débilités par la misère et les maladies dont ils ont hérité.

Selon les règlements japonais, tout cholérique doit être

aussitôt transporté dans un hôpital spécial : c'est ce qu'on a fait, et ils ont reçu là de bons soins.

Plusieurs jeunes chrétiennes, se dévouant, sont venues s'offrir comme infirmières afin de baptiser quelques mourants. Trois ont déjà succombé, victimes de leur abnégation.

Un de nos pères a obtenu la permission de pénétrer dans cet hôpital afin d'assister nos chrétiens : il y passe la journée et souvent la nuit.

Dès qu'un malade meurt, on lui fait je ne sais quelle injection et l'on brûle aussitôt son corps, par mesure de prudence.

Toutes les précautions prises par le gouvernement ne sont pas également justifiées. C'est ainsi qu'avant d'entrer à l'hôpital on vous fait endosser un vêtement spécial aspergé d'acide phénique. Bien plus, quand on a traversé un village contaminé, on vous oblige à prendre un bain d'eau phéniquée. Dans les gares il y a des flacons de phénol. Les Japonais en imbibent gravement leurs mouchoirs, en guise d'eau de Cologne.

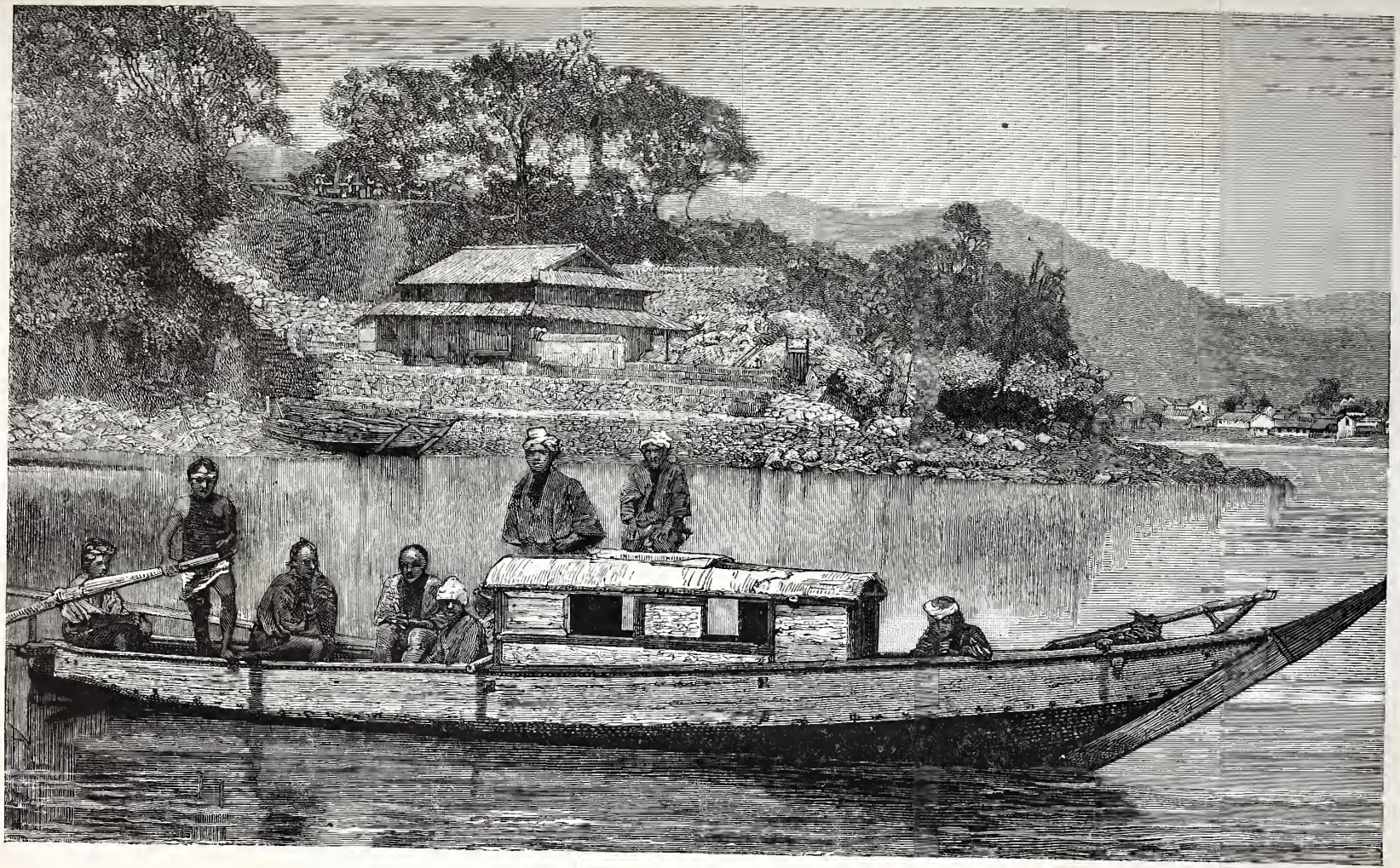
A la porte des sœurs se tient nuit et jour un policier, pour empêcher qui que ce soit d'entrer, excepté nous. Les fournisseurs sont obligés de déposer leurs marchandises à l'extérieur.

Il existe encore bien d'autres précautions.

Je crois l'épidémie actuellement arrêtée. Grâce à Dieu, aucun Européen n'a été atteint, à part quelques matelots du *Villars* et de la *Triomphante,* ancrés dans nos ports. Quelques-uns sont morts, les autres sont en convalescence à Yokohama.

Samedi, 18 *octobre.* — Notre retraite s'est terminée ce matin après la messe pontificale et le salut.

Monseigneur a tenu avec nous une petite séance synodale, où il a été traité des affaires générales de la mission.



Bateau japonais.

Tous les missionnaires du vicariat se sont trouvés réunis au dîner, excepté trois. L'un est en France, à quêter; le P. de Noailles est resté à Niigata, pour desservir le Nord; un autre est dans le Yéso.

Je suis allé chez nos pauvres sœurs : elles n'ont plus que cinq ou six petites filles malades et même assez légèrement atteintes. Elles espèrent que la crise est finie.

Je me suis ensuite rendu chez les frères marianites, dans leur nouvelle installation. La situation est splendide et cela promet beaucoup. Ils ont quatre-vingts élèves, dont le fils de l'un des ministres du Japon.

Lorsque je suis rentré à l'évêché, Monseigneur m'a appris que j'étais changé de poste. Matsumoto était au centre de la mission : je vais à l'extrémité, à *Kanazawa*[1], sur la côte ouest, au bord de la mer.

Je suis très heureux d'avoir à fonder ce nouveau poste, où aucun missionnaire n'a encore résidé. Kanazawa est d'ailleurs une des plus grandes villes du Japon et présente beaucoup de ressources.

J'y vais avec le père qui était avec moi à Matsumoto.

Il faudra d'abord trouver à louer une maison. Jusque-là je resterai à Matsumoto avec le P. Péri, un de mes anciens camarades d'Issy et qui me remplace à Matsumoto. Pendant ce temps le P. Clément préparera là-bas les logements, avant que j'aille l'y rejoindre. Je ne crois pas que ça puisse être avant trois ou quatre mois.

Dimanche, 19 octobre. — Je suis rentré à Yokohama hier soir pour souper : je préfère beaucoup cette ville à Tokio. J'y ai trouvé le dernier courrier de France.

Lundi, 20 octobre. — La journée s'est passée en courses de toutes sortes, car nous ne trouvons rien dans l'intérieur

[1] Ville ayant plus de cent mille habitants.

du pays et nous devons prendre des précautions pour notre hivernage.

Mardi, 21 octobre. — J'ai vainement essayé de rencontrer M. Blanc, l'agent des Messageries maritimes à Yokohama, dont j'avais eu tant à me louer à mon arrivée au Japon.

Mercredi, 22 octobre. — Aujourd'hui nouveau voyage à Tokio afin d'aller voir chez eux nos pères, ainsi que le ministre de France, qui s'est montré fort aimable. Il a beaucoup insisté pour m'avoir à dîner et m'a laissé le choix du jour. J'irai lundi, car nous ne repartirons que mardi matin pour Matsumoto.

Je suis revenu à Yokohama, le soir, par une pluie torrentielle qui n'a pas cessé de la journée.

Jeudi, 23 octobre. — Nous avons appris que le *Natal,* paquebot des Messageries, qui se trouve ici en ce moment, a failli se perdre corps et biens samedi en entrant dans le port de Yokohama. Là se trouve un fort japonais pour défendre la rade. Il est à fleur d'eau et ne s'aperçoit point lorsque la mer est haute. Il n'est point d'ailleurs mentionné sur les cartes et ne présente aucun fanal. Le *Natal* arrivait sur lui à toute vapeur lorsque le capitaine l'aperçut à quelques brasses. Croyant tout perdu, il fit un vœu à sainte Anne en donnant un coup de barre : le navire passa à quelques mètres seulement. Personne ne sut à bord le péril auquel le navire venait d'échapper. C'est le capitaine qui nous a raconté l'aventure en venant apporter un immense cierge. Il était encore tout ému.

Vendredi, 24 octobre. — Il vient de se passer à Yokohama un événement assez important et qui a fait surtout grand bruit. On était, paraît-il, sur le point de signer avec le gouvernement japonais un traité lui concédant juri-

diction sur les étrangers. Vous savez, en effet, qu'ils ne dépendent que de leur consul, auxquels on peut seulement les déférer; mais aussi nul d'entre eux ne peut pénétrer dans l'intérieur des terres sans une permission du mikado. Or les Japonais veulent être traités comme toutes les nations civilisées, c'est-à-dire posséder sur tous les résidents étrangers une juridiction absolue. Ils offraient en échange de leur donner un libre accès dans le pays. Les négociations allaient aboutir, quand les résidents européens, justement inquiets des conséquences de cette innovation, ont fait parvenir à leurs gouvernements respectifs, à l'instigation de l'Angleterre, l'expression de leurs appréhensions appuyées sur des faits nombreux.

Le nouveau traité n'a point été signé, et les Japonais s'en prennent à l'Angleterre, dont ils ont hué les nationaux.

Cet incident prouve une fois de plus combien toute innovation est périlleuse en politique. Il eût bien mieux valu ne point faire espérer aux Japonais une modification à l'ordre de choses actuel dès que leurs lois seraient jugées acceptables pour des Européens et quand leurs magistrats seraient allés s'instruire à l'étranger. Ils sont furieux aujourd'hui d'être ajournés, car ils croient réunir actuellement les conditions formulées.

L'Europe n'ayant point accepté la juridiction indigène, l'ouverture de l'empire japonais restera refusée aux étrangers [1].

[1] D'après une statistique faite le 15 août 1890, le vicariat apostolique du Japon septentrional, dont fait partie le district de Matsumoto et Kanazawa, comprenait :

Une population infidèle d'environ 19 000 000;
— catholique — 12 549.

Le personnel de la mission se composait de :
1 évêque, en résidence à Tokio;
36 missionnaires européens;
3 clercs, dont 2 minorés;

Samedi, 25 octobre. — La malle part aujourd'hui. Adieu bien tendrement. Ma prochaine lettre partira de Matsumoto.

45 catéchistes indigènes;
23 élèves ou aides-catéchistes;
11 marianites, dont 3 prêtres et 8 frères laïques;
19 religieuses du Saint-Enfant Jésus (Saint-Maur), dont 16 européennes et 3 indigènes;
6 sœurs ou aspirantes indigènes (Saint-Maur);
19 sœurs de Saint-Paul de Chartres.
7 postulantes indigènes (Saint-Paul de Chartres).

ÉTABLISSEMENTS

18 postes ou districts;
102 chrétientés;
62 églises ou chapelles (plus de la moitié de ces dernières ne sont que des oratoires improvisés dans des maisons japonaises);
1 séminaire avec 10 élèves;
1 collège dirigé par les marianites, avec 54 élèves;
1 pensionnat de filles avec 95 internes et 51 externes;
26 écoles, dont 5 de garçons, 8 de filles et 13 mixtes, comprenant ensemble 1 794 élèves; savoir : 674 garçons et 1 120 filles;
6 orphelinats avec 1 107 enfants;
8 ateliers et ouvroirs fréquentés par 208 élèves;
5 pharmacies.

Dans l'année expirée le 15 août 1890 il y avait eu :

Baptêmes d'adultes	1 289	2 178
Conversions d'hérétiques et de schismatiques	26	
Baptêmes d'enfants de païens	571	
— — de chrétiens	292	

Nota. — Ont été baptisés à l'article de la mort : 320 adultes et 424 enfants.

Le district de Matsumoto et Kanazawa comptait 300 catholiques. On y avait baptisé :

Adultes	28	39
Enfants de païens	6	
— de chrétiens	5	

On voit que ce district, un des plus populeux, est un de ceux où nos missionnaires ont le plus difficilement pénétré et où il leur reste le plus à créer. La première église vient seulement d'y être édifiée, comme on l'a vu.

(*Note de l'éditeur.*)

XVI

La chambre des députés à Tokio. — Un orphelinat français. — Départ pour Matsumoto. — L'Usuitogé. — La plaine de Karnisawa. — Le volcan Asama-Yama. — Une auberge à Yoiwaké. — Voyage en *curuma*. — Rentrée à Matsumoto. — La Toussaint et la fête des morts. — Envoi de photographies. — L'automne au Japon.

Dimanche, 26 *octobre*. — C'est aujourd'hui mon dernier jour à Yokohama, car dès demain matin je retourne à Tokio pour me mettre en route mercredi matin.

Nous étions tous réunis après souper quand la cloche d'incendie vint jeter l'alarme parmi nous. D'un bond nous sommes dehors, car vous savez qu'au Japon les incendies sont toujours graves. Grâce à Dieu, c'était au loin qu'on apercevait les flammes, et il ne faisait point de vent.

Lundi, 27 *octobre*. — Je devais dîner à une heure, à Tokio, chez le ministre de France : je fus exact. C'était en famille, ce que je préférais.

Il fut question de la nouvelle Chambre des députés. La salle n'est pas très grande ; la tribune est toute petite, et l'orateur peut à peine y tenir. Il est flanqué de deux secrétaires ; il a l'air de leur prisonnier.

Point d'hémicycle. Les pupitres des députés sont minus-

cules. Au lieu d'être groupés par nuance d'opinion, par exemple les révolutionnaires d'un côté et les conservateurs de l'autre, tous sont confondus, les places étant tirées au sort.

Derrière chaque siège est un numéro d'ordre inscrit sur une planchette, comme dans un cimetière japonais, où le nom des défunts se trouve mentionné sur une petite enseigne analogue. Aussi c'est toujours par son numéro qu'on désigne l'orateur à qui l'on parle, même quand on l'insulte : il n'a plus de nom, c'est un numéro. On ne dit donc pas : Mon honorable collègue X***, mais : L'honorable numéro cent, par exemple.

Cette disposition des places est assez bizarre et peu pratique, en ce qu'elle rend impossible aux députés d'un même parti de se concerter avant le vote.

La loge de l'empereur est tendue de rouge avec des rideaux blancs. La réunion de ces deux couleurs est d'un fâcheux effet. Pour les séances impériales, il y a au fond de la salle une niche fermée par un rideau. Dans les occasions solennelles, le rideau se lève et l'on voit Sa Majesté le mikado apparaître sur son trône pour la lecture d'un discours.

Mardi, 28 octobre. — Nous devions partir ce matin, mais diverses circonstances nous font différer jusqu'à demain. Je vais dîner fort loin, à notre orphelinat de garçons, situé au bout de la ville et tenu par un de nos pères.

Chaque enfant y reçoit l'instruction ordinaire et apprend en outre un métier comme celui de cordonnier, de tailleur, de charpentier, etc., ce qui permet à nos petits orphelins de gagner leur vie honorablement en sortant de notre asile.

Mercredi, 29 octobre. — Dès trois heures et demie j'étais levé; à quatre heures je célébrais la sainte messe, et à cinq

heures les PP. Clément, Péri et moi nous partions tous les trois pour Matsumoto. Le chemin de fer nous mena jusqu'au bas de l'*Usuitogé,* montagne que j'avais déjà traversée au mois de mai en me rendant pour la première fois à Matsumoto. Mais c'était alors en tramway, c'est-à-dire dans une petite caisse en bois montée sur quatre roues et

Une auberge au bord de la route.

traînée par deux chevaux allant à fond de train, sans se préoccuper des pentes ou des brusques détours, pas plus que des précipices vertigineux qui bordent la voie.

Cette fois nous suivons à pied l'ancienne route; un cheval porte nos bagages.

Les sites sont ravissants. La montagne, toute boisée, est terminée par une crête de rochers dressés vers le ciel comme des aiguilles. Du sommet nous découvrons la plaine se déroulant devant nous, noyée dans une demi-brume. Nous nous arrêtons longtemps à contempler ce beau spectacle. On descend à peine pour entrer dans la plaine de *Karnisawa,* endroit très frais à cause de son

altitude. C'est là que les Européens de Tokio viennent se reposer pendant les chaleurs excessives de l'été. Actuellement ils sont partis, car nous sommes à l'avant-veille de la Toussaint, et l'approche de la saison des neiges se fait déjà sentir ici.

A la nuit nous arrivons à *Yoiwaké* pour y coucher. C'est un petit village au pied de l'*Asama-Yama,* l'un des plus terribles volcans du Japon. Nous en projetons l'ascension pour demain. Un cône de fumée s'échappe en tourbillonnant de son cratère. Toujours en ébullition, il vomit de temps en temps des torrents de lave et des pierres énormes.

Jeudi, 30 *octobre.* — A cinq heures du matin nous sommes à cheval, grimpés sur d'énormes selles japonaises recouvertes d'un matelas et ressemblant de loin à celles sur lesquelles dansent nos écuyers de cirque. Après deux heures de marche dans une plaine désolée où poussent quelques herbes maigres et sèches à travers la cendre, la lave et les pierres calcinées, nous arrivons au bord d'un torrent, sorte de cascade aux eaux jaunies par le soufre et les diverses substances qu'elles charrient. Il paraît qu'entre autres minerais, l'analyse y a révélé de l'or. On est au moins tenté de le croire à l'apparence.

Nos hommes et les chevaux s'arrêtent dans une caverne qui se trouve là. Un grand feu y est allumé pour qu'ils puissent se chauffer et faire cuire leurs aliments en attendant notre retour, dans la soirée.

Nous trois, précédés d'un guide, nous traversons le torrent sur une planche étroite et nous commençons l'ascension. A une certaine hauteur il nous faut traverser un marais formé d'une eau rougeâtre. Notre guide ignorait son existence, car il date de la dernière éruption, qui a eu lieu en février. Nos soutanes et nos bas sont tachés

jusqu'à mi-jambes. Après une heure de marche ascendante par un sentier à peine tracé dans les cendres, nous arrivons au pied du vrai cône, qui s'élève presque verticalement. Nous grimpons à grand'peine, nous aidant de nos pieds et de nos mains, faisant trois pas en avant et deux en arrière, à cause des petites pierres roulantes et de la cendre qui s'affaisse sous nos pieds. Il faut se retenir avec son bâton et s'accrocher avec les doigts. Les chutes sont fréquentes : notre guide se déchire la jambe en glissant sur une roche tranchante. Pour ma part, j'ai les mains saignantes. Tantôt nous avons la tête brûlée par un soleil de feu, tantôt un nuage qui passe nous enveloppe, nous glace et nous cache la direction à suivre.

Nous sommes à deux mille cinq cents mètres : tous les vingt pas il faut s'arrêter pour reprendre haleine. Le sommet semble reculer à mesure que nous montons.

Enfin nous sommes arrivés. Çà et là, sous nos pieds, des plaques de neige gelée brillent au soleil. Devant nous un trou immense s'ouvre béant. Des tourbillons de fumée s'en échappent avec une forte odeur d'acide sulfureux. Nous approchons avec précaution de ce gouffre de plus d'une demi-lieue de tour et dont on ne voit pas le fond.

Les parois en sont à pic. A une vingtaine de mètres plus bas, s'étend une sorte de palier où commence réellement le gouffre. La fumée s'échappe à pleins bords.

Le spectacle est terrifiant : c'est un des plus grandioses que j'aie vu.

Tout à l'heure nous regrettions presque notre fatigue : nous en voilà largement récompensés.

Depuis l'éruption dernière, dont les ravages s'aperçoivent encore sur les flancs de la montagne, le cratère s'est élargi presque de moitié. Le roc sur lequel nous sommes est tout fendu : il ne peut manquer de s'écrouler

bientôt dans l'abîme. Nous y faisons rouler d'énormes blocs de pierre. Ils tombent avec fracas sur le premier palier et rebondissent dans le gouffre, se heurtant de roc en roc jusqu'au moment où, après plus de quarante secondes, nous entendons un bruit indéfinissable et terrible, longtemps répercuté par les échos souterrains et semblable à celui que produirait la chute d'un énorme corps dans une immense chaudière remplie d'un métal en ébullition. Alors, au bout de deux ou trois minutes, une fumée intense sort du cratère, comme si nous eussions attisé la fournaise intérieure.

Nous nous oublions à contempler ce spectacle grandiose ; notre fatigue avait disparu et nous songions à peine à jeter un coup d'œil au-dessous de nous sur la vaste plaine d'où nous venions, sur de longues chaînes de montagnes étagées à perte de vue, toutes couronnées de neige et que nous devions escalader le lendemain pour rentrer à Matsumoto.

Pourtant il fallait redescendre, et pour cela reprendre des forces. Assis au bord du précipice, nous mangeâmes quelques œufs durs, avec des boulettes de riz froid légèrement grillées, apportées par notre guide. Notre repas ne fut pas long, car le froid nous gagnait. Après avoir jeté un dernier regard dans le cratère, nous nous remîmes en route.

La descente fut moins pénible que la montée, mais tout aussi difficile. Il fallut nous laisser glisser le plus lentement possible, assez écartés les uns des autres pour que les pierres qui se détachaient sous nos pieds et qui roulaient bien loin ne nous atteignissent pas dans leur chute.

Après trois quarts d'heure de gymnastique, nous fûmes au bas du cône proprement dit et nous n'eûmes plus qu'à descendre la montagne par le sentier sinueux que nous avions déjà suivi.

Nos chevaux nous attendaient dans la caverne : ils étaient tout préparés, car on nous avait vus descendre. Bientôt hissés sur nos selles, nous rentrons vers quatre heures à Yoiwaké, enchantés de notre ascension. A l'auberge nous nous lavons des pieds à la tête, puis nous gagnons la station du chemin de fer, à une lieue de là. Un cheval portait nos bagages.

La nuit était venue quand nous prîmes le train qui nous conduisit à Uyéda, où nous devions souper et coucher. Très fatigués, nous avions espéré dormir, mais nos voisins, moins lassés sans doute, n'éprouvaient point le besoin de se reposer. Leurs rires et leur bruyante conversation durèrent une grande partie de la nuit. Or un simple paravent de papier nous séparait de leur chambre. Bien plus, d'autres voyageurs, encore plus pressés que nous, se levèrent dès deux heures pour repartir et firent grand tapage. Aussi, quand nous nous levâmes, vers quatre heures, nous n'avions guère pu dormir.

Vendredi, 31 *octobre.* — Avant le jour nous étions dans nos *curuma,* filant sur la route de Matsumoto, au trot de nos hommes. Nous n'étions plus là sur la côte orientale du Japon, toujours chaude, mais en plein pays de montagnes : un petit froid vif nous glaçait les extrémités.

Arrivés au pied de la première montagne, à six lieues d'Uyéda, nous mettons pied à terre. Deux hommes chargent nos bagages sur leur dos, et nous nous mettons à grimper vite, pour nous réchauffer.

Au sommet, sorte de désert, nous dînons dans l'unique auberge. Nous demandons des œufs : il n'y en a pas. On nous offre de mauvais riz mal écossé, et des raves confites dans je ne sais quoi, répandant une odeur repoussante.

Il nous restait une plaine à traverser, puis une mon-

tagne et enfin une partie de la grande plaine de Matsumoto. Cette dernière partie du voyage se fit moitié à pied, moitié en curuma, par une route nouvelle, creusée à mi-côte sur le flanc de la montagne et partout bordée de précipices. Néanmoins les voituriers japonais y vont à fond de train, ne ralentissant leurs chevaux ni dans les descentes ni dans les détours à angle droit. En vérité, ils sont bien habiles ou bien imprudents, peut-être les deux. Vers quatre heures du soir nous entrions enfin chez nous, heureux de pouvoir nous reposer à l'aise après un mois d'absence.

Samedi, 1er *novembre.* — Aujourd'hui, fête de tous les Saints, j'offre le saint sacrifice de la messe pour remercier Dieu d'avoir donné les joies de son paradis à ceux de notre famille qui jouissent déjà de ce bonheur et qui nous protègent, puisqu'ils sont au milieu des saints et saints eux-mêmes. C'est aujourd'hui leur fête.

Demain dimanche je l'offrirai pour nous tous qui combattons encore dans ce monde, afin que nous allions les rejoindre au ciel.

Après-demain, jour des morts, ce sera pour les âmes qui nous sont chères et qui attendent dans les flammes vengeresses du purgatoire l'heure si désirée de la grande délivrance.

Dimanche, 2 *novembre.* — Je reçois une lettre du P. Delpech m'annonçant qu'on lui a remis à Paris pour moi une très belle étole dessinée par M. Devrez, l'architecte du splendide monument de saint Yves, à Tréguier. C'est Mme Devrez qui l'a faite et qui me l'offre.

Lundi, 3 *novembre.* — Aujourd'hui, jour des Morts, je suis plus que jamais de tout cœur avec vous. Avec vous je prie pour ceux que nous pleurons.

A cette époque, le temps n'est pas sombre et froid

comme en France. Ici, la plus belle saison est l'automne. A Tokio, notamment, comme presque sur toute la côte orientale, les mois de novembre et de décembre sont les meilleurs et rappellent beaucoup le mois d'octobre en Touraine, ou bien encore votre été de la Saint-Martin.

Il n'en est pas tout à fait ainsi à Matsumoto, à cause de l'altitude. Nos nuits sont glaciales, ce qui contraste beaucoup avec le chaud soleil de la journée. A l'ombre, on a toujours froid, et nous devons prendre de grandes précautions, car rien n'est si dangereux que ces brusques changements de température.

Mardi, 4 novembre. — J'ai célébré ce matin la sainte messe en l'honneur du saint patron de mon frère : puisse-t-il le protéger dans sa vie! J'espère que les bons anges se seront faits les messagers de mes vœux de fête. Il était alors cinq heures et demie ou six heures du matin : vous n'étiez encore qu'à huit heures et demie ou neuf heures du soir, la veille, puisque nous sommes en avant sur vous de neuf heures.

Mercredi, 5 novembre. — Je vous envoie trois photographies qui vous feront plaisir entre toutes. La première est la cathédrale de Kioto, la ville sainte des Japonais, et qui va devenir l'évêché du Japon central. On vient d'y bâtir cette église dont le petit journal des missionnaires vous a déjà raconté la bénédiction.

Les deux autres photographies représentent, l'une notre église de Saint-Jean à Matsumoto : le père qui est avec moi, près de l'entrée, est le P. Clément, mon compagnon ici et à Kanazawa.

L'autre reproduit notre presbytère. Le P. Clément paraît à sa fenêtre. Les deux qui sont fermées sont celles de ma chambre. Vous pouvez juger à peu près de la disposition de la chapelle et du presbytère, puisque les deux

lanternes plantées à l'entrée de l'église sont celles qu'on aperçoit.

La dernière photographie représente le château de Matsumoto, sur le terrain duquel est bâtie notre habitation. C'est dire qu'il est voisin de nous.

Ces trois photographies ont été tirées par le P. Drouart de Lézey, le 6 octobre dernier. Il m'a prié de vous les offrir.

Jeudi, 6 novembre. — Allons, adieu. Je vous embrasse tous bien affectueusement. Cette lettre vous arrivera vers Noël ou le premier de l'an. J'en profite pour vous souhaiter à *tous, tous,* une bonne et sainte année. Si je n'écris pas à chacun des membres de ma famille, ce n'est pas que j'oublie. Répétez-le bien à tout le monde en offrant vos vœux.

Chargez-vous de répondre pour moi aux cartes et autres souvenirs qui me seraient adressés.

Encore une fois, mes meilleurs baisers.

XVII

Utilité de l'enseignement de la langue française au Japon. — Décroissance de l'influence française. — Les deux képis. — Pauvreté de nos missions. — La vallée du Shinanogawa. — Un festin japonais. — État sanitaire de la population. — Absence de pudeur. — Le supplice de la croix. — Les tortures. — Une nouvelle religion. — La mémoire du cœur. — Ouverture du parlement japonais. — Les incendies. — Nomination du président de la Chambre des députés. — L'ivrognerie au Japon. — Deux vieilles idoles. — Ennuis de ménage. — Une chrétienté en goguette.

Vendredi, 7 novembre. — Je viens d'écrire à notre cousin La Chesnais pour le remercier de la généreuse offrande qu'il destinait à l'école française de Matsumoto. Je l'informe que devant aller résider à Kanazawa, ville de quatre-vingt-quinze mille âmes, sur la côte ouest du Nippon, c'est là que j'utiliserai cette somme suivant ses intentions. J'espère y trouver plus de facilités pour accroître notre influence. Aucun missionnaire n'y a encore résidé. Cette localité est d'ailleurs fermée aux Européens.

A Matsumoto, où la population n'est que de trente mille âmes, il n'y a point de garnison. Il en sera sans doute autrement à Kanazawa, et nous pourrons peut-être amener chez nous les officiers désireux d'apprendre le français.

L'Allemagne est aujourd'hui leur modèle; mais comme

les Allemands n'ont point encore pénétré dans les villes *fermées,* ils n'ont pu enseigner leur langue aux officiers japonais. Aussi ceux-ci se livreront-ils très volontiers à l'étude du français, comme moyen d'avancement. Nous en profiterons pour les attacher à notre chère patrie; nous leur rappellerons que ce sont nos officiers qui ont été les premiers instructeurs de leur armée.

A ce propos, voici ce que m'a raconté l'un des principaux officiers de Tokio, et qui est resté très dévoué à la France.

Chaque officier possède deux coiffures, qu'il peut porter indifféremment, celle de l'armée française et celle des Allemands. Quand un officier de l'une ou l'autre de ces deux nations vient à passer, on a l'habitude, si l'on veut l'honorer, de mettre une coiffure semblable, comme on arbore un drapeau. C'est un usage qu'on peut trouver puéril. Or on constate que les officiers japonais prennent presque tous la coiffure allemande. Il n'y en a guère que deux ou trois qui s'obstinent à garder le képi français : aussi les montre-t-on du doigt comme une curiosité.

Je persiste à penser cependant qu'on pourrait arriver à un revirement d'opinion par la propagation de la langue française; mais il faut se hâter. Je suis certain que, poussés par leur intérêt, les officiers nous reviendraient; car si la France reprend son rang, nos livres de tactique seront mis entre leurs mains, et pouvoir les comprendre serait une réelle supériorité.

Mais, pour en arriver là, il nous faudrait à tous plus d'argent. Nous en avons actuellement trop peu même pour vivre dignement.

Le gouvernement français devrait comprendre cela et nous venir en aide, car nos seules ressources proviennent de la charité des catholiques. Je regrette vivement que notre cher pays entende si mal ses intérêts et perde,

comme à plaisir, la force que lui procurerait au dehors l'extension de notre influence.

Au Japon, plus encore qu'ailleurs, il est nécessaire de frapper les yeux pour attirer à soi ce peuple encore enfant, qui préfère toujours ce qui brille, quel qu'en soit le dessous. Or, présentement, nous ne pouvons entreprendre quoi que ce soit, la mission *ne possédant rien*.

Puisse la France ouvrir les yeux et s'apercevoir enfin que le missionnaire fait de ses amis ceux de la France, qu'il donne *tout* pour cela, partageant son cœur entre Dieu et sa patrie.

Samedi, 8 *novembre.* — Vous vous plaignez d'être restés un mois sans lettre de moi : il n'y a point de ma faute, car je n'ai manqué aucun courrier. Mes lettres se seront égarées. Une fois pour toutes, ne vous tourmentez pas de ces petits accidents : vous sauriez les mauvaises nouvelles par la mission ou par le séminaire de Paris.

Dimanche, 9 *novembre.* — C'est aujourd'hui pour vous tous un triste anniversaire. Je me suis rapproché de vous en Dieu : j'ai offert le saint sacrifice de la messe pour mon grand-père, comme je le fais toujours à pareille date.

Lundi, 10 *novembre.* — Je lis avec intérêt dans les journaux *les Coulisses du Boulangisme*. Ni moi ni mes confrères n'avons été parmi les dupes.

Mardi, 11 *novembre.* — Les jours se succèdent ici avec monotonie. Nous vivons très tranquillement, mes deux confrères et moi.

Mercredi, 12 *novembre.* — Deux fois par semaine le P. Clément fait des conférences religieuses à Matsumoto, afin d'attirer à nous quelques nouvelles âmes. L'œuvre du bon Dieu ne se fait que tout doucement.

Jeudi, 13 novembre. — Temps splendide, une vraie matinée d'automne en Touraine. Nous sortons dès le matin pour aller respirer sur les montagnes et jouir de l'admirable vue que donne le soleil se levant sur des brumes légères, aux nuances délicieuses et d'une incomparable douceur de tons, changeant d'ailleurs à chaque instant. Je suis resté pendant une heure assis sur un rocher qui domine à pic la large vallée au fond de laquelle se déroule le commencement du Shinanogawa, la plus grande rivière du Japon. Elle porte à Matsumoto je ne sais quel autre nom.

Samedi, 15 novembre. — Je vous ai envoyé hier une petite carte postale pour vous souhaiter la bonne année. J'espère qu'elle vous arrivera juste, bien que je l'aie mise à la poste sans savoir s'il y avait un paquebot en partance.

Dimanche, 16 novembre. — Nous avons dû accepter, bien malgré nous, le souper que nous offrait aujourd'hui un riche marchand chrétien de Matsumoto. Il tenait absolument à nous avoir.

Le cérémonial des festins est un peu différent des repas ordinaires, bien qu'on ait simplifié pour nous les cérémonies d'usage, sachant que nous y sommes très peu sensibles. En voici la description.

A l'arrivée des nobles invités, chacun se rend sur le seuil et se prosterne devant eux avec mille compliments. On quitte alors ses souliers pour se rendre dans la salle du fond, où un immense tapis recouvre les nattes ordinaires. Au milieu se trouve une petite table, haute de trois centimètres, sur les côtés de laquelle sont des coussins pour les invités. Ils s'y accroupissent, et les prosternations mutuelles recommencent. Sur cette table on place un petit réchaud, et l'on se met à fumer.

Le repas est commencé. On sert d'abord, avec le thé,

des bonbons, que l'hôte prend avec deux petits bâtonnets pour vous les mettre dans les mains, que vous lui présentez ouvertes. On porte le tout à son front en signe de remerciement.

Il serait impoli de refuser, mais il est très permis de ne pas manger. Il suffit de déposer cela près de soi.

Le presbytère de Matsumoto.

Après les bonbons, on offre avec le même cérémonial des raves macérées dans du vin de riz. Vous devinez dans quel état les invités ont déjà les mains. L'odeur des raves est épouvantable, repoussante au delà de tout ce que vous pouvez imaginer. Mais voici venir le potage. On apporte à chacun, sur une petite table, une petite soupière avec différents mets. Dans une soucoupe est une herbe plus ou moins fermentée; dans une autre, un fromage de purée de pois nageant dans le jus; dans une troisième, un mélange de grives, d'écrevisses, d'oranges, avec une pâte composée de farine et de feuilles de thé vert, etc. etc.

Alors les convives piquent à droite et à gauche, avec leurs petits bâtons, tantôt de la soupe au poisson, tantôt autre chose. Le tout est assaisonné de nombreuses bouffées de tabac, car on fume pendant tout le repas: les cigarettes ne s'éteignent pas.

Cela dure fort longtemps. On voudrait cesser d'avaler; mais le maître de céans invite à continuer, et il faut recommencer à piquer.

L'hôte seul mange avec ses convives. Les autres personnes de la maison assistent au festin sans rien prendre, ou viennent, à courts intervalles, vous faire des cadeaux; la maîtresse de maison surtout reparaît sans cesse, pour redire combien elle est honteuse de servir de si mauvaises choses, si mal préparées, car elle est si maladroite, si..., si..., etc. Il est bien évident qu'elle n'en croit pas un mot; mais la politesse exige qu'on lui réponde que tout est délicieux, qu'elle est fort habile, etc. Chose vraiment cruelle, il faut manger quand même. On a rempli les assiettes : vous êtes à la torture si vous êtes Européen.

Le festin commence ordinairement par force rasades de vin de riz, car chacun doit offrir son verre plein aux plus nobles invités pour leur faire honneur, et ceux-ci doivent, après l'avoir bu, faire de même. Le prompt résultat de ces libations multipliées se devine.

On sait, heureusement, que les pères n'aiment point à boire de la sorte; on les laisse donc se servir de leurs verres particuliers comme ils l'entendent.

Cet usage rappelle nos toasts : chez les Japonais ils ont lieu au commencement du repas.

Mais j'en reviens à notre fameux repas. Après avoir bu quelques gorgées de ce *saké* (c'est le nom de ce vin), nous mangeâmes notre soupe, où nageaient un gros morceau de thon et quelques écorces d'oranges. Le bouillon était formé

de l'eau dans laquelle ce poisson avait bouilli. Ce mélange est épouvantable.

Après le potage vint du saumon servi avec des racines de nénuphar; puis ce fut une purée de pommes de terre très liquide, dans laquelle on délaya devant nous de ce *saké*.

A la seconde tasse de cette atroce chose, le P. Péri et moi nous faillîmes vomir : tout nous remontait à la gorge.

Quant au fromage de pois, impossible d'y toucher : c'est d'une telle fadeur, que l'odeur seule nous rendait malades.

Je parvins cependant à mordre dans une grive, à toucher à une écrevisse, à avaler une bouchée de pâte de farine et de feuilles de thé.

J'en avais déjà par-dessus les yeux. Hélas! ce n'était pas fini : nous n'étions encore qu'au dessert. Les plats plus consistants allaient venir, et il fallut se bourrer de riz cuit à l'eau et sans sel : c'est là le pain des Japonais.

Or remarquez cette singulière manière de servir : d'abord le dessert, puis le pain tout seul, pour finir.

Après la première tasse de riz, je remerciai poliment, bien résolu à m'en tenir là pour cette fois. Je demeurai inflexible, malgré toutes les supplications. Une grande tasse de thé fit passer le tout.

Si l'on veut être *très, très* poli, il faut (passez-moi l'expression) *roter* tout le temps du repas, pour montrer qu'on a l'estomac rempli. Nous n'allons pas jusque-là, nous serions malhabiles dans ce genre d'expansion; mais les Japonais s'y livrent très bruyamment.

Vous connaissez maintenant les festins de ce pays. Je vous assure qu'on en sort bien fatigué de partout : on a les jambes rompues pour les avoir tenues si longtemps repliées, tout le poids du corps étant ainsi supporté.

Quand donc les Japonais, si avides de civilisation, adopteront-ils des usages moins inhumains?

Lundi, 17 novembre. — J'ai reçu vos bonnes lettres; mais le même courrier m'apprend l'état désespéré d'un de mes meilleurs camarades du séminaire d'Issy. Un autre, ancien élève de l'École normale, est très gravement atteint. Vous voyez qu'en France de jeunes prêtres sont moins valides que nous, pauvres missionnaires.

Mardi, 18 novembre. — Je vous ai déjà parlé des mœurs déplorables qu'on rencontre au Japon. Il n'est donc pas surprenant que l'état sanitaire de la population s'en ressente. Aussi un officier supérieur nous racontait-il qu'à Nagoya, ville militaire importante et d'ailleurs l'une des plus dissolues, sur trois cent cinquante conscrits onze seulement ont pu être incorporés dans l'armée.

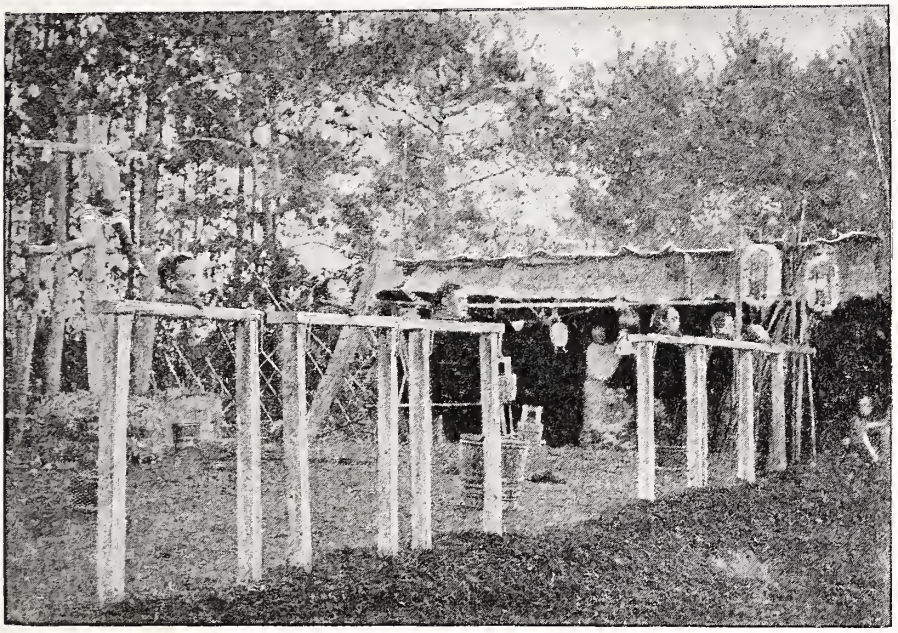
On voit combien notre action moralisatrice est devenue nécessaire. Mais à quelles difficultés nous nous heurterons!

Un prêtre américain que notre évêque a rencontré à San-Francisco lui disait que, venu pour visiter le Japon, il était reparti par la malle suivante, avouant que pour vivre dans un pareil milieu il faut être missionnaire. On ne doit donc pas s'étonner de rencontrer à chaque instant des hommes attelés aux petites voitures servant ici de fiacres, arrêtés près de leurs véhicules sans le moindre souci de leurs voyageurs. On juge des imprécations de ceux-ci quand ils sont européens, quand ils ont leur famille, et surtout quand ce sont des Anglais.

Cependant on ne peut pas en vouloir beaucoup à ces pauvres Japonais, car ils n'ont aucun instinct de la pudeur. C'est une notion que nous ne pouvons parvenir à leur inculquer. Il faudra bien cependant que nous y arrivions, pour obtenir d'eux quelque moralité. Mais quand sera-ce?

L'honneur du missionnaire est précisément d'entreprendre les choses les plus impossibles humainement, et de ne se décourager jamais. C'est l'œuvre de Dieu qu'il accomplit, de Celui qui domine tous les cœurs et qui ne connaît d'autre barrière que l'éternité.

De tout cela il résulte néanmoins que le missionnaire en



Le charnier après les exécutions capitales.

voyage doit prendre les plus grandes précautions morales et physiques; car il est souvent contraint de coucher dans les plus mauvaises maisons, et habituellement obligé de se servir de matelas et de couvertures dont le simple contact peut lui communiquer les plus affreuses maladies. Aussi nous est-il ordonné d'emporter avec nous nos draps de lit pour nous y envelopper.

Mercredi, 19 novembre. — Je n'ai encore reçu aucun des envois que vous m'avez annoncés, ni vos photographies, ni mes aubes, ni mes chaussures. Elles finiront par me parvenir, si vous me les avez adressées par l'intermédiaire du séminaire.

Il en est de même pour les ornements que le Sacré-Cœur devait m'expédier.

Jeudi, 20 *novembre.* — Le courrier va partir. Je vous embrasse avec toute l'affection que vous me connaissez pour vous. La lettre de ma sœur, écrite à la fin de septembre, m'est parvenue le 16 novembre. Vous trouverez dans cette enveloppe des photographies. Vous verrez que le supplice de la croix est en vigueur au Japon et qu'on y coupe souvent des têtes. C'est d'ailleurs sur la croix qu'ont expiré nos derniers martyrs.

Vendredi, 21 *novembre.* — Vous ai-je raconté que les petites filles portent ici des tonsures semblables aux nôtres?

De grandes personnes, des hommes même en ont aussi; mais celles-ci sont carrées et placées sur le sommet de la tête. Cet usage provient de la croyance qu'une tonsure guérit les maux d'yeux, qui sont d'ailleurs très fréquents au Japon. Les gens tonsurés y sont donc nombreux.

Samedi, 22 *novembre.* — Ici les journaux font grand bruit du toast républicain d'un curé du diocèse de Rouen.

Dimanche, 23 *novembre.* — Le P. Roussel, qui me donne souvent de ses nouvelles, m'apprend qu'il est seul en ce moment dans la grande ville de Fukuoka, et qu'on y a fait cette année quarante baptêmes.

Lundi, 24 *novembre.* — Le *Japan Daily Mail,* journal anglais publié au Japon, dans un numéro de la fin de septembre, résumait les idées d'un indigène nommé Yokoi, ancien élève de Doshisha, sur la façon de christianiser le pays.

Cet article est fort instructif : il montre bien et l'ignorance des lettrés japonais sur les choses du christianisme, et l'orgueil d'une race qui se croit supérieure à toutes les autres.

Yokoi voudrait qu'on reprît les choses *ab ovo*, et qu'on s'en tînt à l'Évangile, avec lequel on composerait, pour le Japon, une religion nationale, ainsi que cela, dit-il, s'est pratiqué en Europe, où chaque peuple possède une religion particulière, appropriée à son tempérament. C'est pourquoi les Anglais ont la religion épiscopale; les Allemands, la luthérienne; les Russes, le schisme grec; les Français, le catholicisme, etc.

« Vous tous, écrit-il, catholiques, protestants, grecs, vous êtes venus nous apporter l'Évangile : grand merci, Messieurs! En fait, cela vaut mieux que le bouddhisme, qui n'est que l'athéisme, si l'on va au fond des choses, sous les dehors d'une philosophie fort séduisante. C'est ce que vient de démontrer un Japonais dans une controverse avec le révérend Knapp, unitairien qui voulait, lui, l'alliance de sa secte avec le bouddhisme; mais le Japonais a prouvé l'impossibilité d'une alliance d'une religion théiste avec une athée. Ça vaut mieux que le shintoïsme, où tout est Dieu, excepté Dieu lui-même. Grand merci donc de vous être dérangés pour venir jusque chez nous; mais, de grâce, retournez à présent d'où vous venez; laissez-nous seulement votre Bible. Nous ferons comme vous dans la vieille Europe, et avec votre Évangile nous créerons une religion adaptée aux besoins, aux mœurs, aux aspirations de notre jeune Japon. »

Voilà le raisonnement de ce lettré japonais, autant du moins que je m'en rends compte.

En fait, cette théorie a une apparence de bon sens, étant donné surtout l'état actuel de l'empire, où le shintoïsme, l'ancienne religion nationale, est, pour ainsi dire, aboli. Un décret du mikado, datant de cette année, déclare en effet les prêtres shintoïstes simples officiers de l'État, et les charge seulement des cérémonies officielles. Or le mikado est un des dieux du shintoïsme.

Quant au bouddhisme, l'inconduite des bonzes est notoire: chaque année voit diminuer la ferveur de ses adeptes.

Donc le Japon se voit menacé de perdre toute religion officielle, alors que le *christianisme,* sous toutes ses formes, s'impose au contraire comme une force qui n'est plus à dédaigner. Les gens instruits sont touchés de la beauté de sa morale, et savent qu'en l'embrassant ils se rapprochent des nations civilisées. Trompés par les mille sectes protestantes, aux doctrines plus ou moins opposées, et qui se combattent publiquement dans des articles que chacun peut lire dans le *Japan Daily Mail,* alors que nous, nous attaquons à la fois les protestants et les Russes, que nous traitons d'hérétiques ou de schismatiques, les Japonais n'y comprennent plus rien, sinon que le christianisme est au fond un progrès qu'il faut suivre, mais une religion qu'il faut arranger afin qu'elle ne soit ni protestante, ni russe, ni catholique, mais japonaise.

Comme je le reconnaissais tout à l'heure, ce raisonnement peut sembler juste; mais en réalité il est archifaux, puisque la vérité est une : elle est, ou n'est pas; elle ne peut se contredire. Il faudrait donc, si les Japonais voulaient agir *raisonnablement,* chercher dans tout ce fatras de doctrines quelle est la seule vraie, afin de l'embrasser ensuite résolument.

A ces pauvres gens pleins d'eux-mêmes, et qui rêvent de fonder une religion nationale, je dirais : « Cette civilisation européenne qui vous sourit tant; tous ces perfectionnements de l'industrie, les chemins de fer, le télégraphe, la lumière électrique que vous mettez partout; toutes ces inventions, vous nous les avez empruntées pour les transporter chez vous, telles que nous les avions faites: c'est très bien. Mais si par rapport à la religion votre raisonnement était juste, c'est-à-dire s'il vous fallait prendre l'Évangile à sa naissance et vous l'adapter tout doucement,

sans tenir compte des progrès réalisés ailleurs, il vous faudrait, pour être logiques, faire de même pour les choses

Coiffeur ambulant coiffant un Japonais.

matérielles, afin de rendre vôtres aussi nos inventions. Voulez-vous donc revenir à la marmite de Papin, à la pile de Volta? Je doute que vous en tiriez rien de bon.

« Eh bien! avec l'Évangile seul, sans l'aide de l'Église, en dédaignant l'expérience de dix-huit siècles, vous ferez bien moins encore.

« L'erreur est aussi grande dans une matière que dans l'autre, et les choses morales sont de beaucoup les plus difficiles. »

Voilà où nous en sommes au point de vue religieux. La question est grave, et je ne sais ce que l'avenir nous réserve. Peut-être, après avoir combattu le paganisme, nous faudra-t-il lutter contre un christianisme japonais. Nous y sommes tout préparés pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Vous voyez comme ils se trompaient les journaux catholiques qui, tout récemment encore, criaient victoire, voyant déjà le mikado, *ses* femmes et sa cour courber la tête sous l'eau sainte et, comme Clovis, adorer ce qu'ils avaient brûlé.

Hélas! nous sommes bien loin d'en être arrivés là, et l'avenir n'apparaît point sous de riantes couleurs. Nous n'y voyons encore qu'une lutte acharnée contre des adversaires supérieurs en nombre, en fortune, en influence. Mais Dieu est avec nous.

Mardi, 25 *novembre.* — Ce jour est pour nous rempli de larmes, puisqu'il est l'anniversaire de notre séparation. J'y ai bien pensé ce matin, et c'est pour vous que j'ai offert le saint sacrifice de la messe.

Voilà déjà un an que nous nous sommes quittés! La distance qui nous sépare est immense, mais nos cœurs et nos souvenirs sont restés unis.

On a répété, après le P. Gratry, que la mémoire est une faculté qui oublie. Il faudrait en distinguer une autre qui, celle-là, ne sait pas oublier : la mémoire du cœur. Le temps ronge en effet la première, comme toutes

choses; mais la seconde, qui réside surtout dans l'âme, participe de son immortalité. Elle résiste à tout : les années ne font que la rajeunir, si bien qu'un temps arrive où le vieillard ne vit plus que de souvenirs, de souvenirs qu'on croyait disparus, mais qui renaissent des débris de tout le reste. Cette vie qui repasse sans cesse devant lui, et que tout évoque, constitue souvent la meilleure partie du bonheur de ses derniers jours. S'il n'a plus la force de vivre, il a du moins celle de *revivre*.

Vous avez pu remarquer combien la jeunesse attire le vieillard : c'est que les jeunes, comme les vieux, vivent d'enthousiasme; les uns dans l'avenir, les autres dans le passé. Chacun parle du sien, et tous se comprennent; car ils se rencontrent, en dehors de la réalité de cette vie, dans ce qui n'est pas encore et dans ce qui n'est plus.

Du passé ou de l'avenir, lequel vaut le mieux? J'opine pour le premier, car l'enthousiasme de l'avenir trompe, et celui du passé s'embellit avec le temps écoulé.

Peut-être me trouverez-vous bien jeune encore pour m'exprimer ainsi, mais le sacerdoce mûrit vite. Aussi l'Église appelait autrefois ses prêtres des *vieillards*. Je suis donc dans mon rôle.

Je m'aperçois un peu tard de ma digression. Il me suffisait de vous dire : Votre souvenir n'attendra pas ma vieillesse pour devenir la meilleure partie de ma vie. Il l'est déjà, il le sera toujours.

Mercredi, 26 *novembre.* — Je me mets à l'œuvre et je prépare des sermons en japonais, pour le jour où je devrai prendre la parole. Quelle langue difficile!

Jeudi, 27 *novembre.* — C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon départ de Paris et celui de ma nomination de missionnaire apostolique.

Le P. Péri qui, lui, célébrera demain son second anniversaire, a voulu que nous le fêtions très solennellement : nous avons bu à votre santé. C'était bien de tout cœur.

Vendredi, 28 novembre. — Un vent terrible souffle. Heureusement il n'est pas trop froid, car la neige n'est pas encore épaisse sur les montagnes, dont elle ne couronne que les cimes. L'air n'a pas eu le temps de s'y glacer.

Samedi, 29 novembre. — Aujourd'hui s'ouvrent à Tokio les Chambres japonaises. Tout le pays est en fête, et nous avons fait comme tout le monde. Deux drapeaux entrecroisés décorent notre porte : celui de l'empire, avec sa sphère rouge (le soleil) sur fond blanc, et celui des chrétiens, une croix rouge, également sur fond blanc. Mais quand verrons-nous les deux emblèmes ainsi réunis dans le cœur de nos chers Japonais? Ce jour-là le mikado n'aura plus à craindre pour son trône.

Dimanche, 30 novembre. — Les journées sont encore chaudes et l'on ne peut rester longtemps assis à l'ombre; mais les nuits, les matinées et les soirées sont glaciales. Aussi devons-nous prendre mille précautions.

Tantôt, en me promenant, j'ai fait lever sous mes pieds une magnifique poule faisane : j'ai pensé à mon frère, il aurait eu le temps de la tirer quatre fois.

Lundi, 1er décembre. — On me remet la lettre de ma mère, du 16 octobre. Je ne comprends pas que vous ne receviez pas les miennes chaque quinzaine, car je vous écris par tous les courriers. Ces retards doivent provenir des pluies diluviennes et des inondations, qui ont ici bouleversé les chemins, emporté les ponts, détruit les gares et les voies ferrées. J'espère cependant que ma correspondance a fini par vous parvenir.

Mardi, 2 décembre. — J'étais occupé à confesser quand, vers six heures du soir, on se précipita sur ma porte en criant : « Au feu ! au feu ! » J'entendais en effet sonner le tocsin depuis quelques instants. Je sors, et j'aperçois une immense gerbe de flammes illuminant le ciel. J'achève vite mon pénitent et je cours sur le lieu du sinistre, après m'être assuré de la direction du vent; car s'il était venu sur nous, je n'aurais eu que le temps de jeter dans une caisse mes objets les plus précieux pour les mettre à l'abri.

L'incendie était heureusement plus éloigné que je ne le supposais. Je partis afin de m'assurer que nos chrétiens n'étaient point en danger.

Grâce à Dieu, il n'y avait pas à craindre pour eux. Je rentrai donc chez moi, mais non sans risquer à chaque instant d'être bousculé par des Japonais accourant à toutes jambes, munis de lanternes éblouissantes et chargés d'échelles, criant à tue-tête, comme des sauvages ou plutôt comme des enfants. Rien ne semble les surexciter plus que les incendies : on pourrait croire qu'il s'agit d'un feu de joie... pour ceux qui ne brûlent pas. Tout le monde y court, femmes et gamins, mais sans y travailler beaucoup. Ils font grand bruit et s'illusionnent sur leurs exploits.

Cette fois-ci, c'était peu de chose, une ou deux maisons, je crois. Voilà un avertissement pour l'hiver qui commence. Nous allons vivre dans la crainte perpétuelle de voir tout ce que nous possédons devenir la proie des flammes. Je vous ai déjà dit que rien n'est plus fréquent et plus terrible au Japon que les incendies.

Mercredi, 3 décembre. — Nous célébrons la fête de notre cher saint François Xavier, le patron et le modèle des missionnaires, car il vint jadis évangéliser notre Japon.

Vendredi, 5 décembre. — Il paraît que la première séance

de la Chambre des députés japonais a été fort mouvementée. C'était un secrétaire d'État qui présidait, avant l'élection du président.

Les députés, voyant les tribunes sans public, en demandèrent la raison. On leur répondit que pour y pénétrer il fallait une carte écrite, et qu'aucun des nombreux curieux stationnant aux abords n'en avait présenté *ou obtenu;* de là grand émoi.

Le secrétaire d'État fut obligé de suspendre la séance, prétendant que les esprits étaient trop surexcités pour délibérer utilement. Il leur conseilla d'aller prendre l'air et de revenir dans quelques instants. Un tapage indescriptible suivit cette admonestation.

On put enfin procéder à l'élection du président, et, chose assez singulière, bien que la Chambre soit en majorité gouvernementale, le président élu fut un libéral, c'est-à-dire du parti opposé à l'état de choses existant.

Il est permis de douter que les députés aient bien compris la portée de leur vote, à moins qu'ils n'aient obéi à leur irritation.

Samedi, 6 *décembre.* — Nous sommes en ce moment moins malheureux pour notre nourriture; car le temps, plus froid, permet de conserver le saumon et d'en apporter ici de presque frais. Les faisans sont relativement à assez bon compte. On se fatigue vite de ces deux aliments si recherchés en France.

Dimanche, 7 *décembre.* — Nous venons de passer une nuit affreuse. Notre jeune domestique, catéchumène encore, et que je comptais baptiser à Noël, nous avait demandé de sortir à six heures du soir. A dix heures il n'était pas rentré. Nous donnons à l'autre l'ordre de fermer. Mais après minuit j'entends dans la maison, en bas, un vacarme affreux. Je pense bien que le premier est rentré ivre, ayant

bu du *saké* (vin de riz fermenté) avec des amis. Je restai donc au lit. Mais le tapage continuant et m'empêchant de dormir, impatienté, je passe ma douillette et je descends. Mon apparition dégrise un peu mon Japonais; il met son habit, car il se roulait tout nu sur sa natte, et prend une posture plus convenable.

Ce n'était guère l'instant de le sermonner; je me bornai donc à le réprimander d'un mot sec, et je remontai me coucher. Tout bruit avait cessé.

Le lendemain matin je le trouvai tout honteux, et ce fut alors que je le tançai. Je lui annonçai qu'il m'était impossible de le baptiser à Noël.

Il a bien mérité d'être renvoyé, mais un autre vaudra-t-il mieux? L'ivrognerie est ici presque générale.

L'exemple part de très haut, et chacun l'imite. Ceux qui veulent suivre notre civilisation s'enivrent avec de la bière.

Lors des réceptions du jour de l'an, comme il faut trinquer avec tout le monde, les visites officielles sont devenues impossibles dès midi.

Voici en effet ce qui se passe : quand un visiteur se présente, chaque personne lui offre sa tasse remplie de saké, mais préalablement rincée par lui-même dans un baquet d'eau placé là tout exprès. L'arrivant doit rendre cette politesse. On comprend qu'après un certain nombre d'échanges semblables on commence à tituber. Il en est surtout ainsi quand, par sa position, on est obligé de rendre ou de recevoir beaucoup de visites.

Comment reprocher à de pauvres diables de s'enivrer quelquefois à l'exemple de leurs supérieurs!

Lundi, 8 *décembre.* — Je me suis procuré ce matin deux vieilles idoles japonaises, très anciennes et assez rares : deux divinités du shintoïsme, religion qui n'existe qu'au

Japon. Ce sont les dieux du commerce. L'un, debout sur deux sacs de riz, en porte un troisième sur son dos; l'autre, accroupi, tient sous son bras un poisson.

Le riz et le poisson sont ici la base de l'alimentation. Il est assez naturel que dans le pays on en ait fait les emblèmes du commerce. Ces dieux sont en bois sculpté. Je vous les enverrai.

Mardi, 9 décembre. — Je suis fort occupé dans ce moment : je compose mon premier sermon en langue japonaise. Je le prononcerai à Kofu, le jour de Noël. C'est à cette préparation que se passe une partie de mon temps.

Mercredi, 10 décembre. — Les beaux jours dont nous avons joui depuis une quinzaine environ sont remplacés par le froid, qui commence à se faire assez vivement sentir.

Jeudi, 11 décembre. — Il paraît que les députés japonais, comme les nôtres en France, passent leur temps à se chamailler, sans aboutir à grand'chose. Le peuple n'en revient pas. Cela prouve une fois de plus que les assemblées populaires ne conviennent guère à certains pays, habitués à de tout autres procédés de gouvernement.

Vendredi, 12 décembre. — Le bill relatif au commerce américain fait grand tort aux exportations du Japon. Les magasins de Yokohama regorgent en ce moment de soieries, que l'élévation des droits de la douane américaine retient au Japon. Aussi sont-elles tombées à très bas prix.

Samedi, 13 décembre. — Voici mes ennuis de ménage qui recommencent. J'ai dû congédier le domestique qui s'était enivré il y a huit jours, car j'ai su que cela lui était arrivé non pas dans une maison particulière, comme il le prétendait, mais dans une maison de thé. Il y a eu scandale, et nous ne pouvons garder à la mission catholique des gens qui se conduisent mal. Il faut être très sévère,

dès le commencement surtout, afin que chacun sache qu'il faut chez nous se bien conduire, et que nous ne ramassons pas les premiers venus pour en faire des catholiques.

Dimanche, 14 décembre. — Notre maison est toute désorganisée, car notre cuisinier est obligé de s'absenter pour quelques jours afin de régler des affaires de famille. Heureusement qu'un vieux chrétien veut bien faire l'intérim.

Le vent est depuis quelques jours d'une telle violence, qu'il nous est absolument impossible de sortir de chez nous.

Lundi, 15 décembre. — Pour vous donner un exemple de la sévérité dont nous devons user envers nos chrétiens, voici ce qui est arrivé l'an dernier à l'un de nos pères, près de Matsumoto.

Il avait établi une chrétienté dans la ville de Gifu, où se trouvaient déjà quelques chrétiens. Il venait y faire sa visite d'administration. Son séjour devait se terminer par quelques nouveaux baptêmes. Voulant faire fête aux futurs chrétiens, on résolut d'acheter pour quelques sous d'eau-de-vie de riz, se promettant bien d'en rester là. Mais la soif vient en buvant, et le Japonais est si faible! On dépassa la mesure.

Des discussions théologiques s'élevèrent dans la réunion, et comme les esprits étaient trop peu rassis pour trouver la solution, on vint consulter le père. Il y avait à cela quelque audace, car on ne marchait pas très droit, et l'on raisonnait encore plus de travers. Le missionnaire, pour toute réponse, les renvoya au lendemain, et se retira sans les saluer.

Ils avaient compris leur faute. Ils revinrent donc le lendemain la tête basse.

« Hier, leur dit le père, vous avez été un sujet de scandale. Il faut réparer le mal. Tous ceux qui ont trop bu

jeûneront ces trois jours. Ceux qui n'ont point bu jeûneront comme les autres, parce que nous sommes tous membres d'une même famille et solidaires. Il faut donc que tous nous expiions les fautes de nos frères, car c'est toute la chrétienté qui a été déshonorée. »

On obéit. Les païens en furent émerveillés, et les coupables corrigés.

C'était ainsi qu'on agissait dans la primitive Église, alors qu'existaient tant de rigoureuses pénitences publiques.

Mercredi, 17 décembre. — Je vous envoie quelques photographies, puisqu'elles vous intéressent : c'est si bon marché !

Jeudi, 18 décembre. — Je me mets en route demain matin, espérant arriver à Kofu après demain soir. Je vais louer un individu pour m'accompagner et me traîner.

Je repartirai de Kofu le 26, avant le jour, car la première barque descendant le Fuji-Kawa lève l'ancre dès cinq heures et demie. Je compte prendre le train de une heure à Iwabuchi et arriver à Yokohama vers sept heures, pour souper.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

XVIII

Les premiers froids. — Une auberge à Tsutaki. — Incidents de voyage. — Entrée solennelle à Kofu. — Confessions en japonais. — Les écoles chrétiennes. — Conférences religieuses. — Les pénitents. — La fête de Noël. — Violence du vent. — Voyage en charrette. — Une auberge à Kajikasawa. — En pirogue. — Les environs du Fuji-Yama. — Arrivée à Yokohama. — Deux nouveaux missionnaires. — Invasion de l'influenza. — Le premier jour de l'an à Tokio. — Insouciance des Japonais. — Le commerce. — Jeu de la raquette et du cerf-volant. — Une léproserie. — Mort du P. Berger, ses obsèques. — Incendie de la Chambre des députés et du Sénat. — Le culte des morts. — Les tombeaux de famille. — L'hypnotisme au Japon. — Le sacrement de l'extrême-onction. — Difficulté d'une installation à Kanazawa. — Inepte abandon de nos missionnaires. — L'île d'Oshima.

Vendredi, 19 *décembre.* — Ce matin j'ai quitté Matsumoto avant le jour, pour me rendre dans le Koshu. Il faisait très froid, et pour la première fois ma barbe s'est couverte de glaçons provenant de mon haleine. Malgré les manteaux, cache-nez, couvertures, qui me garantissaient le corps, j'avais les pieds gelés. Plusieurs fois je dus descendre de mon curuma (*courouma*) pour les réchauffer par la marche.

Le mauvais temps a duré toute la journée. D'épais nuages de neige cachaient le soleil; des tourbillons d'un vent glacial rendaient le trajet fort pénible.

Ce vent est si froid et si fréquent, que devant chaque

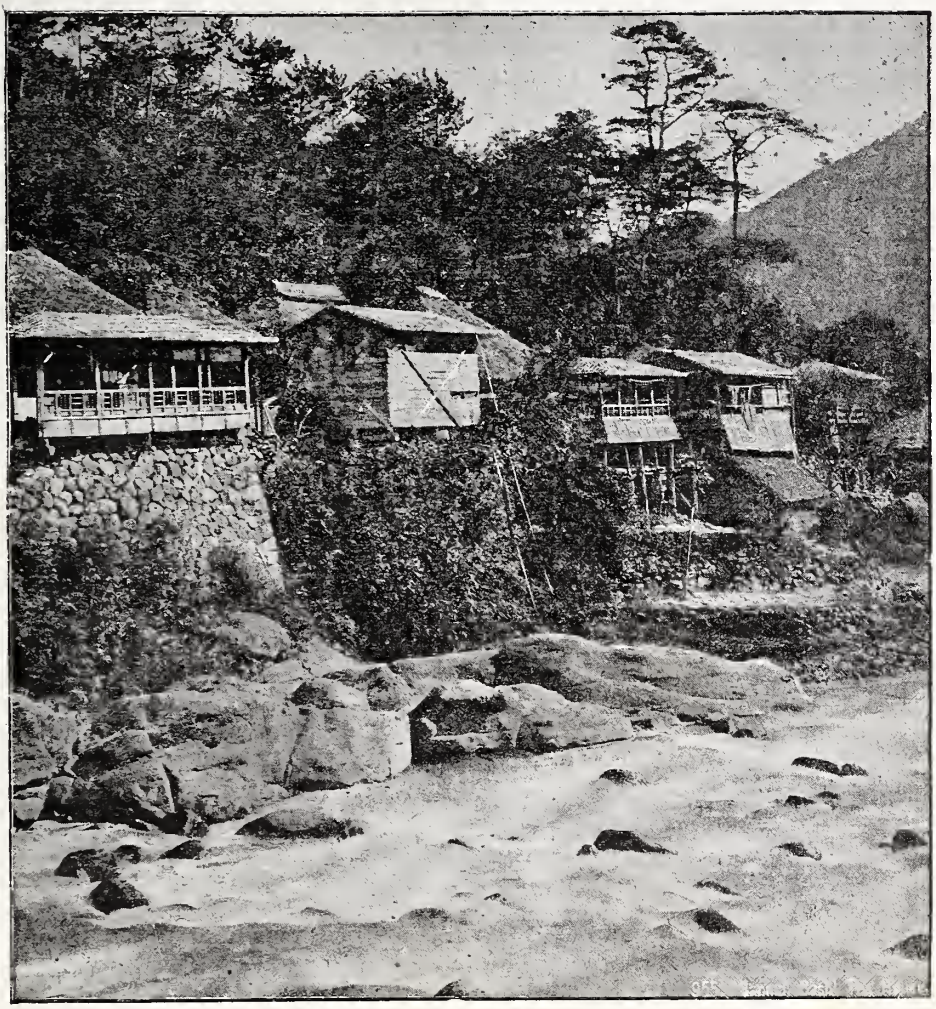
maison on est obligé de construire, pour s'en garantir, un abri en planches et plus souvent en branchages du côté où il souffle presque continuellement durant la mousson d'hiver. Par un phénomène assez remarquable, provenant sans doute de contre-courants atmosphériques, à Matsumoto, par exemple, et dans toutes les vallées environnantes, le vent ne souffle pas du nord-est, direction de la mousson, mais du sud-est. Le vent n'en est pas plus chaud, car il s'est glacé au contact des neiges qui couvrent les sommets des montagnes environnantes.

Je vous ai déjà raconté cet automne le voyage que je refais, mais j'y trouve en plus cette fois-ci les ennuis de la solitude et la souffrance du froid. A onze heures et demie j'étais sur les bords du lac de Sewa, où je dînai. J'arrivai à Kanazawa dès quatre heures du soir. Mon homme me semblant fatigué, je fis, depuis Sewa, la route à pied; et au lieu de coucher à Kanazawa comme l'autre fois, je résolus de passer la montagne et de pousser jusqu'à Tsutaki. Il faisait clair de lune, et j'avais cru pouvoir risquer ce voyage. Ma raison principale était la crainte d'être retardé le lendemain par la neige, qui menaçait de tomber. Je me remis donc en route bravement, après avoir réconforté mon voiturier avec un verre de vin de riz.

Mais vers le sommet de la montagne l'obscurité nous surprit, la lune s'étant voilée de gros nuages. Je commençai à regretter de m'être ainsi aventuré si loin, si tard, dans un vrai désert. Mon homme me semblait excédé, et je craignis de le voir rester en route ou d'être obligé de le traîner, ce que je n'aurais pu faire, vu ma lassitude. Cependant la route s'acheva peu à peu; nous eûmes enfin la joie d'apercevoir la lumière des premières maisons de Tsutaki. Il était alors six heures et demie du soir, c'est-à-dire pleine nuit.

A l'auberge on ne semblait pas très disposé à nous rece-

voir, car dans toutes ces contrées les Européens sont fort redoutés. J'insistai, disant que, venant de Matsumoto, je n'irais pas plus loin, et j'entrai sans attendre la réponse.



Maisons de thé.

On me conduisit dans une chambre du fond, éclairée par une mèche fumeuse trempant dans un petit pot d'huile. En fait, on n'y voyait goutte.

Mais quel ne fut pas mon étonnement quand vint bientôt se présenter à moi le domestique que j'avais chassé le dimanche précédent, et qui devait primitivement m'accompagner dans ce voyage!

J'avoue même qu'au premier moment cette rencontre me fut désagréable. Je n'eus pas cependant à m'en plaindre. Cet homme occupait la chambre voisine de la mienne : elle était bien préférable. Il me l'offrit, et j'acceptai. Il vint ensuite se mettre à ma disposition. Ce fut lui qui m'apporta mon dîner, consistant en quatre œufs à la coque et en un peu de riz. J'avais eu soin d'emporter de Matsumoto un petit morceau de pain et une boîte de lait concentré. Après mon repas je dis mon bréviaire, puis j'étendis un drap sur les couvertures qu'on m'avait apportées. Il faisait un tel vent, que la maison en était ébranlée; passant à travers les murs faits de paravents en papier, il éteignait ma lumière. Aussi, pour ne pas attraper de coup d'air, je m'enveloppai la tête d'un mouchoir.

La nuit fut épouvantable; les rats couraient de tous côtés autour de moi, le vent faisait rage : impossible de fermer l'œil.

Dès quatre heures j'étais levé. J'étendis une nappe d'autel sur une petite commode large de cinquante centimètres, haute de un mètre seulement, et je célébrai la sainte messe.

Ce réduit n'était guère moins pauvre que celui de Bethléhem.

Personne autour de moi ne se doutait de ce qui se passait. Quand on se réveilla, toutes mes affaires étaient déjà pliées et ramassées. C'est pour mon cher grand-père que j'offris le saint sacrifice : cette messe était la première qui fût célébrée à Tsutaki depuis l'origine du christianisme.

Je ne vis point la police. Voici en effet ce qui s'était passé. La veille au soir, au moment où j'allais me coucher, on était allé, suivant les règlements, porter mon passeport au bureau de police afin d'avertir qu'un Européen était arrivé. On vint me dire de me rendre en personne

auprès du magistrat. Je fis répondre que c'était à lui de venir s'il désirait me voir, et que je ne me dérangerais point. L'affaire en resta là. Il faut parfois montrer les dents à ces gens si l'on ne veut pas être leur victime.

Samedi, 20 décembre. — Dès sept heures et demie je me remettais en route, après avoir mangé un peu de pain dans du chocolat que j'avais fait fondre dans de l'eau chaude.

La route était mauvaise, empierrée par endroits et souvent montante, de sorte que je cheminais aussi souvent à pied qu'en voiture. Les ponts emportés par les inondations précédentes étaient heureusement réparés en partie, et je ne fus pas arrêté comme la première fois.

Vers midi et demie la faim se fit sentir, mais je ne trouvai point de maison où manger. Mon voiturier m'en montra bien une, mais de si mauvaise apparence que je passai outre, espérant facilement rencontrer mieux. Il m'en indiqua plus tard une seconde, plus mal encore! « Plus loin, » dis-je. Bref, je fis comme dans la fable, et, pour avoir été trop difficile, je dus me contenter d'une limace.

Apercevant une misérable baraque, je descendis et priai la vieille femme qui l'habitait de me servir des œufs : elle n'en avait pas; du riz, pas davantage. Je fis alors allumer un peu de feu, chauffer de l'eau, et je déjeunai de mon lait concentré et de quelques bouchées de pain qui me restaient.

Nous n'étions plus qu'à quatre lieues de Kofu (*Kofou*); nous repartîmes. Le temps était devenu splendide. En effet, le Koshu et le Shinshu diffèrent autant que le centre de la France et le midi. Dans le Koshu poussent les grenadiers et la vigne; ils n'existent pas dans le Shinshu.

A trois heures je faisais enfin mon entrée à Kofu; j'étais arrivé. Le même homme, en si peu de temps relativement, m'avait traîné, presque sans arrêt, l'espace de vingt-sept

lieues, et cela pour dix francs. Quel Européen ferait pareil métier à ce prix!

A Kofu, toutes les autorités chrétiennes, je veux dire les catéchistes et les maîtres d'école, m'attendaient. En causant on prit le thé, puis je m'acheminai vers Yamashiro, centre de la chrétienté. Là se trouvent une assez jolie chapelle dédiée à saint Joseph, et à côté une école. La sacristie sert de chambre au père.

A peine installé, je dînai, désireux de me coucher au plus vite; mais les visites des chrétiens commencèrent, et ce ne fut que tard que je pus enfin me mettre au lit pour essayer de réparer la nuit précédente.

Dimanche, 21 décembre. — Je ne pus dire la messe qu'à dix heures, ayant voulu donner le temps aux chrétiens de venir y assister. J'avais d'ailleurs reçu auparavant une confession en japonais; c'était la première fois.

Après l'office, je pris vite quelque chose, étant attendu déjà par les chrétiens accourus pour me présenter leurs hommages.

Dans la soirée je pus enfin sortir un peu.

On me montra le fameux torrent qui, cette année, a ruiné toute la contrée en détruisant toutes les récoltes. Les dégats sont épouvantables.

Plus tard je confessai encore quatre personnes; elles communièrent le lendemain.

Lundi, 22 décembre. — C'est l'anniversaire de la mort de mon grand-père. Je dis encore la messe pour lui, comme je le fais tous ces jours-ci. Cela m'est facile, n'ayant plus depuis plusieurs mois déjà d'honoraires de messes.

De ma chambre j'aperçois derrière les montagnes, vers le sud, le sommet tout blanc du Fuji-Yama. Il reste éclairé longtemps après la disparition du soleil, tant sa hauteur

domine l'horizon. En ce moment, au contraire, la cime de votre mont Blanc doit commencer à s'illuminer.

Actuellement le temps est ici semblable à celui que nous avions l'an dernier à pareille époque en passant le splendide détroit de Messine. Il fait délicieux.

Le soir, je dus aller avec le catéchiste assister à la conférence religieuse. Chaque semaine les chrétiens se réunissent chez l'un d'eux, pour que le catéchiste leur explique un point de religion. On cause, et l'on se sépare après avoir fait en commun la prière du soir.

Cette coutume est, vous le voyez, excellente pour entretenir la charité et l'esprit chrétien.

En allant, je m'étais arrêté chez des malades que je dois baptiser prochainement. Ce sont de pauvres cultivateurs, partageant leur chaumière avec leurs poules, y ayant entassé leur provision de riz et tout leur avoir. La mère était couchée sur sa natte; le fils avait l'influenza, maladie à laquelle bien peu de personnes échappent ici. Elle ne m'a pas encore atteint, mais il me semble que je n'en suis pas loin.

A Yokohama, tous les pères et tous les domestiques ont été pris à la fois.

Mardi, 23 décembre. — Chaque matin, avant de commencer leur classe, les maîtres d'école amènent en rang leur petit monde à la chapelle. On y récite tout haut la prière du matin, sans distinction de religion. Les parents païens en ont été avertis; on ne reçoit leurs enfants qu'à la condition de leur enseigner le catéchisme comme aux autres. Cette école donne de la vie à notre maison.

Mercredi, 24 décembre. — Ma journée s'est passée tout entière en confessions. J'en ai entendu quarante-six. Comme je loge dans la sacristie de la chapelle, on n'a qu'à frapper à la porte quand on veut se confesser, et je me

présente. C'est très commode pour les pénitents, mais de la sorte je n'ai pas une minute à moi; car, à peine rentré, il faut ressortir pour une autre personne.

Je viens d'en recevoir une série de vingt-quatre sans interruption, de sept heures à dix heures du soir.

Il est bien fatigant d'avoir parfois tout à arracher bribe par bribe, dans une langue qu'on connaît à peine. D'autres, au contraire, se confessent remarquablement bien. J'ai pu admirer chez certains une délicatesse de conscience qui les pousse à refaire un long trajet pour venir me retrouver afin de s'accuser d'un petit mensonge, par exemple, qui leur est arrivé dans la journée ou d'une faute qu'ils avaient oubliée. Cela console de bien des fatigues.

J'ai donné aussi l'absolution à une pauvre sourde-muette de naissance. On lui a fait comprendre ce dont il s'agissait : elle était dans une véritable joie d'enfant.

Enfin minuit approche. Je vous quitte pour aller me préparer à la sainte messe, autant du moins qu'on le peut quand on a la tête farcie de tant de misères entendues pendant une journée entière. En pensant aux autres on s'oublie toujours un peu. Mais c'est pour le bon Dieu.

Jeudi, 25 décembre. — On a décoré la chapelle le mieux qu'on a pu. A la porte, un arc de triomphe en feuillage; dans l'église, deux chaînes de lanternes japonaises partant de chaque côté de l'autel et aboutissant à la porte d'entrée. Beaucoup de chrétiens.

A onze heures, prière du soir en commun. J'ai fait mon sermon en japonais; il a été bien compris, m'assure-t-on.

A deux heures moins un quart j'ai pu me coucher enfin. Mais dès six heures et demie j'ai dû me lever : on m'attendait déjà pour des confessions.

A huit heures et demie j'ai célébré ma seconde messe. A peine terminée, de nouvelles confessions et deux baptêmes

d'adultes, une mère et son fils. La pauvre femme était bien souffrante : elle avait quitté sa natte pour se traîner à l'église. Elle put cependant, sans trop de fatigues, recevoir toutes ces cérémonies, qui durèrent près de trois quarts d'heure. Pour mon compte, je commençais à être exténué.

A onze heures je pus enfin célébrer ma troisième messe, et ce ne fut qu'à midi et demie que je pus manger pour la première fois, car de petits enfants qui avaient assisté à cette messe voulurent se confesser sitôt après.

J'avais à peine terminé mon repas que les notables de la chrétienté vinrent m'offrir leurs remerciements.

Ma voiture attendait : je serre vite ma chapelle et mes affaires, et me voilà reparti.

Le vent était terrible, et l'homme qui me traînait pouvait à peine avancer. Je profitai donc d'une charrette qui se rendait à Kajikasawa pour monter dedans et laisser là mon curuma. Trois Japonais s'y trouvaient déjà. Notre voyage commença bien, mais nous entendîmes bientôt des cris derrière nous. De braves gens, qui venaient de nous croiser, s'étaient aperçus que nous perdions une de nos roues, la chevillette de bois qui la retenait à l'essieu étant tombée. Nous allions verser. Nous nous hâtons de descendre : un petit morceau de bois remplace la chevillette, et nous repartons.

A six heures nous arrivions à Kajikasawa, village situé sur le bord du torrent de Fuji-Kawa, que vous connaissez déjà et sur lequel je devais m'embarquer le lendemain.

Vendredi, 26 *décembre.* — Quelle nuit affreuse! Pas une seconde de sommeil, malgré ma fatigue. Mes voisins de chambre ont joué aux dés jusqu'à une heure avancée et fait grand tapage.

Comme les chambres sont séparées par des cloisons mobiles en papier, mon excessive envie de dormir ne

parvint pas à triompher du bruit. Le papier ne suffit pas pour arrêter le son, pas plus que le froid du dehors, et les couvertures n'empêchent pas de grelotter sur une natte. Aussi, à trois heures et demie, fatigué de rester allongé sans sommeiller, je me levai. Je préparai tout pour la messe, que je célébrai pendant que chacun ronflait enfin autour de moi.

A cinq heures je quittai cette maudite auberge, où l'on voulut néanmoins m'écorcher quand il s'agit de régler. Je protestai si fort, qu'on eut peur et qu'on me laissa fixer moi-même le prix.

Le bateau devait partir à cinq heures : je fus exact; mais on l'est peu au Japon, et nous ne quittâmes la rive qu'à sept heures. J'avais attendu sous un hangar, accroupi auprès d'un brasier fumant.

La barque démarre. Nous sommes huit passagers, sans compter les quatre hommes d'équipage. Nous descendons le cours du torrent, moins rapide qu'en octobre dernier, car il y a peu d'eau, mais nous courons de plus grands dangers, parce que les rochers sont à peine recouverts, et que les chances de s'y déchirer ont augmenté d'autant. Nous arrivons cependant sans accident. Mais quelle fatigue pour un Européen de passer cinq heures accroupi, ratatiné sur lui-même, les jambes baignant dans l'eau qui remplit le fond de la barque!

Je juge inutile de vous décrire une seconde fois ce voyage, que vous m'avez déjà vu faire.

Je n'eus pas à me plaindre de la politesse de mes compagnons de route; ils furent même prévenants à mon égard.

A une heure et demie je montai dans le train à destination de Yokohama. La voie contourne le fameux volcan de Fuji-Yama.

Le spectacle est splendide. On voit se dresser devant soi

cette énorme masse haute de quatre mille mètres, présentant la forme d'un tronc de cône régulier, tronqué légèrement à son sommet. La moitié supérieure est couverte de neige. Au soleil, elle revêtait alors les teintes les plus tendres.

Un visiteur présentant à son hôte un cadeau de premier de l'an.

Bientôt nous quittâmes la plaine et le rivage de la mer pour traverser la pittoresque presqu'île d'Idzei. A chaque instant un tunnel nous fait changer de gorge; un pont, franchir un torrent.

Les tableaux se succèdent avec rapidité, tous dans le même ton. Ils présentent néanmoins un caractère particulier.

Que c'est beau! et que l'esprit s'élève naturellement vers l'auteur de tant de merveilles!

Le soleil a disparu. La lune est venue jeter sur la campagne sa lumière si douce, si poétique, qui fait rêver avant de sommeiller.

Il était sept heures quand j'arrivai à la mission de Yokohama pour dîner. Je pus enfin me reposer. J'éprouvais la joie d'un écolier au matin d'un congé.

Samedi, 27 décembre. — A deux heures de l'après-midi, un paquebot, amenant de France deux nouveaux missionnaires, entrait dans la rade de Yokohama. Je saute dans une barque et j'arrive en même temps que lui à sa bouée d'amarre.

Quelle joie de voir de nouveaux visages français, d'apprendre ce qui se passe dans la patrie! Ce sentiment ne peut se décrire, il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre.

C'était le *Sydney,* des Messageries maritimes, celui qui l'an dernier était parti de Marseille en même temps que nous et que nous avions suivi dans la Méditerranée.

Il apportait vos lettres, si tendres, si nombreuses, et vos souhaits de nouvel an.

Quels doux moments elles m'ont fait passer! Il me semblait que je causais avec vous tous.

Dimanche, 28 décembre. — Une triste nouvelle nous parvient : deux de mes confrères viennent de mourir. L'un, résidant en Corée, a été emporté par une phtisie : il avait fait la traversée avec moi.

L'autre, parti depuis six mois seulement, a succombé à Pondichéry, victime de la même maladie.

C'est déjà le troisième de mon cours depuis moins d'un an.

Lundi, 29 décembre. — Je suis aller à Tokio saluer Monseigneur et lui conduire les deux nouveaux missionnaires.

Dans la soirée, je me suis présenté chez le ministre de France. Mais je n'ai pu le voir : il était malade de l'influenza. Je lui ai laissé ma carte. Décidément cette ennuyeuse épidémie n'épargnera personne. Le directeur des frères marianites en est atteint, ainsi que plusieurs sœurs de Saint-Paul de Chartres. A quand mon tour?

Mardi, 30 *décembre*. — Aujourd'hui j'ai visité les différents postes de missionnaires à Tokio. Cela m'a suffi pour bien employer mon temps.

Mercredi, 31 *décembre*. — Toutes les rues sont décorées et pleines de monde, en l'honneur du premier jour de l'an. On illuminera ce soir, et cela plusieurs jours de suite.

A la porte de chaque maison on a piqué deux petits sapins ou des bambous, qui supportent une longue ficelle d'où pendent des tiges de paille de riz et des morceaux de papier. Ce sont des signes symboliques.

Les marchands étalent devant leur demeure toutes leurs marchandises; ils les cèdent à très bon compte, afin d'avoir un peu d'argent pour s'amuser.

C'est aussi l'époque du règlement des comptes. Personne ne travaille plus qu'à faire rentrer ses fonds. Les rues sont encombrées. On a mis ses plus beaux vêtements : ceux qui n'en possèdent pas en ont loué pour la circonstance.

Les enfants jouent tous à la raquette du matin au soir : c'est de tradition. Les petites filles portent sur la tête le petit volant qu'on leur a lancé; elles l'ont fixé dans leurs cheveux par une épingle.

Tout ce mouvement est très intéressant.

Quant aux missionnaires, ils reçoivent force visites, compliments et cadeaux, tels que sacs d'oranges, paquets de sucre, gâteaux de riz, appelés *mochi* (prononcez *motchi*), et cuits à la vapeur d'eau.

Toute la nuit se passera à faire du commerce : les magasins resteront ouverts et seront illuminés jusqu'au jour.

Aucun Japonais ne se couchera avant six heures du matin.

Nous sortirons un instant ce soir pour assister à cette curieuse agitation.

Jeudi, 1er *janvier* 1891. — Hier soir j'ai quitté Tokio pour rentrer à Yokohama. J'y resterai probablement un ou deux mois, m'a dit Monseigneur, car notre maison de Matsumoto pourrait contenir difficilement trois personnes à l'aise.

C'est aussi hier soir que j'ai reçu la lettre m'annonçant la mort de mon cher cousin Alexandre. Je vais tâcher d'écrire à sa famille avant le départ de la prochaine malle.

Je ne sais encore quand nous tirerons sur vous pour l'argent que vous tenez à ma disposition, car le change pour l'Europe est mauvais en ce moment. Je vous préviendrai.

Vendredi, 2 *janvier.* — Le mouvement continue dans les rues. Aucun Japonais ne travaille. Chacun est occupé à dépenser le peu d'argent qu'il a si péniblement amassé pendant l'année. Quelle insouciance de caractère! Dès que l'un d'eux possède quelque chose, un petit revenu, il se hâte de prêter à son voisin, qui, lui, n'a rien. Jamais celui-ci ne pourra rendre ; mais son prêteur empruntera à son tour, et ainsi de suite. Au Japon on passe sa vie à emprunter et à prêter, non pas seulement de l'argent, mais encore des habits, qui souvent constituent la majeure partie de la fortune.

A propos de négoce, j'ai vu qu'au Japon le commerce total extérieur s'est élevé pendant l'année à cent trente-quatre millions de dollars. Dans ce chiffre, la France figure pour la somme de dix-sept millions et demi.

Elle n'est surpassée que par les États-Unis et l'Angleterre. Le dollar vaut à peu près quatre francs. Mais, comme le change a beaucoup monté, il atteint ces jours-ci à peu près quatre francs cinquante.

Samedi, 3 janvier. — Si de ce côté, pendant les fêtes du premier de l'an, les Japonais jouent surtout à la raquette, à Nagasaki c'est au cerf-volant. Ils sont très habiles à cet exercice. Les plus petits enfants les font ici monter à une très grande hauteur, sans faire un mouvement.

Mais, à Nagasaki, chacun se rend sur une petite montagne près de la ville. La ficelle des cerfs-volants est munie de morceaux de verre; le jeu consiste à scier la corde du voisin par une habile juxtaposition des ficelles. Quand l'une d'elles est coupée et que le cerf-volant tombe, il appartient à celui qui le premier l'a ramassé.

Ici, comme dans tout le Japon, on voit des mendiants masqués parcourir les rues avec des instruments de musique et chanter pour obtenir quelques pièces de monnaie.

Je vous assure que ce pays est bien curieux à l'époque du premier jour de l'an.

Je vous ai déjà dit qu'à cause de l'élévation du change j'attends pour tirer sur vous. Néanmoins prévenez-moi quand on vous enverra d'autres fonds, afin que je puisse profiter de la circonstance.

Rappelez-vous d'ailleurs qu'une lettre met environ un mois et demi pour parvenir ici et réciproquement. Ma traite ne vous sera donc jamais présentée avant au moins trois mois à partir de votre avis.

Je vous envoie quelques photographies que je viens de trouver ici. Puissent-elles continuer à vous intéresser.

Adieu; je vous embrasse tous bien tendrement, avec toute l'affection que vous savez.

Dimanche, 4 janvier. — Les frères marianites songent

à fonder un nouveau collège au Japon; ils cherchent à s'établir à Nagasaki ou dans les environs. Aussi ce matin l'un d'eux s'est-il embarqué pour Kobé afin de se rendre de là à Nagasaki. Je l'ai accompagné jusqu'au paquebot français *le Sydney,* qui doit emporter cette lettre.

Lundi, 5 *janvier.* — Je suis allé voir une canonnière des États-Unis qui se trouvait dans le port. J'ai profité pour cela de la présence à Yokohama d'un frère marianite américain. Malgré le mauvais état de la mer, nous avons atteint ce navire, que le capitaine, très poliment, nous a permis de visiter.

On nous a conduits partout, même à l'infirmerie et dans le carré des officiers à l'avant.

L'ensemble du bateau ne m'a pas semblé très propre. Peut-être cela tenait-il à l'heure mal choisie, ou à la couleur sombre du navire. L'infirmerie, à l'arrière, et la salle où se trouvaient les marins, étaient sombres et sentaient mauvais. En résumé, je n'ai pas été enchanté.

Plusieurs catholiques qui se trouvaient à bord vinrent nous saluer. L'un d'eux demanda même à se confesser; mais, comme il pouvait descendre à terre, nous le priâmes de venir nous trouver.

Les vaisseaux de guerre anglais ont de meilleurs règlements pour le service religieux : les catholiques sont conduits en rang à la messe, puis on les ramène à bord de même façon.

Les Américains donnent bien la permission du dimanche, mais à partir de midi seulement, jusqu'au lendemain sept heures. On ne peut donc assister à la messe; mais en revanche on a toute la nuit pour s'amuser. Cette liberté ne facilite que l'inconduite.

Mardi, 6 *janvier.* — Quoique la fête de l'Épiphanie soit ici d'obligation, comme jadis en France avant le Concor-

dat, nous n'avons que peu de monde à la messe. Cela tient sans doute à ce que les Français ne sont pas habitués à célébrer cette fête chez eux, et à ce que les Japonais, encore plongés dans les fêtes du premier de l'an, ne songent qu'à s'amuser.

Mercredi, 7 janvier. — Je vous envoie la photographie de l'entrée de la mission catholique à Yokohama, avec l'indication de la fenêtre de ma chambre.

J'y joins d'autres vues fort bien reproduites et absolument vivantes. Vous pourrez les mettre dans votre album.

Jeudi, 8 janvier. — Ce matin j'ai dû me lever dès quatre heures pour aller confesser, confirmer et administrer un malade. C'était à la léproserie de Gotemba, dont vous avez déjà entendu parler. Je devais prendre le premier train allant de Tokio à Kobé et Osaka, en passant par Nagoya. C'est la ligne que j'ai suivie, depuis Iwabuchi, en venant de Kofu à Yokohama.

Parti à six heures et demie, après la sainte messe, j'arrivai à la gare de Gotemba vers onze heures, avec une heure de retard. Mais le voyage, fait avec un de mes jeunes confrères se rendant à Nagoya, ne m'a pas semblé long. Le trajet est d'ailleurs si pittoresque !

Comme la léproserie est à deux lieux de Gotemba, je pris un curuma.

La route qui passe au pied du Fuji-Yama est fort jolie, tantôt bordée de vieux pins énormes, tantôt longeant une vallée profonde dans laquelle cascade un torrent aux nappes étincelantes.

Nous passons en haut du coteau. La pente qui descend au torrent est abrupte, presque verticale et bordée par de hauts bambous, des camélias simples, tout en fleurs, de petits palmiers au tronc comme fané. Le tout est entremêlé de pins. Tous ces verts mélangés, éclairés par le rouge

éclatant des fleurs de camélias, composent un ensemble d'un effet ravissant.

Je franchis le torrent sur un pont formé de quelques planches peu solides, et j'arrive à la léproserie, située dans un lieu écarté, mais peu distante cependant du petit village de Koyama, entre les deux stations de Gotemba et de Sano.

Elle est perchée sur un plateau, d'où le vent se charge de chasser incessamment les miasmes, et où l'air est sec et froid.

Les meilleures conditions d'hygiène s'y trouvent réunies.

La maison du médecin est à l'entrée. Quelques mètres plus loin se trouve le bâtiment principal, avec la salle des visiteurs et le logement du missionnaire.

De chaque côté de cette construction centrale sont : d'un côté le quartier des hommes et de l'autre celui des femmes.

L'ensemble des bâtiments présente la forme d'un fer à cheval. Au milieu s'élève la chapelle, derrière le bâtiment réservé au père et aux visiteurs. On peut circuler de tous côtés sans perdre l'abri du préau qui longe toutes ces constructions.

La léproserie comprend plusieurs catégories de malades d'après le prix de la pension payée par chacun, rétribution bien minime et qui ne représente même pas les frais de nourriture.

Actuellement on y soigne trente lépreux, dont six femmes seulement et quelques enfants atteints déjà par l'horrible mal.

Malgré l'extrême propreté de la maison, il s'en échappe une odeur infecte : le cœur se soulève quand on ouvre certaines chambres.

L'établissement est réglé comme le couvent le plus sévère. La cloche donne le signal du lever, de la prière,

des repos, des bains, du travail, de tout en un mot. Je parle du travail, parce que la maladie n'empêchant point de s'occuper, on en profite pour employer ces malheureux à quelque chose d'utile.

Des gens se souhaitant la bonne année dans les rues.

Hélas! on a bien peu fait encore pour soulager ces déshérités, ces *repoussés* de l'humanité, et pourtant que d'argent dépensé déjà! On ne sait comment on pourra suffire au lendemain, car on ne peut compter que sur la divine bonté. Elle n'abandonnera pas ces lépreux, auxquels Notre-Seigneur a voulu qu'on pût le comparer et qu'il a rendus ainsi vénérables.

Mais je ne vous ai pas encore dit le motif de mon

voyage. Le médecin se mourait, et il fallait bien lui administrer les sacrements.

Le P. Testevuide, chargé de la léproserie dont il est d'ailleurs le fondateur, était retenu à Yokohama par une indisposition. Je partis pour le remplacer.

Je trouvai le pauvre malade étendu sur sa natte, et entouré de sa femme et de sa fille. Il était mourant en effet. Je le confessai; puis, ayant fait rentrer tout le monde dans la chambre et préparé un petit autel, je me revêtis de l'amict, de l'aube, du cordon et de l'étole pour lui administrer solennellement le sacrement de confirmation. Le pauvre homme avait été baptisé l'an dernier.

Après avoir rappelé à tous que l'évêque seul est le ministre ordinaire du sacrement de confirmation, je fis savoir que c'était par un indult spécial du souverain pontife et par délégation de l'archevêque que ce sacrement allait être administré par un simple prêtre.

Pour la première fois, je donnai alors le sacrement des forts et j'ai fait descendre dans cette pauvre chambre le Saint-Esprit comme le jour de la Pentecôte au cénacle. Je ne pus faire communier le moribond, mais il reçut l'extrême-onction et l'indulgence plénière.

Puis je quittai le pauvre homme, et, après un petit repas pris à la léproserie, je remontai en voiture pour gagner la station de Gotemba. Je ne rentrai à Yokohama qu'à sept heures du soir.

Ma journée, vous le voyez, a été bien remplie. Comme il faut souvent aller loin pour administrer un malade! Qu'eût-ce été sans le chemin de fer, n'ayant d'autre véhicule que mes jambes!

Vendredi, 9 janvier. — J'ai fait hier en chemin de fer la connaissance d'un ingénieur, Bavarois de naissance, parlant assez bien le français. Il voyage depuis douze années;

il a visité toutes les contrées du monde. Il rentre en France pour s'y marier. D'après lui, de tous les pays qu'il a visités, le Japon est de *beaucoup, beaucoup* le plus beau, le plus pittoresque : il semble enchanté. Nous nous sommes quittés bons amis, après avoir échangé nos cartes.

Dimanche, 11 *janvier.* — L'influenza semble abandonner enfin Yokohama, où sept personnes sur dix ont été atteintes. Cette singulière maladie sévit à Tokio. Le mikado et sa famille n'ont pu lui échapper. Presque tous nos pères sont pris. L'un d'eux, le P. Berger, l'un des plus jeunes, est mourant, faute d'avoir pris les précautions suffisantes. Je reste presque seul à n'avoir point encore payé tribut à l'épidémie.

Lundi, 12 *janvier.* — Les fêtes du premier de l'an touchent à leur fin. Les individus qui parcourent les rues avec des masques de diables, de bêtes, tous laids à faire peur, jouissent de leur reste. Suivis de joueurs de flûte et de tapeurs de tambourin, ils vont de porte en porte faire grand bruit, afin de recueillir quelques sous. Les païens croient que ce tapage et ces affreux masques ont le don d'épouvanter tous les diables qui vivent cachés dans leur maison. Ils font œuvre d'exorcistes en expulsant ainsi tous les mauvais génies. Mais si les diables japonais s'effrayent de si peu, c'est qu'ils sont moins malins que ceux de la vieille Europe.

Mardi, 13 *janvier.* — A Tokio, où je suis allé aujourd'hui, tout le monde a l'influenza. La moitié des habitants est au lit.

Mercredi, 14 *janvier.* — Vous ai-je annoncé l'apparition à Yokohama d'un journal français, *le Japon?* Il paraît chaque jour. Le prix en est très élevé, mais l'intérêt presque nul.

Jeudi, 15 janvier. — Les feuilles publiques retentissent du tapage produit en France par le toast républicain du cardinal Lavigerie. On peut douter de l'opportunité de cette déclaration.

A mon avis, le clergé français doit se garer de la politique, qui sera toujours un dissolvant, c'est-à-dire un écueil.

Que le prêtre reste donc prêtre, toujours et avant tout, se faisant tout à tous et ne manifestant jamais ses sentiments privés soit par ses paroles, soit par ses actes! Autrement il s'aliénera des âmes.

Dimanche, 18 janvier. — Après être allé embarquer sur le *Saghalien* le père procureur général de Hong-Kong qui retournait à Shang-Haï, après un séjour au Japon nécessité par sa santé, je n'ai eu que le temps de rentrer pour célébrer la grand'messe.

A l'embarcadère, j'avais rencontré le consul de France à Yokohama, le gendre de Paul Bert. Il s'est montré des plus aimables et m'a fait l'apologie des missionnaires.

Après la messe, j'ai pris le train de Gotemba pour me rendre à la léproserie, afin de procéder à la sépulture du médecin de l'hôpital.

Débarqué vers quatre heures à Gotemba, je monte en voiture et j'arrive à la porte de l'établissement, où l'on m'apprend que l'enterrement est fait depuis deux heures. C'est ce qui arrive presque toujours : les Japonais vous envoient chercher, mais ils n'ont jamais la patience d'attendre le retour de l'exprès.

J'avoue que je n'étais pas très content : aussi fis-je retourner aussitôt ma voiture. Je n'avais que le temps d'aller prendre le train de six heures. Il était dix heures du soir quand je rentrai à la mission de Yokohama. J'avais pu manger en route un morceau de pain emporté à tout

hasard et boire quelques gouttes d'eau-de-vie; car, lorsque j'ai à faire l'hiver un long voyage, je me munis toujours d'un peu de cognac, afin de combattre le froid ou la fatigue.

Lundi, 19 *janvier.* — Une bien triste nouvelle m'attendait à mon retour. Notre cher confrère, le P. Berger, était mort le matin à Tokio entre les bras de Monseigneur.

Ce cher père, parti pour le Japon il y a trois ans seulement, n'avait que vingt-sept ans. Il était destiné, après la séparation de notre mission, à faire partie de celle du nord. On l'avait envoyé de Niigata à Tokio pour apprendre l'anglais : il commençait à le bien savoir. Il y a une dizaine de jours, les orphelins de la mission furent tous atteints de l'influenza, même le père chargé d'eux. Monseigneur envoya le P. Berger pour remplacer le père malade. Il fut pris à son tour et dut rentrer à l'évêché pour se faire soigner. Malheureusement il avait la poitrine délicate, et ce fut là que la maladie se porta. Bientôt son état devint grave. Monseigneur le veillait chaque nuit avec les autres pères. Mais tous leurs soins furent inutiles : le vendredi soir on l'administra, le samedi soir il cessa de parler, et le dimanche matin, à trois heures et demie, il s'éteignit sans souffrance, tout doucement, entouré de l'évêque et de tous ses confrères. Ils ne l'avaient pas quitté depuis la veille au soir.

On télégraphia sa mort à tous nos postes du Japon, afin de prévenir les missionnaires de l'enterrement qui se fera demain à la cathédrale.

Mardi, 20 *janvier.* — Dès le matin j'arrive à Tokio avec tous les pères de Yokohama. Un grand nombre de missionnaires étaient déjà réunis : nous étions vingt prêtres.

L'église était toute tendue de noir. Le corps, revêtu des ornements sacerdotaux, y était exposé. Le ministre de

France, ceux des puissances européennes catholiques et beaucoup de personnes de la colonie catholique étaient présents.

Monseigneur officia pontificalement. Après l'absoute, on cloua le cercueil capitonné de velours noir. Il était resté découvert tout le temps de la cérémonie, suivant l'ancien usage de l'Église; mais cela ne se fait plus que chez les moines.

Pour atteindre le cimetière, il fallait traverser toute la ville de Tokio. Chaque père monta dans une petite voiture. Nous étions en surplis avec la barrette.

En avant, dans la première voiture, était un séminariste portant la croix. Les missionnaires venaient après, sur deux rangs. Derrière eux, également en voiture, était l'évêque dans son costume de cérémonie; puis arrivait le corbillard, suivi des frères de Marie, des religieuses en voiture, enfin les représentants des ministres dans l'équipage de chaque légation. Les chrétiens fermaient la marche : c'était splendide, comme démonstration religieuse.

Monseigneur officia encore au cimetière, et chacun se dispersa pour rentrer chez soi.

Mercredi, 21 *janvier*. — En passant hier devant la chambre des députés et le sénat, nous fûmes tout surpris de n'y plus voir que des ruines fumantes. Le feu s'était déclaré à une heure du matin et les derniers débris achevaient de se consumer.

Ces constructions, à peine terminées, avaient été inaugurées il y a deux mois. Il n'en reste rien, rien.

On ignore encore la cause du sinistre. Diverses opinions circulent : les uns l'attribuent à l'électricité, des fils se seraient rompus; d'autres accusent les révolutionnaires japonais appelés *sôshi;* d'autres inculpent certains mi-

nistres, désireux, croit-on, de se débarrasser des entraves que les représentants du peuple apportent dans la discussion du budget. La destruction de la salle des séances était en effet un moyen de faire cesser toute discussion. Mais cette dernière hypothèse me semble calomnieuse, puisque les chambres siègent ailleurs en ce moment. On saura bientôt sans doute la véritable cause du sinistre.

Jeudi, 22 janvier. — Je fais aujourd'hui mes préparatifs de départ pour Matsumoto.

Je suis allé dîner à Tokio. En entrant à l'évêché, j'ai rencontré Monseigneur, qui m'a dit que mon voyage est remis. Un de nos missionnaires, atteint aussi de l'influenza, n'a pas pris les précautions suffisantes, et le voilà aujourd'hui avec une pneumonie. Nous resterons donc pour le soigner, car son état semble grave. Je retourne à Yokohama, en attendant que la situation se dessine.

J'ai appris une singulière coutume existant dans le sud du Japon, près de Nagasaki. Là, comme chez tous les peuples de l'Orient, et notamment chez les bouddhistes et les shintoïstes, on a le culte des morts, qui n'est pas seulement un profond respect, comme en Europe, mais qui va jusqu'à l'adoration des mânes des ancêtres. Aussi a-t-on grand soin d'orner les sépultures : elles deviennent souvent un lieu de fêtes. On sert sur le tombeau des mets que doit manger le défunt, en esprit, je suppose. En traversant les cimetières on voit donc dans une petite auge de pierre, ou sur une petite table, des grains de riz et d'autres comestibles, restes du festin du mort.

Chaque famille tient beaucoup à ses tombeaux; plus ils sont anciens, plus ils sont précieux, car leur antiquité constitue une sorte de titre de noblesse.

Alors qu'en France, dans des moments de gêne, on hypothèque ses terres ou son château, à Nagasaki, faute

de propriétés, cas le plus ordinaire, on donne pour sûreté au prêteur le tombeau de famille, le seul coin de terre qu'on possède habituellement. Il n'y a pas de gage plus sûr, car, par sentiment religieux et par orgueil, l'emprunteur fera l'impossible pour remplir ses engagements. A son défaut, il sera suppléé par ses parents, intéressés à rembourser capital et intérêts, afin de posséder à leur tour le précieux tombeau, véritable titre de noblesse, dont la valeur croît avec l'ancienneté.

Il est bien probable même que si la famille ne pouvait se libérer, le prêteur serait ravi de s'attribuer le précieux tombeau et pour en tirer un honneur personnel.

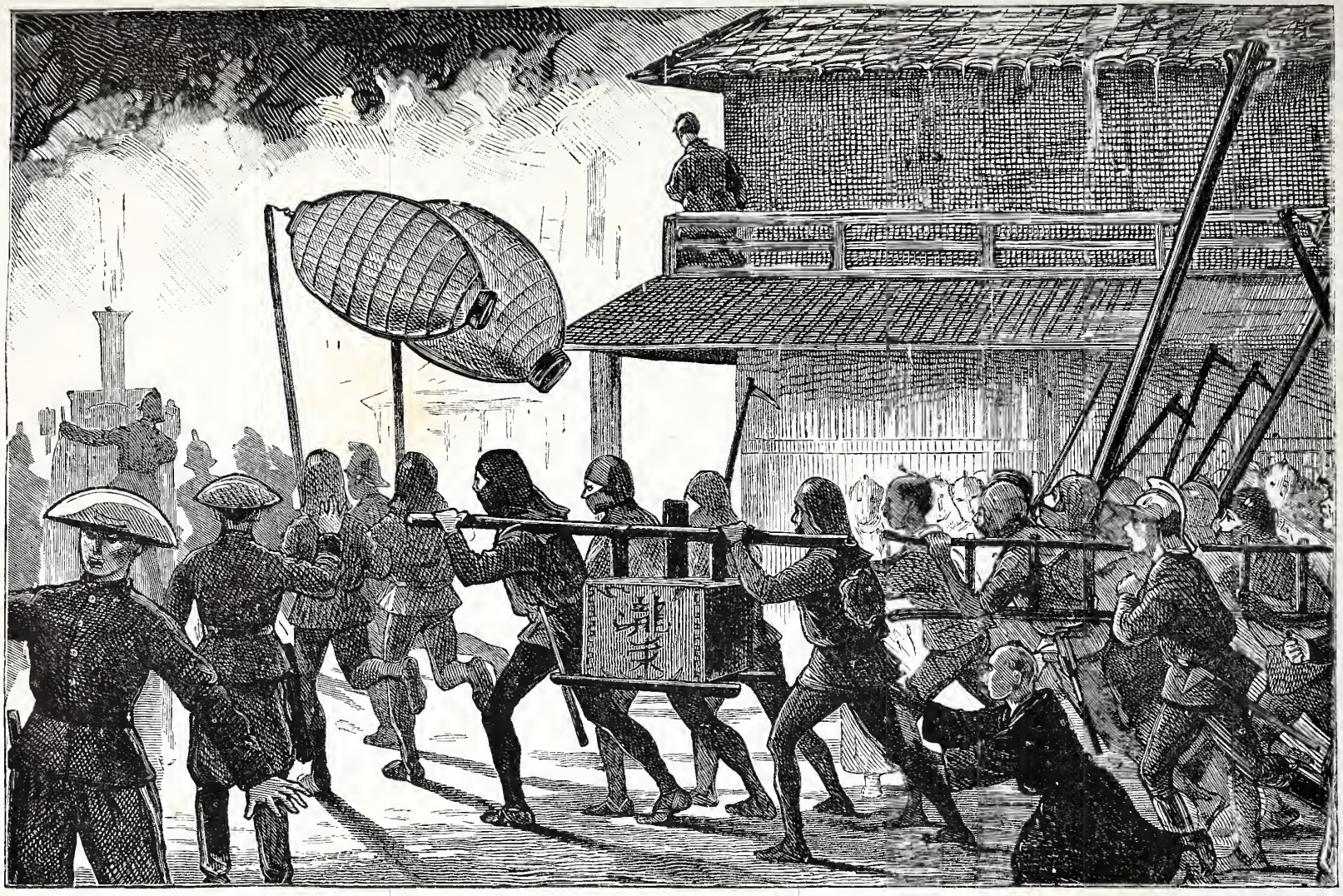
D'ailleurs, pendant toute la durée de l'emprunt, c'est le créancier qui est chargé de l'entretien du monument et des prières pour les défunts qu'il renferme.

Voici une autre coutume pratiquée dans le Japon méridional.

Dans les villages environnant la ville de Kochi en Tosa (île de Shikoku), chaque fois qu'il y a une fête shintoïste, les habitants se livrent à ce qu'ils appellent un *giogi*. Ils choisissent parmi les enfants de la commune un garçon de quatorze ans; on lui farde la figure avec du rouge et on l'amène au *shinkan*, prêtre du temple où doit se célébrer la fête. Celui-ci trace sur le front de l'enfant, en grand caractère, le signe 大 (*taï*), qui signifie grand; puis il lui adresse une prière en lui soufflant sur la bouche.

L'enfant s'endort immédiatement d'un profond sommeil. On le revêt des vêtements de cérémonie des nobles guerriers, on le monte sur un cheval richement harnaché, et on le promène dans les villages au milieu d'un vacarme infernal, accompagné de chants, de cris cadencés, de coups de gongs, etc., comme cela se pratique dans leurs fêtes ou *matsuri* shintoïstes.

L'enfant continue à dormir et ne se réveille que lorsque,



En route pour le lieu de l'incendie.

au retour, on efface le caractère qui marque son front et la couleur qui recouvre son visage.

On assure qu'il ignore absolument tout ce qui s'est passé durant son lourd sommeil. Cela ressemble bien à de l'hypnotisme.

Vendredi, 23 *janvier.* — Je suis donc rentré hier soir à Yokohama, puisque mon voyage à Matsumoto se trouve vraisemblablement remis à la semaine prochaine.

Au fond, je n'en suis pas fâché, car le froid est bien moins vif ici, où l'hiver ressemble à celui du midi de la France.

Samedi, 24 *janvier.* — Mes chaussures et mes aubes sont enfin arrivées, mais je ne les ai pas encore : elles sont à Matsumoto. Elles y sont parvenues pendant mon séjour dans le Koshu, à Noël.

Dimanche, 25 *janvier.* — L'équipage de la *Vipère,* navire français en rade, est venu à la messe, le commandant en tête. C'est, hélas! bien rare aujourd'hui de la part de Français.

Lundi, 26 *janvier.* — J'attends d'heure en heure l'ordre de retourner à Matsumoto.

Mardi, 27 *janvier.* — De fort mauvaises nouvelles nous arrivent du P. Ligneul, atteint de l'influenza à Tokio, et chez lequel une pneumonie très grave s'est déclarée. Les médecins désespèrent de le sauver; on vient de lui administrer les derniers sacrements. J'irai le voir demain.

Mercredi, 28 *janvier.* — Je reviens de Tokio. Notre cher malade va mieux. Aussitôt après les derniers sacrements, la fièvre a cessé : les médecins ont à présent bon espoir.

On peut constater une fois de plus que l'extrême-onction ne fait pas mourir, et c'est à elle qu'on attribue l'amélioration qui s'est manifestée. L'un des effets de ce sacre-

ment est de rendre la santé au corps, quand c'est plus utile à la gloire de Dieu et au bien de l'âme.

Comme il est regrettable qu'on oublie si souvent de nos jours cette vertu de ce sacrement, et qu'on ne le reçoive que lorsque tout est désespéré !

Que de malades recouvreraient la santé s'ils en profitaient à temps !

Mais, hélas ! la foi est bien faible dans beaucoup d'âmes, et l'ignorance est grande dans presque toutes.

Monseigneur m'a annoncé qu'on ne pouvait trouver de maison ou de terrain à acheter à Kanazawa, mon nouveau poste. Il m'a donc dit de rester ici jusqu'à nouvel ordre, jusqu'en mai, je pense. Tout le pays, là-bas, est couvert de deux mètres de neige. Depuis le 28 décembre, toute communication est interrompue avec l'île de Sado, où évangélise le P. de Noailles.

Pendant quelques jours j'aiderai le procureur à faire ses comptes à Yokohama, puis j'irai à Tokio chez Monseigneur, qui désire m'avoir près de lui.

Voilà donc actuellement ma position, mais jusqu'à quand?

Vendredi, 30 *janvier.* — Nous recevons un télégramme de Paris daté d'hier, nous annonçant la nomination du nouvel évêque pour le nord du Japon. C'est le P. Berlioz, de Chambéry, qui se trouve en ce moment à Hakodaté, dans le Yéso. Né en 1852, il est parti pour les missions en 1875.

Je viens de mettre à la poste une carte postale pour vous. Elle prendra demain le paquebot d'Amérique, *viâ* San-Francisco, et vous arrivera dans un mois environ.

Samedi, 31 *janvier.* — Je viens d'écrire à M. Gustave Moreau, de l'Institut, pour le remercier du secours qu'il a bien voulu envoyer, par votre intermédiaire, à nos pauvres œuvres.

Quel malheur qu'on ne comprenne plus, dans notre pays, que le missionnaire français soutient à l'étranger deux causes à la fois. En prêchant notre sainte religion, nous parlons aussi de notre patrie : nous apprenons à la faire aimer.

Sans nous, qui donc représenterait la France à l'intérieur du Japon? Nos consuls ne quittent guère les ports ouverts et n'ont aucun rapport avec les indigènes. Les commerçants songent avant tout à leurs intérêts : leur patrie n'arrive qu'après bien d'autres soucis.

Nous avons la bonne volonté, mais les ressources nous font défaut. Seule, la charité catholique vient à notre aide; le gouvernement ne nous donne rien.

Combien nos voisins d'Angleterre, d'Allemagne et des autres pays comprennent mieux leurs intérêts! Leurs gouvernements les aident de toutes façons : on leur donne de l'argent, et l'on s'efforce de développer les vocations au lieu de les entraver par des lois militaires.

Ils n'accablent pas d'impôts leurs congrégations et n'enlèvent pas ainsi le peu d'argent dont peuvent disposer les missions lointaines et les œuvres de miséricorde.

La guerre qui nous est faite par des ignorants est incompréhensible. Ici les représentants de la France la déplorent ouvertement. Et pourtant ils sont républicains.

Espérons qu'enfin la lumière se fera et qu'on saura se servir de nous en nous aidant.

Nous ne nous lasserons pas néanmoins de rendre le bien pour le mal et de chercher à assurer malgré tout à notre pays la place d'honneur qui doit lui appartenir et qu'il occupe déjà dans nos cœurs.

Merci à ceux qui veulent bien nous secourir dans notre œuvre religieuse, patriotique et charitable; nous ne pouvons offrir que nos prières et notre profonde reconnaissance. Remerciez-les pour moi.

Au cours du mois de septembre dernier, trois de nos pères, accompagnés d'un catéchiste, sont allés visiter l'île d'Oshima, située en face de la baie de Tokio, à une douzaine de lieues de la côte japonaise. Ils n'étaient pas sans inquiétude sur le résultat de leur excursion, car c'était la première fois que des missionnaires tentaient ce voyage, et l'on prétendait à Tokio que les habitants étaient fort inhospitaliers.

Après avoir attendu deux jours dans le port de Shimoda un temps convenable, nos pères partirent dans une barque conduite par six rameurs, dont le costume primitif et les cris sauvages ne laissaient guère soupçonner qu'ils appartinssent à un peuple se piquant de la civilisation la plus avancée et possédant des institutions représentatives.

Ils débarquèrent vers minuit et demi sur un rivage fait de scories. L'île d'Oshima est en effet formée tout entière d'éruptions volcaniques. Elle est dominée par un volcan nommé Mihara, toujours en activité.

Il est couronné, le jour, d'un magnifique panache de fumée blanche, et, la nuit, d'une lueur d'un rouge sombre d'un aspect fantastique.

La superstition des habitants fait de ce volcan la demeure d'un dieu terrible, qui ne permet pas aux femmes d'approcher de son antre.

Du côté de l'océan Pacifique le rivage présente un aspect désolé; mais il en est tout autrement sur la face regardant le Japon, la végétation y est luxuriante; mais la zone cultivable est bien étroite pour fournir à la subsistance des six mille insulaires.

On accueillit convenablement nos missionnaires, on se montra même disposé à entrer en relations avec eux. Aussi en profitèrent-ils pour faire une conférence religieuse, qui fut écoutée avec autant de respect que d'étonnement.

Nos pères procédèrent sans obstacle à l'ascension du fameux volcan, dont l'altitude ne dépasse pas huit cents mètres. On peut le gravir aisément.

A mi-côte se trouve une porte rustique qu'il est défendu aux femmes de dépasser, si elles ne veulent provoquer une éruption immédiate, conséquence de la colère du dieu.

Au sommet du cône se trouve le cratère actuel. Il est au centre d'un cirque immense, entouré de falaises et pouvant avoir une lieue et demie ou deux lieues de circonférence.

A leur disposition on voit qu'elles formaient autrefois les parois de l'ancien cratère.

Parvenus à la cime du cône par une pente rapide, couverte de débris calcinés, les pères purent alors contempler le fond du gouffre, après avoir eu quelque peine à se garantir d'une fumée suffocante. Ils virent au milieu des décombres et s'ouvrant côte à côte deux énormes trous circulaires d'où s'échappaient deux colonnes de fumée aux reflets d'un jaune rougeâtre, indiquant l'emplacement de la fournaise.

De cette hauteur le panorama était splendide. Un beau soleil couchant embrasait l'horizon. Les arbres et les maisons du petit port, situé au pied de la montagne, se reflétaient dans l'eau et formaient les plus jolis effets.

La population est forte et vigoureuse. Les femmes surtout sont remarquables par leur air d'énergie. Ce sont elles d'ailleurs qui vaquent à tous les travaux de l'île. Pendant ce temps les hommes sont occupés à la pêche, afin de pourvoir à l'insuffisance des ressources de leur île. En dehors de cela, ils se reposent, tandis que les femmes travaillent. Celles-ci sont coiffées d'une sorte de bonnet phrygien; elles portent les fardeaux sur leur tête. Ce sont elles qui coupent le bois et font la moisson.

Tous ces gens paraissent mener une vie simple et tran-

quille et s'intéresser assez peu aux innovations introduites au Japon. Leur unique préoccupation paraît être de ne pas mourir de faim et d'échapper aux éruptions du volcan.

Au moment où les missionnaires regagnaient leur embarcation, l'un d'eux apprit d'une jeune fille qui portait son bagage un détail de mœurs assez significatif et qui indique ce qui se passe ailleurs au Japon : à Oshima les familles n'ont jamais que trois enfants. Ceux qui naissent ensuite sont mis à mort, afin de prévenir un accroissement de population excédant les ressources de l'île. Cette jeune fille allait continuer ses révélations, auxquelles elle n'entendait point malice, quand un homme du pays la fit taire en lui disant : « Ces choses-là ne sont pas bonnes à raconter. »

XIX

A YOKOHAMA

Un enterrement païen. — Indifférence religieuse des Japonais. — Le cortège funèbre. — Les femmes du défunt. — Les pleureuses. — Incendie d'un hôtel européen. — Les *kouras*, leur utilité. — Scandaleuse exhibition. — Une croix dans la lune. — Richesses minières du Japon. — Les réjouissances chinoises du premier jour de l'an. — Un logement de pauvres. — La noblesse au Japon. — Ancienne rivalité du shogun et du mikado. — La révolution de 1868. — Les daïmios et les samuraï. — Les *kugé*. — Ouverture de la diète japonaise. — Les croyances shintoïstes. — Les infanticides au Japon.

Dimanche, 1er *février*. — Je vais rester jusqu'à nouvel ordre à Yokohama, à la disposition de Monseigneur. En me promenant tantôt dans la ville, j'ai rencontré un bel enterrement païen. Je ne sais si je vous ai déjà parlé de ces sortes de cérémonies au Japon.

Selon que le mort était inscrit chez les shintoïstes ou chez les bouddhistes, c'est le *kanmouschi* ou le *bonze* qui préside aux funérailles.

Cette distinction de culte, indiquée par la présence de l'un ou l'autre de ces ministres, ne signifie pas que, durant sa vie, le défunt ait été fidèle à l'un ou l'autre des deux cultes exclusivement. Les Japonais entendent plus largement les questions religieuses : ils vont indistinctement

faire leurs dévotions aux temples de l'une et l'autre religion; et si nous voulions consentir, nous autres catholiques, à ce qu'on adorât Jésus-Christ à côté de leurs dieux, ils iraient à nos cérémonies aussi bien qu'aux leurs.

Au surplus, ce qui se passe au Japon rappelle ce qui eut lieu dans la Rome païenne, où l'on offrit de placer le Christ dans le panthéon des dieux, et en Grèce, où, de peur d'oubli, on adorait jusqu'aux dieux encore inconnus.

Comme chez tous les peuples païens, le Japonais dévot n'est pas pieux; il est superstitieux et n'adore les dieux que parce qu'il les craint. Pour lui, ce sont des êtres puissants, mais méchants et jaloux les uns des autres, toujours disposés à jouer de mauvais tours à qui ne les apaise pas par des présents. Je parle, bien entendu, des croyances du bas peuple, qui sont celles de la majorité, et non des gens instruits, lesquels sont imbus d'athéisme, de positivisme ou plutôt d'un orgueil poussé si loin, qu'ils ne croient qu'en eux-mêmes et n'adorent personne. Voilà pourquoi dans les grands centres on voit, comme chez nous, des espèces d'enterrements *civils*. Ainsi le veut le progrès de la civilisation.

Mais je reviens à la cérémonie shintoïste, dont j'avais commencé à vous parler. Cette religion, particulière au Japon, y forme le culte national.

Le prêtre shintoïste, ou *kanmouschi,* était revêtu d'une sorte de manteau rouge; il ouvrait la marche. De chaque côté de la rue, en tête du cortège, deux hommes portaient des lanternes en papier au bout d'un bambou. Derrière eux venaient dix porteurs d'énormes bouquets de fleurs de nénuphar, en papier doré (vous savez que le nénuphar est la fleur sacrée du bouddhisme). Ces bouquets avaient au moins deux mètres de hauteur.

Souvent, au lieu de ces fleurs en papier doré, argenté, ou de toutes autres couleurs, on porte autour d'un bâton

d'énormes fagots de fleurs naturelles, surtout des branches de cerisier et de prunier fleuris.

Deux voitures, se suivant, précédaient le cercueil. Elles contenaient deux jeunes filles, magnifiquement habillées de soie blanche. L'une portait les parfums destinés à être brûlés en l'honneur des mânes *glorieuses* du défunt; l'autre, des tablettes où était inscrit le nom : elles sont censées contenir l'âme même du mort.

Le cercueil, déposé dans une riche litière en bois sculpté, était recouvert d'une splendide pièce de soie blanche, brodée d'or. Il était porté à dos d'hommes. Ordinairement (toujours autrefois), le cercueil est formé d'une caisse carrée où le mort est placé accroupi sur ses talons, suivant la coutume japonaise, et faisant le salut nommé *sowari*. C'est la posture de cérémonie la plus révérencieuse. Mais le mort d'aujourd'hui était étendu à la mode occidentale.

La bière était suivie d'une double rangée de voitures traînant un *troupeau* de femmes en costumes éclatants et de couleurs variées; elles avaient la figure peinte et poudrée. C'étaient les épouses du mort. Comme leur nombre est ordinairement proportionnel à sa richesse, il arrive fréquemment qu'on loue pour la circonstance des femmes de toutes sortes avec des habits de cérémonie pour les faire assister aussi aux funérailles, afin d'accroître l'opulence apparente du défunt. Il en était probablement ainsi aujourd'hui, tant le nombre des femmes était grand.

Les véritables épouses du défunt se montrent à son enterrement dans leurs plus beaux atours; car, sachant bien que dès le soir même les héritiers les congédieront pour n'avoir pas à les nourrir, elles s'efforcent, durant le trajet, de faire une nouvelle conquête pour ne pas se trouver sans asile.

On voit combien on est loin des temps barbares où les

femmes s'immolaient sur la fosse de leur maître. Mais nous ne sommes pas ici dans les forêts de l'antique Germanie. Dans le Japon païen et sensuel l'affection ne survit guère à l'enterrement. On y est plus pratique.

Après cette sorte de marchandise, venaient pêle-mêle les parents, les obligés du mort, auxquels on ajoute souvent des gens payés pour grossir l'importance et l'éclat du cortège.

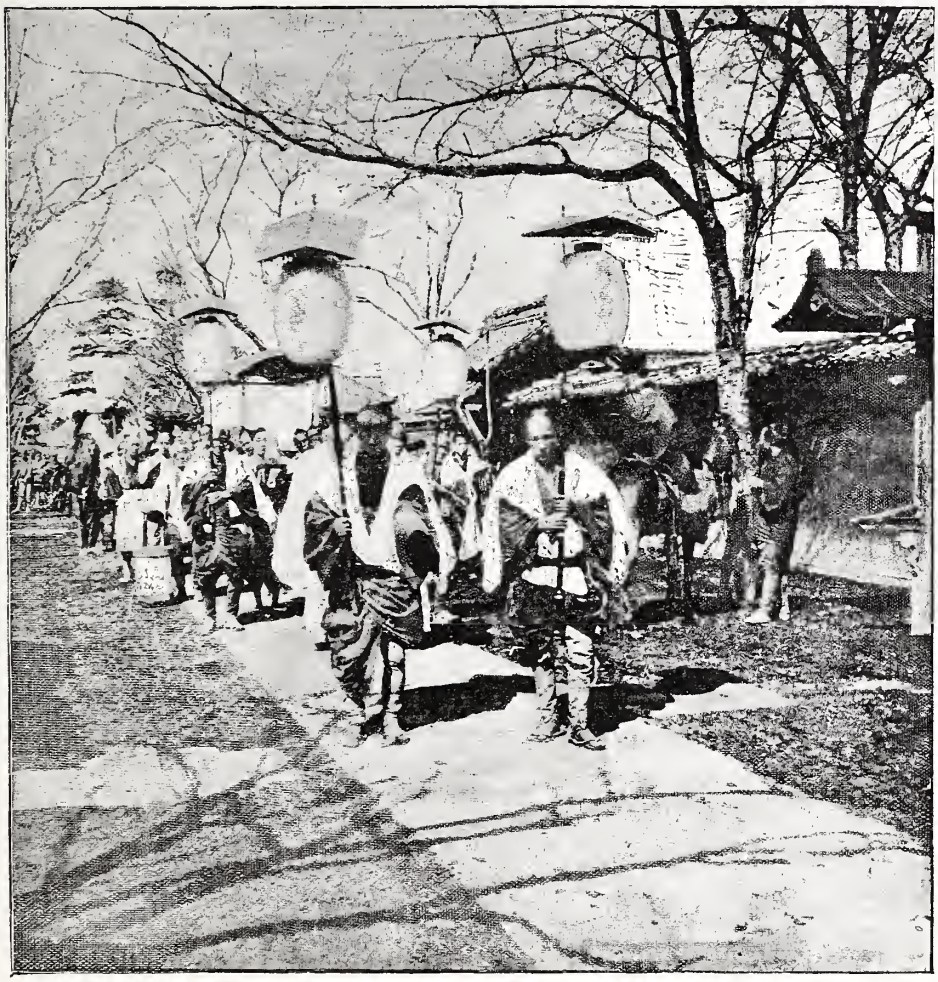
On voit encore quelquefois, mais plus rarement aujourd'hui, des *pleureuses,* filles dont on a loué les cris et les larmes, et dont le rôle est d'accompagner le corps en beuglant, le visage voilé.

Elles reviennent de la cérémonie en poussant les mêmes cris lamentables; mais, rentrées au logis, on les fait boire et manger pour réparer leurs forces. Aux larmes et aux sanglots succèdent alors des éclats de rire presque aussi bruyants, accompagnant une gaieté que j'ai lieu de croire peu honnête. Nous sommes ici en plein paganisme.

Lundi, 2 février. — Hier soir, à onze heures, nous avons été réveillés en sursaut : le tocsin sonnait à la cloche de l'église, et la lueur des flammes éclairait nos chambres. Nous fûmes vite en bas et dehors. A cinq maisons de nous, un restaurant européen flambait du rez-de-chaussée au toit. Les flammèches pleuvaient de tous côtés. S'il eût fait du vent, nous brûlions aussi.

La maison incendiée était entourée de *kouras,* sortes de magasins construits en terre, recouverts de tuiles, et dont les ouvertures sont fermées par des portes en fer. Ils sont faits pour ne pas brûler, quand l'incendie dévore tout le reste. C'est là qu'on renferme les choses précieuses, les soieries, etc. Cette ceinture de kouras a sauvé le quartier. A minuit, le feu s'éteignait faute d'aliments. Cette fois encore nous en avons été quittes pour la peur.

Mardi, 3 *février.* — Je vous parlais avant-hier des funérailles païennes. Voici encore un détail. Jadis (cela jusqu'en 1871), on promenait solennellement au bout



Un enterrement païen.

d'une pique et l'on présentait aux adorations de la foule de tels emblèmes, que les résidents européens durent protester auprès du gouvernement japonais, qui prohiba ces honteuses exhibitions dans les villes ouvertes aux étrangers. Je dois dire que dans le Shinshu je n'ai pas vu semblable chose, si ce n'est cependant aux environs de Matsumoto, sous forme d'immense sculpture, à la porte

d'un temple shintoïste : l'objet était abrité dans une espèce de kiosque ruiné, où, les jours de fête, les kanmouschi se livrent à toutes sortes de danses en l'honneur de leurs dieux.

Je ne parle pas des scandaleux dessins qu'on voit dans tous les lieux de pèlerinage. Ils y abondent : ce ne sont pas les prêtres païens qui seront jamais tentés de les faire disparaître.

Il faut bien reconnaître qu'un pays où de telles exhibitions pouvaient, il y a moins de vingt ans, se produire en public sans choquer personne, a beaucoup à faire encore pour atteindre le niveau moral où sont parvenus les pays d'occident après tant de siècles de christianisme. Je crains que de longues années ne s'écoulent avant que les Japonais ne comprennent certains sentiments.

Il faudrait commencer par leur inculquer l'idée de la modestie. Les lettrés japonais feraient bien même de chercher un mot pour exprimer la chose; cela vaudrait mieux que de traduire, sans les comprendre, les écrits de nos philosophes matérialistes.

Mercredi, 4 février. — Le P. Berlioz, le nouvel évêque nommé pour le Japon du nord, nous est arrivé aujourd'hui d'Hakodaté. Il vient voir Mgr Osouf pour s'entendre avec lui. Dès maintenant notre évêque va lui abandonner la moitié de son vicariat pour le lui laisser diriger à son gré.

Jeudi, 5 février. — Pluie battante. Aujourd'hui la fête de nos vingt-six Martyrs japonais va s'en ressentir.

Il y a huit jours, dans la nuit du 29 au 30 janvier, vers dix heures, dit-on, un phénomène atmosphérique assez singulier s'est manifesté, ici, dans la lune ou dans la région lunaire. Il paraît (je n'ai rien remarqué, et ce sont les Japonais païens qui le racontent) qu'une croix fort bien tracée y a été aperçue.

Les païens ont tiré de là toutes sortes de présages appropriés à leurs superstitions singulières; car, pour les shintoïstes, la lune est une divinité. Durant les éclipses, la supposant malade, ils jettent de l'eau dans sa direction, comme pour faire revenir une personne évanouie. Ils croient à la réussite de ce traitement, et, quand la lune reparaît, ils se figurent que son malaise a cessé.

Vendredi, 6 *février.* — On vient de découvrir dans la province de Iyo (Japon) une mine d'antimoine très riche. Les travaux d'exploitation vont commencer. Vous savez d'ailleurs qu'en ce pays les mines abondent. Les gisements de houille sont tellement considérables au Yéso, qu'ils suffiraient pour alimenter pendant des siècles toute le reste du monde.

Samedi, 7 *février.* — La malle française apporte vos lettres écrites le jour de Noël. A Yokohama, nous ne souffrons pas du froid dont vous vous plaignez; il n'y gèle que la nuit, et l'hiver est très doux quand le vent du nord ne souffle pas. Il fait chaud dans la journée, et l'on peut rester assis dehors une partie du temps. Il faut même se défier du soleil. Cela n'est pas surprenant, puisque nous sommes sous une latitude plus chaude qu'à Alexandrie.

Dimanche, 8 *février.* — Je suis allé, vers trois heures, au devant du *Calédonien,* qui amène ici deux religieuses de Saint-Maur. J'avais à les faire débarquer. J'étais heureux, d'ailleurs, de pouvoir serrer la main du commandant. Comme toujours, il s'est montré fort gracieux. Il m'a invité à revenir pour déjeuner à bord avec lui.

En arrivant en rade, un canot du *Calédonien,* monté par trois matelots chargés d'aller attacher l'amarre à la bouée, a chaviré : on a pu les sauver.

Lundi, 9 *février.* — Affreux Chinois! Sous prétexte que

c'est demain le premier jour de l'an (le premier jour de la première lune), depuis minuit, dans tout leur quartier, trop voisin du nôtre, ce ne sont que pétarades. Il en a été ainsi toute la nuit et il en sera de même plusieurs jours de suite.

A chaque porte ont été disposés en immenses gerbes des pétards auxquels ils mettent le feu. C'est à en devenir fou. Aussi tous les Européens qui le peuvent fuient Yokohama ces jours-ci.

Ces agréables réjouissances devaient durer huit jours. Mais, sur la plainte des Européens, le gouvernement japonais a prescrit aux Chinois de ne tirer aucun pétard, la nuit, de onze heures du soir à cinq heures du matin. Six heures de repos : ce n'est pas trop, j'espère. La première nuit leur est seule abandonnée tout entière. Leurs rues sont dégoûtantes : on ne marche que sur des douilles de pétards.

Ce matin, j'ai dû aller à pied porter le bon Dieu jusqu'au delà de Kanazawa, première station de la ligne de Yokohama à Tokio. J'étais accompagné d'un chrétien portant un sac où se trouvait tout ce qui m'était nécessaire. Sous ma douillette j'avais mon surplis et mon étole, et pendue à mon cou, dans une petite enveloppe en soie, la custode d'argent renfermant la sainte hostie. On n'en voyait rien extérieurement. Nous avons suivi tout le temps le bord de la mer. Vers dix heures et quart, j'arrivai chez le malade, jeune homme de vingt ans : il était mort, hélas! Mais, la veille, un père l'avait confessé et administré. Le pauvre enfant était poitrinaire. La cabane qu'il occupait avec son père et sa mère, anciens nobles ruinés, n'avait pas deux mètres carrés. Les pauvres gens pouvaient à peine y coucher tous ensemble. Je dus garder à mon cou le saint sacrement, pour ne pas le déposer à terre.

Et puis, dans quel endroit nous étions! La hutte voisine

était celle d'un vidangeur; tous ses ustensiles encombraient l'entrée, et les grandes fosses du dépôt se faisaient sentir de bien près. Mais le bon Dieu ne va-t-il pas partout, quand il s'agit de se donner à une âme!

Comme le pauvre enfant était mort, je dus rapporter Notre-Seigneur avec moi; mais, cette fois-ci, je pris une petite voiture à Kanazawa, pour ne pas faire deux fois à pied ce trajet considérable.

Pendant toute cette longue procession, j'ai bien pensé à vous tous, priant Notre-Seigneur de vous bénir. Que c'était différent de la France et des belles Fêtes-Dieu de Laval, où tout le monde se prosterne devant son Roi! Ici, rien que des païens, auxquels il faut cacher jusqu'à la présence de leur Créateur, qu'ils ignorent!

Mardi, 10 *février.* — Il y a quelque temps, certains journaux japonais réclamaient hautement l'abolition des titres de noblesse dans l'empire.

Voici quelques détails à ce sujet.

Aujourd'hui la noblesse diffère ici de celle de tous les pays d'Occident, en ce sens qu'elle a été créée par un décret unique du mikado actuel Mutsuhito (Moutsou ch'to).

Comme il l'a déclaré lui-même, ce sont des titres particuliers et nouveaux qu'il a voulu conférer aux descendants des familles nobles et à ceux qui s'étaient illustrés par des actions d'éclat.

Vous savez sans doute qu'avant 1868 le mikado était complètement sous la dépendance du *shogun,* chef de la caste des *daïmios,* ou seigneurs féodaux, et véritable maire du palais.

Les mikados, ou empereurs, coulaient des jours tranquilles dans leur magnifique installation de Kioto, la ville sainte. Le shogun s'était chargé de tout.

Or, en 1868, l'empereur actuel se révolta et renversa son

maire du palais. Leur rivalité fit naître dans tout l'empire une immense guerre civile.

D'un côté était l'empereur ; de l'autre la noblesse féodale, commandée par son chef le shogun. Le mikado victorieux choisit dès lors pour résidence Tokio, ou capitale de l'est, l'ancien Yeddo. La féodalité fut détruite ; tous les châteaux des daïmios ou seigneurs furent rasés. Si bien qu'il n'en subsiste plus aujourd'hui que quelques restes, comme la tour de Matsumoto, dont je vous ai déjà parlé ; celle de Nagoya et quelques autres.

Les daïmios furent ruinés et, avec eux, tous leurs gens de guerre ou *samuraï*, lesquels ne vivaient que de leur solde.

Ceux-ci, caste de guerriers fainéants, ne connaissaient d'autre métier que celui des armes. Ils ne se mariaient qu'entre eux ; aussi présentent-ils un type particulier, une physionomie très caractéristique : nez long, yeux fendus en amande. Ils ont une certaine distinction de manières. Aujourd'hui encore, ils sont reconnaissables à première vue. Dans les villes, ils habitent des quartiers distincts, et, pour gagner leur nourriture de chaque jour, ils sont obligés d'exercer de petits commerces.

Les anciens daïmios, vrais seigneurs féodaux, fort riches en général, portaient le nom de la province qu'ils possédaient, par exemple, Hizen no kami (*kami,* seigneur; *no,* de; *Hizen,* nom d'une province); Kaga no kami (seigneur de la province de Kaga), etc. Beaucoup d'entre eux, aujourd'hui ruinés, vivent çà et là de la rente que le gouvernement leur sert. Le shogun notamment, leur ancien chef, est actuellement retiré dans la petite ville de Shidzuoka, située sur la ligne du chemin de fer, entre Yokohama et Nagoya.

Autrefois, lorsqu'un de ces daïmios, toujours plus ou moins en guerre avec ses voisins, venait, par suite d'une

défaite, à être chassé de son château et dépouillé de ses biens, il descendait au rang de simple guerrier ou samuraï. Il perdait en même temps son titre de seigneur de tel endroit, titre dont le vainqueur s'emparait.

A côté de ces seigneurs féodaux, il y avait une autre noblesse, les *kugé*, lesquels formaient la noblesse de la cour du mikado, dont ils dépendaient. Comme titres, ils portaient celui de la fonction qu'ils remplissaient auprès du souverain. Ils étaient, en général, peu fortunés; car le shogun, le maire du palais, chef des daïmios, lesquels jalousaient les kugé, n'allouait à ces derniers qu'une très faible pension. Aussi disait-on communément : « Pauvre comme un kugé. » Cependant la noblesse de cour trouvait un important accroissement de ressources dans la broderie de ces splendides étoffes qu'on admire encore dans les temples et dans les palais.

En 1868, les nobles furent recrutés :

1° Parmi les quelques daïmios qui avaient embrassé la cause du mikado, et que celui-ci tenait à indemniser de la perte d'une partie de leurs biens et de leurs privilèges;

2° Parmi les kugé, pour les récompenser de leur fidélité aux mikados, leurs chefs légitimes;

3° Parmi tous ceux qui chassèrent alors le shogun et rétablirent le mikado dans ses droits quarante fois séculaires (dit la tradition).

Dans ces ennoblis se trouvèrent de simples samuraï ou guerriers, et même des plébéiens ou *heimin*.

L'annuaire de la noblesse s'accroît encore chaque année de quelques noms, mais en très petite quantité. En même temps, le mikado créa cinq catégories de nobles. Bien que reproduisant les distinctions du haut mandarinat chinois, elles sont néanmoins calquées sur les titres nobiliaires européens.

Il y a donc au Japon : 1° les *princes*, qu'il conviendrait

peut-être d'appeler *ducs* pour se rapprocher de nos usages : ce sont les *fürsts* allemands et autrichiens, mot qui a la même origine que le mot latin *princeps* (premier) ; 2° les *marquis;* 3° les *comtes;* 4° les *vicomtes;* 5° les *barons.*

Comme on l'a fait remarquer dans quelques journaux, on aurait tort d'abolir ces titres de noblesse, car le gouvernement se nuirait ainsi auprès des habitants de la province qui ont conservé généralement le respect du passé. Quant aux étrangers, ils sont presque toujours très flattés d'avoir à traiter avec des marquis, des comtes, etc.

Mercredi, 11 *février.* — Je joins à cette lettre un article assez intéressant, au point de vue historique, d'un journal racontant la première séance du parlement japonais, et le cérémonial déployé dans cette circonstance[1].

[1] Voici cet article, il est extrait d'un journal français, *le Japon,* nouvellement créé à Yokohama :

« Ce matin (29 novembre 1890), S. M. l'empereur s'est rendu au palais de la diète de l'empire et a ouvert solennellement la première session.

« Le cortège qui escortait Sa Majesté a quitté le palais dans l'ordre suivant : en tête, dans trois voitures de la cour, étaient assis les maîtres des cérémonies, porteurs des insignes impériaux.

« L'empereur, vêtu de l'uniforme militaire et portant en sautoir le grand cordon de l'ordre du Chrysanthème, occupait le fond d'un magnifique carrosse de grand gala, attelé de six beaux chevaux bai-bruns, et précédé de deux piqueurs à cheval. Le grand chambellan, marquis Tokudaïji, était assis en face du souverain. Des valets, un bec-de-corbin doré à la main, marchaient à la tête de chacun des chevaux. Écuyers, aides-de-camp et officiers d'ordonnance à cheval entouraient le carrosse impérial, que suivaient cinq voitures de la cour où s'étaient placés les princes du sang.

« Ensuite, dans des landaux aux sièges drapés de vert, se tenaient les membres du cabinet. Le maréchal comte Yamagata, seul dans sa voiture, les précédait.

« L'arme haute, les lanciers de la garde impériale formaient l'escorte.

« Ce brillant cortège sortit du palais par la porte principale, passa par celle de Sakurada, défila devant le ministère des affaires étrangères; puis, longeant le côté nord du palais de la diète, entra dans l'enceinte de ce palais par la grille principale de la chambre haute, qui avait été fermée jusque-là.

« Une foule immense, contenue par une haie d'infanterie, gardait un silence respectueux en saluant Sa Majesté à son passage. Au moment où

Ce matin j'ai chanté la messe et, comme l'an dernier, béni et distribué les cendres.

l'empereur pénétra dans l'enceinte de la diète, la musique de la garde impériale, massée en face de l'entrée, fit entendre le *Kimigayo*, hymne national japonais.

« Le carrosse impérial s'avança sous la marquise qui précède le bâtiment occupé par la chambre haute; là, les chambellans qui attendaient Sa Majesté l'introduisirent dans un salon d'attente disposé pour le recevoir.

« Depuis quelque temps déjà, les membres de la diète avaient occupé leurs places dans la salle des séances de la chambre haute.

« Il faut le dire, cette salle manque d'ampleur, et son enceinte n'est pas digne de l'imposante cérémonie dont elle était le théâtre; elle semble même peu appropriée à l'usage auquel elle est habituellement destinée. La tribune, en particulier, est singulièrement resserrée et exiguë et ne permettra guère les grands effets à l'orateur qui l'occupera *.

« Aujourd'hui la salle est à peine suffisante pour contenir les membres de la chambre haute qui, revêtus de leurs plus brillants uniformes, en occupaient la gauche. Les députés, tous en habit noir, étaient placés à droite. Dans l'hémicycle, le comte Ito et M. Nakashima se tenaient debout, à la tête des membres de chaque chambre qu'ils doivent présider.

« Dans les tribunes se pressaient les représentants étrangers et les membres du corps diplomatique en uniforme, les fonctionnaires du rang de « chocunin » et un certain nombre du rang de « sonin », tirés au sort dans chaque administration.

« Le fond de la salle était occupé dans toute sa longueur par une estrade sur laquelle s'élevait le trône, tendu de velours aux couleurs impériales et rehaussé de chrysanthèmes d'or.

« Sur l'estrade, à gauche, se placèrent dès leur arrivée, et par ordre d'ancienneté, les membres du cabinet et du conseil privé. A onze heures seize minutes, l'empereur, précédé du marquis Nabeshima, grand maître des cérémonies, et des porteurs des insignes impériaux, fit son entrée dans la salle des séances par l'extrémité droite de l'estrade. Sa Majesté se plaça debout devant son trône pendant que les princes de sa maison, le prince Sanjo et les autres fonctionnaires de la suite s'arrêtaient à sa droite.

« Le comte Yamagata, quittant alors la place qu'il occupait en tête des membres du cabinet, présenta à l'empereur le texte du discours suivant, que Sa Majesté prononça à haute et intelligible voix :

« Messieurs les membres de la chambre haute,
« Messieurs les membres de la chambre des représentants,

« L'organisation des divers services d'administration intérieure, à laquelle nous avons travaillé pendant les années qui se sont écoulées depuis notre

* On a vu plus haut que, peu de jours après, tous ces bâtiments ont été détruits par un incendie.

Jeudi, 12 *février.* — Malgré le vent, j'ai voulu aller à bord du *Calédonien,* pour déjeuner avec le commandant. Mais il était descendu à terre, et je dus regagner Yokohama. Dans la journée il vint me voir à la mission, et nous sommes sortis. Je lui ai servi d'interprète.

Vendredi, 13 *février.* — La notion de la vie future, et

accession au trône, est une œuvre qui peut être considérée comme achevée, du moins dans ses grandes lignes. Grâce aux mérites de nos divins ancêtres, nous comptons poursuivre et développer cette œuvre de concert avec vous et arriver, par les excellents fruits que nous recueillerons de la constitution, à faire briller à l'avenir d'un éclat de plus en plus vif, tant au dehors qu'au dedans, la gloire de notre empire et l'esprit loyal et et entreprenant de notre peuple.

« Un objet constant de notre sollicitude a été d'entretenir des rapports de bonne amitié avec les autres pays. Nous sommes, d'ailleurs, heureux de constater que les liens qui unissent cet empire aux puissances avec lesquelles nous avons conclu des traités, deviennent chaque jour plus intimes et plus étroits.

« Le souci du maintien de la paix au dedans comme au dehors nous fait désirer de nous rapprocher chaque année du moment où l'organisation de nos forces de terre et de mer sera complète.

« Nous ferons soumettre par nos ministres d'État, aux délibérations de la diète, le budget approximatif de l'exercice 1891, ainsi que divers projets de lois. Guidés par l'impartialité et la prudence dans vos travaux, et aussi dans le concours que vous nous prêterez, vous laisserez, nous en avons la ferme confiance, des exemples qui serviront de règle pour l'avenir. »

« A ce moment retentit le premier coup d'une salve de cent un coups de canon. Le discours terminé, le comte Ito monta de l'hémicycle sur l'estrade, et reçut des mains du souverain le texte des paroles impériales.

« A onze heures vingt minutes, l'empereur quittait la salle des séances, précédé et suivi du même cortège qu'à son entrée.

« On a remarqué que Sa Majesté avait pénétré dans la salle des séances la tête découverte et qu'elle ne s'était pas assise sur son trône. A son entrée et à sa sortie, l'empereur a salué en s'inclinant légèrement. Avant de prendre des mains du comte Yamagata le manuscrit du discours du trône, Sa Majesté a déposé elle-même son képi sur un tabouret voisin.

« Le discours impérial a été écouté debout avec un profond respect par les députés et les sénateurs, ces derniers la tête inclinée en signe de déférence.

« Aucune des personnes présentes ne perdra certainement le souvenir de cette imposante cérémonie, qui marque le commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'intéressant peuple japonais. »

surtout celle de l'enfer, est bien confuse dans l'esprit des shintoïstes japonais.

D'abord ils croient que l'enfer n'est pas éternel : ils se l'imaginent un peu à la façon des poètes de l'antiquité. Les supplices y sont très variés, et parfois presque amusants. En voici un : c'est celui des épouses infidèles; les autres femmes ne sont point punies. On les condamne à déraciner un bambou avec un instrument aussi mou que du coton. Vous voyez quelle souffrance, et comme la crainte doit arrêter sur la pente du mal! Au surplus je crois que l'appréhension n'a jamais rien empêché au Japon. Les autres tourments ressemblent à celui-ci, et sont toujours temporaires.

Les gens instruits ne croient plus à tout cela, pas plus qu'à la métempsycose, enseignée par les bonzes, c'est-à-dire à la transmigration successive et expiatoire des âmes dans le corps des différents animaux de la création.

Telle est l'origine de l'éloignement qu'ont les Japonais pour l'usage de la chair des animaux : ils craignent que quelqu'un de leur famille ne s'y trouve incorporé.

De là également l'exclusion des vêtements de laine et des fourrures et leur remplacement par le coton et la soie; de là aussi l'espèce d'opprobre qui s'attache au métier de corroyeur, et par suite le manque de chaussures de cuir, si mal remplacées par ces petits escabeaux de bois, ou *guétas*, fixés sous les pieds et qui gênent tant la marche.

Samedi, 14 février. — Je vous ai déjà parlé des infanticides commis dans l'île d'Oshima pour maintenir au nombre de trois le nombre des enfants à nourrir dans chaque famille. Quelque chose d'analogue se passait autrefois dans tout le reste du Japon; mais aujourd'hui la police s'interpose.

Bien que certains procédés pour empêcher les familles

de s'accroître fussent alors publiquement employés, je crois inutile d'insister sur ce sujet délicat.

Il en reste encore quelque chose; ainsi, quand on a projeté la mort d'un enfant dont la naissance est attendue, on réunit au logis toutes sortes d'instruments sonores, la plupart réservés pour la musique religieuse. A leur vacarme, qu'on pourrait dire infernal, se joignent des cris perçants, sous forme de cantiques chantés en l'honneur de Bouddha. Le vacarme ne cesse que quand le nouveau-né a vécu.

Les médecins peuvent venir examiner le cadavre : ils constateront l'asphyxie, mais sans trace des procédés qui l'ont produite. Bouddha est venu chercher l'âme du pauvre petit. Ce dieu a si bon dos!

Je me hâte d'ajouter que ces crimes deviennent de jour en jour moins fréquents et qu'heureusement les familles nombreuses ne sont pas rares au Japon. La population, déjà si dense, augmente sans cesse. Dans certaines contrées, pour trouver à subsister, on est souvent réduit à l'émigration.

La France n'éprouve pas encore cet embarras.

Le *Calédonien* repart demain. Je vais aller lui porter cette lettre et dîner avec le commandant.

Adieu, croyez à toute ma tendresse.

XX

Utilité de l'œuvre des tabernacles. — L'inspection des banques japonaises. — Variations du change. — Un baptême païen. — Mort du prince Sanjo. — Les changements de nom. — La justice au Japon. — Funérailles du prince Sanjo. — Un envoi d'Europe. — Prédication des bonzes contre la religion catholique. — Examens passés en latin par les séminaristes japonais. — Shiba. — Incidents à la chambre des députés japonais. — Les épidémies au Japon. — Singuliers usages. — Surveillance des voyageurs étrangers. — Le point d'honneur au Japon. — Les shizoku. — Conservation du christianisme malgré les persécutions. — Les camélias. — La fête des ancêtres. — Ventes d'enfants. — Passage du col de l'Usui. — Départ pour Kanazawa. — Conclusion.

Dimanche, 15 *février.* — J'ai déjeuné hier à bord du *Calédonien,* avec le commandant de Maubeuge, le médecin et le commissaire du gouvernement. Le repas était fort beau, mais je lui ai fait peu d'honneur à cause de l'heure trop matinale.

A deux heures on m'a fait reconduire à terre en canot.

Vous voudrez bien remercier pour nous tous l'œuvre des tabernacles de Laval, qui a bien voulu songer à la pauvreté des missions du Japon dans la distribution qu'elle a faite des ornements destinés aux églises nécessiteuses.

Il est en effet bien pénible pour tout catholique, et surtout pour des prêtres chrétiens, de comparer ici la richesse

des temples païens au dénuement des sanctuaires réservés au vrai Dieu. En contribuant de loin à la décoration de nos sanctuaires, on s'associe en quelque sorte à l'œuvre des missionnaires.

C'est prêcher aussi Notre-Seigneur au delà des mers que montrer à tous les païens le zèle d'une foi qui ne se borne pas à embellir les chapelles françaises, mais qui songe aussi à la pénurie de celles des pays infidèles. Cette charité sera récompensée par Celui qui a promis de tenir compte d'un verre d'eau donné à un pauvre; il saura bien compter de même les points d'aiguille sur les chasubles que portent ses représentants, et les linges précieux envoyés pour la divine Eucharistie.

Chaque mois, tous nos missionnaires offrent le saint sacrifice pour tous ceux qui se font ainsi les coopérateurs de leur évangélisation.

Il nous arrive souvent, dans nos voyages, de dire la sainte messe dans de pauvres cabanes, sur une simple porte renversée, étendue ensuite sur tout ce qu'on peut trouver pour la soutenir dans ces misérables réduits. Il est convenable de cacher la misère de l'autel, et nous sommes heureux de pouvoir parfois y parvenir en appliquant une simple bande d'étoffe, facile à transporter par sa souplesse.

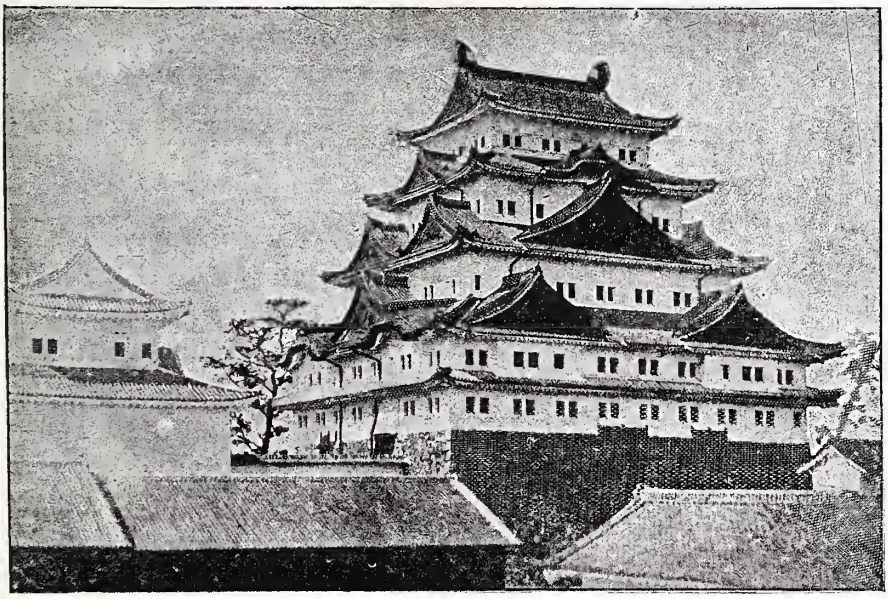
Lundi, 16 février. — Il y a au Japon une centaine de banques placées sous la surveillance immédiate du gouvernement, lequel contrôle leurs opérations. Cette intervention accroît beaucoup leur crédit.

De temps en temps un inspecteur des finances vient examiner les livres qu'on lui présente; il compte soigneusement le numéraire et les billets en caisse. Il sort, n'ayant trouvé que des éloges à faire, et son rapport est conçu dans ce sens.

Or voici qu'un journal japonais prétend que toutes ces

banques ont établi entre elles une sorte de société de secours mutuels.

Elles n'ont pas habituellement dans leurs coffres les sommes indiquées par leurs livres; mais au moment de l'inspection les banques voisines leur prêtent, et le contrôleur peut avec vérité attester l'équilibre.



Château de Nagoya, un des seuls encore debout au Japon.
Au sommet de la tour, les deux poissons.

A peine est-il parti que les espèces prêtées sont restituées, en même temps qu'on apporte à cette banque obligeante ce qui peut aussi lui manquer. Et ainsi de suite : voyez l'honnêteté de tous ces financiers

Cette révélation a jeté quelque émoi en haut lieu. Le gouvernement a donc décidé que la vérification serait faite partout simultanément.

L'embarras pour les banquiers ne sera pas beaucoup plus grand : ils s'adresseront, ce jour-là, à de forts capitalistes qui, moyennant une grosse commission, leur fourniront les fonds nécessaires.

Le gouvernement aura été joué une fois de plus. Il arrivera toujours trop tard.

Mardi, 17 *février.* — Je vous parlais hier des banques sans vous dire à quelle occasion; c'est que, le change étant devenu avantageux, j'ai fait traite sur vous. Le *yen* ou dollar, qui vaut en réalité un peu plus de cinq francs, est tombé en ce moment à quatre francs dix centimes. L'instant était donc favorable.

Mercredi, 18 *février.* — Le change continue à baisser. J'aurais mieux fait d'attendre encore. Le *yen* ne vaut plus que quatre francs, mais la prudence est la mère de la sûreté.

Jeudi, 19 *février.* — Voici une anecdote toute chrétienne. Elle montre bien la foi de nos Japonais, foi souvent mal éclairée, mais bien grande chez certains fidèles.

Près d'ici se mourait un païen ayant deux fils, dont un seul était baptisé. Celui-ci s'efforçait d'instruire son père dans sa foi, mais le moribond refusait absolument de se convertir. Ce fils savait d'ailleurs qu'on ne peut baptiser les gens malgré eux. Voici donc ce qu'il imagina. Étant obligé de s'absenter pour affaires, il recommanda à son frère d'attendre que leur père fût sans connaissance. Il lui indiqua comment il devrait le baptiser quand il ne pourrait plus résister. Mais un scrupule lui vint : son frère n'ayant point été lui-même baptisé, pourrait-il conférer ce qu'il n'a pas? Dans le doute, il baptisa son frère, qui peut-être ne s'en souciait guère, afin qu'il pût, à son tour, baptiser leur père. L'histoire est assez curieuse.

Puisque je vous parle religion, il me semble intéressant de vous signaler un incident qui montre une fois de plus la répugnance réelle des Japonais à accepter l'ingérence européenne.

Il s'agissait de déterminer, dans un synode protestant tenu à Tokio, les termes du *Credo.* Une commission avait

été chargée de résoudre la difficulté de manière à satisfaire des opinions plus ou moins opposées. Elle était composée de trois ministres étrangers et de quatre Japonais des plus marquants dans la profession presbytérienne. On avait élaboré un rapport dont les conclusions semblaient devoir être acceptées sans conteste. Mais elles furent repoussées par cela seul que l'inspiration venait d'étrangers.

On n'accueillit pas mieux la proposition de s'en tenir purement et simplement au symbole des Apôtres, sans doute pour le même motif.

Désormais au Japon tout doit être japonais, même la religion. On la fabriquera au besoin.

Il fallut, pour rétablir l'entente dans le synode, qu'un professeur japonais prît l'initiative d'une nouvelle proposition qu'il affirma ne provenir que de son inspiration personnelle. Elle fut adoptée avec enthousiasme.

Les ministres protestants étrangers sont navrés de cette tendance; mais peuvent-ils s'en étonner beaucoup? Est-ce que la divergence des doctrines ne doit pas aller en augmentant, quand on a renié l'institution divine qui seule peut assurer l'unité de croyance? Il faut bien s'attendre à ce que l'esprit d'orgueil et d'innovation aille en s'accentuant.

Ils verront toutes les églises qu'ils ont fondées ici à grands frais leur échapper, et se séparer même les unes des autres, ce qui complétera le désordre moral.

En revanche, les journaux protestants n'hésitent pas à reconnaître la supériorité de l'enseignement donné au Japon par les frères de Marie. Cela va faciliter l'ouverture de nouvelles écoles catholiques qu'ils dirigeront [1].

[1] Je trouve dans une publication locale l'indication du nombre d'étrangers résidant à Yokohama à la fin de 1890. Voici les chiffres :

Anglais, 748; Américains, 249; Allemands, 214; Français, 124; Suisses, 44; Hollandais, 41; Danois, 13; Belges, 13; Hawaïens, 9; Espagnols, 7; Russes, 3; Chinois, 3004. — Ceux-ci finiront par envahir pacifiquement tout le pays.

Vendredi, 20 février. — Un des principaux personnages de la cour est mort avant-hier soir. C'était le prince Sanjo, garde des sceaux, l'un des trois auteurs de la révolution qui renversa le maire du palais, il y a vingt-cinq ans.

Quand le mikado le sut mourant, il se rendit près de lui et lui conféra la plus haute dignité de l'empire, dignité qui n'avait pas été donnée depuis quatre cents ans et qui met Sanjo au nombre des dieux. C'était juste six heures avant sa mort. On peut se demander si cette grande faveur adoucit les derniers moments du prince, ou si ce fut au contraire pour lui un nouveau sujet de regretter la vie.

A ce propos, vous ne savez peut-être pas qu'ici l'on change de nom en mourant. Les prêtres vous imposent un nouveau nom, sous lequel vous êtes connu parmi les dieux. Ainsi les empereurs japonais, qui cependant sont fils de dieux et dieux eux-mêmes, perdent, en montant sur le trône, leur nom particulier (l'empereur actuel s'appelle Mutsuhito) pour prendre le nom générique de mikado. Après leur mort on leur décerne un autre nom, sous lequel ils seront désormais connus dans l'histoire.

Quant à leur nom primitif, il est défendu de le prononcer à l'avenir, car ce serait traiter trop familièrement l'empereur, qui est dieu. C'est pour cela qu'aucun Japonais ne peut, sans blasphémer, prononcer le nom de Mutsuhito. Il dira le mikado ou quelque mot semblable, par exemple : le *Fils du Ciel.*

Samedi, 21 février. — Je reçois vos lettres du 9 janvier, et j'apprends en même temps que votre envoi est arrivé à Yokohama, ainsi qu'une autre caisse contenant sans doute la belle statue de la sainte Vierge que Mmes de Saint-Jean et de Gargan ont bien voulu m'offrir.

Dimanche, 22 février. — Cette nuit, un incendie a

détruit deux cent cinquante maisons, tout un quartier japonais, à Yokohama.

Cinq hommes ont péri. Ces accidents sont ici journaliers. Au Japon, il n'y a pas de missionnaire dont l'habitation n'ait brûlé au moins une fois en six ans. Cela est même arrivé déjà deux fois à quelques-uns.

Lundi, 23 février. — Vous vous plaignez à tort de ce que je reçoive si tardivement ce que vous m'adressez. Cependant on m'a donné hier avis du débarquement de la caisse expédiée par vous à la fin d'octobre : je dois aller la chercher tout à l'heure. Quant aux envois faits de Paris, cela dépend de l'époque du départ de la caisse commune, où tout est réuni pour diminuer les frais.

Mardi, 24 février. — Les Japonais ne peuvent prendre leur parti de la répugnance des Européens à se soumettre à la juridiction de leurs tribunaux.

Ils devraient cependant moins s'étonner de notre résistance; car s'ils ont nos lois et une certaine éducation juridique prise en Europe ou communiquée par des Européens, ils s'en tiendront longtemps encore à la lettre, sans comprendre l'esprit de notre législation. Il ne suffit pas pour cela de revêtir nos costumes.

Le Japonais est encore trop imbu des idées païennes pour avoir une notion bien nette du juste et de l'injuste. Le redressement de sa conscience ne peut être si prompt. Qu'ils deviennent chrétiens, et l'on pourra bientôt se fier à leur équité. Jusque-là, il y aurait imprudence à leur confier notre fortune, notre vie et notre honneur. Ils s'étonnent trop aisément que nous leur préférions nos juges, que douze siècles de christianisme ont formés. En matière de justice, ils ont encore beaucoup d'expérience à acquérir. Qu'ils fassent leurs preuves, et nous serons heureux de nous soumettre à leurs magistrats devenus catholiques.

Mercredi, 25 février. — Je suis allé aujourd'hui à Tokio pour assister aux funérailles du prince Sanjo. Je vous ai dit qu'avant de mourir le mikado l'avait élevé à la plus haute dignité de l'empire. Il l'a nommé *Inari,* c'est-à-dire *Renard.* Le renard est en effet l'un des principaux dieux du Japon, sans doute à cause de son astuce, supérieure à celle de la plupart des autres animaux. Voilà donc Sanjo déifié.

Tout cela promettait de splendides funérailles. Parti de Yokohama de bonne heure, j'étais à huit heures et demie à Tokio.

En me rendant du côté de la maison mortuaire, je trouvai encombrées de monde les rues par où devait passer le cortège funèbre. De ma vie je n'avais vu foule semblable. Le public était massé sur dix rangs, de chaque côté, et cela sur une longueur de plusieurs lieues. L'ordre était maintenu par de nombreux agents de police.

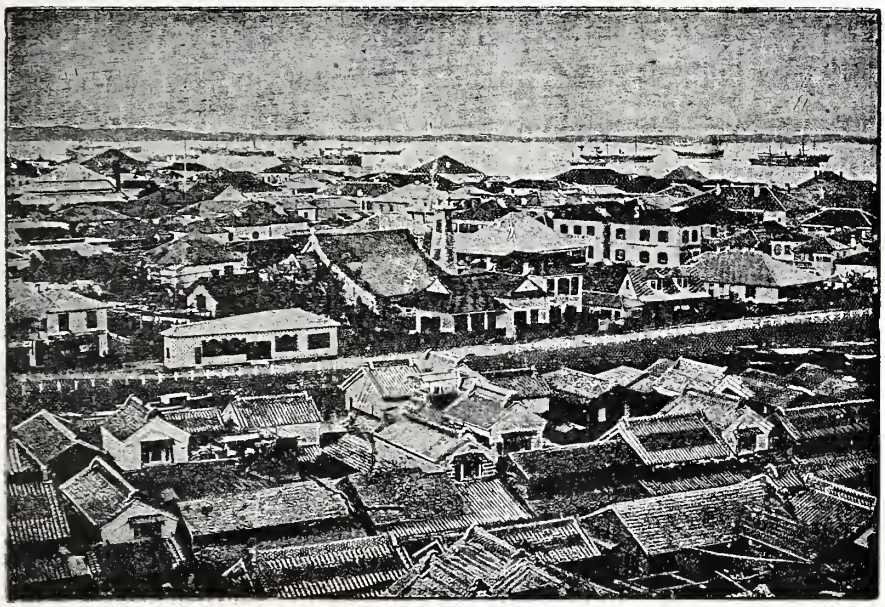
Quand je vis cet encombrement, je pris une voiture, et bravement je m'aventurai au milieu de la chaussée entre cette double haie de curieux. La police me laissa passer, car quelqu'un avait crié : « Cet étranger va aux funérailles! » On crut que j'étais du cortège, et l'on m'ouvrit passage. Je me gardai bien de détromper la police; mais quand j'aperçus le convoi, je me fis ouvrir par elle la haie des spectateurs afin de me placer par derrière, d'où je pus tout voir à l'aise, debout sur ma voiture, dominant toutes les têtes, sans courir le risque d'être étouffé.

Des *gens d'armes* à cheval ouvraient la marche, puis venait la musique impériale, suivie des troupes à pied et à cheval, de l'artillerie, etc. Tous ces soldats marchaient fort mal, sans marquer le pas : c'était déplorable.

Mais voici le cortège religieux.

En tête sont des prêtres shintoïstes ou kanmouschi, à cheval, avec de grandes robes blanches et des chapeaux

de toile cirée noire; derrière eux, avec le même accoutrement, d'autres prêtres à pied portant les uns des bannières rouges et blanches, d'autres d'immenses épées de bois argenté, d'autres d'énormes fagots de fleurs naturelles et artificielles fixés à un bambou; quelques-uns chantaient ou jouaient d'une petite flûte devant le cercueil. Le corps



Vue de Yokohama.

du prince était porté sur les épaules de cinquante prêtres dans une sorte de châsse fermée, en bois blanc. D'autres prêtres suivaient, précédant le grand pontife shintoïste, à cheval, qui présidait les funérailles.

Le fils du défunt, à pied, dans un costume des plus pauvres, ayant des sandales de paille, pour marquer sa douleur par le négligé de son costume, présentait sur un coussin les insignes paternels.

Derrière, en voiture et vêtus de blanc (cette couleur est ici la marque du deuil), venaient les parents; puis les princes, dans leurs équipages; les ministres, en costumes rouges, chamarrés d'or, couverts de décorations, et portant

des plumes blanches à leurs chapeaux ; les membres de la chambre des pairs, tous en voiture et dans des costumes éclatants.

Mais voici le côté grotesque, car au Japon il se trouve toujours près des splendeurs. Dans le défilé se remarquaient des voitures de toutes sortes, provenant de tous les pays, telles qu'on en voyait jadis ; il y avait des tilburys, des coupés, des calèches, etc., avec les formes d'*il y a vingt ans* à Paris, et paraissant avoir roulé dans tous les continents.

Dans l'un de ces carrosses était un Japonais doré, tout seul ; dans un autre, ils étaient six, non moins dorés, mais assis les uns sur les autres. Une autre voiture était conduite par le propriétaire, également doré, mais tout seul, n'ayant pas sans doute de cocher. Un autre, craignant de s'enrhumer, et ne voulant probablement pas occasionner de nouvelles funérailles, s'était enveloppé le cou de son mouchoir de poche étalé sans façon sur les chamarrures d'un costume pourpre. Cet autre n'avait sans doute aucun vêtement sous ses belles casaques, puisqu'il grelottait. Il avait mis un affreux manteau japonais à travers lequel perçait çà et là un peu d'or et de rouge. Je m'arrête à celui qui fumait négligemment sa cigarette dans sa voiture de gala.

Tout ce défilé occupait en longueur plus d'une lieue. Il donnait une idée juste de ce que sont les Japonais : peuple d'enfants, voulant imiter la vieille Europe, y compris le faste de nos rois, mais obtenant un résultat opposé. Comme ils feraient mieux de conserver la pompe orientale, si pittoresque, de leurs anciens cortèges !

Les voitures défilaient toujours, je n'en voyais pas la fin. Après la chambre des pairs était venue celle des représentants, puis encore des soldats.

Rassasié de ce spectacle, je m'éloignai, et, pour éviter

la foule, je pris des rues détournées afin de gagner l'archevêché, où j'ai dîné. A trois heures, j'étais de retour à Yokohama.

Jeudi, 26 *février.* — Je suis allé retirer aujourd'hui de la douane la caisse contenant les bonnes choses que vous m'avez envoyées.

Ne me faites plus parvenir de marrons, de pruneaux, de noix, car on en trouve ici à très bon compte. Adressez-moi plutôt à la fin d'octobre du beurre salé renfermé dans des vases bien clos. Des conserves eussent mieux valu que vos friandises.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir a été l'album des photographies de la famille, puis le vieux cachet de mon père. Je garde votre vin pour les grandes occasions. La magnifique statue de la Vierge m'est arrivée.

Vendredi, 27 *février.* — Je suis demandé par Sa Grandeur Mgr Osouf, archevêque de Tokio. Il veut m'employer pendant quelques jours comme secrétaire et interprète. J'irai donc m'installer prochainement dans la capitale.

Samedi, 28 *février.* — Les bonzes se remuent beaucoup dans le Japon central. Ils ont entrepris une série de conférences pour combattre le catholicisme, qu'ils se proposent d'anéantir. Ils sont inquiets, sans doute, des succès que le P. Chuquet, l'un de nos missionnaires, a obtenus dans une grande réunion publique tenue à Wakayama ; mais leurs efforts n'amènent pas toujours le succès espéré.

Tout récemment, une grande affiche nous provoquait à une discussion contradictoire. Nous ne jugeâmes pas à propos d'accepter un débat public dans des conditions défavorables, mais quelques-uns de nos chrétiens se rendirent à la conférence.

Une grande foule était accourue, alléchée sans doute

par l'annonce d'un spectacle gratuit. Or, grande fut sa déception quand on réclama deux sen (sous) par tête aux gens qui étaient entrés. Ceux-ci protestèrent avec vivacité. Les curieux, au dehors, firent de même. Ce fut bientôt un brouhaha indescriptible.

Le caissier fut sommé d'enlever sa trompeuse affiche. En une seconde pancartes, drapeaux, lanternes, etc., tout disparut. Sur ces entrefaites les bonzes firent leur entrée; on devine l'accueil qu'ils reçurent.

Ne pouvant faire cesser la bagarre, ils en vinrent à s'accuser réciproquement du fâcheux résultat de leur entreprise. Ils n'arrivèrent qu'à concentrer sur eux-mêmes toutes les huées de la foule. Nos chrétiens, tout joyeux, vinrent nous raconter cet heureux incident. Nous sûmes que le tumulte dura plusieurs heures encore, car la jeunesse de l'endroit se fit un grand plaisir de l'entretenir.

En résumé cette réunion, composée d'éléments hostiles, a tourné à notre complet avantage.

Je suis obligé de clore ma lettre, le paquebot va partir.

Je vous envoie un certain nombre de photographies, parmi lesquelles vous trouverez deux panoramas de la ville de Yokohama, pris sous des aspects différents.

Recevez toutes mes tendresses.

Dimanche, 1er mars. — Je pars pour Tokio, où je séjournerai quelque temps auprès de Monseigneur, afin de lui servir de secrétaire. Il a beaucoup d'écritures en retard et des papiers à classer.

Lundi, 2 mars. — Hier soir, je causais d'affaires avec Monseigneur, quand nous fûmes tout à coup interrompus par un assez long tremblement de terre.

Les portes et les fenêtres dansaient comme le font les vitres d'un omnibus roulant dans une rue mal pavée. Quel

singulier phénomène! Quand, un peu remis de sa stupéfaction, on veut étudier la nature des secousses, elles ont déjà cessé, et tout est rentré dans le calme.

Mardi, 3 *mars.* — J'ai montré vos photographies à Monseigneur, qui a eu l'aimable pensée de vous faire passer la sienne, sachant qu'elle vous ferait plaisir. Je vous l'envoie dans cette lettre.

Mercredi, 4 *mars.* — Monseigneur vient de décider le départ, pour la France, d'un de nos missionnaires, le P. Langlais (du Mans), dont la santé est bien compromise par excès de travail et de veilles. On espère que l'air natal le remettra.

Jeudi, 5 *mars.* — Hier, j'ai employé ma matinée à faire passer des examens de théologie, en latin, à ceux de nos jeunes séminaristes qui vont prochainement recevoir les ordres mineurs.

Hélas! qu'il est déjà loin le temps où j'étais moi-même sur la sellette!

Vendredi, 6 *mars.* — Les journaux que nous recevons ici me tiennent suffisamment informé des nouvelles politiques, mais je désirerais rester au courant de la littérature, des arts et des sciences. Veuillez donc m'abonner au *Correspondant;* vous commencerez par le lire et vous me l'enverrez ensuite. Ce retard ne sera pas appréciable pour moi.

Samedi, 7 *mars.* — Je suis allé me promener ce soir à Shiba. C'est là que se trouvent deux des plus beaux temples du Japon et l'ancienne sépulture des shogun, ces maires du palais, qui avaient mis les mikados en tutelle. Ces temples sont admirablement situés, au bas d'une petite colline ombragée d'arbres séculaires, et d'où la vue s'étend au loin sur Tokio et sur sa baie. C'est là

qu'on vient se reposer et chercher la brise de mer, quand on étouffe partout ailleurs, pendant l'été.

Des commerçants s'y sont établis. Leurs petites tables, recouvertes de tapis rouges, servent à se reposer et à prendre le thé, car ici l'on met les pieds sur la table; mais nous nous sommes bornés à en faire un siège, c'est plus commode pour des Européens.

Dimanche, 8 mars. — Le corps législatif japonais est en vacances. Ils siégeaient, ces pauvres députés, depuis le mois de novembre. C'est beaucoup pour une première fois.

Ils ont voté, eux aussi, le budget, mais non sans avoir obtenu du gouvernement d'importantes réductions, s'élevant à plusieurs millions de francs. Mais, comme ils ont été mus beaucoup plus par l'intérêt personnel que par l'intérêt national, si le gouvernement tient compte de ces votes, on devra brusquement arrêter une foule d'entreprises fort utiles et pour lesquelles de grosses sommes ont été déjà dépensées.

Si les députés n'ont pas fait preuve en cela de beaucoup d'intelligence, ils ont donné lieu à beaucoup d'autres critiques. Assurément, nos chambres françaises ne sont pas toujours des écoles de politesse et d'urbanité; mais dans ce Japon, qui se croit si policé, les choses sont poussées bien plus loin encore. Je vous ai peut-être déjà raconté cette apostrophe d'un député répondant à ses collègues : « Tas de grossiers personnages! si vous ne comprenez pas, écoutez donc au moins! »

Mais ceci n'était rien en comparaison de la scène à laquelle on devait bientôt assister.

Il y a, paraît-il, un député nommé Inouyé, dont la spécialité est d'ergoter à tout propos d'une façon exaspérante. Or, un jour qu'il venait de se lever pour se livrer à une de ses interruptions habituelles, quelqu'un lui lança

des tribunes, non pas un bouquet de fleurs, mais une autre chose beaucoup plus odorante qui, en l'atteignant, vint éclabousser aussi ses voisins.

La salle tout entière en fut infectée; la séance dut être suspendue pendant deux heures pour renouveler l'air. Quant au mauvais plaisant, il fut conduit en prison.

Après un pareil incident, on peut douter du respect des électeurs pour les élus et penser que le Japon n'est peut-être pas encore mûr pour les institutions parlementaires.

Lundi, 9 mars. — Le P. de Noailles va quitter l'île de Sado. Le nouvel évêque de son diocèse vient de le nommer procureur de sa mission. Il va donc s'installer à Hakodaté, la grande ville du Yéso, et qui est d'ailleurs ouverte aux Européens.

Mardi, 10 mars. — On vient de m'annoncer qu'il y a pour moi une caisse à la douane de Yokohama : ce sont sans doute les ornements que m'envoie le Sacré-Cœur de Laval.

Mercredi, 11 mars. — Je reçois vos lettres, quelle bonne journée !

Jeudi, 12 mars. — Le ministre d'Amérique vient de mourir subitement. C'est une perte pour nous; car, malgré la différence de religion, il était très bon pour la mission catholique.

Les épidémies paraissent nous avoir enfin abandonnés, pour le moment du moins.

L'influenza est allée sévir à Hong-Kong; la variole semble devoir avorter.

Quant au choléra, d'apparition plus ancienne, il a fait, au Japon, cette année, trente-trois mille huit cents victimes. Neuf malades sur dix ont péri. Comme d'habitude, la colonie européenne a été épargnée.

Samedi, 14 mars. — Cette lettre vous arrivera sans doute avant la Saint-Georges. J'en profite pour envoyer à mon père mes meilleurs, mes plus affectueux souhaits de fête. En priant notre saint patron pour lui et pour moi, je demanderai à Dieu, dans la sainte messe que je célébrerai, d'exécuter tous ses désirs de l'heure.

Il a été décidé que je quitterais prochainement Tokio. Je vais rentrer à Matsumoto, afin d'y faire mes préparatifs de départ pour Kanazawa, sur la côte ouest du Nippon, où je dois aller, avec le P. Clément, fonder un nouveau poste.

Cette ville est à plus de cent cinquante lieues d'ici. De Matsumoto il me faudra traverser Nagoya, Osaka, Kioto et le célèbre lac Biwa, d'où nous gagnerons la côte en ligne droite. Après douze heures de mer nous arriverons à destination.

Kanazawa étant fermée aux Européens, j'aurai l'occasion d'y voir des choses nouvelles. J'espère que mes récits vous intéresseront.

Le baron de Hübner, dans son voyage au Japon, n'a guère visité que des localités ouvertes. Il a été sans doute arrêté par la difficulté des voyages à l'intérieur de ce pays et aussi par les prohibitions imposées aux étrangers non munis de passeport.

Actuellement encore, même dans les villes ouvertes, ils ne peuvent demeurer que dans la concession européenne. Les missionnaires eux-mêmes ne peuvent résider ailleurs que par une tolérance qui peut cesser demain. Nos passeports sont valables pour six mois. Ils ne sont délivrés que sur la demande du ministre de France. Les provinces où nous pouvons pénétrer y sont spécifiées.

Le droit de surveillance sur les voyageurs étrangers va si loin, qu'on peut nous empêcher de coucher plusieurs nuits de suite dans la même ville; que chaque soir nous

devons présenter nos passeports à la police avec indication de l'auberge où nous sommes descendus. On peut même nous désigner d'office le quartier de la ville et la maison où nous sommes autorisés à descendre.

Vous voyez qu'en droit la liberté n'existe guère pour nous au Japon. Heureusement qu'en fait les ordonnances

Yokohama : une rue dans la concession européenne.

ne sont pas strictement exécutées en ce qui nous concerne. En France, on agit à peu près ainsi vis-à-vis de certains malfaiteurs sortant de prison et qu'on a condamnés à la surveillance de la haute police.

On n'a peut-être pas assez remarqué qu'au Japon, tout se fait en sens inverse de ce qu'on voit en Europe.

Ici, on lit de droite à gauche et de bas en haut, de telle sorte que la première page d'un livre japonais serait chez nous la dernière. Il en est de même pour la construction des phrases : l'inversion est complète, et le premier mot serait chez nous le dernier.

Les charpentiers manient la scie et le rabot non en

poussant l'outil devant eux, mais en le tirant à eux. On commence la construction d'une maison par le toit, le reste se fait après. Les plus beaux appartements sont toujours sur l'arrière, et non sur la rue. Les hommes ont la préséance sur les femmes; la gauche est la place d'honneur. Les repas commencent par les vins et le dessert. Dans un appartement, les chaises sont disposées le siège du côté du mur et le dos vers l'intérieur de la pièce.

Un trépied est placé sur le feu la couronne en bas et les pieds en l'air. Les cierges sont allumés par le gros bout.

Dans l'écurie, les chevaux ont la tête où les nôtres ont la queue, et l'on monte à cheval par la droite.

Une embarcation aborde au rivage par l'arrière, etc.

On pourrait signaler une foule d'autres dissemblances.

Dimanche, 15 *mars*. — Hier soir, je suis allé à Yokohama avec Monseigneur, pour dire adieu au P. Langlais, qui devait s'embarquer le lendemain matin pour la France. Ce cher père a pris votre adresse, pour aller vous porter de mes nouvelles dès qu'il le pourra.

Avec lui s'embarque la femme de notre consul à Yokohama. C'est la fille de Paul Bert. Le climat de Saïgon l'avait fort affaiblie, et celui du Japon est trop débilitant pour la rétablir. Je crois que son mari ne tardera guère à la suivre. Nos rapports avec lui ont toujours été très courtois.

Il fait aujourd'hui un vent terrible, et je plains nos voyageurs, qui vont être durement éprouvés sur leur bateau.

Lundi, 16 *mars*. — Voici un détail de mœurs bien japonais. Il s'agit de la caste noble et guerrière qu'on appelle les *shizoku*.

Vous savez déjà qu'ils poussent fort loin le sentiment de l'honneur. Celui d'entre eux qui se croit offensé ne

connaît qu'un moyen de réparer l'outrage, c'est de le laver dans son propre sang. Il s'ouvre alors le ventre avec son sabre. Cette cérémonie se nomme le *harakiri*. Elle est aujourd'hui interdite, mais elle s'accomplissait jadis dans la plus belle salle de la maison, et l'on se parait, pour la circonstance, de ses vêtements de cérémonie. Il suffisait d'un ordre de son seigneur, ou daïmio, pour qu'immédiatement le guerrier, ou samuraï, s'ouvrît le ventre sans sourciller.

Il en était ainsi pour la moindre offense; par exemple, si l'on portait la main sur le sabre de l'un d'eux, celui-ci se croyait dès lors déshonoré, et s'exécutait.

Au Japon, l'histoire et les théâtres remémorent à chaque instant la fin tragique des cinquante guerriers qui s'ouvrirent le ventre en même temps sur le tombeau de leur maître, pour lui témoigner leur fidélité. Cela montre combien les Japonais méprisent la mort.

Mais j'en reviens à ce que je voulais vous raconter, parce que je viens de le voir.

Parmi nos jeunes séminaristes, il s'en trouve un de quatorze ans, appelé Yamaguchi. Il descend de samusaï et il est l'aîné. Désirant être prêtre, il ne peut continuer les traditions militaires de sa famille; il a donc cédé son droit d'aînesse à son frère cadet.

La seule richesse, comme la vraie noblesse d'un shizoku, est son sabre. A sa mort, on le remet solennellement à l'aîné.

Notre jeune séminariste avait donc reçu ce sabre; mais sa vocation religieuse l'empêchant de le garder, il l'a transmis à son frère. Auparavant il a enlevé l'un des clous de la poignée, et le porte suspendu à son cou dans un sachet d'étoffe, comme une relique de famille.

C'est de lui-même que je tiens ces détails, car je l'avais questionné sur le contenu de ce petit sac.

Chez un enfant de quatorze ans cela prouve une grande noblesse de sentiments. Puisse-t-il la conserver toujours!

Mardi, 17 *mars.* — C'est aujourd'hui le vingt-sixième anniversaire de la découverte, à Nagasaki, des anciens chrétiens demeurés fidèles pendant trois cents ans, sans prêtres, sans livres, sans sacrements. Ils se baptisaient les uns les autres et n'avaient pas cessé de célébrer secrètement nos grandes fêtes. Chaque nuit de Noël, ils gravissaient les montagnes, et là, en prières, le visage tourné vers Rome, ils demandaient à Dieu de leur envoyer des prêtres.

N'est-ce pas merveilleux! Avoir conservé pendant trois cents ans une foi si pure, quand à chaque instant ils risquaient d'être mis à mort! Les persécuteurs en avaient tant martyrisé qu'ils croyaient les avoir tous détruits. Mais ceux-là nous attendaient encore.

Mercredi, 18 *mars.* — Que n'êtes-vous ici pour voir tous nos camélias en fleur! Il y en a de blancs comme la neige et larges comme la main; d'autres sont rouge sang, panachés de rose tendre. Aucun pays n'en possède autant de variétés et de si beaux. Les jardins en sont remplis, comme nos bois et nos montagnes.

Le camélia recherche l'ombre : c'est abrité par de grands arbres qu'il vient le mieux.

Un rayon de soleil trop vif ou la pluie suffisent pour jaunir sa fleur.

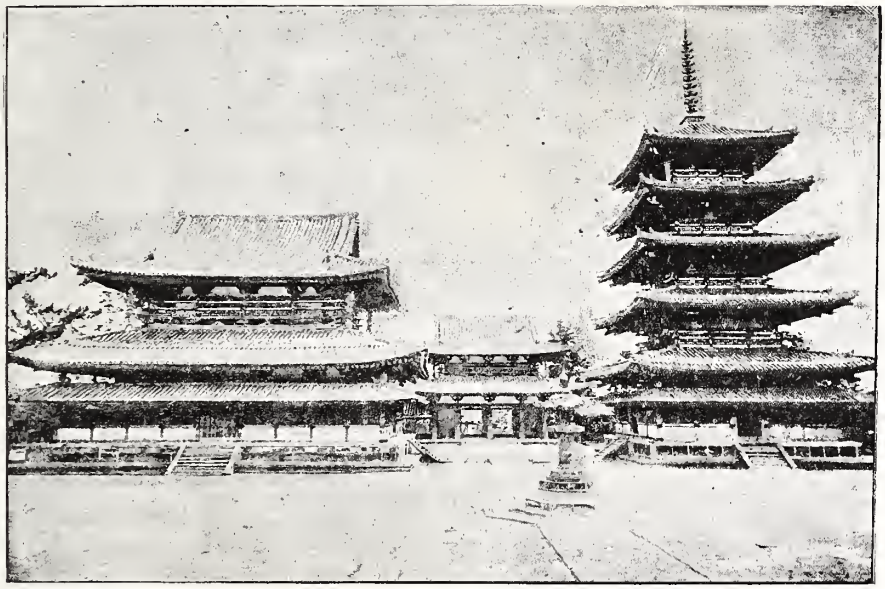
Jeudi, 19 *mars.* — Aujourd'hui, fête de saint Joseph, Monseigneur a officié pontificalement dans la cathédrale.

Avant la messe nous avions eu une petite ordination : deux de nos grands séminaristes japonais ont reçu les quatre ordres mineurs. Espérons que ces bons enfants persévéreront et feront d'excellents prêtres dans trois ou

quatre ans. Ils seraient pour nous des auxiliaires bien précieux.

Vendredi, 20 mars. — J'ai ouvert mardi, à Yokohama, la caisse d'ornements donnés par le Sacré-Cœur. J'y ai trouvé tout ce que vous m'envoyiez.

J'ai offert à Monseigneur la chape rouge et blanche, ainsi



Les temples d'Osaka.

que la grande photographie de son ami, Mgr Cléret, son compatriote.

Samedi, 21 mars. — On m'a raconté aujourd'hui une cérémonie qui se pratique dans l'intérieur du Japon, à l'équinoxe d'automne.

On l'appelle le *Bon*. Elle a pour but d'honorer les mânes des ancêtres.

Pendant trois jours, à la porte des maisons on sert un petit repas composé surtout de *mochi*, gâteaux de riz cuits à la vapeur d'eau.

Vers le soir, pendant que la jeunesse s'en va sur la route avec des lanternes et des tambourins au-devant des

mânes des morts pour les amener au festin préparé, les autres personnes de la maison attendent accroupies sur le seuil de la porte et jouent de divers instruments de musique. Ils font le plus de bruit possible avec leurs instruments afin d'attirer les mânes de leurs ancêtres.

Les deux premiers soirs, la jeunesse rentre sans avoir trouvé les ancêtres, et l'on fait sans ceux-ci un grand festin qui finit bien tard dans la nuit, après force libations.

Le troisième jour, on est censé les rencontrer à un certain endroit fixé d'avance.

On s'y prosterne, car on est en présence de l'ombre invisible des aïeux. On les amène triomphalement à la maison, où on leur offre à manger avec mille cérémonies, au milieu d'un affreux vacarme qui, loin de les retenir, devrait les mettre en fuite si elles avaient conservé l'*ombre* d'une oreille.

Le repas des ancêtres achevé, on les reconduit processionnellement dans l'endroit convenu. Puis on les salue profondément le front dans la poussière, et l'on va jeter dans le torrent le plus voisin les restes du repas qui leur a été servi. Ordinairement c'est fort peu de chose, parce que les Japonais, en gens pratiques, n'aiment pas à perdre ce qu'ils donnent aux poissons.

Alors seulement commence le grand festin des vivants, et pour celui-ci rien n'est épargné. Tous les convives rouleraient bientôt sous la table, s'il y en avait une...

Voilà les fêtes païennes.

Dimanche, 22 *mars*. — Ce matin, bénédiction des rameaux.

Ici, au lieu de buis ou de laurier, ce sont des branches de camélias en fleurs qu'on distribue. L'autel aussi est paré de vases remplis de ces branchages chargés de fleurs de toute couleur. Quel luxe ce serait en France !

Lundi, 23 mars. — La semaine sainte est commencée, semaine de travail pour tous les missionnaires chargés de préparer les catéchumènes qui doivent recevoir le baptême le samedi saint, selon l'ancien usage de l'Église.

Pour les adultes, l'une des plus grandes difficultés est d'être fixé sur leur mariage, afin de savoir s'il est valide, car il n'est pas rare que femme et mari se soient déjà mariés cinq ou six fois et que les précédents époux vivent encore. De tous ces mariages quel est le légitime?

C'est rarement le premier, car l'union a été le plus souvent ordonnée par les parents, et l'on ne s'est épousé qu'avec la résolution de se séparer dès qu'on en aurait assez.

Il n'y a donc pas eu là consentement réel, l'union n'est pas valable.

D'ailleurs l'une des deux parties est souvent mariée, licitement déjà, avec un tiers. De là des complications presque inextricables.

Mardi, 24 mars. — Il m'a fallu renvoyer cinq catéchumènes demandant le baptême, toute une famille, jusqu'à ce qu'elle ait réparé une tache morale très fréquente ici : les malheureux ont vendu leur fille pour une centaine de francs, et cela pour trois ans.

Mais quand la pauvre enfant pourra-t-elle revenir? On ne manquera pas de lui faire contracter des dettes qu'elle ne pourra payer à l'expiration du traité, et les magistrats la condamneront à rester. Un nouveau bail recommencera, et cela peut continuer ainsi indéfiniment.

Ce serait une honte pour toute la chrétienté que d'admettre au baptême de pareilles gens. Leur contrition ne suffit pas. Il faut qu'auparavant ils rachètent leur fille, afin de réparer le passé autant que possible.

Pauvres gens, ils pleurent leur faute : peut-être l'ont-ils

commise alors qu'il n'y avait plus de riz à la maison pour nourrir les petits...

Cette situation se rencontre souvent. On voit alors la fille aînée se vendre elle-même, par une sorte de piété filiale difficile pour nous à qualifier.

Pauvre Japon! Combien les notions les plus élémentaires de la morale y sont obscurcies, puisque de tels actes sont admirés des païens.

Mercredi, 25 *mars.* — Le contact des chrétiens d'Occident a fini par donner aux Japonais les plus riches une sorte de pudeur officielle. Ils n'osent plus tirer vanité de la dissolution de leurs mœurs.

La vertu n'y a pas gagné grand'chose, mais c'est cependant un premier pas dans la voie de la moralisation.

La polygamie, dans les hautes classes, n'en a pas souffert : elle continue, comme à Siam, à servir de base pour l'évaluation des fortunes. Jamais notre civilisation, sans le secours de la religion, ne pourrait corriger cette déplorable coutume.

Jeudi, 26 *mars.* — Voici les belles cérémonies de la semaine sainte. Ce matin Monseigneur a consacré les saintes huiles. Il était entouré de tous les missionnaires de la capitale. C'était imposant. A Tokio même, il y avait trois reposoirs que j'ai visités. Mais étant faits par des missionnaires et des religieuses venus de France, ils ressemblaient à ceux que vous connaissez. La seule différence avec les vôtres était l'énorme quantité de camélias de toutes nuances qui les décoraient.

Vendredi saint, 27 *mars.* — J'ai bien pensé à vous en ce jour de grâces et de bénédictions. Du reste vos lettres me sont parvenues ce matin même.

Samedi saint, 28 *mars* 1891. — Je vous envoie le petit

journal de la mission. Vous y verrez la description [1] du col de l'Usui, que j'ai déjà passé deux fois et que je me propose de traverser une troisième, s'il plaît à Dieu, le 1er avril, jour de mon départ pour Matsumoto, pour gagner mon nouveau poste de Kanazawa.

Ne vous inquiétez pas si vous êtes quelque temps sans nouvelles. Mon voyage en sera la cause.

Adieu, je vous embrasse tous bien tendrement, vous confondant tous dans mon affection.

[1] Voici, d'après un voyageur, la description de ce dangereux passage :

« L'Usui est un des plus longs cols du Japon. Il réunit l'immense plaine de Tokio à celle du Shinano. Vingt-deux kilomètres de montée et un de descente le font déboucher au pied du volcan Asama-Yama. La route, creusée sur le flanc de la montagne, en suit tous les contours et les caprices et longe un ravin profond, dont les bords, parfois escarpés, sont d'un aspect peu rassurant.

« Cette route étroite n'a pas été faite pour un tramway, car sans cesse elle fait des coudes presque toujours à angle droit. Mais cette considération n'a pas grande valeur au Japon.

« Une voie, large à peine d'un pied et demi, y a été posée. Des voitures, tirées par deux chevaux, y sont lancées au grand trot et parfois même au galop. Pour adoucir les courbes par trop brusques, la voie, aux tournants, se rapproche le plus possible du précipice, dont souvent elle n'est séparée que par deux pieds, juste le passage suffisant pour un cheval. Bien entendu, nulle trace de parapets ou de barrières.

« La montée de ce col, dans un pareil tramway, est encore supportable, quoique aux tournants la voiture soit furieusement secouée, ce qui fait jeter involontairement un regard inquiet sur le précipice.

« Mais la descente est indescriptible : le trot des chevaux n'est jamais ralenti ; on file toujours, parfois même au galop, s'attendant à chaque instant à rouler dans le ravin, accident arrivé peu de temps avant notre passage. Le missionnaire qui m'accompagnait, et qui a fait de longs voyages en Amérique, me disait : « Décidément les Américains sont enfoncés, les Japonais « sont plus forts qu'eux. »

« Il est peu probable, en effet, que dans aucun pays du monde ce tramway ait son pareil. »

CONCLUSION

La voilà, prise sur le vif et sans pose, la rude existence d'un missionnaire apostolique au Japon.

Qu'importe le nom de celui-ci : des motifs personnels me le font taire, car chefs et soldats se ressemblent dans ce corps d'élite : aucun ne cède à un autre son poste de combat.

Chez ces vaillants Français, prêtres et religieuses, l'amour de Dieu, le dévouement à l'humanité souffrante sont les passions dominantes; mais elles n'ont point affaibli le culte de la patrie.

Leur admirable vocation les a poussés au bout du monde, alors qu'ils savaient devoir y débarquer en suspects, car rien de ce qui se fait en France n'est inconnu là-bas.

La plupart n'ont pour vivre que le produit aléatoire des aumônes catholiques. Quelques secours venus d'Europe pourraient prolonger leur existence, accroître aussi le champ de leur abnégation.

Je fais donc appel à tous les gens de cœur : ils ne peuvent rester insensibles, connaissant la détresse de ceux qui vont chercher une mort obscure, loin de tous ceux qui leur étaient chers, se sacrifiant ainsi pour faire aimer Dieu et la France.

FIN

TABLE

Introduction 7
Préface 9

CHAPITRE I

Départ de France. — La messe à bord. — Le mal de mer. — Le détroit de Messine. — La pleine mer. — Alexandrie. — Port-Saïd. — Le désert. — Rapacité arabe. — Le canal de Suez. — Misère des populations riveraines. 17

CHAPITRE II

La mer Rouge. — Le passage de Moïse. — L'Arabie Pétrée. — La chaleur. — Détroit de Bab-el-Mandeb. — Aden. — Les citernes de Ptolémée. — La sécheresse. — Les indigènes. — Les missions catholiques. — Un souper à l'orphelinat catholique. — L'océan Indien. — Les poissons volants. — L'ennui à bord. — Un coucher de soleil sous les tropiques 32

CHAPITRE III

Colombo. — Un hôtel allemand. — Despotisme des Anglais. — Les missionnaires catholiques. — Les offices religieux. — Les frères des Écoles chrétiennes. — La végétation à Ceylan. — Les diverses sectes païennes. — Les pluies sous l'équateur. — Un coup de vent. — Le détroit de Malacca. — La fête de Noël à bord. — Singapour. — Le quartier chinois. — L'évêché. — Les offices. — La paroisse indienne. — Réjouissances des chrétiens chinois. — Souvenir de la patrie. 48

CHAPITRE IV

Le fleuve de Saïgon. — Les villages annamites. — Un village chrétien. — L'arrivée à Saïgon. — Disposition des habitations. — Les moustiques. — Le collège Taberd. — Le clergé annamite. — Le courrier de France. — L'office à la cathédrale. — L'hôpital militaire. — Les séminaires. — Une statue de Gambetta. — Le Carmel. — Les passagers chinois. — Le mauvais temps. — Deux religieuses de Saint-Paul de Chartres. 63

CHAPITRE V

Le premier janvier. — Les pêcheurs chinois. — Hong-Kong. — La procure. — Le sanatorium. — Les enterrements chinois. — Transport des matériaux. — La maison de retraite et l'imprimerie. — La température. — Le fleuve Bleu. — Shang-Haï. — Les concessions européennes. — La procure. — Un festin. — La ville chinoise. — La saleté des rues. — Une maison de thé. — Les boutiques. — Les mandarins. — Une école chinoise. — Un hospice chrétien. — Les prisonniers chinois. — Le quartier européen. — L'hôpital des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. 73

CHAPITRE VI

Le Japon. — La mer Intérieure. — Kobé. — Les pousse-pousse. — Les maisons japonaises. — Une réception. — Les conférences. — La lanterne magique. — Osaka. — Yokohama. — La douane. — Le pensionnat des sœurs de Saint-Maur. — Tokio. — L'évêché. — Le collège des marianites. — Le palais du mikado. — Les frères des Écoles chrétiennes. — L'orphelinat. — Le premier de l'an des Chinois. 86

CHAPITRE VII

Un dîner à la légation française. — La langue japonaise. — Le district de Matsumoto. — L'eau bénite employée comme médicament. — Promenade autour de Yokohama. — Deux pénitents anglais. — Les réceptions à la mission catholique. — Le pantalon et le chapeau obligatoires. — Les veilleurs et les rondes de police. — Différence de l'heure. — Les incendies. — Comment on se chauffe. — Le lait. — Étude de la langue japonaise. — Les tremblements de terre. — Les chaussures. — Les lépreux. — Les passeports. — Les environs de Yokohama. — La chasse, la pêche, la nourriture. — Prononciation chinoise et japonaise. 105

CHAPITRE VIII

Délicatesse des sentiments chez les chrétiens japonais. — L'affection chez les païens. — Pouvoirs des missionnaires. — Les incendies, la misère. — L'apprêt d'un lièvre. — Changement de saison. — Les anciens chrétiens. — Une fête catholique. — Une prise de voile. — Les chaussures. — Les vidangeurs. — Les paysans. — Les boutiques. — Les cerisiers en fleur. — Dispense du jeûne. — Le dimanche des Rameaux. — Les serviettes. — Un sermon. — L'exposition de Tokio. — Assassinat d'un pasteur protestant. — Manœuvres militaires. — La famine. — Détresse des œuvres catholiques 127

CHAPITRE IX

Arrivée d'un prince anglais. — Tremblements de terre. — Une exposition de fleurs. — Prévenances des chrétiens japonais. — Hiérarchie ecclésiastique. — Une cathédrale à Kioto. — La fête du poisson. — Le mois de Marie. — La misère. — Abandon des enfants. — Insuffisance des orphelinats. — Les pluies. — Un enterrement interrompu. — Le cortège impérial. — Élection d'un évêque. — Le passeport. — La torture. — Irascibilité des Japonais. — Fuite d'un pasteur. — Arrivée d'une sœur de Saint-Vincent-de-Paul de Chartres. — Traversée du *Calédonien*. — Préparatifs de départ. . 143

CHAPITRE X

Départ de Tokio. — Le pays. — Un déjeuner japonais. — Le tramway. — Le froid. — Un volcan. — Le souper. — Les voitures. — Matsushiro. — Intérieur japonais. — La cuisine. — Le poisson cru. — Un ancien château. — Culture du mûrier. — La pisciculture. — Les voitures. — Les porteurs. — Trajet à travers les montagnes. — La poste. — Arrivée à Matsumoto. — Une fête païenne. — Le presbytère. — Première installation. — La nourriture. — Difficultés entre les païens et les chrétiens. — L'isolement. — La chaleur. — Les pluies. — La prison. — Les paysans. — Aspect des pins. — Usage superstitieux 159

CHAPITRE XI

La Fête-Dieu. — Besoins de la mission. — Utilité des écoles françaises. — Décroissance de notre influence. — La chaleur. — Plus de viande. — Un ancien château. — La vue d'un Européen. — Un repas à la française. — Une poule au pot. — Viande de chien et de cheval. — L'influenza. — Une visite japonaise. — Rivalité des habitants de Nagano et de Matsumoto. — La campagne. — Les bains chauds. — Les élections. — Les patrouilles contre les incendiaires. — Sollicitude des chrétiens pour leurs missionnaires. — Un néophyte. — Le baptême. — Construction de l'église. — Le blé noir. — La famine. — Charpentiers japonais. — Les cachets. — Un artiste. — Souvenir de la première messe 174

CHAPITRE XII

Les mœurs. — L'enfance. — Nécessité d'écoles chrétiennes. — Un temple shintoïste. — Les dieux. — Un lapin. — Deux pommes. — Visite d'un lettré. — Le code civil français traduit en japonais. — Concurrence des pasteurs protestants. — Absence de pudeur. — L'allaitement des enfants. — La chaleur. — Le costume. — Le culte shintoïste. — Construction de l'église. — La croix. — Une fête païenne. — Souvenirs de famille. — Le choléra. — Un baptême d'adulte. — La famine et les émeutes. — Résultat des premières élections. — La liberté religieuse d'après la constitution japonaise. — Mortalité des enfants. — Statistique des conversions. . . 193

CHAPITRE XIII

Le culte du dieu de la force. — Les pèlerins. — Chaleur torride. — Les moustiques. — Une première communion. — Conférence religieuse. — Inondations. — Visite d'un médecin japonais. — La cascade du dieu de la force. — Les statues. — Un fou. — Le temple du dieu Renard. — Ascension dans la montagne. — Tremblement de terre. — Conspiration antichrétienne. — Les étudiants japonais. — Les nouveaux députés. — Danger des révolutions. 214

CHAPITRE XIV

L'armée française et les missions. — Une première église. — La grand'messe. — Chasse aux petits oiseaux. — Une promenade dans la montagne. — La station thermale d'Azama. — Un déjeuner japonais. — Physionomie du pays. — Un prêche bouddhiste. — Les chemins. — Un sermon sur la mort. — L'instruction publique au Japon. — Périls de la navigation sur les côtes du Japon. — La pêche. — La taille des arbres. — Bénédiction de la première église de la province. — Séances de projections photographiques. 231

CHAPITRE XV

Départ pour Tokio. — Les *bonzesses*. — Le lac Sewa. — Un autel à Kanazawa. — Voitures et chemins. — La traversée d'un torrent. — Kofu. — La science amusante. — La rivière de Fugi-Kawa. — Navigation périlleuse. — Arrivée à Tokio. — Le choléra. — Un nouveau poste. — Difficultés diplomatiques. — Statistique religieuse du vicariat septentrional. . 244

CHAPITRE XVI

La chambre des députés à Tokio. — Un orphelinat français. — Départ pour Matsumoto. — L'Usuitogé. — La plaine de Karnisawa. — Le volcan Asama-Yama. — Une auberge à Yoiwaké. — Voyage en *curuma*. — Rentrée à Matsumoto. — La Toussaint et la fête des morts. — Envoi de photographies. — L'automne au Japon. 263

CHAPITRE XVII

Utilité de l'enseignement de la langue française au Japon. — Décroissance de l'influence française. — Les deux képis. — Pauvreté de nos missions. — La vallée du Shinanogawa. — Un festin japonais. — État sanitaire de la population. — Absence de pudeur. — Le supplice de la croix. — Les tortures. — Une nouvelle religion. — La mémoire du cœur. — Ouverture du parlement japonais. — Les incendies. — Nomination du président de la chambre des députés. — L'ivrognerie au Japon. — Deux vieilles idoles. — Ennuis de ménage. — Une chrétienté en goguette. 273

CHAPITRE XVIII

Les premiers froids. — Une auberge à Tsutaki. — Incidents de voyage. — Entrée solennelle à Kofu. — Confession en japonais. — Les écoles chrétiennes. — Conférences religieuses. — Les pénitents. — La fête de Noël. — Violence du vent. — Voyage en charrette. — Une auberge à Kajikasawa. — En pirogue. — Les environs du Fuji-Yama. — Arrivée à Yokohama. — Deux nouveaux missionnaires. — Invasion de l'influenza. — Le premier jour de l'an à Tokio. — Insouciance des Japonais. — Le commerce. — Jeu de la raquette et du cerf-volant. — Une léproserie. — Mort du P. Berger, ses obsèques. — Incendie de la chambre des députés et du sénat. — Le culte des morts. — Les tombeaux de famille. — L'hypnotisme au Japon. — Le sacrement de l'extrême-onction. — Difficulté d'une installation à Kanazawa. — Inepte abandon de nos missionnaires. — L'île d'Oshima. 295

CHAPITRE XIX

Un enterrement païen. — Indifférence religieuse des Japonais. — Le cortège funèbre. — Les femmes du défunt. — Les pleureuses. — Incendie d'un hôtel européen. — Les *kouras*, leur utilité. — Scandaleuse exhibition. — Une croix dans la lune. — Richesses minières du Japon. — Les réjouissances chinoises du premier jour de l'an. — Un logement de pauvres. — La noblesse au Japon. — Ancienne rivalité du shogun et du mikado. — La révolution de 1868. — Les daïmios et les samuraï. — Les *kugé*. — Ouverture de la diète japonaise. — Les croyances shintoïstes. — Les infanticides au Japon 329

CHAPITRE XX

Utilité de l'œuvre des tabernacles. — L'inspection des banques japonaises. — Variations du change. — Un baptême païen. — Mort du prince Sanjo. — Les changements de nom. — La justice au Japon. — Funérailles du prince Sanjo. — Un envoi d'Europe. — Prédication des bonzes contre la religion catholique. — Examens passés en latin par les séminaristes japonais. — Shiba. — Incidents à la chambre des députés japonais. — Les épidémies au Japon. — Singuliers usages. — Surveillance des voyageurs étrangers. — Le point d'honneur au Japon. — Les *shizoku*. — Conservation du christianisme malgré les persécutions. — Les camélias. — La fête des ancêtres. — Vente des enfants. — Passage du col de l'Usui. — Départ pour Kanazawa. 345

Conclusion 370

22178. — Tours, impr. Mame.

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01019 9731